MÉDITATIONS SUR LES ÉPÎTRES ET LES ÉVANGILES DES DIMANCHES ET...

Louis Eugène Marie Bautain



MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES ET DES FÊTES

APPROBATION.

Georges DARBOY, par la Grâce de Dieu et l'Autorité du Saint-Siége Apostolique, archevêque de Paris.

Sur le rapport de l'Examinateur désigné par Notre Vénérable Prédécesseur, Nous avons approuvé et approuvons par les présentes le livre intitulé : Méditations sur les Épîtres et les Évangiles des Dimanches et Fêtes de l'année, par *M. l'abbé Bautain*, et le recommandons aux fidèles de notre diocèse, qui trouveront dans cette lecture une explication solide et pieuse de la doctrine chrétienne.

Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-séing du Secrétaire de notre archevêché, l'an du Seigneur mil huit cent soixante-trois, le vingt-cinquième jour du mois d'avril.

† GEORGES, archevêque de Paris.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque,

Petit,
Secrétaire.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES ET DES FÊTES

PAR M. L'ABBÉ BAUTAIN (Louis)

Ancien vicaire général de Paris, vicaire général de Bordeaux
Professeur à la Sorbonne
Supérieur de la maison de Juilly
Docteur en théologie, en médecine et ès lettres, etc.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

PRÉFACE.

Plusieurs personnes, pleines de foi et d'intelligence et dont le jugement nous inspire une grande confiance, après avoir entendu les homélies que nous avons eu souvent l'occasion de faire à la demande de MM. les curés, nous ont exprimé le désir de les voir réunies en substance et comme en un faisceau, afin que les fidèles eussent à leur disposition chaque dimanche un sujet de pieuse méditation. C'était une manière d'accroître indéfiniment notre auditoire en lui donnant le moyen de profiter mieux de la parole sacrée; et si le succès qu'avait obtenu la prédication s'attachait au livre, on pouvait travailler efficacement par cette

voie à l'édification des âmes et à l'extension du royaume de Dieu. Tel a été le premier motif de cette publication.

Il y en a encore un autre, nous devons l'avouer, ç'a été le besoin de nous édifier nous-même par la méditation plus approfondie des saintes Écritures, sources de lumière pour notre esprit et de nourriture pour notre âme. Nous avons été le premier à goûter et à manger le pain vivifiant, que nous avions le bonheur de rompre et de distribuer à nos frères.

Ce livre n'a donc aucune prétention scientifique. Il est un simple résumé de nos prédications sur l'Évangile, où depuis trente-cinq ans nous avons tâché, avec l'aide des Pères, des docteurs et des auteurs ecclésiastiques les plus autorisés, de saisir les trésors cachés dans les profondeurs du texte pour les amener au jour et en faire ressortir l'éternelle vérité. Parmi les anciens, c'est à saint Augustin, aux papes saint Grégoire et saint Léon que nous devons le plus, et chez les modernes, après Bossuet qui est peut-être l'interprète le plus sublime

des Écritures, ce sont les écrits du cardinal de la Luzerne, l'excellent Manuel de Goffiné, et les notes du Dr Allioli sur l'Ancien et le Nouveau Testament qui nous ont le plus aidé. Nous avons adopté en général le texte de la traduction française de ce dernier ouvrage, qui est à peu près celui de Sacy. Du reste, après avoir déjà présenté ces méditations à l'approbation de l'Ordinaire, nous les soumettons pour le fond et pour la forme au jugement du Saint-Siége, dont nous acceptons d'avance les décisions.

Nous engageons ceux qui voudront se servir de ce livre à le lire avec l'esprit de foi et de simplicité qui l'a dicté, n'y cherchant des lumières que pour s'édifier et afin de devenir meilleurs. Malgré tous nos efforts pour expliquer les textes, il en reste encore d'obscurs ou de difficiles à entendre. Que nos lecteurs fassent alors ce que nous avons fait nous-même. Quand, après avoir médité et prié, ils ne comprendront pas, qu'ils passent outre, sans vouloir forcer par la pensée l'entrée qui leur est

refusée, et surtout sans entreprendre avec la parole sainte une sorte de lutte ou de collision, où l'esprit propre a plus de part que l'esprit de Dieu. Qu'ils renoncent par un acte de foi à comprendre dans le moment, espérant pour demain la lumière qui ne leur est pas accordée aujourd'hui, et s'en remettant en cela, comme en tout le reste, à la bonne Providence qui donne le pain quotidien à tous ceux qui le lui demandent. La divine lumière leur arrivera un jour ou l'autre, qu'ils en soient sûrs, s'ils persistent à l'invoquer et à l'attendre avec humilité, et il viendra un temps où, illuminés tout d'un coup dans leurs obscurités, ils ne comprendront même plus comment ils n'avaient pas compris.

MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPÎTRES ET LES ÉVANGILES.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Bien que tous les jours de l'année doivent être sanctifiés par la prière, par les œuvres de la justice chrétienne et de la charité, et en rappportant à Dieu tout ce que nous faisons et ce que nous sommes, cependant pour exciter notre faiblesse, nous réveiller de l'assoupissement de l'habitude, ou nous arracher à l'entraînement des passions, l'Église, qui sait comme son divin fondateur ce qu'il y a dans l'homme, a déterminé certaines époques et certains jours, où elle nous exhorte particulièrement à élever notre âme vers Dieu par des prières plus fréquentes, à la purifier par les actes de la pénitence, à la fortifier par la méditation plus approfondie de la parole sainte. Par là elle nous dispose à la célébration des mystères de la

religion ou de quelque grande fête. Ainsi l'Avent, ou le mois qui précède l'avénement du Sauveur sur la terre, est employé à préparer en nous les voies du Seigneur, c'est-à-dire à nous disposer à le recevoir dans la sainte communion le jour de Noël, comme en ce jour il a daigné naître pour le salut des hommes. Le Carême est la préparation aux mystères de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, et les Vigiles, ou les veilles de certaines fêtes, doivent disposer à les célébrer plus dignement, afin que nous en retirions plus de fruit.

ÉPITRE (Rom., XIII, 11, 14).

Nous devons d'autant plus exercer la charité que nous savons que le temps presse et que l'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement, puisque nous sommes plus près de notre salut que quand nous avons reçu la foi. La nuit est déjà fort avancée et le jour s'approche; quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons honnêtement comme pendant le jour et non dans les débauches, dans l'ivrognerie, dans l'impudicité, dans les disputes et les jalousies. Mais revêtez-vous de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ et ne vous préoccupez point du soin de votre chair dans vos désirs.

L'Église emploie en ce premier jour de l'Avent les paroles de saint Paul aux Romains pour tirer les âmes du fatal assoupissement qui leur ôte le sentiment, le goût des choses du ciel et le désir de les rechercher. Le propre du sommeil physique est de nous enlever la conscience de nous-mêmes et de suspendre l'exercice de la volonté libre; ce qui nous empêche de rien faire d'utile au développement de l'esprit et du cœur. Ainsi dans le sommeil spirituel, dont l'Apôtre parle, l'âme chrétienne perd avec la conscience de sa dignité le sentiment de la vie surnaturelle que le baptême a mise en elle, et sa volonté, enchaînée et fascinée par le charme des choses sensibles, devient incapable de travailler à son avancement. Chez les uns ce sommeil est si profond, qu'il leur ôte entièrement le souvenir des vérités éternelles qui leur ont été annoncées, des grâces qui leur ont été faites, et de la haute destinée à laquelle ils furent appelés, quand le sacrement de la régénération les a initiés à la vie divine. Ils ne vivent que pour le monde et les choses du monde. Chez d'autres c'est un assoupissement passager ou un demi-sommeil, dans lequel il y a alternative et lutte entre la vie

naturelle et la vie surnaturelle, la nature et la grâce, le vieil homme et la créature nouvelle en Jésus-Christ, l'âme se réveillant de temps en temps, revenant à elle-même, et s'évertuant pour secouer sa somnolence, et sortir par les exercices de piété, de pénitence et les bonnes œuvres de l'apathie morale où la retiennent l'exigence des appétits du corps, la concupiscence de la chair et l'entraînement des passions.

L'Église s'adresse aux uns et aux autres de ces endormis, à l'époque où l'avénement du Sauveur s'approche et où la lumière éternelle a commencé à briller dans nos ténèbres par l'enfantement du Verbe incarné. Elle les avertit que la nuit est passée, que le jour approche, et qu'ainsi il faut se mettre à marcher honnêtement, comme en plein jour, où l'on est exposé aux regards de tous. Pour cela il faut rejetter les œuvres de ténèbres, et revêtir les armes de la lumière. L'Apôtre énumère ici les premières : c'est pour le corps la bonne chère ou les excès du boire et du manger, les œuvres de la chair proprement dites ou les impudicités et les débauches, et pour le moral, c'est l'esprit de contention et l'envie qui rendent les hommes ennemis les uns des autres et les portent à se vouloir du mal. Ailleurs (*Éphés.*, VI, 6) il fait la description des armes de lumière, avec lesquelles le chrétien doit combattre et vaincre

dans le grand combat de la vie. C'est le casque du salut, qui garantit sa tête ou sa raison contre les mauvaises suggestions, les arguments faux et perfides du tentateur. C'est le bouclier de la foi qui repousse les attaques de la fausse science et les assauts de l'orgueil. C'est la ceinture de la vérité qui, en serrant nos reins, c'est-à-dire en maintenant la concupiscence par la discipline, nous préserve des amorces et des illusions de la sensualité. C'est la cuirasse de la justice, qui protége les volonté contre les atteintes de la volupté, de la vaine gloire ou de l'intérêt propre, toujours prêts à se satisfaire au mépris des droits d'autrui et en les sacrifiant à l'égoïsme. C'est enfin le glaive de la parole divine, qui par son double tranchant sert d'un côté à faire pénétrer la vérité dans les âmes, et de l'autre à dissiper les ombres de l'erreur et du mensonge. Voilà l'armure complète, que l'Église fournit au chrétien pour lutter avec avantage contre l'ennemi de Dieu et des hommes, comme le chevalier du moyen âge s'avançait au combat tout bardé de fer. L'Apôtre demande plus encore, il veut que nous revêtions Jésus-Christ lui-même, c'est-à-dire, comme il le recommande, que nous ne soyons plus les esclaves de la chair, de ses appétits et de ses œuvres; mais que tout en donnant au corps ce qui lui est indispensable pour subsister, nous ne lui fassions plus

l'honneur de rien désirer qui ne se rapporte qu'à ses satisfactions et aux jouissances de ce monde. *Conversatio vestra est in cœlis* (*Philip.*, III, 10). que toute votre vie soit portée au ciel. *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (*Coloss.*, III, 1). Puisque vous avez ressuscité avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut et n'ayez plus de goût pour celles de la terre ; et alors, si l'esprit de Dieu seul vous fait agir, vous serez vraiment les enfants de Dieu; ce ne sera plus vous qui vivrez, mais Jésus-Christ en vous. (*Galt.*, VI, 29.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XXI, 25-33.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les nations seront dans l'angoisse à cause du bruit confus de la mer et des flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'univers; car les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée, avec une grande puissance et plein de majesté. Or, quand ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre

rédemption approche. Jésus leur proposa ensuite cette comparaison : Voyez le figuier et tous les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous savez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point.

Au moment où l'Église dispose ses fidèles à célébrer le premier avénement du Fils de Dieu, afin qu'au jour anniversaire de son humble naissance ils le reçoivent dans leur cœur comme dans une crèche, elle leur rappelle un second avénement qui sera aussi manifeste, aussi glorieux, que le premier a été caché et obscur. En ce temps-là, et ce sera la consommation des temps, tout sera bouleversé dans le monde et autour du monde, et sous les ruines de l'univers écroulé, dévoré par le feu, apparaîtra le Fils de l'Homme au milieu des nuées avec une grande puissance et une grande majesté, entouré de la multitude de ses anges, pour juger les vivants et les morts. C'est ce jugement final que cet Évangile nous annonce, nous

invitant à ne jamais le perdre de vue et à nous y préparer par toute notre conduite. Si nous avons le bonheur de vivre en enfants de l'Église, dans l'obéissance à ses commandements et conformément à la parole divine, qui ne passera point, quand les signes de la désolation universelle éclateront, ou, ce qui est la même chose pour chacun, quand la dissolution de notre existence par la maladie et par la mort deviendra imminente, alors nous pourrons regarder en haut avec confiance et lever la tête vers le ciel, parce que la mort est une délivrance pour l'âme animée de l'espérance chrétienne. Mais pour cela elle doit s'affranchir de bonne heure de la servitude du corps et du joug de l'esprit du monde qui la rabattent vers la terre et l'y attachent. C'est pourquoi dans le temps de l'Avent l'Église recommande les mortifications de la chair, de l'esprit et du cœur, les privations, les abstinences, les jeûnes qui retranchent au corps le superflu en le réduisant au nécessaire, l'abstention du plaisir et des fêtes du monde pour se tourner plus aisément vers Dieu par la prière, et enfin le renoncement à beaucoup de choses qui plaisent à la nature, afin d'offrir à Jésus-Christ son cœur tout entier et tout son amour. Elle invite aussi à veiller et à prier sans cesse, pour n'être point envahi par les tentations chaque jour renaissantes avec les besoins de notre existence, la satisfaction

de nos appétits et les influences extérieures qui y correspondent, ni surpris soit par le dernier jour de l'univers qui enveloppera soudainement comme un filet tous ceux qui habitent la terre, soit par notre dernier jour à nous, par la fin subite de notre vie ici-bas. Car la mort, qui n'épargne personne, frappe à chaque moment ceux qui l'attendent le moins.

PRATIQUE.

Ne perdons jamais la pensée de la mort ni du jugement dernier, afin que, par la recherche du bien et la fuite du mal, nous soyons toujours prêts à paraître devant Dieu, qui nous demandera compte de notre vie, et en état de participer aux bienfaits et à la gloire de la résurrection universelle.

PRIÈRE.

Seigneur, manifestez votre puissance, et par le secours de votre grâce, venez nous sauver des périls pressants où nos péchés nous engagent; vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE (Rom., XV, 4-13).

Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous ayons espérance par la patience et la consolation que les Écritures nous donnent. Et que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiments et d'affection les uns avec les autres selon Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiiez Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi supportez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a supportés pour la gloire de Dieu. Car je vous déclare que Jésus-Christ a été le ministre de l'Évangile à l'égard des circoncis, afin que la véracité de Dieu fût prouvée par l'accomplissement des promesses faites à leurs pères. Quant aux gentils, ils doivent louer Dieu de la miséricorde qu'il leur a faite, selon qu'il est écrit : C'est pourquoi, Seigneur, je publierai vos louanges parmi les

nations, et je chanterai la gloire de votre nom. Il est encore écrit : Réjouissez-vous, nations, avec son peuple. Et ailleurs : Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, glorifiez-le tous. Isaïe dit aussi : Il sortira de la tige de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour régner sur les nations, et les nations espéreront en lui. Que le Dieu d'espérance vous remplisse de joie et de paix dans votre foi, afin que vous abondiez en espérance et dans la vertu du Saint-Esprit.

La vérité principale qui ressort de cette épître, c'est l'unité à laquelle Dieu a voulu ramener tous les hommes par une même foi, source d'une même espérance et d'une charité commune. Or, la foi a pour principe et pour objet la parole divine, laquelle, dit l'Apôtre, a été écrite pour notre instruction. Jésus-Christ est venu accomplir les prophéties et les promesses de la parole de vérité, appelant tout ensemble au royaume céleste et à la participation de la vie divine les juifs et les gentils. Tous, en vertu de la réconciliation opérée par l'effusion expiatoire de son sang avec Dieu et entre eux, ont pu, par le sacrement de la régénération qui en a fait de nouvelles créatures, devenir les enfants de Dieu, les frères et les cohéri-

tiers de Jésus-Christ, par conséquent ne plus former qu'une seule famille qui est l'Église, qu'un seul troupeau dont Jésus-Christ est le pasteur. Aussi l'Apôtre recommande-t-il aux Romains de s'unir de cœur avec les juifs et entre eux dans les sentiments d'une véritable fraternité, honorant Dieu d'une même bouche, et se supportant les uns les autres comme le Sauveur les a tous supportés.

L'Église nous adresse aujourd'hui avec encore plus de raison ces paroles de saint Paul, puisqu'il n'y a plus entre nous de distinction de circoncis et d'incirconcis, et qu'en tant que catholiques, brebis du même bercail, ou enfants de la même famille spirituelle, conduits par la même houlette et nourris de la parole et du pain du ciel, il ne doit plus exister entre nous de divisions de nationalités, de races, d'intérêts, ni d'orgueil. Conservons donc précieusement cette foi une, qui, en nous remplissant de joie et de paix, nous unit intérieurement à nos frères, en même temps qu'elle fait abonder en nos âmes l'espérance des biens célestes et les vertus de l'Esprit-Saint.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XI, 2-10.

Or Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses

disciples lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? Et Jésus leur répondit : Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres (Isaïe, XXXV, 5, LXI, 5), et heureux celui qui ne sera point scandalisé à cause de moi. Lorsqu'ils s'en allaient, Jésus se mit à dire de Jean à la multitude : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent! Qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse! Ceux qui s'habillent de la sorte habitent dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui préparera la voie où vous devez marcher.

Jean-Baptiste, le précurseur, et à ce titre plus qu'un prophète, puisqu'il a eu le bonheur de voir le Messie dont il a été chargé de préparer les voies, envoie deux de ses disciples à Jésus pour lui demander : Êtes-vous celui qui doit venir ou

devons-nous en attendre un autre? Non, disent les Pères, que Jean eût le moindre doute sur la mission de Jésus-Christ. Mais c'était pour que ses disciples reçussent le témoignage de la bouche même du Sauveur, et afin que la vertu de sa parole les éclairât. Jésus leur répond en leur montrant les prophéties accomplies. Voici près de deux mille ans que la doctrine évangélique est établie dans le monde, dont elle a renouvelé la face, et on entend des hommes, des savants surtout, demander comme les disciples de Jean, mais non avec la même intention : Jésus-Christ est-il celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Nous leur ferons la même réponse.

1° Les aveugles voient, non plus seulement quelques aveugles par les yeux du corps, et qui étaient dans les prophéties les images de l'aveuglement spirituel du genre humain, que la lumière de l'Évangile est venue guérir. L'homme, détourné de Dieu par sa désobéissance, par l'infraction volontaire de sa loi, était tombé dans l'aveuglement de l'esprit, dans l'obscurité du cœur, et, dit saint Paul, ne pouvant pas se passer de Dieu, il le cherchait à tâtons, comme un aveugle, à travers toute la nature. La parole de Jésus-Christ lui a ouvert le sens intellectuel et divin par l'infusion de la lumière céleste, et les apôtres, comme autant de flambeaux, ont ré-

pandu les rayons de cette lumière jusqu'aux extrémités du monde (*Psalm.*, XVIII, 5). Autrefois vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière; dit Paul aux gentils devenus chrétiens (*Ephés.*, V, 8).

2° Les boiteux marchent. Avant Jésus-Christ l'humanité, s'avançant à tâtons dans les ténèbres, allait comme au hasard, errante et incertaine, tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, même le peuple de Dieu aidé cependant d'une manière si merveilleuse, mais presque toujours infidèle, et à plus forte raison les gentils, abandonnés aux passions de leur cœur. Elle boitait des deux côtés, suivant l'expression énergique des prophètes. Jésus-Christ l'a raffermie sur la plante de ses pieds, comme le paralytique de la piscine de Siloé. Il a redressé ses voies par les préceptes de l'Évangile, complément de la loi ancienne, et il les a menées à la perfection par ses conseils et par l'efficacité de la grâce, qui peut seule la rendre capable d'y marcher droitement, fermement, et avec persévérance.

3° Les lépreux sont guéris. C'est la lèpre du péché originel, le virus mortel, dont Satan avait infecté l'humanité dans son âme, dans son esprit et dans son corps, et qui en a été expulsé victorieusement par la vertu du sang de Jésus-Christ, appliqué à tous les chrétiens par l'eau régénératrice du

baptême, qui en fait de nouvelles créatures et des enfants de Dieu. Ce sont, en outre, tous les venins des péchés actuels, qui peuvent aussi produire la mort de l'âme, et que le sacrement de pénitence doit combattre et détruire par le remède souverain de l'absolution. Le sang de la Victime sainte, répandu sur la terre pour laver nos iniquités, forme une piscine divine, où tous ceux qui ont souillé leur robe baptismale par le péché peuvent la blanchir de nouveau, et reparaître purs et sans tache devant Dieu. C'est pourquoi les morts ressuscitent. Car les sacrements, qui rendent à l'âme, séparée de Dieu par le péché mortel, mais purifiée et réconciliée par leur vertu, la participation à la vie divine qu'elle avait perdue, la ressuscitent en effet en la ramenant de la mort du péché à l'éternelle vie.

4° L'Évangile est annoncé aux pauvres. C'est le dernier signe et le plus manifeste de Celui qui devait venir. Jésus-Christ a aimé les pauvres de préférence, et c'est surtout pour eux qu'il est descendu sur la terre. Il les a déclarés plus heureux que les autres, quand ils savent profiter de leur pauvreté matérielle pour acquérir par la patience, la résignation et le dépouillement de leur esprit propre la richesse du ciel : *Beati pauperes spiritu* (Matth., V, 3). Il leur a annoncé qu'ils sont aussi les enfants du Père céleste, ayant droit comme les autres à son

amour et à ses bienfaits, par lesquels ils seront dédommagés dans un monde meilleur des privations endurées chrétiennement dans celui-ci : égalité devant Dieu, devant la loi éternelle. Il leur a rendu leur dignité, en les appelant à la liberté véritable, qui les élève au-dessus des puissances et des influences de la terre par l'obéissance à Dieu seul. Il leur a apporté le vrai bonheur, non en leur distribuant les biens de ce monde toujours périssables et qui au fond ne donnent point de joie à l'âme, mais en leur communiquant les trésors du ciel, la lumière de la vérité, les grâces, les bénédictions, les vertus d'en haut, la patience, l'espérance et la force au milieu des peines inévitables de cette vie. Ainsi seulement s'améliore réellement le sort des pauvres ici-bas. Qu'on les rende chrétiens, et on les rendra plus heureux en les rendant meilleurs. Mais vous leur distribueriez toutes les richesses de la terre sans les changer au dedans, que vous n'avanceriez en rien leur bien-être ni surtout leur progrès. Vous ne feriez qu'augmenter les moyens et l'immoralité du désordre, donc la profondeur du mal et de la misère.

Nous pouvons donc affirmer avec assurance que Jésus-Christ est bien celui qui devait venir et qu'il n'y a point lieu d'en attendre un autre. Car l'humanité était aveugle, et il lui a ouvert les yeux; elle était sourde, et il l'a fait entendre; elle boi-

tait, et il a redressé sa marche ; elle était dévorée par la lèpre du péché, et il l'a guérie ; elle était morte à la vie du ciel, et il l'a ressuscitée. Il a fait tous ces miracles par son Évangile annoncé de préférence aux pauvres, mais qui ne produit ces merveilleux effets qu'en ceux qui le reçoivent avec foi, comme il a été dit à l'aveugle-né, à l'hémorrhoïsse, aux lépreux reconnaissants, au paralytique, à la Chananéenne, à tous ceux que Jésus et les apôtres ont guéris : votre foi vous a sauvés. Vous êtes heureuse, Marie, parce que vous avez cru, et de grandes choses s'accompliront en vous (Luc, I, 49).

PRATIQUE.

Considérons souvent les miracles que Jésus-Christ a faits pendant sa vie sur la terre, et les changements merveilleux que son Évangile a opérés dans le monde, dont la face a été renouvelée par la seule vertu dé sa parole, pour nous affermir dans notre foi en la divinité du Sauveur, et dans notre reconnaissance d'une si grande miséricorde et de tant d'amour.

PRIÈRE.

Seigneur, excitez nos cœurs à préparer les voies de votre Fils unique, afin que nos âmes, étant purifiées par la grâce de son avénement, nous puissions vous rendre un culte digne de votre majesté souveraine. Nous vous en prions par notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant Dieu, vit et règne, etc.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE (Philip., IV, 4-7).

Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur; je le dis encore une fois, réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien, mais présentez à Dieu vos demandes avec des actions de grâces dans toutes vos prières et vos supplications. Et que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ.

Le Seigneur est proche. L'Église nous en avertit de toutes manières, en ce temps solennel de l'Avent, afin que nous nous disposions à le recevoir comme de bons serviteurs qui attendent leur maître, ou plutôt comme des amis qui attendent celui qu'ils aiment. C'est pourquoi elle nous engage à nous réjouir dans le Sauveur qui est la source de tous les biens, et qui est le bien souverain duquel descendent tous les dons parfaits. Qu'importent au chrétien fidèle les

trésors de la terre, s'il est uni à celui qui est le bien suprême, et à quoi lui servirait de les posséder, si, en se séparant de son rédempteur, il perdait son âme? C'est pourquoi l'union intime de l'âme avec Jésus-Christ par la foi est une source intarissable de joie, de cette joie profonde et pure que les anges goûtent pleinement dans la gloire du ciel, et dont la grâce nous donne les prémices ici-bas. Un cœur possédé par Jésus-Christ, animé de son esprit, est satisfait dans son fond, dans son besoin le plus essentiel, et ainsi ne peut être troublé sérieusement par les accidents du monde, ni agité au fond par les désirs et les passions qu'elles excitent. Sa foi le met au-dessus de leurs atteintes, et l'espérance céleste qui en sort élève son amour plus haut que la terre. De là sa modération ou sa modestie dans ses rapports avec les hommes. C'est pourquoi aussi il ne s'étonne ni ne s'inquiète de rien, ne désirant ni ne craignant les choses d'ici-bas, qui ne font que passer, et remettant avec une confiance filiale son existence présente et future entre les mains de Dieu. Il sait que pas un cheveu de sa tête ne tombera sans sa permission, et en toutes circonstances, si graves qu'elles soient, il borne sa prière à demander à Dieu ce qui lui est nécessaire ou utile, sous la condition de l'accomplissement de sa sainte volonté, et en lui rendant grâces

de ce qu'il a déjà fait pour lui. Puis, il attend avec calme, avec résignation, la manifestation des desseins providentiels, ne s'agitant pas outre-mesure pour chercher le bien-être ni pour éviter la souffrance, mais recevant volontiers de la main de Dieu tout ce qui lui arrive.

Telle est la paix que l'Apôtre souhaite aux Philippiens, paix qui surpasse tout sentiment humain, parce qu'elle vient de Dieu seul par l'irradiation de sa lumière dans l'esprit, par l'infusion de son amour dans le cœur : ce qui préserve l'un de l'incertitude de la science humaine, et l'autre de l'agitation des passions. « La paix soit avec vous, a dit Notre-Seigneur à ses apôtres la première fois qu'il reparut au milieu d'eux après sa résurrection; je vous donne ma paix, qui n'est pas comme celle des hommes. » (Jean, XIV, 27.)

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, I, 19-28.

Voici le témoignage de Jean, quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous? Car il confessa et il ne nia pas. Il confessa qu'il n'était point le Christ. Et ils lui demandèrent : Qui êtes-vous donc? Êtes-vous Élie? Et il dit : Non. Êtes-vous prophète? Et il répondit : Non.

Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, leur dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe (Isaïe, XL, 3). Or, ceux qui avaient été envoyés étaient des Pharisiens. Ils lui demandèrent encore : Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes point le Christ, ni Élie, ni un prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau. Mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi ; mais il est avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les courroies de sa chaussure. Ces choses arrivèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Ici encore l'Église nous prépare à l'avénement du Dieu fait homme, en nous rappelant les paroles de celui qui en a été le précurseur, et dont le baptême par l'eau, accompagné de la confession des péchés et des signes de la pénitence, était une préfiguration du baptême par l'eau et l'esprit, institué par Jésus-Christ pour appliquer la vertu de son sang divin à la régénération de l'humanité, et qui seul a la puissance de détruire le péché, de déli-

vrer le pécheur, et de réconcilier l'homme avec Dieu. Aussi la parole dominante de cet évangile, et par conséquent celle que nous devons surtout méditer, c'est la réponse positive de Jean affirmant sincèrement ce qu'il est : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers, comme a dit Isaïe. » (Isaïe, XL, 3.)

Une voie mène d'un point à un autre. La voie du Seigneur part de Dieu et va à notre âme ; car Dieu veut entrer dans notre cœur et s'y établir : ce qui montre qu'il ne le possède pas encore. Or, notre âme étant intelligente et libre, Dieu n'y peut entrer que par la connaissance et par l'amour. Il veut être connu et aimé d'elle, parce qu'il l'a créée à cette fin.

Il faut donc d'abord lui préparer le chemin de notre esprit, et pour cela :

1° La détourner de ce qui n'est pas Dieu, ne mène pas à Dieu, et surtout de ce qui est contre lui : donc éviter la fausse science, les connaissances inutiles ou funestes, les lectures mauvaises ou insignifiantes, les conversations criminelles, fâcheuses ouoisives, les vains spectacles, etc., etc.; ne pas laisser toutes ces choses entrer par les sens dans l'esprit, où elles étouffent la bonne semence.

2° Il faut rechercher ce qui peut nous aider à con-

naître Dieu; la vraie science qui nous montre Dieu dans ses œuvres; la parole révélée qui le manifeste directement plus clairement, plus pleinement, et que l'enseignement de l'Église nous explique; de bonnes lectures qui en sont le commentaire; des entretiens édifiants qui la propagent et l'appliquent. Ainsi se prépare la voie de Dieu à travers notre esprit.

Cependant, Dieu ne veut être connu de l'homme que pour en être aimé, aimé d'un amour libre et de préférence, avec prédilection; car il est le Dieu jaloux, et il fait ses délices d'habiter et de posséder le cœur des hommes. Mais comment cela est-il possible, si ce cœur est tout rempli des créatures? Alors la place est prise, et la voie en est obstruée. Il faut donc avant tout la débarrasser, et pour cela nous devons : 1° Retirer notre cœur des attachements illicites, rompre ou dénouer les liens criminels; 2° modérer ou contenir dans leurs bornes légitimes les affections permises, en les subordonnant à l'accomplissement des devoirs envers Dieu et à son amour. « Celui qui aime son père, sa mère, son frère, sa sœur, etc., plus que moi n'est pas digne de moi, » a dit Jésus-Christ (Matth., X, 37). 3° Tourner alors vers Dieu, le soleil des esprits, l'âme ainsi purifiée, simplifiée et réglée, l'exposer et l'ouvrir dans la prière intérieure et affective au rayon de la lumière, afin

qu'il pénètre directement avec son éclat et sa chaleur jusqu'au centre de l'âme qu'il veut s'unir.

Ainsi se prépare et se rectifie la voie de Dieu dans l'âme chrétienne apppelée à l'honneur de vivre de la vie de Jésus-Christ comme une épouse fidèle. La préparation de Jean par la confession des péchés, les œuvres de la pénitence et le baptême de l'eau, qui devait disposer les juifs à recevoir le Sauveur promis, en était le symbole.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE (I Corinth., IV, 1-5).

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. Or ce qu'on demande aux dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles. Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par un tribunal humain ; je ne me juge pas moi-même. Car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela ; mais c'est le Seigneur qui est mon juge. C'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera les pensées secrètes des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu ce qui lui est dû.

Le prêtre, étant le ministre de Jésus-Christ, ne doit rien faire qu'en son nom, par sa vertu et pour lui. Il s'est voué à son service par un acte libre de sa volonté, et ainsi sa perfection dans

l'exercice de ses fonctions consiste dans la dispensation fidèle de la parole de Dieu et de ses grâces. Cette dispensation sera fidèle s'il n'y met rien du sien que sa bonne volonté identifiée avec celle de son maître, et s'il a toujours et uniquement en vue la gloire de celui qu'il sert, le bien de ceux qu'il gouverne, et jamais sa propre gloire, son avantage ou son plaisir. Plus que tous les autres chrétiens, le ministre de Jésus-Christ ne peut suivre son divin maître qu'en renonçant au monde et surtout à lui-même.

Or, s'il agit ainsi dans l'accomplissement de son saint ministère, peu lui importeront, comme dit saint Paul, les jugements des hommes. Il ne s'inquiétera que de faire le bien, le mieux qu'il lui sera possible, comme il le comprendra et autant que les circonstances et les ressources du moment le permettront, et quoiqu'il doive s'efforcer de ne mécontenter personne, si cela se peut, et d'éviter tout ce qui tendrait à exciter contre lui des sentiments malveillants ou de mauvaises paroles, néanmoins, il ne se laissera point dominer ni diriger par l'opinion des hommes, et leur jugement ne sera pas la règle de sa conduite; car en définitive les hommes ne sont pas ses juges. Il n'est pas lui-même juge de lui; car il ne connaît pas toutes les causes externes et internes de ses actes, et au milieu des influences qui le pé-

nètrent de toutes parts, et des motifs multiples qui le portent à agir de telle ou telle manière, il a bien de la peine à discerner le ressort principal, qui a déterminé la décision de sa volonté. C'est pourquoi on peut n'être pas juste, même quand la conscience ne reproche rien ; car la conscience peut être obscurcie, aveuglée, faussée, pervertie, endurcie.

Ne nous fions donc point à notre jugement sur nous-mêmes, parce que personne n'est un bon juge dans sa propre cause, et gardons-nous de juger les autres, quand nous n'en avons point reçu la mission ; car nous n'avons pas la lumière pour éclairer les replis ténébreux des cœurs, et manifester le fond de leurs sentiments et de leurs pensées. A Dieu seul appartient cette puissance, et c'est pourquoi lui seul aussi peut rendre justement à chacun suivant ses œuvres.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, III, 1-6.

La quinzième année de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et de la province de Trachonite, et Lyzanias de l'Abilène ; sous les grands prêtres Anne et Caïphe, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean dans le désert. Et il vint dans

tout le pays aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : Voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortueux deviendront droits, les raboteux unis, et toute chair verra le salut de Dieu.

Confessez vos péchés et faites de dignes fruits de pénitence, nous dit aujourd'hui l'Église par la bouche de saint Jean-Baptiste. Quelle doit être cette pénitence, et quels en seront les fruits?

La vraie pénitence consiste dans le détachement de l'âme du péché pour revenir à Dieu et rentrer en rapport vivant avec lui. Il faut pour cela qu'elle soit touchée et mue par une grâce particulière. Le symptôme de l'action de cette grâce est le malaise, qu'on commence à éprouver dans la mauvaise voie. Le pécheur acquiert dans sa conscience réveillée le sentiment pénible du désordre où il vit. De là du trouble, de l'agitation, de la division en lui-même; le regret du passé, le dégoût du présent, la crainte de l'avenir. On ne peut point

se donner cette grâce, pas plus que celle de la foi; mais on peut la demander, et surtout la recevoir, quand elle se présente. Car la grâce est comme la lumière, qui se verse partout où elle trouve accès. Elle frappe à la porte de toutes les âmes, comme la lumière enveloppe tout de son éclat. Mais combien ne veulent pas lui ouvrir et la repoussent?

Quand on a le bonheur de laisser pénétrer en soi ce rayon du ciel, qui éclaire et remue, on commence à sentir son mal, puis à le reconnaître, à se reconnaître soi-même dans l'état fâcheux où l'on se trouve, et aussi, à cause de la peine qu'on en ressent et par crainte de devenir plus malade, on sent le besoin d'un secours, d'un remède, d'un médecin. C'est pourquoi ceux qui allaient entendre Jean dans le désert lui disaient avec anxiété : Que devons-nous faire? Et il leur répondait : Confessez vos péchés, c'est-à-dire rejetez le mal de votre cœur, vomissez-le comme un poison, et quand il aura été évacué, tâchez d'en détruire les suites par de dignes fruits de pénitence.

Les œuvres de la pénitence doivent toujours être en rapport avec le mal commis. A-t-on péché dans le corps et par la concupiscence de la chair? Les expiations seront corporelles; elles s'accompliront par des privations ou des souffrances imposées à la chair, pour la dompter et la faire rentrer dans l'ordre. Les péchés de l'esprit,

de la vanité, de la vaine curiosité, s'expient et se guérissent par la foi simple, par le silence, la retraite, le recueillement, et toutes les pratiques du jeûne spirituel. Le péché de la volonté, ou l'orgueil de la vie exaltée par l'ambition, par l'amour de la gloire, est combattu par les mouvements de l'humilité et de la charité, c'est-à-dire par le sacrifice de soi-même aux autres et pour Dieu de quelque manière qu'il s'accomplisse. On ne peut marquer des bornes au zèle, à l'ardeur de la pénitence dans ses œuvres expiatoires, quand l'amour divin s'empare d'une âme qui avait été attachée au péché, et lui en inspire le dégoût et la haine. De là les admirables et parfois les effroyables mortifications des grands pécheurs convertis, ou des saints qui croient dans leur humilité être de grands pécheurs.

Cependant le prophète Isaïe, dont Jean invoque la parole, annonce que, quand le Sauveur envoyé par Dieu paraîtra, toute vallée sera remplie, toute montagne et toute colline abaissée; les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux unis.

Cette vallée que le Sauveur comblera, est l'âme humaine, pleine de lumière et de vie dans l'origine, quand elle était unie à son principe, vide de la vérité et du bien, depuis qu'elle s'en est séparée. Elle ne sera remplie de nouveau, qu'en se rattachant à la source de vie, et elle ne peut s'y

rattacher que par la médiation de Jésus-Christ, le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme pour réconcilier l'homme avec Dieu. En dehors de Jésus-Christ et de sa puissante intervention, l'homme abandonné aux seules lumières de sa raison, tout en cherchant Dieu ou le bien suprême, s'évanouit dans ses propres pensées, comme dit saint Paul, et devient la proie de ses passions (*Rom.*, I, 21). Il se fait dans son âme un vide, qu'il essaye en vain de combler par les choses du monde, par sa science, ses affaires, ses plaisirs, ses spectacles et ses pompes. De là l'ennui des mondains, surtout à un certain âge et dans certaines conditions. Seule la parole de Jésus-Christ peut remplir ce vide, parce qu'elle donne aux âmes leur vraie nourriture, la lumière et le pain du ciel. La vallée est comblée par les grâces de la vie chrétienne.

Les montagnes et les collines seront abaissées. Les montagnes se forment dans l'âme, comme sur la terre, par le boursouflement produit par un bouillonnement intérieur ou par l'éruption d'un volcan. L'âme détournée de Dieu, exaltée par l'orgueil s'enfle, se boursoufle et élève ainsi une montagne entre Dieu et elle, en s'insurgeant contre sa loi par la désobéissance et la révolte. Elle élève des montagnes entre elle et ses semblables par son esprit propre, qui, en voulant tout juger, se fait l'arbitre et la règle du vrai par sa volonté propre,

qui aspire à tout dominer par sa sagesse et sa puissance. Elle élève des montagnes en elle-même, parce que, ne doutant de rien dans la vanité de sa pensée et l'emportement de ses désirs, elle crée mille difficultés, dont elle est obstruée comme Encelade sous les rocs qu'il a soulevés. Un peu de foi en Jésus-Christ, gros comme un grain de sénevé, dit l'Évangile, suffit pour transporter ces montagnes; car la foi est la source de cette humilité sincère et profonde, qui, en nous faisant sentir ce que nous sommes en face de Dieu, de nos frères et de nous-mêmes, crève l'enflure de notre cœur, dissipe son boursouflage et abaisse les hauteurs de l'orgueil. *Quando enim venit Jesus, et Spiritum suum misit, omnis vallis repleta est operibus bonis et fructibus Spiritus sancti. Quos si habueris, non solum vallis esse desistes, sed etiam mons Dei esse incipies.* (Orig., hom. 22.) Quand Jésus est venu et a envoyé son Esprit, toute vallée a été remplie par les bonnes œuvres et les fruits de l'Esprit. Celui qui les possède non-seulement cesse d'être une vallée, mais encore il commence à être une montagne de Dieu.

Les chemins tortueux deviendront droits. Les vallées comblées, les montagnes abaissées, il faut tracer la route. La meilleure sera la plus directe et la plus unie. *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* La voie du Seigneur n'est droite en

nous que si le regard de notre âme se dirige uniquement vers Dieu, si elle rapporte à Dieu toutes ses pensées, ses volontés et ses actes. C'est ce qui fait la rectitude ou la simplicité d'intention. Or plusieurs causes font dévier notre regard et notre désir.

1° L'attrait des choses du monde qui nous détourne de Dieu.

2° La considération des créatures auxquelles nous voulons plaire par affection, par intérêt ou par respect humain.

3° L'amour de soi, par lequel la créature se fait sa propre fin et son idole.

Attirés par la force de la vérité, de la justice et du bien pour lesquels nous sommes faits, d'autres influences, auxquelles nous cédons trop facilement, nous en éloignent. De là une marche composée, une voie tortueuse, dont le tracé irrégulier est déterminé par des forces contraires, comme dans toutes les courbes; en sorte que nous voulons et ne voulons pas tout ensemble, ce qui nous rend faux, rusés, hypocrites, à cause de notre faiblesse. Nous ne sommes ni à Dieu, ni au monde, et en tâchant de les accommoder, nous les offensons tous deux.

Il faut donc redresser la volonté, qui ne va point à sa fin véritable, et ce redressement n'est possible que par Jésus-Christ, et en le suivant, lui qui est la vraie voie (Jean, XIV, 6), et puisqu'on ne peut

servir deux maîtres à la fois, il faut choisir franchement entre Dieu et le monde. *Prava autem directa fient, quum malorum corda, per injustiam detorta, ad justitiæ regulam dirigentur.* (Greg. Naz., hom. 20.) Ce qui est tortu devient droit, quand les cœurs, pervertis par l'injustice, sont dirigés vers la règle de la justice.

Mais pour achever la voie, il faut aplanir ce qui est raboteux. Même après que l'âme est retournée vers Dieu, il y a encore mille choses qui entravent sa marche. Les défauts naturels, les vices du caractère, les mauvaises habitudes, des penchants fâcheux, sont comme autant d'obstacles ou d'aspérités qui empêchent la communication facile entre Dieu et nous, entre nous et nos semblables. Ils seront aplanis par les contradictions, les chocs, les frottements, les brisements qui en écrasent ou en émoussent la pointe en ceux que la grâce de Jésus-Christ rend capables de bien supporter les épreuves de la vie par la soumission à sa parole et à l'autorité de son Église. *Aspera autem in vias planas immutantur, quum immites atque iracundæ mentes per infusionem supernæ gratiæ ad lenitatem mansuetudinis redeunt.* (Greg. Naz., hom. 20.) Les routes raboteuses deviennent unies, quand les âmes dures et colères sont ramenées par l'infusion de la grâce d'en haut à la politesse et à la douceur.

NOEL.

Pour célébrer la naissance ou l'apparition dans le monde du Verbe incarné, du Fils de Dieu fait homme, l'Église en ce jour permet aux prêtres de dire trois messes; la première à minuit, heure à laquelle naquit le Sauveur dans l'étable de Bethléem; la seconde, dite de l'aurore; et la troisième, appelée messe du jour. Par le saint sacrifice, trois fois offert, elle entend honorer les trois naissances du Fils de Dieu: 1° la génération éternelle du Verbe dans le sein du Père; 2° sa naissance temporelle, comme Fils de la Vierge Marie; 3° sa naissance spirituelle dans le cœur du juste par sa grâce. On donne aussi aux trois messes l'intention de s'unir: 1° à l'adoration de Marie, de Joseph et des anges; 2° des bergers, qui sont les prémices du peuple de Dieu; 3° des Mages représentant la gentilité. Les fidèles ne sont pas obligés d'entendre les trois messes le jour de Noël; mais leur reconnaissance et leur amour pour le Sauveur doit les y porter.

MESSE DE MINUIT.

ÉPITRE (à Tite, II, 11-15).

La grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru à tous les hommes, nous apprenant à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle pour y vivre avec tempérance, avec justice et avec piété, dans l'attente du bonheur que nous espérons, et de l'avénement du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire, en nous purifiant, un peuple qui lui soit agréable, et qui s'adonnât aux bonnes œuvres. Prêchez ces vérités, exhortez et reprenez avec une pleine autorité.

Dans le chapitre, dont cette épître est tirée, l'Apôtre recommande à Tite d'instruire tous les fidèles de leurs devoirs, les vieillards et les jeunes gens, les femmes âgées et les jeunes femmes, les serviteurs et les maîtres. Car, dit-il, la grâce du Sauveur est pour tous les hommes. Jésus-Christ s'est donné pour tous, et veut les retirer tous de l'iniquité pour en faire un peuple agréable à Dieu.

L'égalité de tous les hommes devant Dieu, qui ne fait point acception des personnes, mais qui rendra à chacun suivant ses œuvres, égalité méconnue avant l'Évangile même par les plus grands philosophes de l'antiquité et qui est le principe de la civilisation moderne, peut être le premier point de notre méditation.

Le second nous expose en trois mots tous nos devoirs dans ce monde, *in hoc seculo*. Nous devons y vivre avec tempérance, *sobrie*, ce qui comprend ce qu'il nous faut faire ou éviter dans le gouvernement de nous-mêmes ; *juste*, avec justice, ce qui désigne nos obligations envers nos semblables, qui dérivent toutes de l'équité ; *pie*, avec piété, c'est l'accomplissement des devoirs envers Dieu, aussi obligatoires et encore plus sacrés que les autres, en raison de la souveraineté absolue de Dieu, et de tout ce qu'il a fait pour nous. C'est pourquoi un homme n'est vraiment honnête que s'il observe la justice dans toutes ses prescriptions, envers Dieu comme envers ses semblables; car la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à Dieu, notre créateur et notre rédempteur, est dû l'hommage de la soumission, de l'adoration et de l'amour. La piété ou l'accomplissement des devoirs de religion est donc une partie essentielle de l'honnêteté. C'est une déplorable erreur des gens du monde de se croire justes et irréprochables,

sous le prétexte qu'ils ne font point de tort à leurs semblables, quand ils refusent ou dérobent à Dieu ce qui lui appartient.

Le troisième point, qui se rapporte plus directement à la fête du jour, est la pensée de l'avénement glorieux ou du second avénement de notre-Seigneur Jésus-Christ, pensée suggérée par son premier avénement, si pauvre et si humble, qui a eu lieu dans la crèche. Cette pensée doit toujours être présente à l'esprit du chrétien, pour le soutenir dans la lutte contre le mal par l'espoir de la récompense, et l'encourager à pratiquer la tempérance, la justice et la piété, afin de participer à la gloire et au bonheur de son divin maître, dont il aura suivi les préceptes et partagé l'humiliation et les souffrances. A chaque instant le Fils de Dieu peut apparaître dans sa puissance pour juger les vivants et les morts; car il est écrit que ce dernier jour arrivera à l'improviste, et surprendra les hommes comme un voleur. (*Thessal.*, V, 2.) Puis, s'il est encore lointain pour le monde, il est proche pour chacun de nous; car la mort, qui nous enlèvera bientôt de cette terre, nous mettra incontinent en face de notre juge. Enfin l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ est une occasion et un motif de purifier de nouveau notre cœur, toujours assailli, tenté, troublé par les influences et les désirs du siècle, afin d'y recevoir Celui qui

est le pain descendu du ciel, la véritable nourriture et le vrai breuvage.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 1-14.

En ce temps-là, parut un édit de César-Auguste, pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et chacun allait se faire enregistrer dans sa ville. Alors Joseph sortit aussi de Nazareth en Galilée, et se rendit à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui était enceinte. Mais pendant qu'ils étaient là, il arriva que le temps où elle devait accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, en la même contrée il y avait des bergers qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit. Et voici qu'un ange du Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté divine les environna ; ce qui les remplit d'une grande crainte. Alors l'ange leur

dit : « Ne craignez point. Car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple la cause d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant se joignit à l'ange la multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

L'ange annonce aux bergers éclairés tout d'un coup par la lumière du ciel, qu'un Sauveur leur est né dans la ville de David. C'est le Christ, le Messie annoncé par les prophéties depuis le commencement du monde, le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné. Considérons donc l'Incarnation du Verbe d'abord en elle-même, puis dans ses causes et dans ses effets.

En soi l'incarnation du Verbe divin est un grand mystère, nous l'avouons. Mais la nature et la science sont remplies de mystères comme la religion, et il y a en elles mille choses que nous sommes obligés d'admettre sans pouvoir les expliquer :

dans la nature, les essences, les forces, les propriétés radicales des êtres, l'origine et la transmission de la vie : dans la science, les principes et les axiomes qui sont les bases ou les conditions nécessaires de la doctrine. Qu'est-ce que l'esprit? qu'est-ce que la matière? qu'est-ce que l'âme humaine, comment est-elle unie au corps, et quel est le mode de leur action réciproque? Nous ignorons à peu près toutes ces choses, que cependant nous ne pouvons révoquer en doute. Il y a en nous une faculté du mystère; elle s'appelle la *foi*, foi humaine ou croyance pour les mystères de la nature, *foi divine* pour ceux de la grâce, révélée par la parole de Dieu.

Mais s'il ne nous est pas donné de comprendre le mystère de l'Incarnation, nous pouvons au moins le concevoir d'une certaine manière, laquelle, sans l'expliquer ni le démontrer, en facilite cependant l'admission. Nous ne pouvons pas ne pas croire à la personne humaine que nous sommes, et néanmoins il y a dans l'unité de notre personnalité une dualité de substances qui s'unifient sans se confondre. Le *moi*, qui est l'expression de l'humanité, participe à la fois à la nature spirituelle et à la nature physique. Il est intelligent et animal tout ensemble, et c'est pourquoi on appelle l'homme un animal raisonnable. Il n'est pas plus difficile de concevoir un être où la divinité et l'humanité soient

unies sans s'identifier dans une même personne, laquelle est le Verbe incarné, le Dieu fait homme.

Qui osera dire les causes de l'Incarnation? *generationem ejus quis enarrabit?* (Isaïe, LIII, 8.) Plusieurs Pères ont pensé que dans l'ordre de la grâce elle était un complément de la création de l'homme, c'est-à-dire que Dieu ayant fait l'homme à son image, et voulant, dans l'immensité de son amour, faire participer sa créature non pas seulement à sa ressemblance, mais à sa vie même, se serait uni à l'humanité hypostatiquement à cette fin, non plus pour la délivrer du péché non encore commis, mais pour la rendre *consors naturæ divinæ*, comme dit saint Pierre. (2 Pier., I, 4.) *Consorte* de sa nature et de son bonheur. Depuis la chute, l'Incarnation paraît motivée, d'abord par le péché originel et ses suites, dont l'homme ne pouvait se retirer sans un secours divin, bien qu'on doive admettre, eu égard à la toute-puissance de Dieu, qu'il eût pu être délivré d'une autre manière, et ensuite par la miséricorde du Père céleste, qui, ne voulant pas abandonner sa créature à la mort, s'est substituée en Jésus-Christ au coupable pour satisfaire par l'expiation à l'imprescriptible justice et réconcilier la terre avec le ciel.

Les effets de l'Incarnation sont : 1° la partici-

pation de l'homme en Jésus-Christ à la filiation divine, parce que le Fils de Dieu, qui s'est fait le fils de l'homme, est devenu son frère. L'enfant adoptif, en devenant le frère de Jésus-Christ, devient aussi avec lui le cohéritier du ciel. (*Rom.*, VIII, 17.)

2° En Jésus-Christ une mère est accordée à l'humanité régénérée, la sainte Vierge ; car le caractère de la maternité et de la paternité est de donner ou de transmettre la vie, et c'est par Marie que Celui qui est la vie même a été donné aux hommes, *nobis natus, nobis datus*. C'est pourquoi par l'une de ses dernières paroles sur la croix Jésus mourant a laissé comme fils en sa place à sa mère son disciple bien aimé, qui représente ici tous les chrétiens fidèles, et il a étendu la maternité de Marie à Jean, et à tous ses disciples en sa personne. *Ecce mater tua, ecce filius tuus* (Jean, XIX, 26, 27). C'est l'origine de l'Église, ou de la mère des enfants de Dieu, dont la sainte Vierge est le type.

3° L'homme régénéré et rené par l'eau et l'esprit, et qui continue à vivre et à croître en Jésus-Christ des grâces et du pain du ciel, passe de la vie de la nature à celle de la grâce pour entrer un jour dans la gloire. L'humanité, unie hypostatiquement à l'Homme-Dieu, est incessamment attirée dans tous ses membres régénérés par Celui qui en est

le chef ou la tête, afin de participer pleinement et autant qu'elle en est capable, à son infinie perfection. C'est ce qui fait le vrai progrès ou la tendance et la marche continue du genre humain vers sa fin dernière, qui est la vie en Dieu, ou la jouissance de l'éternelle vie. Ainsi Dieu, qui est notre créateur, est encore notre rédempteur, notre sauveur et notre sanctificateur.

PRATIQUE.

Prenons aujourd'hui la résolution ferme, si nous sommes appelés à vivre dans le siècle , d'y pratiquer la tempérance, pour préserver notre âme du joug du corps : la justice pour respecter les droits des autres, et la piété, pour rendre à Dieu ce qui lui appartient par le culte de l'adoration, de la reconnaissance et de l'amour.

ORAISON.

O Dieu, qui avez éclairé cette nuit sacrée par la splendeur de la vraie lumière, faites-nous la grâce qu'après avoir connu sur la terre, par la foi, les mystères de votre divine nature, nous jouissions dans le ciel de la joie éternelle de Celui qui, étant Dieu, vit et règne avec vous, etc.

MESSE DE L'AURORE.

ÉPITRE (à Tite, III, 4-7).

Depuis que la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes a paru, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais selon sa miséricorde par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu abondamment sur nous par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, étant justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers de la vie éternelle selon l'espérance.

Ces paroles nous rappellent en ce jour, anniversaire de la naissance de l'Homme-Dieu, tout ce que nous lui devons. Par lui la bonté infinie de Dieu et son amour pour les hommes ont été manifestés ; car Jésus-Christ nous a sauvés par une grâce purement gratuite, et sans que nous l'ayions mérité par des œuvres faites selon la loi, ni par notre justice propre. Autrement ce ne serait plus une grâce, mais une récompense et presque une dette. C'est donc un pur effet de l'amour divin qui, ayant pitié de notre misère, nous est venu en aide

par le miracle de l'Incarnation du Verbe, lequel, se faisant homme comme nous, et assumant notre nature avec toutes ses conditions, sauf le péché, a détruit par son obéissance jusqu'à la mort la sentence de la condamnation mortelle, suite de la révolte du premier homme. Le sang du Rédempteur versé sur la croix a lavé les iniquités du genre humain. Ce sang a été à la fois expiateur en satisfaisant par l'immolation de la victime à la justice divine offensée, et propitiateur en réconciliant l'humanité avec la divinité, pendant qu'il répandait sur la terre la vie divine que Jésus portait en lui. De là la vertu régénératrice du baptême, qui effectue par l'eau sainte l'application des mérites de la croix, et implante dans l'âme renouvelée la semence de la vie surnaturelle : ce qui en fait une créature nouvelle par le dépouillement ou la mort du vieil homme. Mais cette vertu de la régénération n'opère efficacement qu'en ceux qui y adhèrent spontanément par la foi en Jésus-Christ, au Verbe incarné, né, mort et ressuscité pour le salut des hommes, soit par la foi infuse dans le baptême même, comme les nouveau-nés ou les enfants sans raison, soit par la foi actuelle et volontaire des adultes, initiés à la connaissance des vérités éternelles et sachant ce qu'ils croient. Nous devons donc reconnaître, dit saint Paul (*Rom.*, III, 28), que l'homme est justifié par la foi sans les

œuvres de la loi, laquelle, ajoute-t-il, ne pouvait rien justifier ni mener personne à la perfection. Il en est autrement des œuvres de charité, par lesquelles la foi se réalise et devient vivante. Elles sont nécessaires à la justification comme la foi elle-même, dont elles sont les applications, et c'est pourquoi l'Apôtre dit encore au chap. XIII de la Ire aux Corinthiens : « Quand j'aurais la foi qui transporte les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien. »

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 15-20.

Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche, et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent admiraient ce qu'ils leur rapportaient. Or Marie conservait toutes ces choses dans son cœur en les méditant. Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit.

C'est à de pauvres bergers que la bonne nouvelle est annoncée d'abord, conformément à la parole de Jésus-Christ : « Les pauvres sont évangélisés les premiers, et ils le seront toujours de préférence. » (Matth., XI, 5.) Les premiers ils entendent la voix des anges louant Dieu de sa puissance et de sa miséricorde, et manifestent les deux principaux résultats de la naissance du Sauveur : la gloire rendue à Dieu au plus haut des cieux et la paix accordée sur la terre aux hommes de bonne volonté.

La gloire est rendue à Dieu, parce que par le sacrifice de Jésus-Christ, qui se fera obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, l'humanité que le Verbe divin a revêtue, et c'est pourquoi il s'appelle le Fils de l'Homme, expiera en sa personne et par ses souffrances sa révolte primitive, et le second Adam lavera dans son sang le crime du premier. Le règne de Dieu est donc rétabli parmi les hommes, satisfaction est donnée à sa justice violée; et sa bonté, méconnue et outragée par l'ingratitude, est de nouveau glorifiée par le dévouement et la reconnaissance. Il fallait que l'imprescriptible justice fût accomplie pour que 'ordre eût de nouveau le dessus, et que le triomphe momentané du mal sur le bien fût abattu. La miséricorde y a aidé ; car par elle seulement, et par l'amour infini de Dieu pour sa créa-

ture coupable et malheureuse, le Verbe divin a bien voulu s'abaisser jusqu'à nous, se faire semblable à nous, vivre et mourir comme nous au milieu de nos infirmités, et enfin nous racheter en payant par le plus grand des sacrifices le prix de notre rançon. « Vous avez été rachetés à un grand prix, » dit saint Paul. (1 *Cor.*, VI, 20.) Ainsi la vérité et la miséricorde sont allées l'une au-devant l'autre et se sont embrassées. (*Ps.* LXXXIV, 11.)

Mais ce qui rendra à Dieu sa gloire donnera la paix à l'homme, paix dont il ne pouvait plus jouir depuis qu'il s'était séparé de son principe, et qu'il ne retrouvera que dans sa réconciliation opérée par la médiation de Jésus-Christ, participant à cette fin comme moyen terme aux natures des deux extrêmes qu'il doit réunir. Donc, en Jésus-Christ, et par lui seulement, la paix de l'homme avec Dieu est possible par le retour complet à Dieu, par son obéissance et la restitution de tout lui-même, pratiquées avec la foi, l'espérance et l'amour inspirés par la grâce du Sauveur, qui peut seule rendre la volonté bonne et la remettre dans l'ordre. Paix des hommes entre eux par la justice chrétienne, qui, en rendant exactement à chacun ce qui lui est dû et respectant les droits de tous, puis portant chacun à aimer son semblable comme soi-même, c'est-à-dire à ne point se préférer à

lui, détruit les motifs de collision, et les accorde dans une bonne volonté réciproque. Mais surtout paix des hommes entre eux par la charité, qui, animée de l'esprit de Jésus-Christ et de son sacrifice pour tous, se dévoue à la gloire de Dieu et au bien de ses frères, renonçant au monde et à soi-même pour suivre le Sauveur jusqu'à la mort et à la mort de la croix, s'il le faut, ce qui est la perfection de la *bonne* volonté. Enfin, paix de l'homme avec lui-même, parce que la grâce de Jésus-Christ peut seule rétablir l'harmonie entre la loi de son âme et celle de son corps, troublée par le péché et ses suites, dont il ne peut être délivré autrement avec certitude. C'est là surtout ce qui lui remet la paix au cœur, par l'absolution donnée au nom de Jésus-Christ aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui, par le sentiment, l'aveu et la détestation du mal commis, et le désir sincère de l'expier et de ne plus le commettre, font tout ce qui est en leur pouvoir pour profiter de la vertu libératrice.

Considérons maintenant les bergers devant la crèche de Jésus. Après avoir entendu les premiers la voix des anges, les premiers encore, après Marie et Joseph, ils ont le bonheur de contempler l'Enfant divin et de l'adorer. Ils apportent au Verbe incarné les prémices de l'hommage d'Israël, comme tout à l'heure les rois de l'Orient offriront

celui des nations, en sorte que le genre humain tout entier sera représenté auprès de ce divin berceau, le plus misérable des berceaux par l'apparence, puisque c'est la crèche d'une étable, le plus magnifique en esprit et en vérité, puisqu'il contient le salut du monde. Ici encore, comme dans toutes les œuvres de Dieu et plus qu'en aucune, parce que la Rédemption est la plus grande de toutes, Dieu manifeste sa puissance par les instruments les plus faibles en apparence, et il fait sortir les plus grandes choses des plus humbles commencements, comme pour confondre la sagesse et la force des hommes. (1 *Cor.*, I, 27.)

Auprès de la crèche ils trouvent Marie et Joseph en contemplation, en adoration devant le mystère vivant qui vient de s'accomplir. Ils racontent avec admiration, avec bonheur, ce qui leur a été annoncé par les anges, et Marie, qui les écoute dans un transport maternel contenu par son humilité, reçoit leurs paroles dans son cœur, les comparant à celles qui lui ont été dites par l'ange Gabriel au jour de l'Annonciation, et par sa cousine Élisabeth, quand elle l'a saluée du nom de la mère de Dieu Ainsi a toujours fait la sainte Vierge, la nouvelle Ève ou la femme régénérée, qui devait réparer par sa foi et son obéissance le mal commis par la vaine curiosité et l'insoumission de la première. Elle est l'admirable modèle de la femme chré-

tienne, toujours pure, simple, pleine de grâce et de dignité, mais aussi de réserve et de modestie, ne se mettant jamais en avant et s'effaçant pour ne voir et ne faire que la volonté divine, aussi contenue dans sa joie que dans sa douleur, et se disant à elle-même comme aux autres en regardant Jésus-Christ : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

PRATIQUE.

Écoutons la voix de notre bon ange dans notre cœur, comme les bergers ont cru à celle des anges, et comme eux aussi elle nous mènera à la crèche du Sauveur, objet de notre foi, de notre espérance, de notre amour, et auprès de Marie, qui nous apprendra à méditer les vérités éternelles.

PRIÈRE.

Dieu tout puissant, conduits par la lumière nouvelle de votre Verbe incarné, accordez-nous la grâce de faire éclater dans nos œuvres les lumières dont la foi éclaire notre entendement. Par notre Seigneur, etc.

MESSE DU JOUR.

ÉPITRE (aux Hébreux, I, 1-12).

Dieu, qui avait parlé autrefois à nos pères en divers temps et de différentes manières, nous a

parlé dans ces derniers jours par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, par lequel il a créé les siècles. Et comme il est la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, soutenant tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux à la droite de la Souveraine Majesté, d'autant plus élevé au-dessus des anges, que le nom dont il a hérité, est plus excellent que le leur. Car qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Et ailleurs. Je serai son père et il sera mon fils. Et lorsqu'il introduit son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Aussi l'Écriture dit touchant les anges : Dieu a fait des esprits ses envoyés, et des flammes de feu ses ministres, mais au Fils : Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel; le sceptre de votre empire est un sceptre d'équité. Vous avez aimé la justice et vous avez haï l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a oint d'une huile de joie au-dessus de tous ceux qui participent à votre gloire. Et ailleurs : Seigneur, vous avez

créé la terre dans le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous demeurerez. Ils vieilliront comme un vêtement; vous les changerez comme un manteau et ils seront changés. Mais vous, vous êtes toujours le même et vos œuvres ne finiront point.

Ici encore l'Église emprunte les paroles de saint Paul, pour nous dire la nature, la dignité, la fonction et la gloire du Sauveur qui vient de naître. Sa nature est celle de Dieu même, comme l'Apôtre l'affirme ailleurs. (*Philip.*, II, 6.) Quoiqu'il eût la forme de la divinité, il n'a pas dédaigné de prendre celle du serviteur. Il est Dieu comme son Père; car il est la splendeur de la gloire et l'image de sa substance, donc de la même substance que lui, comme le rayon est consubstantiel au soleil. (*Hébr.*, I, 3.) Par sa dignité il est au-dessus de toutes les créatures, parce qu'il a été engendré de toute éternité et qu'il est le Fils unique du Père, le premier engendré, que les anges du ciel doivent adorer. A lui seul il a été dit : « Tu seras mon fils et je serai ton père. » C'est pourquoi il est assis au plus haut des cieux à la droite de la Majesté. Sa fonction est en raison de sa nature et de sa dignité; il a créé les siècles et il soutient tout par la puis-

sance de sa parole, par le verbe de sa vertu; il agit et opère sans cesse comme le Père; car il a dit: « Je fais ce que fait mon Père, et tout ce qui est à mon Père est à moi. » (Jean, XVI, 15.) Je ne parle que de ce qui vient de mon Père. (Jean, XV, 15.) Qui voit le Fils voit le Père. (Jean, VIII, 9.) Mon Père et moi nous sommes un. (Jean, X, 30.) Ainsi la seconde personne de la sainte Trinité, consubstantielle aux deux autres, une en nature avec le Père et le Saint-Esprit, bien qu'elle en soit dis tincte par ses propriétés, participe aux fonctions du Père et de l'Esprit, la création et la sanctification, comme le Père et l'Esprit prennent part à l'œuvre de la Rédemption. Sa gloire est celle du Père, puisqu'il en est la splendeur ou le rayonnement, et il est aussi élevé au-dessus des anges, que son nom est plus excellent. Les anges sont des serviteurs, des envoyés, des ministres. Il est, lui, l'héritier de toutes choses, assis sur le trône éternel, portant le sceptre de justice, et oint d'une huile de joie et de triomphe plus que tous ceux qui participeront à sa gloire. Aussi la terre et les eaux, ouvrages de ses mains, périront; elles vieilliront comme un vêtement; il les changera comme un manteau; mais lui sera toujours le même, et ses années ne finiront point.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, I, 1-14.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes : et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il vint pour rendre temoignage à la lumière. Celui-là était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité

parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

Cet évangile peut être appelé la théologie du Verbe. L'apôtre saint Jean a été transporté par l'Esprit divin jusque dans le sein de Dieu, où il a contemplé la génération éternelle du Fils par le Père, et il enseigne que le Fils ou le Verbe, expression adéquate du Père, image substantielle de son essence, est un avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, qui est le lien de leur amour, et ainsi qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, un par l'identité d'essence, de gloire et de majesté, et trois par la distinction des propriétés personnelles. Puis, à la fin de cet évangile saint Jean annonce que le Verbe s'est fait chair, qu'il a habité parmi nous, et que, malgré son abaissement volontaire, qui a consenti à revêtir la misérable nature de l'humanité pour la sauver, il s'est néanmoins manifesté comme le Fils unique du Père par la lumière de l'éternelle vérité que sa parole a révélée aux hommes, et par les grâces du ciel dont toute sa personne était remplie, et qu'il a répandues et répand encore sur la terre par sa vie, par sa mort et par le ministère sacré de son Église.

Dans les deux états du Verbe ou du Fils de Dieu,

d'un côté dans le sein du Père et dans le bonheur et la gloire de l'éternelle génération, de l'autre dans son union avec l'humanité par l'Incarnation ou comme Dieu fait homme, l'apôtre nous montre la double manifestation de Celui par qui toutes choses ont été faites, et qui est par conséquent en principe la vie de tous les êtres, puisqu'il la leur donne. Mais dans les créatures intelligentes, et ainsi dans l'homme, qui a un esprit fait pour connaître la vérité, la vérité étant la lumière, la vie la plus pure de l'homme, celle de son esprit, est aussi lumière, et c'est pourquoi le Verbe est la lumière des hommes.

Mais cette lumière a brillé de deux manières, en deux temps differents. L'apôtre dit qu'elle a lui dans les ténèbres qui ne l'ont point reçue. Le premier cas est celui de la manifestation de Dieu par la nature, ou de ce qu'on peut appeler dans un sens restreint la révélation naturelle, les hommes aveuglés par leurs sens et leurs passions n'ayant point compris tout ce que Dieu a fait connaître de lui et de ses perfections invisibles par les choses visibles. « Aussi, dit saint Paul, ils ont été inexcusables. » (*Rom.* I, 20.) La lumière divine, répandue dans la nature, a lui dans les ténèbres de leur raison, qui n'en a point été assez éclairée pour s'élever des créatures au Créateur. Elle a confondu la divinité avec ses œuvres, et a rendu à ce qui passe l'hom-

mage dû seulement à l'Éternel. C'est l'histoire de l'idolâtrie des nations.

Cependant le Verbe divin s'est révélé d'une autre manière, *multifariam multisque modis*, dit saint Paul (*Hébr*. I, 1) : par les patriarches, par les sages et les prophètes parlant au nom de Dieu au peuple choisi, et enfin personnellement, directement par Jésus-Christ ou Dieu lui-même fait homme pour instruire et sauver les hommes. C'était toujours la même lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; mais cette fois elle est venue en personne dans le monde, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue chez les siens *in propria*, chez cette nation que Dieu s'était choisie et avait préparée dès le commencement pour être l'instrument de la grande œuvre de sa miséricorde, et les siens, le peuple élu, les enfants d'Abraham, du père des croyants, ne l'ont pas reçue. Quelques-uns seulement l'ont reçue, et par sa vertu ils sont devenus des créatures nouvelles, régénérées par l'eau et l'Esprit, enfants adoptifs de Dieu par une filiation surnaturelle, où le sang, la chair et la volonté de l'homme n'ont point de part. C'est par cette génération que l'Église a été fondée en la personne des apôtres et par leur foi, quand le Seigneur leur a communiqué le Saint-Esprit et leur a donné la mission d'enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père,

du Fils et du Saint-Esprit. Cette procréation des enfants de Dieu sur la terre se continue dans l'Église, la mère des âmes, par l'application continuelle du sacrement régénérateur qui leur transmet la vie divine, par l'enseignement de la parole éternelle qui entretient cette vie en elles, par l'eucharistie qui leur procure le pain du ciel, et par les autres sacrements et tous les moyens de grâces et de bénédictions dont l'Église dispose. Aussi, comme elle n'est point le produit de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, cette vie pure et sublime du ciel et des anges, cette fleur de la vie de l'âme, qu'on appelle spécialement la vie spirituelle, la spiritualité, et qui est une participation plus intime à la vie même de Dieu, a une répugnance native pour tout ce qui tient aux instincts, aux appétits, aux désirs de la chair et du sang. Elle se dégage le plus qu'elle peut des mouvements, des entraînements et des affections de la nature inférieure, de tout ce qui provient de la génération charnelle, de la concupiscence animale, pour ne suivre, autant qu'il est possible ici-bas, que les attraits de la grâce et les motions de l'Esprit divin. L'âme née de Dieu et non de la volonté humaine, mue par l'Esprit divin, qui fait les enfants de Dieu (*Rom.*, VIII, 14), se dépouille le plus qu'elle peut par le renoncement au monde et à elle-même de sa volonté propre, de son esprit

propre, afin de ne plus rechercher et opérer en toutes choses que la vérité, la justice et le bien, expressions éternelles de la volonté divine.

PRATIQUE.

Enfants de Dieu par le baptême et par notre foi, soyons-le aussi par toutes nos actions et dans toutes les positions de notre vie. Que notre âme, régénérée par le sang de Jésus-Christ, ne se montre point indigne de son illustre naissance; et puisqu'elle est ressuscitée à la vie du ciel avec son sauveur, qu'elle cherche avant tout les choses du ciel, et ne se dégrade plus par le goût de celles de la terre.

PRIÈRE.

Faites, Dieu tout-puissant, que par la naissance de votre Fils unique, qui s'est revêtu de notre chair mortelle, nous jouissions d'une liberté parfaite, après avoir langui si longtemps dans la servitude et sous le joug du péché. Par Jésus-Christ, notre Seigneur, etc.

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

ÉPITRE (aux Galates, IV, 1-7).

Tant que l'héritier est encore enfant, il ne diffère point d'un serviteur, quoiqu'il soit le maître de tout; mais il est sous la puissance du tuteur et du curateur, jusqu'au temps marqué par son père. Ainsi, lorsque nous étions encore enfants, nous étions assujettis aux éléments du monde. Mais quand les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme et assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sans la loi, afin que nous devinssions ses enfants adoptifs. Et parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père. Aucun de vous n'est donc plus serviteur, mais enfant. Que s'il est enfant, il est aussi héritier de Dieu par Jésus-Christ.

En nous faisant lire cette portion de l'Épître aux Galates pendant l'octave de Noël, l'Église nous

rappelle en premier lieu l'immense bienfait de la descente du Verbe divin sur la terre et de l'accomplissement de la mission par laquelle il a délivré les hommes de l'empire du mal et de la servitude de la loi ancienne, destinée à le combattre sans pouvoir jamais le détruire, et ne réunissant le plus souvent qu'à le faire abonder. De serviteurs et d'esclaves nous sommes devenus les enfants adoptifs de Dieu par le baptême, qui nous fait un avec Jésus-Christ, puisqu'il nous fait membres de son Église, qui est son corps, et par la foi en sa parole, par laquelle il participe à son Esprit, le chrétien a en lui l'Esprit du Fils de Dieu, qui dans sa prière crie vers le ciel comme Jésus, mon Père, mon Père, *Abba, Pater*, et dans sa conduite doit le mouvoir et le diriger dans ses rapports avec Dieu comme un enfant vis-à-vis de son père. De là sa confiance en Dieu, qu'il sait être son Père, et dont il se sent non plus le serviteur, mais l'ami, mais l'enfant, ou le fils adoptif appelé aussi à l'héritage du Père. Les frères de Jésus-Christ sont les cohéritiers de sa gloire.

Mais il y a encore dans ces paroles un autre sujet de méditation et qui se rapporte à l'état des chrétiens d'aujourd'hui. Assurément nous ne sommes plus tentés comme les juifs ou les Galates du temps de saint Paul de revenir à l'observation cérémonielle de la loi mosaïque, et de mêler le

judaïsme au christianisme. L'Église, en nous citant leur exemple, ne songe donc nullement à nous préserver de cette faiblesse, que l'Apôtre leur reprochait, et qui rendait vaine pour eux la vertu de la Rédemption. Mais le pharisaïsme est de tous les temps, sous une forme ou sous une autre; par un trop grand attachement aux observances de la loi ancienne chez les premiers chrétiens d'entre les circoncis, ce qui affaiblissait leur foi en l'Évangile, et les ramenait, comme dit l'Apôtre, aux éléments de l'instruction religieuse; par une confiance exclusive ou prédominante dans les pratiques extérieures du christianisme chez les chrétiens des siècles suivants, et particulièrement de nos jours, en sorte qu'on croit avoir tout fait en les accomplissant exactement, surabondamment, s'attachant à la lettre qui tue plus qu'à l'esprit qui vivifie, et mettant sa dévotion dans la forme plus que dans la vérité ou l'âme de la piété, qui est la charité, comme ces pharisiens que le Sauveur accuse tout en payant exactement la dime de fouler aux pieds la justice et la miséricorde. C'est la différence de la vraie et de la fausse dévotion. La première, comme son nom l'indique, est le dévouement de l'âme à Dieu et à sa parole, et la plénitude du dévouement ou de l'observance de la loi divine est dans l'amour, *plenitudo legis dilectio.* (*Rom.*, XIII, 1.) La seconde, qui pourrait, comme

dit l'Apôtre (1 *Corinth.*, XIII, 1), parler les langues des anges et des hommes, posséder la science des mystères, avoir même la foi qui transporte les montagnes et enfin aller jusqu'à donner tout son bien aux pauvres et livrer son corps pour être brûlé, n'est cependant rien et ne sert de rien, si elle n'a pas la charité, à savoir cet amour du Fils pour le Père, qui, cherchant avant tout à faire sa volonté et ce qui lui est agréable, accepte tout, souffre tout par le sacrifice jusqu'à l'anéantissement de soi-même, comme Jésus l'a fait dans son Incarnation et sur la croix pour complaire à son Père et sauver le genre humain. (*Philip.*, II, 7.) Il convie ses vrais disciples à le faire à leur tour à son exemple et par le moyen de sa grâce, laquelle, en leur donnant part à sa vie et à sa vertu, les rend capables d'agir comme lui, priant comme il a prié, aimant comme il a aimé, et tâchant de suivre ses traces en toutes choses, dans sa vie et dans sa mort. Que celui qui veut être mon disciple renonce au monde et à lui-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours et qu'il me suive. (Marc, VIII, 34.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 33-40.

Joseph et Marie, mère de Jésus, étaient dans

l'admiration des choses qu'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : Voici celui qui est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction. (Isaïe, VIII, 14.) Et le glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup soient révélées. Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était très-avancée en âge et avait seulement vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité. Elle était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et elle ne s'éloignait point du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et la prière. Étant donc survenue à la même heure, elle confessait le Seigneur et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

La prophétie du vieillard Siméon annonce d'abord tout ce que Jésus-Christ aura à souffrir

parmi les hommes. Il sera en butte à la contradiction, à l'opposition, par conséquent à une lutte continuelle et aux douleurs qu'elle entraîne. Vérité incarnée qui vient instruire les hommes, il aura contre lui l'erreur et le mensonge; Justice suprême, qui vient régler leurs actions, il aura contre lui toutes les passions humaines et leurs désordres; Verbe divin, descendu vers l'humanité pour la relever jusqu'à lui en lui communiquant la vie et la lumière du ciel, il aura contre lui tous ceux qui aiment la terre plus que le ciel, et qui veulent l'exploiter pour leur gloire ou leur plaisir. Aussi toutes les passions humaines, tous les instincts terrestres se coalisent contre lui pour le persécuter, le chasser, le tuer. *Tolle eum*, s'écrie la multitude séduite et entraînée par l'envie et la colère des princes des prêtres et des docteurs de la loi. *Crucifigatur*, qu'il soit crucifié. (Matth., XXVII, 12.)

Le vrai disciple de Jésus-Christ a le même sort encore aujourd'hui, même parmi les chrétiens. Dans la société la plus civilisée et au sein de sa famille, au milieu du monde, le chrétien fidèle est comme une contradiction vivante par sa foi, par son espérance, par sa charité, par toute sa conduite qu'anime l'esprit divin, opposé à l'esprit mondain. Sa foi le met en guerre avec la raison naturelle, qui ne veut admettre que ce qui se voit

ou se démontre. Son espérance, tournée vers le ciel, le détache des choses de la terre, et le place dans un tout autre point de vue que la prudence humaine pour juger et pour agir. Sa charité, qui le porte à n'aimer que pour Dieu, est en opposition complète avec l'amour humain, qui rapporte toutes les affections à sa jouissance ou à sa gloire. La contradiction s'établit donc sur toute la ligne, dans toutes les circonstances, par tous les moyens, et elle va souvent jusqu'à la violence de la persécution, quelquefois même jusqu'à la mort par le martyre. Le monde supporte avec peine en son sein des hommes dont l'esprit est contraire au sien, et qui semblent le condamner par leur conduite et par leurs exemples, quand ils ne le blâment point par leurs paroles, comme dit Isaïe; et plus ces hommes lui sont proches par les liens du sang ou autrement, plus ils lui deviennent odieux, plus il s'acharne à les éloigner ou à les détruire, s'il est possible. C'est ce qu'exprime cette parole de l'Évangile : *Et inimici hominis domestici ejus;* ses plus grands ennemis seront dans sa famille. (Matth., X, 36.)

La prophétie de Siméon se tourne alors sur Marie et lui annonce le transpercement de son âme par le glaive. Quel est ce glaive, demande saint Ambroise (*lib. II, in cap. II, Luc.*)? Un glaive matériel ne perce que le corps. Ce glaive est la

parole de Dieu, vive et forte, plus aiguë que le fer le plus acéré, pénétrant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit pour y discerner les pensées du cœur et les secrets des âmes. Ce qui montre, dit-il, que Marie n'ignorait pas les profondeurs du ciel, dont elle était l'instrument; et ainsi, la révélation du salut des hommes opéré par la vie et la mort de son fils, tout en la remplissant de joie d'un côté, déchirait de l'autre son cœur maternel des plus terribles angoisses par la vue claire de tout ce qu'il aurait à souffrir sur la croix. C'est pourquoi, à mesure que les tribulations de Jésus arrivaient et que les déchirements du cœur de Marie se multipliaient, les pensées les plus secrètes de beaucoup se manifestaient par leur opposition ou leur concours à l'œuvre divine, et la séparation des amis et des ennemis de Dieu, qui ne sera complète qu'à la consommation des siècles, au grand jour du jugement dernier, où les uns iront à la droite et les autres à la gauche du trône du Sauveur, commence à s'effectuer pour la résurrection ou la perte de beaucoup.

Ce que Siméon annonce à Marie arrivera aussi à l'âme fidèle, qui, suivant les paroles de saint Léon, a eu le bonheur de concevoir aussi le Verbe divin en elle par la foi en sa parole et de le nourrir dans son sein par l'observation de ses commandements. Elle sera aussi transpercée par

un glaive au milieu des impiétés, des blasphèmes, des moqueries ou des mépris du monde à l'égard de Jésus-Christ et de son Église. Elle le verra continuellement persécuté, bafoué, conspué, crucifié de nouveau; et, par les brisements de cœur qu'elle en ressentira, par ses angoisses et ses douleurs, elle apprendra à connaître l'intérieur de ceux qui l'entourent, leurs désirs les plus secrets et les mouvements intimes de leur âme. Les pensées de plusieurs lui seront révélées, et l'expérience des hommes lui sera donnée par ses tribulations.

Après la prophétie du juste, qui avait reçu la promesse et qui a eu la consolation de voir son sauveur avant de mourir, vient celle de la femme qui a passé la plus grande partie de sa vie dans un chaste veuvage, prélude de la chasteté chrétienne, et aussi dans le jeûne et dans la prière, mortifiant son corps, et ne vivant plus que pour Dieu, dont elle attendait le Messie. Elle se mit à confesser le Seigneur, et elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Ainsi doit vieillir le chrétien, combattant par une mortification constante les instincts de son corps et les passions de son cœur, habitant le plus qu'il lui sera possible la maison de Dieu, où il entend sa parole et reçoit la nourriture de l'esprit, en même temps qu'il converse avec lui par la prière, et

épanche son cœur dans son sein par ses supplications ou ses actions de grâces : d'un côté louant le Seigneur dans son temple, en participant aux offices publics et à la prière commune ; et de l'autre le confessant dans sa maison, dans sa famille, au milieu des siens, partout où il se trouve, quand l'occasion lui en est donnée, parlant de la Rédemption des hommes par Jésus-Christ, et annonçant le Sauveur et les moyens du salut.

PRATIQUE.

Appliquons-nous les paroles de Siméon, afin de nous unir à Jésus non-seulement par les bienfaits, mais aussi par les douleurs de sa croix. Résignons-nous à être avec lui en butte aux contradictions du monde, et acceptons avec Marie tous les déchirements du cœur que le salut du genre humain devait lui causer, et sans lesquels notre propre salut ne peut s'accomplir.

PRIÈRE.

Dieu éternel et tout-puissant, dirigez nos actes en conformité avec votre volonté, afin que, agissant au nom de votre Fils bien-aimé, nous méritions d'abonder en bonnes œuvres par Jésus-Christ, etc.

LA CIRCONCISION [1].

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 21.

Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, le même nom que l'ange lui avait donné avant qu'il eût été conçu.

La fête de la Circoncision de Notre-Seigneur coïncide avec le premier janvier ou le premier jour de l'an, comme on l'appelle. C'est le commencement de l'année civile, tandis que l'année ecclésiastique commence avec l'Avent, qui ouvre le monde nouveau en préparant la venue du Sauveur. Les païens avaient coutume de célébrer le premier jour de l'année par des réjouissances qui entraînaient des désordres, et de là est venu ce qu'on appelle encore aujourd'hui *les étrennes*, qui ne doivent plus être entre les chrétiens que des présents d'amitié ou des dons de charité. En plusieurs pays, les étrennes se donnent, surtout aux

1. L'épître de cette fête étant dans le *Romain* la même qu'à la messe de minuit, nous rénvoyons à la Méditation de la page 37.

enfants, la veille de Noël, et c'est l'enfant Jésus qui les apporte en venant au monde : coutume aimable et en même temps pleine de sens, puisque les dons les plus excellents sont descendus du ciel avec le Verbe incarné, et c'est un grand bonheur pour l'enfant d'être pénétré de cette vérité dès l'âge le plus tendre par le spectacle offert à ses yeux en ce jour solennel, et par les impressions à la fois joyeuses et pieuses qu'il en ressent à cause du mystère qu'on lui annonce et des présents qu'il reçoit.

Puisque cette fête tombe au premier jour de l'année, profitons du loisir qu'elle nous procure et des moments de prière qu'elle demande pour revenir sur l'année qui vient de finir et considérer celle qui commence. Faisons une revue sommaire de la première en ce qui concerne le bien et le mal accomplis ; le mal pour le désavouer de nouveau et prendre la ferme résolution de l'éviter à l'avenir ; le bien, pour en rendre grâce à Dieu et y puiser des motifs d'encouragement. Établissons, pour ainsi dire, le bilan de notre âme, la situation de nos affaires spirituelles, pour constater si nous sommes en perte ou en gain dans notre commerce avec le ciel. Notre faiblesse et notre imprudence nous entraînent à commettre presque toujours les mêmes fautes, que nous accusons à chaque confession avec la bonne volonté de les

éviter à l'avenir, mais sans faire dés efforts sérieux pour nous en corriger. C'est pourquoi il est bon d'en faire une revue générale au moins une fois par an, au commencement de l'année ou dans une retraite, pour nous exciter, par la vue de nos mauvaises habitudes et de leurs tristes suites, à sortir de l'ornière où notre âme se traîne, pour renouveler en nous la vie chrétienne et la pousser en avant.

PRATIQUE.

Opérons courageusement en nous la circoncision de l'esprit et du cœur, sans laquelle la vie surnaturelle ne peut s'établir ni subsister dans notre âme. Si chaque année nous parvenions à retrancher un défaut ou un vice, nous pourrions espérer de devenir parfaits comme notre Père céleste, ainsi que Notre-Seigneur nous y invite. Ce serait la meilleure manière de recommencer l'année, et le plus beau présent que nous nous ferions à nous-même. Ce serait aussi le plus bel hommage à offrir à Dieu.

PRIÈRE.

Mon Dieu, qui par la virginité féconde de Marie avez accordé au genre humain les grâces du salut éternel, faites, nous vous en prions, que nous sentions intercéder pour nous celle par laquelle nous avons reçu l'auteur de la vie, notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

LEÇON TIRÉE DU PROPHÈTE ISAÏE, LX, 1-6.

Lève-toi, Jérusalem, reçois la lumière, parce que ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Car voici que les ténèbres couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples. Mais le Seigneur se lèvera sur toi et sa gloire brillera dans tes murs. Les nations marcheront dans ta lumière et les rois dans la splendeur qui se lèvera sur toi. Lève les yeux et regarde : tous ceux qui sont rassemblés ici viennent pour toi : tes fils viendront de loin, et tes filles se lèveront à tes côtés. Alors tu te verras dans l'affluence ; ton cœur admirera, se dilatera, quand la multitude de la mer se tournera vers toi, et que la force des nations t'arrivera. Tu seras inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Épha. Tous viendront de Saba t'apporter de l'or et de l'encens, et chanter les louanges du Seigneur.

Les paroles d'Isaïe sont pleinement accomplies en ce jour, où Celui qui est la lumière éternelle a été manifesté aux nations par les Mages représentant la gentilité, comme les bergers représentaient dans la nuit de Noël et à la crèche de Bethléem le peuple de Dieu. Le prophète dit à Jérusalem : La lumière t'est venue, la gloire du Seigneur s'est levée sur toi, parce qu'en effet depuis le commencement du monde la parole divine a éclairé Israël, et voici que cette divine parole ou le Verbe-Dieu, après l'avoir instruit en divers temps et de différentes manières par les patriarches, par Moïse et par les prophètes, vient lui parler elle-même directement en la personne du Fils de Dieu fait homme, de Jésus-Christ. Comme dans l'ancien temps tous ceux qui n'avaient point reçu cette lumière du ciel restaient dans les ténèbres et dans la nuit, en ce qui concerne la destinée de l'homme et son avenir, ces grandes vérités qui dépassent ce monde ne pouvaient être pleinement manifestées que par la science révélée; ainsi aujourd'hui encore après dix-huit siècles de christianisme les esprits qui ne veulent pas la recevoir ou qui la repoussent, tombent dans la même obscurité, dans la même incertitude, et recommencent les mêmes erreurs. Les chrétiens infidèles, ou qui ont perdu la foi, sont sous ce rapport dans le même état intellectuel et moral que les

païens qui ne l'avaient pas, avec cette circonstance aggravante et terrible qu'ils ont méprisé le don de Dieu et abusé des grâces reçues.

Mais l'âme éclairée par les rayons de la foi, illuminée par l'éclat du Verbe, jouit déjà par la grâce des prémices de la gloire divine, et elle voit dans cette lumière, autant que cela est possible ici-bas, les mystères de la terre et du ciel. Tout ce que le prophète annonce ici à Jérusalem de son empire sur les nations, qui viendront lui apporter leurs hommages et leurs présents des extrémités de la terre, s'est réalisé dans l'Église catholique, où la lumière éternelle a posé son foyer terrestre pour illuminer le monde entier par l'enseignement et la propagation de l'Évangile. C'est le phare brillant qui éclaire la marche du monde et attire toutes les nations dans le port du salut. C'est le bercail du bon Pasteur, où il rassemblera jusqu'à la fin des siècles les brebis dispersées de tous les côtés ou en d'autres bergeries, pour qu'elles ne fassent plus qu'un seul troupeau et n'aient plus qu'un pasteur. C'est enfin la Jérusalem céleste, décrite avec tant d'éclat dans l'Apocalypse, dont la Jérusalem terrestre n'a été qu'une préfiguration, comme l'Église militante d'aujourd'hui, si magnifique qu'elle soit par son universalité, son autorité, sa sainteté et l'infaillibilité de son enseignement, n'en est encore qu'une

ébauche ou un reflet. C'est encore, dans le sens le plus restreint, toute âme chrétienne qui plaît à Dieu par sa foi et où il fait ses délices d'habiter; et nous pouvons lui dire aussi, avec le prophète : Lève-toi, âme fidèle, véritable fille de Sion, la bien-aimée de l'époux céleste, sa Jérusalem chérie ; lève-toi et sois illuminée, car ta lumière est venue, et la gloire de Dieu s'est levée sur toi!

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, II, 1-12.

Jésus étant né à Bethléem de Juda au temps du roi Hérode, voici que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, demandant : « Où est le roi des juifs qui vient de naître? car nous avons vu son étoile en orient, et nous sommes venus l'adorer. » Ce que le roi Hérode ayant entendu, il fut troublé et toute la ville de Jérusalem avec lui. Assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent : « dans Bethléem de Juda; car il a été ainsi écrit par le prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, « tu n'es pas la moindre entre les principales « villes de Juda, car de toi sortira le chef qui

« conduira mon peuple d'Israël. » Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, les interrogea avec soin sur le temps où l'étoile leur était apparue ; et les envoyant à Bethléem il leur dit : « Allez et informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. » Après avoir entendu le roi, lesMages partirent, et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en orient allait devant eux, jusqu'à ce que, étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. A la vue de l'étoile ils eurent une grande joie, et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent, puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu en songe l'avertissement de ne point revenir vers Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Il y a deux explications sur la valeur symbolique des présents offerts par les Mages à l'Enfant divin dans la crèche. La plus ordinaire est celle qui rapporte l'offrande de l'or à la royauté de

Jésus-Christ, celle de l'encens à sa divinité, celle de la myrrhe à son humanité mortelle. Mais le pape saint Grégoire en donne une autre (*Homil. X, in Evang.*) qui semble aussi plausible que la première, et est tout aussi édifiante. L'or, dit-il, désigne la sagesse, *attestante Salomone qui ait: Thesaurus desiderabilis requiescit in ore sapientis*, un trésor précieux repose dans la bouche du sage. (*Prov.*, XXI, 20.) En effet, les Mages sont les sages de l'Orient, qui, au nom de la gentilité, viennent mettre aux pieds de Jésus la science et la sagesse du monde. Ainsi devons-nous faire à leur exemple par la soumission de notre raison à la foi, en subordonnant toute notre science à la parole éternelle, à l'Église qui l'annonce, et cela non par découragement et une sorte de dépit, de mauvaise grâce, comme ceux qui ne se résignent à croire que parce qu'ils ne peuvent pas savoir; mais avec un amour humble et sincère, comme on offre un don précieux. Et quoi de plus précieux que notre intelligence! quel plus beau sacrifice que celui de notre esprit propre!

L'encens, qui brûle devant Dieu, exprime la vertu de la prière, suivant le témoignage du psalmiste, qui dit : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo*, que ma prière monte comme l'encens en votre présence. (*Psalm*. CXL, 2.) La prière est l'encens le plus agréable à Dieu, et il

est écrit dans l'Apocalypse que les anges reçoivent dans des encensoirs d'or les prières des mortels qui montent vers le ciel, et les présentent au trône Dieu. Plus la prière est profonde, dit Bossuet, plus elle monte haut, et les anges l'aident à monter en l'emportant sur leurs ailes, et suppléent par leur ferveur à notre mollesse et à notre distraction. L'encens, ou la prière de notre âme qui s'exhale devant Dieu avec amour, lui offre notre bonne volonté par l'expression ardente de notre désir de l'unir entièrement à la sienne.

La myrrhe exprime la mortification de la chair. C'est pourquoi la sainte Église dit de ses ouvriers, qui travaillent pour Dieu jusqu'à la mort : « Mes mains ont distillé la myrrhe.... *Per myrrham vero carnis nostræ mortificatio designatur. Unde sancta Ecclesia de suis operariis ad mortem pro Deo certantibus dicit : Manus meæ distillaverunt myrrham.* » C'est l'offrande de notre vie mortelle et de tout ce qui s'y rapporte, soit de notre existence même par le martyre, s'il faut confesser à ce prix notre foi en Jésus-Christ ; soit des privations à supporter dans le corps pour affranchir l'âme du joug de la chair : privations des jouissances physiques par l'abstinence, le jeûne et autres mortifications, privations de nos biens ou d'une partie de notre fortune par l'aumône et les bonnes œuvres.

PRATIQUE.

Allons donc avec les Mages au berceau du Sauveur, lui offrant aussi l'or, l'encens et la myrrhe, c'est-à-dire notre esprit propre afin qu'il soit remplacé par l'esprit divin, notre propre volonté pour qu'elle s'identifie avec la sienne, notre existence tout entière, en sorte que, suivant la parole de saint Paul, ce ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ en nous.

PRIÈRE.

O Dieu, qui en ce jour avez fait connaître et adorer votre Fils unique aux gentils, en leur donnant une nouvelle étoile pour guide, accordez-nous par votre bonté que, vous connaissant déjà par la foi, nous arrivions à contempler votre gloire ineffable. Par Jésus-Christ, etc.

LE PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE (aux Rom., XII, 1-5).

Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable. Ne vous conformez pas au siècle présent, mais réformez-vous par le renouvellement de vos sentiments, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. Je vous exhorte donc, vous tous, par la grâce qui m'a été donnée, de ne point chercher à savoir plus qu'il ne faut, mais avec sobriété, et chacun selon la mesure de la foi que Dieu lui a départie. Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, de même en Jésus-Christ nous sommes beaucoup qui ne formons qu'un seul corps, tous étant réciproquement membres les uns des autres.

On offre son corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable, de deux manières : d'abord en le réduisant en servitude (1 *Cor.*, IX, 27) comme il convient à sa nature, puisque, être sans raison, il ne peut que servir d'instrument à l'être intelligent et libre auquel il est uni. Il n'est donc dans l'ordre de sa création, que s'il obéit à toutes les directions de l'âme, comme l'âme à son tour doit se conformer en toutes choses à la volonté divine, et n'exercer ses facultés que pour la reconnaître et l'accomplir. En second lieu, comme par le péché l'ordre providentiel a été bouleversé dans l'existence humaine, ce qui a exalté le corps et ses appétits au-dessus de l'âme qu'il tend à dominer, le chrétien ou la créature nouvelle, réformée ou restaurée, comme dit saint Paul (*Rom.*, XII, 2), dans une nouvelle manière de sentir, doit faire violence au corps et à sa concupiscence, le maintenant sans cesse en bride par la privation, ou amortissant la fougue et l'ardeur de ses appétits par la mortification. L'Apôtre nous exhorte ici à gouverner notre corps de ces deux façons, et alors le culte que nous rendons à Dieu sera digne d'un être raisonnable ; c'est-à-dire que notre religion, dans ses croyances comme dans ses pratiques, ne sera plus matérielle, sensuelle, dominée par l'imagination et les passions, comme celle des païens et des idolâtres, esclaves

de leur corps, et attachés par ses entraînements aux choses terrestres et aux éléments du monde. Mais elle deviendra spirituelle, raisonnable, par la subordination des sens à l'intelligence, et l'illumination de l'esprit par la parole de Dieu.

Néanmoins, tout en nous élevant ainsi au-dessus du corps par la raison et par la science, ce qui fait la spiritualité de l'existence humaine, prenons garde de ne pas nous exalter par une trop grande confiance en nous-mêmes, résultat ordinaire de la science de l'homme, toujours portée à dépasser les limites de sa nature et de ses besoins. C'est pourquoi l'Apôtre dit ailleurs (1 *Cor.*, VIII, 1) que la science enfle, et qu'on ne doit pas chercher à savoir plus qu'il ne faut (*Rom.*, XXII, 3) et que, quand il aurait toute la science du monde, au point de pénétrer tous les mystères, s'il n'avait la charité, il ne serait rien. (1 *Cor.*, XIII, 2.) Nous devons donc mettre de la sobriété dans notre désir de savoir, et la mesure en est indiquée ici : c'est celle de la foi qui nous a été donnée. Il est impossible de dire plus clairement que la science humaine, quel qu'en soit l'objet, Dieu, l'homme ou le monde, n'est vraiment utile et sans danger que si elle est contenue dans les limites de la foi et réglée par elle, au moins dans ses principes, dans son esprit et son extension.

Et encore, nous fait entendre l'Apôtre par la dernière phrase de cette épître et par les versets suivants du texte, la science ne convient-elle pas à tous, dans le corps que les chrétiens forment en Jésus-Christ, et dont il est le chef? Car dans un organisme tous les membres ou organes n'ont point la même fonction, quoiqu'ils coopèrent tous au bien de l'ensemble. C'est pourquoi ils sont membres l'un de l'autre, parce que, unis par les liens de la vie et y concourant chacun pour sa part, ils travaillent en commun et se servent mutuellement. C'est la base solide de la morale sociale, ou la raison foncière des devoirs de l'homme envers ses semblables : base naturelle, puisque la nature ne conserve la vie aux existences qu'à cette condition de la mutualité de leurs parties constitutives; base rationnelle, parce que chacun doit en raison de ce qu'il reçoit, et que, selon la stricte équité dans une opération commune le bénéfice doit être réparti en proportion du travail de chacun. Dans toute association vivante, naturelle ou artificielle, les parties qui la composent sont membres les unes des autres, et par conséquent liées et obligées l'une envers l'autre par les conditions mêmes de la vie.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 45-52.

Lorsque Jésus eut douze ans, ses parents allèrent à Jérusalem selon la coutume de la fête de Pâques. Puis, quand les jours de la solennité furent passés, tandis qu'ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans qu'ils s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent pendant un jour et ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances ; et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Or il arriva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'admiration de sa sagesse et de ses réponses. En le voyant, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit : « Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, dans la plus grande peine. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux choses qui regardent

le service de mon Père? » Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur dit; et il s'en alla avec eux à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur ; et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

C'est à l'âge de douze ans que Jésus commença à enseigner ; et ses premiers disciples, ou du moins ceux qui entendirent les premiers sa parole, furent les docteurs de la loi, qu'il écouta d'abord, comme il convenait à son enfance, et qu'il interrogea ensuite, en faisant lui-même à ses questions des réponses dont la sagesse les remplit d'étonnement. C'est le premier signe de sa mission divine, qui est d'instruire, de guérir et de sauver les hommes, pour les réconcilier avec le ciel et les ramener à son Père. Aussi, tout entier à cette fonction sacrée, pour laquelle il s'est fait homme et est descendu sur la terre, Jésus, le Verbe incarné, laisse partir ses parents, nous apprenant déjà, par ce détachement des liens du sang et de l'affection naturelle, que nous devons aimer Dieu par-dessus tout, et ainsi tout quitter, s'il le faut, pour son service. Sa réponse à sa mère confirme cette vérité : « Ne saviez-vous pas, lui dit-il, que je dois avant tout m'occuper des affaires de mon Père, c'est-à-

dire des choses du ciel, dont je suis descendu pour y faire remonter l'homme déchu? » Il déclare donc nettement ici sa divine mission, et comment il doit l'accomplir, en travaillant avant tout à procurer le salut des hommes et la gloire de Dieu, sans se laisser arrêter par les affections et les intérets de la terre. Il enseigne par là à tous les chrétiens, enfants ou adultes, comment ils doivent se comporter vis-à-vis de leurs parents et au milieu de la famille, quand il s'agit du service de Dieu, et il a dit plus tard « Celui qui aime son père, sa mère, sa femme, sa sœur, etc., plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matth., X, 37.) C'est pourquoi, quand Dieu appelle une âme en lui inspirant le désir de se donner à lui par les vœux de religion, afin de l'élever à la vie parfaite, cette âme, comme Jésus enfant dans le temple, doit préférer la parole divine et les vérités éternelles qu'elle enseigne aux joies et même aux devoirs de la famille. Elle doit aussi rester dans le temple pour y entendre la voix du Fils de Dieu, même quand les siens la chercheraient avec inquiétude et la regarderaient comme perdue. Ce qui arrive presque toujours aux parents naturels, même à ceux qui ont de la foi, quand leurs enfants veulent les quitter pour Dieu, afin de vivre de la vie des anges dans le sacerdoce ou dans l'état religieux.

Cependant le service exclusif de Dieu et l'appel

d'en haut, auquel on doit répondre sous peine de manquer sa vocation, autorise cette séparation d'avec les parents, et, sauf quelques cas particuliers, exonère des devoirs que la famille impose. Le chrétien doit répondre alors aux sollicitations de la famille et du monde comme autrefois les apôtres aux magistrats, qui leur défendaient de parler désormais au nom de Jésus : « *Non possumus* (*Act.*, XLI, 20), nous ne pouvons pas. » Jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Hors de là la nature reprend ses droits, s'ils ne sont plus primés par des droits supérieurs, et l'enfant, en tout ce qui ne va point contre la volonté de Dieu et ses lois, doit obéir à ses parents. C'est pourquoi il est dit que Jésus retrouvé au milieu des docteurs descendit avec Marie et Joseph, et retourna à Nazareth, où il leur était soumis. Ici c'est le Fils de l'Homme, le Dieu fait homme et acceptant les conditions de l'humanité avec sa nature, qui se plie aux obligations de la famille et donne à tous l'exemple de l'obéissance filiale ; tandis que tout à l'heure c'était le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe divin, qui, rayonnant à travers la forme humaine, répandait la lumière éternelle par ses discours. Aussi est-il écrit qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Ce qui veut dire que la sagesse divine qui était en lui,

qu'il était lui-même, se manifestait graduellement par sa parole et par ses actes, à mesure qu'il grandissait et opérait dans le monde : en sorte que la grâce, dont il était rempli par son union consubstantielle avec son Père, se répandait chaque jour plus abondamment sur les hommes pour les éclairer, les purifier, les délivrer du mal et les rapprocher de Dieu.

PRATIQUE.

N'oublions pas le soin de notre vie éternelle au milieu des obligations et des soins de notre existence temporelle dans la famille et dans la société. Les affaires de notre Père céleste et de notre salut sont les plus importantes, et doivent passer avant tout ; car à quoi nous servirait tout le reste, si nous perdions notre âme.

PRIÈRE.

Nous vous supplions, Seigneur, de recevoir avec bonté les vœux et les demandes de votre peuple, afin qu'il connaisse ce qu'il doit faire pour vous plaire, et qu'il mettre en pratique ce qu'il aura connu. Par etc.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE (aux Rom., XII, 6-16).

Comme nous avons reçu des dons différents suivant la grâce qui nous a été donnée, que celui qui a reçu le don de prophétie en use selon la règle de la foi; que celui qui est appelé au ministère administre; que celui qui a reçu le don d'enseigner enseigne, d'exhorter exhorte. Que celui qui fait l'aumône la fasse avec simplicité; que celui qui est à la tête des autres soit plein de sollicitude; que celui qui fait les œuvres de miséricorde s'en acquitte avec joie. Que votre charité soit sans feinte. Haïssez le mal et attachez-vous au bien, vous chérissant l'un l'autre par une charité fraternelle, vous prévenant mutuellement par des témoignages d'honneur. Que votre zèle ne se relâche point; servez le Seigneur avec ferveur. Soyez joyeux par l'espérance, patients dans les tribulations, persévérants dans la prière, prenant part aux nécessités des saints, pratiquant l'hospitalité.

Bénissez ceux qui vous persécutent. Bénissez et ne maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleurent. Soyez tous un dans un même esprit. N'aspirez point à ce qui est élevé, mais consentez aux choses les plus humbles. Ne soyez point sages à vos propres yeux.

L'Apôtre nous rappelle ici les devoirs principaux de la vie chrétienne. Il y en a qui sont propres à chacun ou individuels : ce sont les devoirs d'état, déterminés d'un côté par une vocation spéciale ou un appel de Dieu à remplir telle fonction, à faire telle chose en raison de l'aptitude ou des talents qu'il nous a donnés, imposés de l'autre côté par la situation que nous avons acceptée ou que nous nous sommes faite, en sorte que notre responsabilité y est engagée, et que la justice ainsi que notre intérêt bien entendu veulent que nous y fassions droit. Les autres devoirs énumérés ensuite sont généraux ou communs à tous les chrétiens dans toutes les positions de la vie. C'est d'abord la fidélité à servir Dieu avec ferveur, sans paresse d'esprit ou négligence, avec la haine du mal qui lui est contraire, et l'attachement au bien, ou ce qui est conforme à la loi. C'est ensuite la sympathie pour le prochain, se réjouissant ou pleurant

avec lui, ne lui rendant point le mal pour le mal, cherchant à le soulager dans ses nécessités ou dans ses peines, le prévenant par des témoignages d'honneur et l'aimant d'une charité fraternelle qui ne maudit point, mais bénit au contraire ceux qui persécutent : ce qui est un conseil de perfection. C'est enfin ce qu'on appelle les devoirs envers soi-même, ou le gouvernement intérieur de notre personne : à savoir, le zèle à faire ce qui est convenable, l'espérance qui ne se laisse point abattre par les difficultés ou les obstacles, la patience dans les tribulations, la persévérance dans la prière, la modération dans les sentiments et les désirs, l'acceptation des choses les plus humbles et la défiance de sa propre sagesse.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, II, 1-11.

Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi invité avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa Mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de

pierre, pour servir aux purifications en usage chez les juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez les urnes d'eau; » et ils les emplirent jusqu'en haut. Alors il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. » Et ils lui en portèrent. Quand celui-ci eut goûté de cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin (les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il appela l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et le moindre après qu'on a beaucoup bu; mais vous, vous avez gardé le bon jusqu'à cette heure. » Ce fut le premier des miracles de Jésus, qu'il fit à Cana en Galilée, et par là il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

Saint Augustin (*tract.* 9 *in Joan.*) remarque que Jésus, en assistant aux noces de Cana, confirme par sa présence la légitimité du mariage, qu'il a élevé ensuite à la dignité de sacrement, en y attachant des grâces spéciales pour en accomplir les devoirs, en supporter les charges, en éviter les dangers. Son premier miracle, qu'il opéra en cette circonstance à la prière de sa mère, nous montre la sollicitude si indulgente de Marie pour

ceux qui manquent, et de l'autre sa douce influence sur le cœur de son divin Fls. Si elle a intercédé pour les gens de Cana, même sans qu'ils l'aient demandé et pour un si faible besoin, que ne devons-nous pas espérer de sa maternelle intervention pour nos œuvres et nos nécessités de tous les jours, nous qui avons le bonheur d'être ses enfants, puisque le baptême nous l'a donnée pour mère spirituelle en nous rendant les frères de Jésus-Christ? Avec quelle confiance ne devons-nous pas invoquer dans nos peines celle qui prend si charitablement l'initiative de la supplication en faveur des hommes, même pour leur procurer, comme à Cana, un surcroît de joie. La preuve de la puissance de son influence maternelle est dans la réponse du Sauveur et dans ce qui la suit. Il semble dire que la circonstance ne vaut pas un miracle, et qu'il importe peu à elle et à lui que les gens de la noce aient du vin ou n'en n'aient plus. Ce qui est le sens le plus naturel de cette parole qui a tant tourmenté les commentateurs : *Mulier quid mihi et tibi est?* Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? » Il ajoute que son heure n'est pas encore venue, c'est-à-dire qu'il n'est pas encore temps, à cause des circonstances et des hommes, de manifester sa divinité par des miracles. Et cependant Marie, sans se décourager, sûre de son amour pour elle, dit avec confiance aux serviteurs :

« Faites tout ce qu'il vous dira. » Et son fils fait en effet ce qu'elle désire, et uniquement, on n'en peut douter, pour lui être agréable, puisqu'il lui avait donné les raisons de ne pas le faire. Dans la même confiance la sainte Vierge nous dit donc aussi, à nous, en présence de son divin fils : « Faites tout ce qu'il vous dira, » certaine qu'elle est que si nous accomplissons exactement la parole de Jésus-Christ et tout ce qu'il nous commande ou nous conseille, notre fidélité excitera sa puissance, qui opérera aussi des miracles en notre faveur et répandra ses grâces sur nous et les nôtres. Enfin qui ne serait frappé du rapport admirable de ce premier miracle de Jésus, qui change l'eau en vin pour nourrir physiquement les hommes, avec son dernier miracle, qui change le pain en son corps et le vin en son sang pour les soutenir spirituellement par le véritable aliment de l'éternelle vie. La même puissance éclate des deux côtés ; car il y a dans l'un et l'autre miracle mutation de substance ou transsubstantiation, et celui-là seul qui a créé la substance par sa parole peut aussi en changer la nature. Or, assurément c'est une plus grande œuvre de former une substance de rien que de faire qu'une substance déjà formée en devienne une autre, et il n'est pas raisonnable de nier la transsubstantiation dans l'eucharistie, quand on admet sans difficulté la création *ex nihilo*

comme principe des êtres spirituels et matériels du monde.

PRATIQUE.

Adressons-nous avec confiance à la sainte Vierge pour obtenir par son intercession ce qui nous est nécessaire, utile, ou même agréable ; car elle a une immense influence d'amour sur le cœur de son divin fils. Toutefois n'espérons être exaucés par la bonté de la mère et par la puissance du fils, que si nous sommes bien décidés à faire, quoi qu'il nous en coûte, tout ce qu'il nous dira.

PRIÈRE.

O mon aimable Jésus, puissé-je en vous reconnaissant pour mon sauveur et mon Dieu vous aimer tous les jours davantage, afin que votre amour, après avoir été ici-bas ma seule joie véritable, me fasse jouir éternellement de vous dans le ciel.

LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

LEÇON TIRÉE DES ACTES DES APOTRES, IV, 8-12.

Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit Princes du peuple, et vous, anciens, écoutez : Puisque aujourd'hui on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme infirme, par lequel il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël que c'est par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, que cet homme a été guéri et qu'il est debout devant vous. Cette pierre que vous avez rejetée en bâtissant est devenue la pierre de l'angle (*Ps.* CXVII, 22; Isaïe, XXVIII, 6), et il n'y a point de salut par aucun autre; car nul autre nom n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.

Ce que saint Pierre a fait pour le boiteux au nom de Jésus-Christ, l'Église depuis ce temps le fait tous les jours au même nom pour ses enfants.

Elle leur donne ou leur rend la vie de l'âme, bien plus précieuse que celle du corps, comme la santé du corps est elle-même bien au-dessus de l'or et de l'argent. L'homme, engendré et conçu dans l'iniquité, arrive en ce monde garrotté par les liens du péché, et ne pouvant de lui-même, à cause de son infirmité native, marcher sûrement dans la voie de la justice et de la vérité. L'Église le délivre par le baptême au nom de Jésus-Christ, dont elle lui imprime le signe victorieux sur le front, en même temps que l'Esprit en fait entrer la vertu dans son cœur. La parole de l'Église, qui a en elle la lumière éternelle, lui ouvre l'oreille de l'âme en illuminant son intelligence, et, le tirant des ténèbres, elle l'introduit dans la vie lumineuse du ciel, en lui disant : Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. Car, dit saint Bernard (15 *super Cantica*), ce nom sacré est lumière ; il luit comme le soleil, quand il est annoncé, et c'est lui qui a répandu sur la terre les admirables clartés de la foi qui font dire à saint Paul : Autrefois vous étiez ténèbres, aujourd'hui vous êtes lumière dans le Seigneur. (*Éphés.*, V, 8.) Puis, quand l'âme devient malade par son propre péché, qui peut la mener jusqu'à la mort, c'est encore au nom de Jésus-Christ que l'Église la guérit, la relève et même la ressuscite, disant à celui qui se repent : *In nomine Domini nostri Jesu Christi ego te absolvo*

ab omnibus peccatis tuis.... surge et ambula. Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ je t'absous de tous tes péchés.... lève-toi et marche. Le saint nom de Jésus, qui est lumière, ajoute saint Bernard, est donc aussi remède, *lux et medicina.* Le pécheur qui invoque du fond du cœur le nom de Celui qui est la vie même, attire la vie en lui. Il est encore nourriture, *cibus,* car il soutient et fortifie quand on le médite, *pascit recogitatum*, et rien n'excite davantage les bonnes pensées, les sentiments honnêtes, les mœurs pures, les affections chastes. C'est au nom de Jésus-Christ que l'Église distribue aux fidèles la vraie nourriture, le pain descendu du ciel : *Corpus domini nostri Jesu-Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle. Lève-toi et marche, *surge et ambula.* Enfin au lit de mort, pour aider l'homme à sortir des liens du corps et à s'élancer vers le ciel, en même temps qu'elle oint ses membres de l'huile sainte qui adoucit les douleurs de son agonie et facilite sa sortie de ce monde, elle répand dans son âme la vertu du saint nom de Jésus, qui est, dit le prophète, comme l'effusion d'un parfum (*Cantic.*, I, 2); et pour la dernière fois, en excitant son courage au nom du Père tout-puissant qui l'a créé, au nom de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant qui a souffert pour lui, au

nom du Saint-Esprit dont il a reçu les dons, elle lui dit en ce monde : *Surge et ambula*, lève-toi pour aller vers ton Père, et marche dans la voie du ciel.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 21.

Le huitième jour où l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu.

Voyez la réflexion sur l'évangile de la fête de la Circoncision, qui est le même.

Nous reproduirons seulement quelques-unes des belles invocations de l'Église pour célébrer en ce jour le saint nom de Jésus.

« Quiconque invoquera le nom de Jésus sera sauvé.

« J'offrirai le sacrifice de louange et j'invoquerai le nom du Sauveur.

« Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

« Ils se souviendront de votre nom, Seigneur, de génération en génération.

« Glorifiez avec moi le Seigneur, et exaltons ensemble la vertu de son nom.

« Toutes les nations que vous avez faites vien-

dront devant vous, et elles vous adoreront, Seigneur, et glorifieront votre nom.

« Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. »

HYMNE DES PREMIÈRES VÊPRES.

« Jésus, doux souvenir, vraie joie du cœur, sa présence est plus douce que le miel et toutes les douceurs.

« Il n'y a point de chant plus suave, de parole plus agréable, de pensée plus douce que le nom de Jésus, le Fils de Dieu.

« Jésus, l'espérance des repentis, si affable à ceux qui vous prient, si bon à ceux qui vous cherchent, ah ! qu'êtes-vous donc pour ceux qui vous trouvent ?

« La langue ne peut dire ni l'écriture exprimer ce que c'est qu'aimer Jésus ! Il faut l'éprouver pour le croire.

« Soyez, ô Jésus, notre joie, vous qui devez être notre récompense, et que notre gloire soit en vous dans tous les siècles. »

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE (aux Rom., XII, 16-21).

Soyez unis dans les mêmes sentiments. Ne recherchez point ce qui est élevé, mais accommodez-vous de ce qui est humble. Ne soyez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le bien. Ayez soin de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. Vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il est en vous, avec tout le monde. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères, mais laissez la place à la colère divine, car il est écrit : C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je l'exécuterai, dit le Seigneur (*Deut.*, XXXII, 35). Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; car en agissant de la sorte, vous amasserez des charbons ardents sur sa tête. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais tâchez de vaincre le mal par le bien.

L'Apôtre indique ici les caractères princ ipaux e opposés qui distinguent l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, le vrai chrétien et le mondain. Celui-ci est plein de lui-même, et lorsqu'il s'en défend avec les apparences de la modestie, au fond, il se croit plus sage ou plus capable que tous ceux qui l'entourent. Celui-là, au contraire, ne se compare à personne, ou s'estime inférieur à tous d'une manière ou de l'autre, se regardant comme rien ou peu de chose devant Dieu : ce qui constitue l'humilité. L'homme du monde ne veut souffrir aucune injustice ou ce qu'il prend pour tel, et le meilleur, s'efforçant de rendre le bien pour le bien, se croit aussi en droit de rendre le mal pour le mal; car c'est la stricte équité, la loi du talion, expression de la loi naturelle, œil pour œil, dent pour dent. Aussi est-il ardent à la vengeance quand il se croit lésé ou insulté, et il ne veut en laisser le soin ni à la société ni à Dieu. De là le duel et les ressentiments de famille, qui se propagent à travers les générations. Le chrétien animé par la parole et l'exemple de son divin maître, est toujours prêt à pardonner les offenses, comme il désire que Dieu lui pardonne les siennes. Par la force, que la grâce inspire à sa volonté, il domine la colère et l'orgueil blessé, et le comble de sa vertu est d'imiter Jésus-Christ en faisant du bien à ceux qui lui font du mal, en priant pour ceux

qui le haïssent ou le persécutent. Il ne cherche point à se venger lui-même, et remet sa cause avec confiance entre les mains de Dieu. Le mondain, quand il fait du bien, ce qui lui arrive quelquefois, veut que les hommes en soient témoins ou le sachent, afin qu'il en ait le mérite, la gloire ou le profit. Il ne le fait point devant Dieu ou en vue de Dieu, et c'est pourquoi sa bienfaisance n'est point de la charité. D'un autre côté, l'Évangile recommande aussi au disciple de Jésus-Christ de ne point accomplir le bien seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, pour les édifier et les animer par l'exemple. La lumière ne doit pas être mise sous le boisseau, mais sur un chandelier, pour qu'elle éclaire au loin. Ce qui nous apprend encore que dans sa conduite il ne faut point se confier uniquement en ses bonnes intentions que Dieu voit, mais qui, n'étant point reconnues par les hommes, peuvent les scandaliser par les apparences du mal. L'homme de Dieu cherche aussi la paix en tout et partout, tâchant d'apaiser, de rapprocher, d'accorder, d'unir, ce qui n'est pas facile au milieu du mal et de ses partisans. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute, si cela se peut et autant qu'il est en vous. L'homme du monde, au contraire, est toujours prêt à entrer en guerre, à batailler dans l'intérêt de sa fortune, de sa vanité ou de son plaisir. Il regarde comme en-

nemi tout ce qui l'empêche de se satisfaire ou veut partager sa jouissance, en sorte que la société est une arène, où les passions et les amours-propres sont toujours aux prises et l'état social un état de guerre. Enfin, le mondain se décourage vite dans sa lutte contre le mal, s'il est obligé de l'entreprendre ou de l'accepter, et il se résigne facilement à pactiser avec lui et à en prendre sa part, quand il ne peut l'empêcher de prévaloir. Le chrétien ne faillit point dans ce combat qui se renouvelle chaque jour; il travaille sans cesse à vaincre le mal par le bien au prix de ses souffrances, à l'exemple de son maître, qui a brisé la puissance de Satan par la vertu de la croix, et dont la passion a fait le triomphe. Sa victoire sera donc aussi dans la patience, et il absorbera en lui l'iniquité et ses effets pour la détruire.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VIII, 1-13.

Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit, et voici qu'un lépreux vint à lui et l'adora en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus étendant la main, le toucha et dit : Je le veux, soyez guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie. Jésus lui dit : Voyez, n'en dites rien à

personne, mais allez vous montrer au prêtre et offrez le don prescrit par Moïse en témoignage. Comme Jésus entrait à Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui et lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, frappé de paralysie et il souffre extrêmement. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. Mais le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis point digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car quoique je ne suis moi-même qu'un homme soumis au pouvoir, ayant des soldats sous moi, je dis à l'un : allez, et il va ; à l'autre : venez, et il vient, et à mon serviteur : faites cela, et il le fait. Jésus, entendant ces paroles, en fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront d'orient et d'occident et prendront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob (Malachie, I, 11), mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et

des grincements de dents. Alors Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon votre foi. Et son serviteur fut guéri au même moment.

La lèpre, qui est une corruption du sang, figure ici le péché, qui est la corruption du cœur, lequel défigure l'âme en la couvrant de souillures, comme la lèpre couvre la peau d'une humeur infecte. Le péché est contagieux comme elle. Le lépreux de cet évangile montre au pécheur à qui il doit s'adresser pour être guéri et ce qu'il a à faire. Il commence par se prosterner devant Jésus, s'humiliant devant Celui dont il implore le secours. Combien de pécheurs entrent dans le temple du Seigneur, daignant à peine fléchir les genoux ou donner un signe d'adoration, et ne prononçant point un mot de prière. Celle du lépreux est courte, mais elle exprime la foi la plus vive en la puissance et en la bonté du Sauveur : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Ainsi devons-nous approcher du tribunal de la pénitence, avec le sentiment vif de la maladie de notre cœur, l'aveu sincère de nos fautes et la confiance la plus entière au pouvoir et à la miséricorde de notre juge. Touché de la foi du lépreux, Jésus lui dit : Je le veux, sois guéri, comme au saint tribunal il

dit par son ministre : Je t'absous. C'est la même parole qui chasse les maladies du corps et celles de l'âme. Puis viennent deux recommandations qui s'adressent à nous comme au lépreux. La première nous enseigne à ne pas nous vanter des bienfaits reçus ni des bonnes œuvres accomplies. N'en parlons à personne pour ne pas risquer de nous glorifier et d'en ôter à Dieu la gloire. La seconde prescrit d'aller se présenter au prêtre, pour faire constater sa guérison, selon la loi de Moïse, afin de pouvoir rentrer dans la vie civile; nous pour nous découvrir jusqu'au fond devant le médecin de l'âme, afin d'être pleinement purifiés et de rentrer dans la vie de la grâce. Le don imposé par la loi aux lépreux guéris est le symbole de la *satisfaction*, partie essentielle de la pénitence chrétienne, et qui s'accomplit ordinairement par des prières, des jeûnes, des abstinences, des aumônes et des bonnes œuvres.

Le centenier, qui vient après le lépreux, présente à notre imitation plusieurs vertus, qui lui attirent les éloges du Sauveur. Il montre d'abord une touchante charité pour son serviteur malade, et ainsi il est un exemple du soin que les maîtres doivent prendre de ceux qui les servent. Puis, plein de confiance en la puissance de celui qu'il implore, il se contente de lui exposer simplement l'état de son serviteur. Enfin son humilité, qui décline

l'honneur que lui ferait Jésus en entrant dans sa maison, à cause de son indignité, dont le sentiment l'en rend justement plus digne, lui donne occasion de manifester l'énergie de sa foi, puisqu'il ne demande à Jésus-Christ qu'une seule parole pour opérer la guérison. Aussi l'Église, en mémoire de la foi de ce païen, que le Seigneur a trouvée plus grande et plus méritoire que celle d'Israël, et pour exciter la nôtre par son exemple, nous fait redire sa parole au moment de la sainte communion, c'est-à-dire quand nous allons recevoir dans notre cœur Celui qui descend du trône de sa gloire pour venir par un incompréhensible miracle de sa bonté se renfermer sous de viles espèces et s'incorporer à nous. Par là aussi nous exprimons notre reconnaissance et notre indignité de l'honneur immense qui nous est accordé. Les autres paroles du centurion expliquent admirablement l'obéissance chrétienne, telle que l'Église l'enseigne aux fidèles, au point que Jésus l'admire et le loue; ce qui est la plus grande des récompenses. Cet homme était cependant un païen, et le voici élevé par sa foi au-dessus des enfants d'Israël, dont beaucoup seront jetés dans les ténèbres extérieures, tandis que les gentils entreront dans le royaume des cieux par la vertu de leur foi, qui en fait spirituellement des enfants d'Abraham. Aussi Jésus termine-t-il par cette parole :

Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru, nous enseignant par là que la foi, qui anime nos prières, est la raison et la mesure de leur efficacité. Demandez avec foi et sans restriction, dit l'apôtre saint Jacques; car celui qui hésite est semblable au flot de la mer, que le vent agite et ballotte. Que celui-là ne s'imagine pas qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur. (Jacq., I, 6-7.)

PRATIQUE.

Ne ferons-nous pas pour Dieu ce que le soldat fait pour son capitaine, allant où il lui dit d'aller, venant quand il l'appelle, et faisant ce qu'il lui ordonne de faire ? D'autant plus que nous ne risquons rien de nous abandonner pleinement à la volonté divine, dont les commandements sont souverainement sages et la parole toujours infaillible. Soyons donc de vrais soldats de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Que par le secours de votre grâce, Seigneur, ma confiance en vous devienne si entière, qu'elle vous engage à m'assister dans tous mes besoins et à m'accorder tout ce que je vous demanderai pour mon salut. Par Jésus-Christ, etc.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE (aux Rom., XIII, 8-10).

Ne soyez redevables à personne que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres; car celui qui aime son prochain accomplit la loi. En effet, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous ne convoiterez point le bien d'autrui, tous ces commandements et les autres, s'il y en a, sont compris dans cette parole : vous aimerez votre prochain comme vous-même. L'amour du prochain ne souffre pas qu'on lui fasse du mal, et c'est pourquoi l'amour est le complément de la loi.

L'Église nous rappelle par ces paroles ce que nous avons à faire à l'égard de nos semblables, pour accomplir pleinement la loi divine, qui est la loi d'amour : car, comme tous les devoirs envers Dieu se résument dans cette parole : Tu aimeras

le Seigneur, ton Dieu, de toute ton âme et par-dessus tout, ainsi les commandements qui regardent le prochain sont compris dans cette phrase : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. D'un côté comme de l'autre la loi ancienne n'est que pour nous apprendre à aimer. Elle est le pédagogue ou l'apprentissage de l'amour divin dont la charité, enseignée par l'Évangile, est la plénitude et la perfection. Mais on n'arrive à cette apogée de l'amour que par degrés, et ces degrés sont exposés dans cette épître. Il y a d'abord les devoirs spéciaux, qui ressortent de la position de chacun et de ses rapports avec les autres hommes : devoirs des parents, des enfants, des maîtres, des serviteurs ; devoirs de reconnaissance et de convenance ; devoirs du citoyen, en raison de l'état politique de la société dont il est membre et des fonctions qu'il y remplit. L'accomplissement de ces devoirs est de stricte justice, et c'est pourquoi l'Apôtre dit : *Nemini quidquam debeatis*, ne devez rien à personne. Il y a ensuite le devoir général de tout homme envers ses semblables, envers lesquels il n'a point d'obligation particulière. C'est l'amour que nous nous devons les uns aux autres, parce que nous sommes les membres d'un même corps, ou, comme dit l'Apôtre, membres les uns des autres ; ce qui est nettement exprimé par cette formule : Tu aimeras ton prochain comme

toi-même. C'est encore de l'équité, puisque devant la justice nous sommes tous égaux comme devant Dieu par notre nature; et ainsi l'amour inné que nous avons pour nous-mêmes, qui nous pousse et nous autorise à soigner notre propre existence avant celle des autres, chacun étant chargé par la Providence de pourvoir à la sienne, ne nous fournit cependant point de raison légitime de préférence dans l'application de la justice distributive. Il y a encore deux parties dans cette zone de la charité : la partie inférieure où l'amour de soi empêche par la réflexion de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas avoir à souffrir de leur part, et c'est pourquoi il est écrit : Celui qui aime son prochain ne lui fera point de mal (*Rom.*, XIII, 10); puis la partie supérieure, où l'amour du prochain n'est plus seulement négatif ou pour empêcher le mal, mais positif, pour effectuer le bien, en nous portant à faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous. Ici le précepte tend à se confondre avec le conseil de perfection; car, notre désir du bonheur étant infini, si nous aimons le prochain comme nous-mêmes, non-seulement nous lui souhaitons cet infini bonheur, mais encore nous devrons nous employer à le lui procurer comme à nous-mêmes. Ainsi nous arrivons graduellement à la sommité de l'amour, formulée dans cette parole de Notre-

Seigneur : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés (Jean, XIII, 34); celui qui aime bien donne sa vie pour ce qu'il aime ; ce qui porte à aimer son prochain, non plus seulement comme soi-même, mais plus que soi, ou avec le sacrifice de soi-même. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Plenitudo ergo legis dilectio*, l'amour est la plénitude de la loi. (*Rom.*, XIII, 10.) Et saint Augustin ajoute (*lib. XV, cap.* XXII, *De Civit. Dei*) : *Definitio brevis et vera virtutis est ordo amoris*, l'amour renferme toutes les vertus. *Dilige et fac quod vis*, aimez et faites tout ce que vous voudrez (*De Doct. Christ., lib. I, cap.* XXII). *Non potest de ista radice nisi bonum transire*, que l'amour soit le principe de vos actes, et de cette racine il ne peut sortir que du bien.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VIII, 23-28.

Jésus étant monté sur une barque, ses disciples le suivirent. Et voici qu'une grande tempête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte par les flots, et lui cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! Jésus leur répondit : Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de

foi? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Or ceux qui étaient présents furent dans l'admiration, disant : Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent?

Dans le miracle de la tempête apaisée les saints Pères voient deux allusions : l'une à l'âme fidèle, l'autre à l'Église. Les apôtres suivaient leur divin maître ; il était au milieu d'eux, quand la tourmente assaillit leur barque. Que les chrétiens fidèles ne s'étonnent donc pas, si malgré la présence du Sauveur ils subissent des orages intérieurs, et sont éprouvés par des tentations violentes. Leur piété même leur attire de plus vives attaques de l'ennemi du salut. Le souvenir de Jésus dans la barque, au milieu des flots soulevés, figure l'épreuve à laquelle il soumet l'âme en ne lui faisant plus sentir la vertu de sa présence, comme s'il l'abandonnait pour un temps à elle-même et la laissait livrée sans le sentiment de son secours aux agitations de la vie. Ou encore ce sont des fautes qui, sans faire perdre la présence de Jésus-Christ, en atténuent l'effet, en diminuent la grâce, comme des négligences, des distractions volontaires ou des attachements étrangers. C'est ordinairement pendant ce temps que s'élèvent les

orages. Le tort des apôtres en recourant à leur maître est de l'avoir invoqué trop tard et avec trop peu de confiance. C'est quand nous sentons la tempête naître au dedans de nous, que nous devons appeler Celui qui peut seul la calmer. Croire que de nous-mêmes nous serons assez forts pour la vaincre et nous sauver, est une tentation très-dangereuse et qui nous expose au naufrage; ou bien dans ce cas, notre prière, comme celle des apôtres, n'a pas assez de foi ; elle semble se méfier du Sauveur, ou craindre qu'il n'ait pas la volonté ou la puissance de nous arracher au péril, puisque nous avons peur de prier tout en invoquant son secours. Et cependant, bien qu'il nous reproche notre peu de foi et notre vaine peur, il nous préserve de la ruine malgré notre imperfection et à cause de notre bonne volonté.

L'autre allusion se rapporte aux orages contre lesquels lutte continuellement le vaisseau de l'Église au milieu de la mer du monde, et c'est pourquoi on l'appelle l'Église militante. C'était, selon la tradition, dans la barque de Pierre que Jésus traversait les flots. La véritable Église de Jésus-Christ est celle que gouverne le Prince des apôtres. C'est encore la barque de Pierre qui porte les destinées de l'humanité de la terre au ciel sous la direction du Fils de Dieu, pilote invisible, que Pierre animé de son esprit remplace

au gouvernail, la conduisant au port par l'unique route qui y mène et à travers les écueils dont elle est semée. Un tel voyage ne peut donc se faire sans essuyer des orages. L'arrivée est assurée, mais la traversée est pénible, et, au milieu des accidents de tout genre qui viennent assaillir la nef, Jésus-Christ, qui y sera présent jusqu'à la consommation des siècles, semble parfois y dormir et l'abandonner au gré des vents. De là les persécutions, les hérésies, les schismes, les scandales et tous les maux qui désolent l'Église. De nos jours l'incrédulité a déchaîné contre elle toutes les fureurs des passions humaines, et, en ce moment, on dirait que la barque de Pierre va sombrer au milieu de la tourmente la plus terrible qu'on ait encore vue sur la mer du monde. Le Seigneur semble dormir dans la tempête, et les incroyables audaces de l'impiété ont l'air de profiter de son sommeil. Il se réveillera, n'en doutons pas; d'un geste il commandera aux vents et à la tempête et le calme renaîtra. Son Église, abaissée pendant un temps par la violence de l'orage, se redressera purifiée, brillante d'un nouvel éclat, rajeunie, et les peuples de la terre, étonnés aujourd'hui et peut-être scandalisés de son humiliation et de ses périls, s'écrieront encore une fois avec admiration : Quel est celui-là, pour que les vents et la mer lui obéissent? et, s'inclinant

avec respect devant le Pilote de la barque divine, ils rendront hommage à Dieu.

PRATIQUE.

Soit dans nos épreuves particulières, soit dans celles de l'Église, quelle que soit la menace du danger, n'oublions jamais que par notre foi en Jésus-Christ nous sommes dans sa barque, sous sa conduite et protégés par sa puissance. Crions avec confiance vers lui au milieu de la fureur des flots, et quand tout paraîtra perdu, il nous sauvera à son moment, d'un mot, par un signe, si notre foi ne défaille pas en nos frayeurs et la face du monde sera renouvelée.

PRIÈRE.

O Jésus, plein de bonté, daignez dans les dangers auxquels nous sommes exposés, nous accorder votre secours, que nous voulons toujours implorer avec la plus grande confiance. Déployez votre puissance contre nos ennemis, commandez à la mer agitée et aux vents de la persécution de s'apaiser, afin que, votre Église jouissant de la paix, nous puissions mieux vous servir et arriver plus sûrement au port de l'éternelle félicité.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE (aux Coloss., III, 12-17).

Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien aimés, de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience (*Éphés.*, VI, 2), vous supportant mutuellement, vous pardonnant les uns aux autres ce dont vous aurez à vous plaindre, comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout ayez la charité, qui est le lien de la perfection. Faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés dans un même corps, et soyez-en reconnaissants. Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude et vous remplisse de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez, en paroles ou en œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père (*I Cor.*, X, 31).

L'idée principale de cette épître est l'unité à laquelle tous les hommes sont appelés en Jésus-Christ, dont ils doivent former le corps mystique ou l'Église. Ils en deviennent les membres par le baptême, et avec la grâce qu'il leur confère et qui aide leur bonne volonté dans sa lutte contre l'égoïsme naturel, tendant à les diviser et à les opposer les uns aux autres, ils peuvent arriver à vivre de la même vie dans la paix en Jésus-Christ. Pour cela ils doivent avant tout accomplir les devoirs de la justice et de la miséricorde, se supportant les uns les autres, et s'entre-pardonnant comme le Père céleste leur a pardonné. Mais ils ne seront foncièrement unis que par l'exercice de la charité, qui est le lien de la perfection; d'abord parce que déjà ici-bas elle est le couronnement de toutes les vertus, complétant l'observation de la la loi par l'amour de Dieu et du prochain jusqu'au sacrifice de soi, jusqu'au dévouement de tout son être; et ensuite parce que seule elle subsistera dans l'éternité entre Dieu et les âmes, et les âmes entre elles, quand la foi aura cessé par l'évidence, l'espérance par la possession, et que Dieu sera tout en tous par l'amour : ce qui est la consommation de l'unité et du bonheur. Que si la charité de Jésus habite en vous avec l'esprit de sa parole, vous vous instruirez les uns les autres dans la sagesse, en participant par la foi à la

même doctrine. Vous vous édifierez mutuellement en chantant les louanges du Seigneur, exprimant en commun votre reconnaissance par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels; et, étant ainsi formés et soutenus par l'enseignement et le culte, vous vous efforcerez dans votre conduite de tout faire au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, en rendant grâces à Dieu notre Père.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XIII, 24-30.

Jésus proposa au peuple cette parabole : le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie et s'en alla. L'herbe ayant donc poussé et monté en épis, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent le trouver et lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ, d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Et ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie

vous ne déraciniez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler : puis amassez le blé dans mon grenier.

Jésus dit ailleurs (Luc., VIII, 11) : « La semence est la parole de Dieu ; le monde est le champ où elle est semée, et celui qui sème la bonne semence est le Fils de l'Homme. » La semence mauvaise ou l'ivraie est donc toute parole qui ne produit point les mêmes fruits que la parole divine ; donc des fruits du mal qui ressemblent par le dehors à ceux du bien jusqu'à ce qu'ils soient mûrs. C'est à la moisson seulement qu'on peut les séparer utilement. L'ennemi du père de famille répand au milieu du bon grain une mauvaise graine qui lui est semblable pour le gâter et l'étouffer, ou autrement il n'y a pas une vertu que le démon ne s'efforce de pervertir par le venin qu'il y mêle en secret. Ainsi, il cherche à corrompre la foi par les doutes, par les hérésies, par les opinions erronées ou téméraires, par les superstitions, le fanatisme ou l'intolérance. Il jette dans la piété les semences du pharisaïsme ou du relâchement, du rigorisme ou des accommodements avec l'esprit

du monde. Il gâte la charité par la vaine gloire, la justice propre, le désir de commander, ou la recherche de soi-même plus que de la gloire de Dieu ou du bien du prochain. Il fait tout cela la nuit, c'est-à-dire en se cachant pour n'être point vu, et quand dorment les serviteurs du père de famille qui devraient garder son champ. Tel est le triste résultat de la négligence ou de l'incurie des parents, des maîtres, des directeurs des âmes et des âmes elles-mêmes, s'endormant dans une fausse sécurité, et n'accomplissant pas la parole de Jésus-Christ, qui recommande de veiller et de prier pour ne pas entrer en tentation. Cependant vient le moment où l'ivraie se montre par ses fruits. Alors ceux qui l'ont laissé semer et croître jusque-là voudraient, par un zèle exagéré ou imprudent, l'arracher tout de suite, au risque d'enlever le bon grain avec le mauvais; car ils sont mêlés ensemble. Le maître veut, au contraire, qu'on les laisse mûrir jusqu'à la moisson, où s'opérera la séparation définitive : et, en effet, il y aurait eu plus de pertes dans un arrachement prématuré, à cause du bon grain gâté, qu'il n'y en aura par le dommage apporté au bon par le mauvais, croissant jusqu'au bout en commun. La parabole nous donne la leçon et l'exemple de la patience intelligente, qui sait tolérer le mal et ceux qui le commettent dans une certaine mesure, soit pour ne

pas amener un mal plus grand, soit dans l'espoir de changer ou de guérir celui qui existe. C'est le gouvernement de la Providence en ce monde, qui permet beaucoup de choses contraires à la loi et à ses desseins par respect de la liberté qu'elle a donnée aux hommes, pour leur accorder le temps de s'amender et de revenir à bien, ou enfin pour laisser le mal s'épuiser par son cours et en lui-même, sûr que le jour de la réparation de la justice et de l'ordre arrivera en son temps. Ainsi agit l'Église avec les pécheurs. Elle use de la plus grande indulgence à leur égard, ne rompant point le roseau brisé, n'éteignant pas la mèche qui fume encore. Ainsi faut-il agir dans l'éducation de l'enfance, où l'ivraie est toujours mêlée au bon grain. On est souvent obligé de tolérer des défauts, qu'on ne pourrait enlever sans nuire à des qualités qui y sont impliquées. Dans l'ordre moral, dit saint Chrysostome, le mauvais grain peut devenir bon par la possibilité du repentir, de la conversion et du retour à Dieu. En outre, dit saint Jérôme, en ce monde les bons encore faibles ont besoin d'être mêlés aux méchants qui les rendent meilleurs en exerçant leur vertu, et c'est pourquoi Dieu les tolère.

PRATIQUE.

Gardons-nous bien de vouloir réparer par un zèle

intempestif les dommages causés par notre incurie ou par notre imprudence. Dans ces cas confessons notre faute devant Dieu, et attendons avec confiance le moment de la Providence, prêts à faire tout ce qu'elle demandera de nous.

PRIÈRE.

Seigneur Jésus, qui avez répandu dans nos âmes la semence de votre divine parole, faites qu'elle y produise une riche moisson. Préservez-les de la licence des fausses doctrines et du sommeil du péché, afin qu'au jour du jugement elles paraissent devant vous avec les fruits du ciel et pures de l'ivraie de la terre.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE I (aux Thess., I, 2-10).

Nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous tous, faisant toujours mémoire de vous dans nos prières, et nous souvenant devant Dieu notre Père des œuvres de votre foi, des travaux de votre charité, et de la persistance de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ. Car nous savons, frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection, et que notre prédication de l'Évangile n'a pas été seulement en discours, mais a été confirmée par la vertu de l'Esprit-Saint et l'abondance de ses dons : comme vous savez aussi ce que nous avons été pour vous au milieu de vous. Ainsi vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, recevant la parole dans votre grande tribulation avec la joie du Saint-Esprit, en sorte que vous êtes le modèle de tous ceux qui ont embrassé la foi dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Car non-seulement la parole du Seigneur a été

répandue par vous en Macédoine et en Achaïe, mais même votre foi en Dieu est devenue si célèbre partout, qu'il n'est point nécessaire que nous en parlions; car tous racontent quel a été le succès de notre arrivée chez vous, et comme vous vous êtes convertis, quittant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre du ciel son Fils Jésus, qu'il a ressuscité d'entre les morts, et qui nous a délivrés de la colère future.

Les louanges que l'Apôtre donne aux Thessaloniciens nous offrent un double enseignement.

1° Nous devons recevoir avec foi la parole de Dieu, surtout quand nous sommes dans la tribulation, et alors nous goûterons la joie de l'Esprit saint. Mais cette foi ne doit point se borner aux discours et aux protestations; elle doit être active, effective, c'est-à-dire se réaliser par des faits, par des travaux, par des œuvres de charité, et aussi par la persistance de notre espérance en Dieu au milieu des épreuves. En un mot, elle doit dans sa manifestation tendre à imiter les fidèles serviteurs de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même. Alors seulement elle devient vivante, féconde en bienfaits, parce qu'elle attire la vertu et les dons du

Saint-Esprit; elle donne la vie en abondance et peut même produire des miracles, comme il est arrivé chez les Thessaloniciens par le ministère de saint Paul.

2° La parole de Dieu, que nous avons eu le bonheur de recevoir dans notre âme et qui lui a fait tant de bien, ne doit pas y rester enfermée pour ne profiter qu'à elle. Non-seulement elle doit se faire sentir indirectement à nos semblables par la disposition de notre cœur, et la réalisation de notre foi par nos actes, mais encore nous devons à notre tour l'annoncer, comme elle nous a été annoncée, et faire partager aux autres par une espèce d'apostolat, et autant qu'il dépend de nous, le don reçu. Il n'y a personne, si humble que soit sa position, qui ne puisse contribuer d'une manière quelconque à répandre la parole divine dans le monde, dans sa famille, dans la société qu'il fréquente, parmi ceux qu'il voit habituellement, et cela sans importunité, sans contrainte morale; ce qui nuit souvent au succès de la parole quand elle est présentée mal à propos, mais simplement, sincèrement, et par un mouvement spontané du cœur, quand l'occasion en est offerte et surtout quand les événements du jour semblent l'introduire ou la confirmer. Toutefois, il faut le dire, cet apostolat n'a d'autorité et d'efficacité, que si celui qui l'exerce

donne l'exemple de ce qu'il prêche, pouvant dire en toute vérité comme l'Apôtre : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. (*Philip.*, III, 17.)

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XIII, 31-35.

Jésus leur proposa une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme reçoit et va semer dans son champ. Ce grain est la plus petite de toutes les semences, mais lorsqu'il a crû, il est plus grand que tous les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches et y habitent. Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle en trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche en paraboles; je manifesterai des choses cachées depuis la création du monde. (Marc., IV, 34.)

Le but de la parabole est d'expliquer une vérité métaphysique par la comparaison avec une chose qui tombe sous les sens, ce qui suppose entre elles une certaine similitude non de forme mais par l'esprit, et qu'on appelle *analogie*. Ici les deux termes comparés sont le royaume du ciel et un grain de sénevé, c'est-à-dire, selon l'Évangile, la graine la plus petite qui produit la plante la plus élevée.

Le royaume du ciel ici-bas est la manifestation de la puissance de Dieu par l'accomplissement de sa volonté et de sa loi dans l'homme et par l'homme. C'est pourquoi il est dit dans l'oraison dominicale : Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Or, c'est surtout par sa parole que Dieu déclare sa volonté et révèle sa loi. Le règne divin est donc apporté à la terre par la prédication de la parole de Dieu, laquelle, contenant en elle la vie divine en puissance, est vraiment une semence, qui l'implantera et la développera dans les âmes disposées à la recevoir. Là elle germe, croît, fleurit et fructifie comme la graine dans une bonne terre, d'abord dans l'obscurité et l'humilité de la foi, comme le germe dans les ténèbres et l'humilité du sol; puis par la lumière de l'instruction et de la doctrine comme la plante excitée et nourrie par le rayon solaire, et enfin par la chaleur du cœur

allumée en lui par le soleil des esprits, par le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter à la terre et que sa parole attire, comme les fruits du végétal sont mûris par la chaleur centrale de la terre unie à la chaleur diffuse de l'astre du jour. Alors la plus petite semence devient un grand arbre, ou autrement la parole évangélique, si simple à son origine et qui semble la plus humble des paroles, a produit l'Église universelle, qui embrasse le monde entier dans son enseignement, dans son gouvernement et par ses œuvres, et où descendent et s'arrêtent les vertus, les puissances d'en haut, qui apportent et distribuent à la terre les bénédictions et les grâces du ciel. Tout chrétien porte donc en lui le royaume de Dieu, fondé dans son âme par la semence de la vie divine reçue au baptême et développé par l'enseignement de l'Église. Qu'il prenne donc garde de ne point laisser cette semence dépérir en lui, la tenant captive et stérile dans les ténèbres et l'endurcissement de son cœur. Car un jour il lui sera demandé compte des fleurs et des fruits qu'elle devait produire, et celui-là sera coupable et malheureux, qui la représentera au maître comme il l'a reçue, c'est-à-dire sans développement et sans vie, tel que le mauvais serviteur rapporte le talent, à lui confié pour le faire valoir, seul et couvert de rouille. Mais un crime et un malheur encore plus grands, c'est la perver-

sion de la parole divine ou le don de Dieu tourné contre Dieu même par l'abus des grâces, par la corruption de la vie du ciel, ou quand la semence d'en haut, qui devait rendre des fruits de vie, ne produit que des fruits de mort.

Notre-Seigneur compare encore ici le royaume des cieux au ferment qu'on mêle à la pâte et qui la fait lever. C'est l'emblème de la grâce, qui excite dans le cœur où elle s'introduit une fermentation salutaire, la pénètre de sa vertu, lui ôte de sa pesanteur et de son insipidité, l'élève et en fait sortir des qualités nouvelles dont elle ne semblait point capable, ou rend plus puissantes et plus efficaces celles qu'elle avait déjà. Ce levain sacré paraît souvent peu de chose en son commencement, et il n'en faut qu'une parcelle pour produire de grands effets et changer complétement une âme. La première grâce, qui amène la conversion et prépare la grande œuvre du salut, est quelquefois presque imperceptible. Mais il y a un autre levain, plus commun et aussi actif que le premier et dont la funeste fermentation infecte l'âme qui le laisse pénétrer en elle. C'est ce levain des pharisiens et des sadducéens, dont Jésus-Christ avertit ses disciples de se garder. Il n'en faut qu'une petite quantité pour corrompre la masse entière, et comme une seule grâce bien reçue et cultivée avec soin peut devenir le principe du

salut, ainsi un seul défaut négligé, une seule passion qu'on croit ou affecte de croire innocente, une seule tentation qui entraîne la volonté, peuvent amener la perdition d'une âme.

PRATIQUE.

Soyons chrétiens de fait, par la conduite et non pas seulement de nom et en paroles. Que nos actes parlent la parole de Dieu et non pas seulement nos lèvres. Ne laissons point se sécher en nous la semence divine reçue au baptême, et qui doit produire les fleurs et les fruits de l'éternité. Que la fermentation de la vie divine, excitée dans notre âme par le levain de la grâce, l'élève, la purifie et la féconde.

PRIÈRE.

Divin Jésus, faites que le grain de sénevé devienne un arbre en nous, et que le levain y fasse lever toute la pâte, c'est-à-dire, que par notre coopération à votre grâce nous obtenions l'accroissement magnifique des âmes fidèles, et que par le moyen de cette grâce toutes nos actions vous deviennent agréables.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

EPITRE I (aux Cor., IX, 24-27, et X, 1-5).

Ne savez-vous pas que de tous ceux qui courent dans la carrière, un seul remporte le prix? Courez donc de telle sorte que vous le remportiez. Or tous les athlètes vivent dans une sévère abstinence, et cela pour gagner une couronne corruptible, tandis que nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours aussi, mais non pas au hasard. Je combats aussi et je ne donne pas des coups en l'air; mais je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur que, ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Car je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer; qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangé la même viande spirituelle, et bu le même breuvage spirituel (car ils buvaient de l'eau de la pierre spiri-

tuelle qui les suivait, et cette pierre était Jésus-Christ). Mais il y en eut peu d'un si grand nombre qui furent agréables à Dieu.

La course et la lutte, que l'Apôtre donne ici en exemple, représentent ce que font la plupart des hommes pour acquérir les biens de ce monde et le bonheur qu'ils croient y trouver. La couronne périssable qui en est le prix, c'est ou la richesse, qui leur échappe, et dont la jouissance ne leur laisse que du vide, ou la puissance, objet de leur ambition, et qu'un coup de la fortune leur enlève après qu'ils l'ont saisie à grand'peine, ou la gloire, aussi instable que l'opinion des hommes qui la procure, ou la science que le temps emporte avec les facultés de l'esprit et les forces du corps, ou enfin une jouissance quelconque, qui provient des relations si changeantes de notre existence actuelle avec les choses de la terre. Tous ceux-là courent donc au hasard, *in incertum*, sans voir le terme où il faut arriver ni le prix à remporter, ou bien, suivant l'autre image employée par l'Apôtre, ils luttent dans l'arène de la vie, mais sans trop savoir contre qui ni pourquoi. Aussi ils se donnent beaucoup de peine et s'imposent de grandes privations sans profit. Car dans le combat de la vie leurs coups sont mal assurés, parce qu'ils ne

connaissent point l'ennemi avec lequel ils luttent, et ainsi ils frappent l'air et s'épuisent en pure perte. N'est-ce pas en effet le résultat de toutes les agitations, les fatigues, les douleurs qu'ils supportent pour obtenir les biens périssables dont nous parlions tout à l'heure?

Saint Paul nous indique ici le véritable objet de la lutte et l'ennemi à vaincre, et l'Église nous rappelle ses paroles à l'approche du carême, où elle va nous imposer des œuvres de pénitence et de mortification pour châtier notre corps et le réduire en servitude, à l'exemple de l'Apôtre. Car la noblesse de l'homme, la dignité du chrétien est dans la pureté de l'âme et le développement de l'intelligence, ce qui ne peut se faire tant que le corps domine et que l'esprit est opprimé par la chair. Telle est la raison profonde du sacrifice qu'elle exige et des privations qu'elle prescrit. Elle veut que le corps soit ramené à la sujétion, pour que l'empire de l'âme soit assuré et que la chair lui obéisse en instrument, comme elle-même doit être soumise à la loi divine. De là les abstinences, les jeûnes, les aumônes, les privations ou les travaux pénibles, imposés ou conseillés comme moyens de la mortification, par lesquels les sens, les instincts, les appétits, les désirs et les concupiscences de la chair sont contenus, réglés, affaiblis ou détruits dans ce qu'ils ont d'irrégulier ou

d'excessif. L'Église, pour encourager nos efforts dans cette course ou dans cette lutte, nous présente en prix une couronné immortelle dont les autres ne sont que de faibles images, c'est-à-dire une auréole de gloire comme celle qui brille autour de la tête des saints, formée par la splendeur même de Dieu se reflétant sur les âmes qui entrent en union intime avec Lui par leur pureté, leur abnégation et leur amour. Couronne dont quelques rayons ceignaient le front de Moïse quand il descendit du Sinaï après avoir conversé avec Dieu, au point que les juifs ne pouvaient en soutenir l'éclat, et qui sera la parure impérissable des vrais disciples de Jésus-Christ, lesquels, suivant sa parole, brilleront un jour comme les étoiles du ciel ! (Matth., XIII, 43.)

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XX, 1-16.

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Or, étant convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Étant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Vous aussi allez à ma vigne, et je

vous donnerai ce qui sera raisonnable. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, et fit de même. Enfin il sortit sur la onzième heure, en trouva d'autres, et il leur dit : Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans rien faire? Parce que personne ne nous a loués, répondirent-ils. Il leur dit : Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne. Or le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son homme d'affaires : Appelez les ouvriers et payez-les en commençant par les derniers. Ceux qui étaient venus à la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Mais ceux qui avaient été loués les premiers s'imaginèrent qu'on leur donnerait davantage; mais ils ne reçurent chacun qu'un denier, et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais aucun tort. N'êtes-vous point convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient et allez-vous-en. Pour moi, je

veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux, et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Cette parabole s'applique à la fois à l'humanité entière et à chaque homme. « Qui ressemble plus au père de famille, dit le pape saint Grégoire (*hom.* 19 *in Evang.*), que notre Créateur qui gouverne ceux qu'il a créés et possède ses élus en ce monde comme le maître ses serviteurs dans sa maison? Il a une vigne, c'est-à-dire l'Église universelle, qui, depuis Abel le juste jusqu'au dernier élu qui naîtra à la fin du monde, a produit et produira des saints, comme le cep de vigne pousse des rejetons. Depuis le commencement du monde jusqu'à la consommation des temps il ne cesse et ne cessera point d'envoyer des ouvriers dans sa vigne, c'est-à-dire des prédicateurs de sa parole, pour instruire le peuple des fidèles. Le matin du monde va d'Adam à Noé; la troisième heure de Noé à Abraham; la sixième d'Abraham à Moïse; la neuvième de Moïse à l'avénement du Sauveur; la onzième de la venue du Sauveur à la fin du monde. C'est à cette dernière heure qu'ont été envoyés les apôtres,

qui ont reçu la récompense entière, quoiqu'ils soient arrivés les derniers. Donc tout homme qui a annoncé la parole de Dieu avec une foi sincère, de quelque manière et en quelque mesure que ce soit, est un ouvrier de la vigne du Seigneur, et ainsi recevra la récompense promise par le Maître, même quand il n'aurait pas travaillé autant qu'un autre, s'il plaît au père de famille de la lui accorder. »

Appliquée à l'âme, cette parabole nous offre une image de la miséricorde divine, qui daigne recevoir le pécheur, à quelque heure qu'il revienne. Le travail de la vigne est le service de Dieu ; les heures de la journée sont les différents âges de la vie ; le terme est la récompense céleste.

Les ouvriers loués dès le matin sont ceux qui se sont attachés à servir Dieu dès leur bas âge. Les autres, qui viennent aux heures suivantes, sont ceux qui, après avoir oublié Dieu et négligé sa loi, reviennent de leurs égarements et reprennent la vie chrétienne, les uns dans la jeunesse, les autres dans l'âge mûr, d'autres dans la vieillesse. Le père de famille, qui va les chercher sur la place publique, est l'image de la grâce prévenante qui saisit les âmes au milieu des agitations, des affaires, des plaisirs ou de l'oisiveté du monde. C'est au travail qu'il les envoie, pour montrer que la vie chrétienne n'est point une vie de paresse et de dis-

sipation, et ce travail est des plus pénibles, la culture de la vigne. Et, en effet, depuis le péché d'origine, notre âme, comme la terre, ne rapporte plus de fruits que par une culture laborieuse et assidue. Cette parole : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, s'applique à l'esprit comme au corps, et il en coûte encore plus pour instruire l'homme que pour le nourrir. C'est le soir, au bout de la journée, quand le travail cesse, que se distribue la récompense. La nuit vient, a dit Jésus-Christ, où il n'est plus donné à personne de travailler. Ce qui veut dire qu'il n'y a plus rien à faire pour le salut après la mort, quand la nuit est venue. Mais jusqu'à la dernière heure on peut travailler utilement, et même jusqu'au dernier instant de la dernière heure, comme il arrive au repentir du pécheur et à sa conversion avant de rendre le dernier soupir. Le bon larron, qui a eu l'insigne bonheur de profiter le premier des mérites ineffables du sang de Jésus-Christ, a gagné le paradis au moment d'expirer. Quant à l'égalité de la récompense pour tous, bien qu'il n'y ait pas eu le même temps de travail, le père de famille, en donnant aux uns ce qu'il leur a promis, est bien le maître d'en accorder autant aux autres. Il est juste envers les premiers et charitable envers les seconds. Qui peut l'empêcher d'être généreux, s'il le veut? C'est la sphère de la miséricorde et de

l'amour qui est au-dessus de celle de la justice. D'ailleurs il y aurait encore à estimer la qualité du travail des uns et des autres. Il y a des âmes qui font plus pour le ciel en un moment que d'autres en des années. Ce sont sans doute celles des élus, dont il est dit qu'il sont peu nombreux, tandis que le nombre des appelés est grand. Ce qu'on peut aussi entendre des saints qui vont droit au ciel en sortant de ce monde, à cause de leur purification achevée sur la terre, et entrent ainsi immédiatement dans la gloire divine, sans avoir besoin de passer par le purgatoire.

PRATIQUE.

Quelle que soit l'heure à laquelle Dieu nous appelle à son service, hâtons-nous de répondre à son appel, qui pourrait ne pas se renouveler, si nous le négligions, et tâchons d'être de bons ouvriers, actifs, vigilants, consciencieux, afin de réparer par un travail assidu le temps perdu jusque-là et de mériter la récompense promise.

PRIÈRE.

O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, faites qu'avec le secours de votre grâce que je veux m'efforcer de mériter, je marche sur les traces de votre saint Apôtre, en renonçant à moi-même, en mortifiant mon corps et ses appétits, en tendant à la perfection par la pratique de toutes les vertus, afin que je puisse parvenir au séjour des bienheureux.

LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

ÉPITRE (2 aux Cor., XI, 19-33, et XII, 1-9)

Étant sages comme vous l'êtes, vous supportez sans peine ceux qui ne le sont pas. Car vous souffrez qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous pille, qu'on vous traite avec hauteur, qu'on vous frappe au visage. Je le dis à ma honte, nous leur avons été inférieurs de ce côté. Mais en quoi qu'ils osent se vanter, je l'ose aussi (pour parler peu sagement). Sont-ils Hébreux? je le suis; sont-ils Israélites? je le suis; de la race d'Abraham? je le suis; sont-ils ministres de Jésus-Christ? je parle comme un imprudent, je le suis plus qu'eux, ayant essuyé plus de traverses, plus d'incarcérations, plus de coups, plus de périls de mort. Cinq fois j'ai reçu des juifs trente-neuf coups de fouet. Trois fois j'ai été battu de verges, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait trois fois naufrage. J'ai été un jour et une nuit au fond de la mer. J'ai été

souvent en voyage, exposé à toutes sortes de dangers, danger sur les fleuves, danger des voleurs, de ceux de ma nation, des païens, au milieu des villes, dans la solitude, sur la mer, parmi les faux frères, dans les travaux et l'infortune, par des veilles multipliées, dans la faim et la soif, dans des jeûnes répétés, dans le froid et la nudité, et outre tous ces maux qui viennent du dehors, l'accablement des affaires que m'attire chaque jour la sollicitude de toutes les églises. Qui est faible, que je ne sois moi-même affaibli? Qui est scandalisé, sans que je brûle du désir de le secourir? S'il faut se glorifier, je me glorifierai de ma faiblesse. Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles, sait que je ne mens pas. A Damas celui qui commandait le pays pour le roi Arétas faisait garder la ville pour m'arrêter. Mais on me descendit par une fenêtre dans une corbeille le long de la muraille, et je me sauvai ainsi de ses mains. S'il faut se glorifier (il n'est pas avantageux de le faire), j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme en

Jésus-Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait). Et je sais que cet homme (dans son corps ou hors de son corps, je l'ignore, Dieu le sait), fut ravi en paradis et qu'il y entendit des paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis à un homme de parler. Je pourrrais me glorifier d'un tel homme ; mais, pour moi, je ne me glorifierai que dans ma faiblesse. Car, si je voulais me glorifier, ce ne serait point une folie de ma part, puisque je dirais la vérité. Mais je m'en abstiens de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend dire de moi. Aussi, pour que la grandeur de ces révélations ne m'exalte point, l'aiguillon de la chair m'a été donné comme un ange de Satan pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de me délivrer, et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. Je me glorifierai donc volontiers de mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi.

Qui de nous osera se plaindre de ses souffrances en face de celles de saint Paul, si généreusement exposées dans cette épître? Quel courage pour les subir et avec quelle grandeur d'âme, avec quelle simplicité il les raconte, parce qu'il dit la vérité même, et que d'ailleurs c'est la vertu de Jésus-Christ qui a tout fait en lui! Est-il possible d'accumuler plus d'épreuves, plus de dangers, plus de tribulations, plus de douleurs dans une seule vie ? Hélas! à la moindre contrariété de cœur ou d'esprit nous devenons tristes, découragés, et la plus légère souffrance du corps nous abat et nous déconcerte. Et cependant nous sommes chrétiens, disciples de Jésus-Christ, peut-être son ministre ou voué à son service, et nous lisons presque tous les jours le livre si pieux qui nous recommande de l'imiter et nous en indique les moyens! Prenons exemple et courage dans les paroles de l'Apôtre, afin de supporter au moins avec un peu de patience les peines et les ennuis de notre situation, si nous n'avons point l'avantage d'y trouver, comme lui, de la joie et de la gloire. C'est qu'en effet ceux-là seuls auront part au bonheur du Maître qui participeront à sa douleur; à sa gloire, qui à son ignominie. C'est pourquoi l'Apôtre raconte ensuite les grâces éclatantes qu'il a reçues, ses visions célestes, les révélations qui lui ont été faites, le ravissement de son âme au paradis, et il ne sait pas même si

son corps n'y a pas été transporté, enfin les paroles qu'il y a entendues et qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Puis après une si grande élévation, et pour qu'il n'en fût point exalté en lui-même, il avoue, afin de nous apprendre à ne point nous glorifier vainement des dons divins, qu'il a été abaissé, humilié dans sa chair après avoir été enlevé au ciel par son esprit, et qu'ainsi il a touché successivement à la plus haute sublimité et au plus profond abaissement. Lui qui a conversé avec les anges du ciel, il a été comme souffleté dans sa chair par un ange de Satan! Triste condition de l'homme! tant qu'il vit ici-bas au milieu de puissances contraires, qui se disputent le concours de sa volonté par leur influence sur les diverses parties de son être! Cet aveu de saint Paul, qui nous rappelle notre propre faiblesse, nous est cependant un encouragement au milieu des tentations du même genre auxquelles nous sommmes continuellement exposés. Il n'en n'est pas moins resté le grand apôtre pour les avoir subies comme le dernier des hommes, et si nous les repoussons comme lui par la grâce de Jésus-Christ qui nous est donnée pour les vaincre, comme lui aussi nous trouverons notre force dans notre faiblesse et la gloire dans notre ignominie. Mais pour cela il ne ne suffit point de demander à être préservé de la tentation. Il faut la combattre

vigoureusement avec le secours d'en haut et par tous moyens de la nature et de la grâce. C'est le bon combat dont l'Apôtre parle ailleurs, et dont personne n'est dispensé, parce qu'il est le but et l'épreuve de la vie actuelle. (2 *Tim.*, IV, 7.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, VIII, 4-15.

Comme le peuple s'assemblait en foule et s'empressait de sortir des villes pour aller trouver Jésus, il leur dit en parabole (Matth., XIII, 3; Marc, IV, 3) : Le semeur sortit pour semer son grain, et une partie du grain qu'il sema tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre, et le grain ayant levé se dessécha, parce qu'il n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba au milieu des épines, et les épines croissant avec la semence l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et quand le grain fut levé, il rendit cent pour un. En disant ceci il criait : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Et il leur dit :

Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais aux autres il n'est proposé qu'en parabole, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point (Isaïe, VI, 9). Or voici ce que veut dire cette parabole : la semence c'est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin désigne ceux qui l'entendent ; mais le diable vient ensuite, qui enlève la parole de leur cœur, de peur que leur foi ne les sauve. Ce qui tombe sur la pierre marque ceux qui, écoutant la parole, la reçoivent avec joie ; mais elle n'a pas de racines encore, parce qu'ils croient pour un temps et se retirent au moment de la tentation. Ce qui tombe parmi les épines indique ceux qui, ayant écouté la parole, s'en vont sans porter de fruit, parce qu'elle est étouffée en eux par les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie. Ce qui tombe dans la bonne terre figure ceux qui, écoutant la parole avec un cœur pur et sincère, la retiennent et portent des fruits dans la patience.

Dans l'explication de la parabole du grain de sénevé on a vu comment la parole de Dieu est une

semence spirituelle, qui porte en puissance en elle les vérités éternelles, que notre raison ne peut comprendre, et dont elle donne l'intelligence ou la conviction aux âmes bien disposées à la recevoir. L'évangile de ce jour nous représente, encore sous la forme parabolique, les obstacles qui s'opposent à ce développement de la divine semence. Il en indique trois principaux : l'endurcissement du cœur, la légèreté de l'esprit et les embarras du monde.

Le chemin battu par les pas des voyageurs représente les âmes remplies de l'esprit du monde et ouvertes à toutes les influences contraires à l'esprit de Dieu, qui les ferment à l'action de sa parole, quand elle les atteint. Ou elles n'ont jamais été pénétrées par les rayons de la foi, ou la foi de leur enfance a été étouffée par l'entraînement des passions; elles n'ont jamais eu ou elles ont perdu le sens du divin. La parole céleste, si elles l'écoutent, n'est donc reçue que dans l'entendement, ou elle n'est comprise que dans son sens littéral et interprétée d'une manière ou de l'autre par la raison propre selon les circonstances. Il n'en reste dans la mémoire que des notions obscures, des images fugitives, des mots incompris, que les distractions de chaque jour emportent, comme les oiseaux du ciel enlèvent la semence tombée sur la route. Pour rendre le ter-

rain de ce chemin à la culture, il faudrait l'ouvrir et le retourner par le fer, afin que le grain pût s'y attacher et y germer. Ainsi de ces âmes endurcies; elles ont besoin d'être déchirées, brisées et amollies par de grandes tribulations pour que la parole de Dieu puisse y prendre et y fructifier.

Les âmes légères reçoivent d'abord la parole avec joie; elles ont de la bonne volonté, mais peu de force et de persévérance. La parole leur plaît d'abord par sa vérité, par sa beauté, et comme elles désirent la perfection qu'elle annonce, elles s'empressent d'embrasser les moyens proposés; car elles sont pleines de zèle dans les commencements: d'où résultent de belles résolutions, de beaux désirs entretenus par l'espérance et les consolations. Cependant la parole divine devient exigeante; elle demande la réalisation successive de ce qu'on a résolu ou promis, une pratique sérieuse de tous les jours et non pas seulement des imaginations et des phrases. Elle impose par conséquent la lutte avec tous les obstacles : au dedans les instincts, les penchants, les habitudes à régler ou à détruire, les tentations toujours renaissantes à éviter ou à repousser; au dehors les difficultés de la position, des circonstances, des intérêts ou des volontés des autres. De là des mécomptes et le découragement, surtout dans les tribulations et la persécution, *in tentatione recedunt*, ils lâchent pied dans l'é-

preuve ; car la parole reçue seulement dans l'imagination n'a pas de racines dans la profondeur de l'âme, et comme le grain tombé dans une terre pierreuse où il n'y a point d'humidité, elle est bientôt desséchée par la chaleur du jour. C'est encore de la semence perdue.

Les embarras du siècle sont les épines et les ronces étouffant la parole divine qui a germé dans l'âme. Ce sont d'abord les sollicitudes de la vie, ou les agitations de l'homme pour se faire un état dans le monde, ou pour acquérir ce qui est utile ou agréable à la vie physique et sociale. On oublie trop souvent la fin dernière, ou la destination de l'homme céleste pour sa situation passagère ici-bas. On est tellement absorbé par l'observation des convenances et des exigences du monde, qu'on ne pense plus à ce qu'on doit à Dieu. Les soins de la vie matérielle empêchent de songer aux besoins de la vie spirituelle. C'est, en second lieu, l'illusion des richesses : illusion double, et par le bonheur qu'elles promettent sans le donner, et parce qu'elles nous échappent, quand nous y pensons le moins par la mort ou par un mauvais coup de fortune. On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. (Matth., VI, 24.) Donc, le cœur possédé par l'amour de la richesse n'a plus de goût que pour ce qui s'y rapporte, et les soucis qu'excitent en lui la passion de l'acquérir et le

soin de la conserver, étouffent les bonnes inspirations, les impressions et les mouvements de la grâce. Ce sont, en troisième lieu, les plaisirs de la terre : plaisirs des sens, plaisirs de la société, qui embarrassent le cœur en toutes sortes d'attraits inférieurs, et l'enveloppent d'un fourré d'épines où la vie spirituelle n'a plus l'air, la lumière et la nourriture qui lui sont nécessaires.

Enfin, la bonne terre qui rapporte au centuple désigne les âmes pleines de foi, d'espérance et d'amour, qui, cherchant Dieu par-dessus tout, écoutant sa parole avec avidité, la gardent en elles comme Marie, la repassent et la méditent sans cesse pour mieux la réaliser, et ainsi produisent des fruits abondants dans la patience du mal et l'accomplissement du bien. Elles sont la consolation de l'Église dans ses tribulations et le salut du monde. La pluie et la rosée du ciel les humecte, sa lumière les éclaire, son soleil les échauffe. C'est le champ béni du Seigneur où croissent, fleurissent et fructifient les semences de l'éternité, que la parole divine répand sur la terre.

PRATIQUE.

Écoutons la parole de Dieu avec attention et bonne volonté, afin que, n'étant point dévorée en notre esprit par les distractions, elle s'implante au fond de

notre âme pour y prendre racine. Gardons-la précieusement en nous, la cultivant par la méditation, pour qu'elle ne soit point étouffée par les embarras du siècle, et qu'elle rapporte du fruit dans la patience.

PRIÈRE.

Que votre grâce, ô mon Dieu, aussi efficace en moi qu'elle le fut en saint Paul, me rende ardent au travail, patient dans la tribulation, fort contre la tentation et zélé pour votre gloire, pour notre salut et celui de nos frères.

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

ÉPITRE (1 aux Cor., XII, 1-13).

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et posséderais toute science, et quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai la charité, cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est bonne. La charité n'est point envieuse, elle n'agit point témérairement, avec précipitation, elle ne s'enfle point. Elle n'est point ambitieuse; elle ne cherche point son intérêt propre; elle n'est point irritable; elle ne soupçonne point le mal; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais de la vérité. Elle supporte tout,

croit tout, espère tout, souffre tout. La charité ne finira jamais. Les prophéties n'auront plus lieu, les langues cesseront et la science sera détruite; car notre science est partielle et nos prophéties sont bornées. Mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai laissé tout ce qui tenait de l'enfant. Maintenant nous voyons par un miroir et en énigme; mais alors nous verrons face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie : alors je connaîtrai comme je suis connu. Or, trois choses subsistent à présent : la foi, l'espérance et la charité; mais la charité est la plus grande des trois.

Il faudrait une longue suite d'instructions pour commenter convenablement ce chapitre de saint Paul sur la nature et les qualités de la charité. Ici, où nous n'avons que quelques mots à dire, nous nous bornerons à faire remarquer ce qu'est et fait la charité en ce monde et dans l'autre. Ici-bas elle est le principe de tout bien véritable, et rien de ce

qui est moralement bon ne va à sa perfection sans elle. Dans l'éternité elle subsiste seule, et remplit tout de sa lumière, de son bonheur et de sa gloire. L'Apôtre montre d'abord que les dons les plus précieux, à savoir : la capacité de parler toutes les langues, même celle des anges, la prophétie, la science des mystères, la foi elle-même, et enfin la grandeur d'âme, qui emploie ses biens à nourrir les pauvres et expose même sa vie, n'ont ni sens ni vertu pour le salut, si la charité n'est au fond, c'est-à-dire si tout cela n'est animé par l'amour de Dieu, qui fait agir uniquement en vue de lui plaire et d'être utile au prochain. Sans cela, dit l'Apôtre, toutes ces belles choses ne servent de rien et je ne suis rien. En outre la charité, qui seule donne la vraie patience pour supporter et absorber le mal, et en même temps la véritable bonté qui désire par-dessus tout et opère le bien, nous préserve par son heureuse influence des vices, qui dépravent ordinairement les hommes et les mettent en guerre les uns avec les autres, à savoir : l'envie, la précipitation et la témérité à juger les autres, l'enflure de l'orgueil, le dédain, l'ambition, la recherche de ses propres intérêts, la susceptibilité, l'aigreur, la défiance et le soupçon, le plaisir de l'injustice faite aux autres. Saint Paul achève ce tableau par le trait le plus saillant de la charité, et qui n'appartient qu'à elle : *nunquam*

excidit, elle ne finira jamais, elle est éternelle. Seule elle subsistera quand tout le reste aura passé, même les choses les plus excellentes de ce monde, la foi et l'espérance; car on ne croit plus à ce qu'on voit, et dans la lumière de l'éternité il y aura une pleine évidence de ce que nous croyons dans les ténèbres de notre existence actuelle. L'âme participera à la science divine par la contemplation pleine de la vérité, et non plus par la vue partielle et énigmatique qu'elle en a aujourd'hui. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute que la science humaine sera abolie, et que les langues qui l'expriment cesseront. Il n'y aura plus qu'une langue, parce qu'il n'y aura plus qu'une science, la science divine, qui unira toutes les intelligences pures à Dieu et entre elles par l'amour. L'espérance s'évanouira avec la foi; car elle est à la volonté ce que celle-ci est à l'esprit. On n'espère plus ce qu'on possède, comme il n'y a plus lieu de croire à ce qu'on voit, et c'est pourquoi la prophétie, organe de la foi et mobile de l'espérance, disparaîtra avec elles. L'état actuel, si imparfait, est à la perfection de l'éternité ce que l'enfance est à l'âge adulte, où l'on quitte tout ce qui tient de l'enfant. L'humanité n'aura son complément qu'au ciel, quand elle verra Dieu face à face, le connaîtra comme elle en est connue, et l'aimera comme il aime : ce qui ne peut se réaliser que par

la charité, la seule chose nécessaire et qui ne passera pas.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XVIII, 31-43.

Jésus prit à part les douze apôtres et leur dit: Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant la fin de l'homme sera accompli; car il sera livré aux gentils, il sera moqué, flagellé, on lui crachera au visage; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela. C'était pour eux une énigme et ils n'entendaient rien de ce qu'il leur disait. Or, lorsqu'il s'approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis au bord du chemin et qui mendiait, entendant passer la foule, s'enquit de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait, et aussitôt il s'écria : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui précédaient Jésus le grondaient pour le faire taire; mais il criait encore plus fort : Fils de David ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant ordonna qu'on le lui amenât. Et quand il se fut approché, il lui

demanda : Que veux-tu que je te fasse? L'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie. Jésus lui dit : Vois, ta foi t'a sauvé. Et il vit au même instant et il le suivait en glorifiant Dieu. Ce que fit tout le peuple en voyant ce qui s'était passé.

Ce que Jésus-Christ disait à ses disciples en montant à Jérusalem, où il devait accomplir les prophéties par les douleurs de sa passion, l'Église nous l'annonce aujourd'hui de sa part. Elle nous invite à méditer dès ce jour les mystères de la passion, qu'elle célébrera dans quelques semaines, et auxquels elle veut que nous nous préparions par les exercices et les œuvres de la sainte Quarantaine. Mais souvent, hélas! nous ne la comprenons pas plus que les apôtres ne comprenaient leur maître, et nous sommes bien moins excusables : car pour nous il s'agit de faits accomplis en notre faveur, et dont nous possédons tous les avantages comme chrétiens, tandis que pour les premiers disciples c'était une prédication qui leur paraissait incroyable, à cause de la fausse opinion que les juifs se faisaient de l'avénement du Messie. En outre, habitués au langage parabolique du Maître, ils pouvaient penser qu'il en usait encore en ce moment. Cette illusion ne nous est pas possible. Nous savons très-bien que tout ce que

l'Église nous dit de la passion de Jésus-Christ est véritable, et que nous ne pouvons profiter de la rédemption et du salut qu'elle nous promet, qu'en participant aux souffrances de l'Homme-Dieu et en portant notre croix avec lui. Et cependant, loin de s'y préparer en ces jours qui précèdent le Carême, beaucoup prennent le contrepied de ce que l'Église demande, et prétendent se disposer aux exercices de la pénitence, l'abstinence, le jeûne, la prière et les œuvres de charité, par une surabondance dans le manger, dans le boire, dans la dissipation du luxe et des plaisirs de tout genre. Les chrétiens eux-mêmes se laissent aller plus ou moins à cette intempérance déplacée; tellement, que l'Église a établi en ces jours les prières des quarante heures avec l'exposition et l'adoration du saint Sacrement pour rappeler ses fidèles autour de Jésus-Christ, et faire amende honorable au Sauveur outragé de tant de manières pendant ce temps. Eh bien ! nous sommes si faibles dans notre foi, et si dominés par l'esprit du monde, qu'il nous arrive de participer à la fois à ces réjouissances intempestives et à ce qui doit leur servir de remède, ou au moins de compensation. Combien de chrétiens au sortir des prières des quarante heures, et après avoir reçu la bénédiction du saint Sacrement, prennent part, au moins par une vaine curiosité, soit au spectacle des mascarades

sur la voie publique, soit à des festins et des danses dans l'intérieur des familles. Nous ne parlons pas de ceux qui passent les nuits dans ces antres de désordre et de mensonge qu'on appelle des bals masqués. L'esprit du monde a les mains des harpies, il gâte tout ce qu'il touche. Il profane les jours les plus saints de l'année, en étalant à Paris sur la voie publique l'éclat nouveau de son luxe par la richesse ou l'élégance de ses équipages et de ses toilettes, et, pendant que l'Église prêche surtout le renoncement aux choses de la terre et à soi-même, en nous rappelant de toutes manières le sacrifice et la mort sanglante du Rédempteur, l'esprit du monde fait du plus triste et du plus saint des jours, où les iniquités de l'humanité ont été lavées dans le sang de la croix, la fête la plus solennelle de la vanité comme pour détruire en beaucoup d'âmes le bienfait de la Rédemption. Ainsi encore dans les classes inférieures le jour du Seigneur, qui doit être sanctifié par le culte divin, la prière, et le repos honnête du corps, est devenu pour les hommes sans foi, ou qui ne la suivent plus, un jour d'orgie ou de travail défendu. L'impiété a substitué le lundi au dimanche pour le repos nécessaire à l'homme, et ainsi elle se donne le double triomphe de violer le commandement de Dieu, en travaillant le dimanche sous le prétexte qu'elle a besoin de cela

pour vivre, et d'insulter à l'autorité divine en ne travaillant point le lundi à cause de la nécessité du repos. Elle n'a plus voulu du jour de repos accordé par le Créateur. Elle s'en est fait un à sa guise, qui n'est plus le jour du Seigneur, mais celui de Satan.

Heureux aveugle que sa foi a éclairé et sauvé! Il a crié vers Jésus-Christ avec confiance, malgré tous ceux qui voulaient le faire taire, et par sa persistance il a attiré sur lui le regard et la miséricorde du Sauveur. Que son exemple nous encourage! Comme lui nous sommes aveugles des yeux de l'esprit, et la preuve en est dans notre ignorance de tant de choses et surtout de celles qui importent le plus à notre véritable bien. Crions donc aussi avec foi vers Celui qui est la lumière du monde, et qui éclaire tout homme venant en ce monde. Les plus grands saints et les plus éclairés, saint Thomas par exemple, disaient qu'ils avaient plus appris au pied du crucifix et dans la prière que par les enseignements et les livres des hommes. Demandons la clarté de l'intelligence à Celui qui est la lumière éternelle, et que notre vif désir de voir cette divine lumière ne se laisse point arrêter, empêcher ni refroidir par ceux qui voudraient aussi nous imposer silence, c'est-à-dire par les savants ou les esprits forts du monde, qui prétendent atteindre la vérité par les seules lumières

de leur raison. Ne tenant aucun compte de leurs réclamations, de leurs moqueries ou de leurs invectives, crions toujours plus fort : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi; faites que je voie.

PRATIQUE.

Efforçons-nous de devenir des chrétiens sérieux, sincères, ayant le courage de notre foi et la pratiquant en esprit et en vérité. Ne nous laissons pas fasciner et entraîner par l'esprit du siècle, qui est toujours en opposition avec l'esprit de Jésus-Christ, afin que toutes nos actions soient animées par la charité décrite par saint Paul, et que nous attirions dans l'œil de notre intelligence la lumière céleste qui l'ouvre, et le rende capable de percevoir l'éternelle vérité.

PRIÈRE.

O Jésus, qui avez tant souffert pour nous, faites que par amour pour vous nous haïssions les plaisirs des sens, et que nous aimions la mortification et le crucifiement de la chair, afin que délivrés de l'aveuglement de l'esprit, nous vous connaissions toujours mieux, et que vous aimant de plus en plus nous méritions de vous posséder éternellement.

LE MERCREDI DES CENDRES.

LEÇON TIRÉE DU PROPHÈTE JOEL, II, 12 19.

Maintenant, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient et plein de miséricorde, et qu'il change le mal en bien. Qui sait s'il ne reviendra pas à vous pour vous pardonner, vous combler de ses bénédictions, afin que vous puissiez présenter au Seigneur vos sacrifices et vos offrandes? Sonnez de la trompette dans Sion, ordonnez un jeûne public, convoquez l'assemblée solennelle. Réunissez le peuple, purifiez-le, assemblez les vieillards, les enfants, même ceux qui sont à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial. Que les prêtres, ministres du Seigneur, pleurant entre le vestibule et l'autel, disent: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre

peuple, et ne laissez point tomber votre héritage dans l'opprobre sous la domination des nations. Les peuples diront-ils avec dérision : Où est leur Dieu? Le Seigneur a aimé sa terre, et il a épargné son peuple. Le Seigneur a parlé à son peuple et il lui a dit : Je vous enverrai du blé, du vin et de l'huile, et vous en serez rassasié, et je ne vous abandonnerai plus aux insultes des nations.

Les juifs, en leurs temps de pénitence ou de désolation, se couvraient d'un sac et répandaient des cendres sur leur tête. L'Église a conservé quelque chose de cette coutume, et en ce jour, qui ouvre la mortification du Carême par le jeûne et l'abstinence, elle répand aussi de la cendre sur le front de ses fidèles, en leur rappelant qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront en poussière. Ce qui ne s'entend proprement que du corps tiré du limon de la terre, et qui doit y rentrer par la mort. Néanmoins, l'homme tout entier est atteint par la mort, puisqu'en séparant les deux parties qui le composent, elle détruit l'intégrité de son existence ou l'œuvre de Dieu dans sa création : ce qui implique la nécessité d'une réintégration future ou de la résurrection.

Considérons en outre que la poussière humaine n'est point une poussière comme une autre. Ayant été unie à une âme immortelle par la communauté de la vie pour constituer la personne humaine, elle a participé à la nature et aux qualités de cette âme, comme l'âme elle-même a communiqué à ses propriétés; car le moi, expression de la personnalité de l'homme, s'applique au corps et à ses fonctions comme à l'âme et à ses opérations. Après la séparation des deux il doit donc rester dans ce corps séparé quelque chose de l'âme, qui en fait une poussière *sui generis*, une sorte de poussière sacrée, qui a été respectée dans tous les temps et chez tous les peuples.

Il y a plus. Le corps humain a participé à la régénération de l'âme par le baptême; car c'est à travers sa substance que l'Esprit-Saint a passé avec l'eau pour purifier l'âme de la tache originelle, la délivrer du péché et lui implanter la semence de la vie divine. La chair a encore participé aux bienfaits des autres sacrements, qui ont tous une partie matérielle justement à cause du corps, afin de pouvoir opérer par son intermédiaire sur l'âme qu'il enveloppe. Il a donc été arrosé des bénédictions d'en haut; il a mangé le pain du ciel, bu le sang de Jésus-Christ, et le Verbe incarné a daigné descendre en lui et y demeurer. Donc le corps a été pénétré comme l'âme des

vertus des sacrements, et comme en Jésus-Christ, la plénitude de la divinité a habité corporellement en lui. Il lui reste donc des vestiges de la régénération chrétienne, et plus il en aura conservé au milieu de la poussière commune où la mort l'a dissous, plus il aura de facilité à se rejoindre à son âme au grand jour de la résurrection, quand l'homme tout entier devra paraître devant le tribunal de Dieu pour la restauration complète de la justice et de la gloire divine.

Voilà pourquoi l'Église nous invite en ce temps de pénitence à mortifier notre corps par le jeûne, l'abstinence et la tempérance, afin que nous apprenions à combattre et à vaincre la concupiscence charnelle dont les instincts poussent les hommes aux excès, à l'impureté et à la corruption : ce qui souille et dégrade l'âme en la matérialisant, en l'animalisant, c'est-à-dire en la rendant l'esclave du corps qu'elle doit gouverner.

La cérémonie des cendres a donc pour fin de nous rappeler à la fois, que nous mourrons et que nous ressusciterons. Nous mourrons; car nous avons été formés de la poussière de la terre, où la malédiction attirée par le péché nous oblige à retourner; mais nous ressusciterons, parce que la poussière que nous sommes, et qui est partie intégrante de l'humanité, participe à l'immortalité de l'âme à laquelle elle a été unie par la vie, et dans

le chrétien à la vie même de Dieu par le corps de Jésus-Christ, dont tout homme régénéré par le baptême est devenu membre.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VI, 16-21.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme des hypocrites; car ils affectent de paraître avec un visage défait, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que vous jeûnez, et votre Père, qui voit ce qui est caché, vous le rendra. N'amassez point des trésors sur la terre où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les rongent, où il n'y a point de voleurs qui les prennent; car là où est notre trésor, là aussi est notre cœur.

Saint Augustin dit à ce sujet (*lib. II de Serm. Domini in monte, cap.* XII, *tom. IV*) : « Il est évi-

dent que ces préceptes tendent à diriger notre intention vers les joies intérieures, de peur qu'en cherchant notre récompense au dehors, nous ne devenions semblables aux hommes du siècle, et que nous ne perdions la promesse d'un bonheur d'autant plus solide et assuré qu'il sera plus au dedans, par lequel Dieu veut nous rendre conformes à l'image de son Fils. Il faut remarquer à ce propos qu'on peut mettre de la jactance, non-seulement dans l'éclat et la pompe des choses du corps, mais aussi dans la négligence et la saleté, et qu'alors cette jactance est d'autant plus dangereuse, qu'elle trompe par l'apparence du service de Dieu. En effet, celui qui se distingue par le soin excessif de son corps et de son vêtement, ou par l'éclat de ce qui l'entoure, est convaincu par là même d'être un amateur des pompes du siècle, et il ne trompe personne par l'image hypocrite de sa sainteté. Mais celui qui, faisant profession d'être chrétien, attire sur lui les regards des hommes par une affectation de malpropreté et de mauvaise tenue, quand il agit ainsi de sa volonté propre et sans nécessité, ne peut-on pas conjecturer, par le reste de sa conduite, s'il le fait par un vrai mépris d'un luxe superflu, ou par une secrète ambition. Car le Seigneur a recommandé de prendre garde aux loups cachés sous une peau de brebis. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, a-t-il dit. »

Après nous avoir montré dans cet évangile comment nous devons jeûner pour être agréables à Dieu et en retirer un fruit véritable, l'Église nous enseigne encore que nous devons en ce saint temps nous détacher des biens de la terre et de la gloire du monde. Les uns sont aussi périssables que l'autre, et la possession de tous les deux est toujours incertaine, pleine d'inquiétudes et en définitive ne mène à rien. Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Or le trésor de la volonté est ce qu'elle aime le plus, ce qu'elle désire par-dessus tout, ce qu'elle craint le plus de perdre si elle le possède; et le cœur, qui est la faculté d'aimer, se pose tout entier dans l'objet de son amour, et s'y absorbe. Faisons donc un retour sur nous-mêmes et sondons notre cœur. Où est-il placé maintenant? où tend-il par son désir le plus vif, ou autrement qu'aime-t-il de préférence et que s'estimerait-il heureux de posséder? Est-ce Dieu ou une créature? est-ce le ciel ou la terre? serait-ce la richesse, la puissance, la gloire, la volupté? Le degré de chaque âme dans la voie du perfectionnement est déterminé par la direction et la prédominance de son désir ou de son amour; car elle devient conforme à ce qu'elle aime et le cœur se fixe dans son trésor.

PRATIQUE.

Préparons dès ce moment notre résurrection future, d'un côté par les œuvres de pénitence qui purifient l'âme et le corps et les harmonisent; de l'autre par l'absorption fréquente du corps et du sang de Jésus-Christ, qui en se mêlant à notre être, y déposent des semences d'immortalité.

PRIÈRE.

Seigneur, accordez à vos fidèles la grâce d'entrer avec courage dans la pratique du saint jeûne du Carême, et d'en parcourir toute la carrière avec une dévotion et une persévérance que rien ne puisse troubler. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE (2 aux Cor., VI, 1-10).

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, car il dit : Je vous ai exaucé au temps favorable et je vous ai secouru au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable ; voici maintenant le jour du salut. Nous tâchons de ne donner à personne aucun scandale, afin que notre ministère ne soit point blâmé; mais nous nous montrons en toutes choses comme des ministres de Dieu par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les violences, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la longanimité, par la douceur, par une vraie charité dans l'Esprit-Saint, par la parole de vérité, par la vertu divine, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne ré-

putation, regardés comme des séducteurs quoique sincères, comme des inconnus quoique très-connus, comme toujours près de mourir et vivant néanmoins ; comme châtiés, mais non jusqu'à la mort, comme tristes et toujours dans la joie, comme pauvres et en enrichissant beaucoup, comme n'ayant rien et possédant tout.

La grâce de Dieu est comme la lumière du soleil, toujours prête à verser là où elle trouve accès. Mais comme le soleil aussi, elle a des époques où elle se donne avec plus d'abondance et d'efficacité. C'est ce qui fait la différence des saisons dans l'ordre physique, et la diversité des temps dans l'ordre moral et surnaturel. En certains jours il y a comme un redoublement de lumière et de chaleur dans l'action de la grâce, et la sainte Quarantaine, qui représente les quarante jours passés par Jésus-Christ au désert dans le jeûne et la prière, et aussi le temps qui a précédé sa passion et sa mort, est une de ces époques les plus fructueuses. Si nous participons aux mortifications du Sauveur, comme l'Église nous y invite en Carême, nous aurons aussi plus de part à ses mérites et aux bienfaits de sa rédemption. C'est pourquoi l'Apôtre nous exhorte à ne pas recevoir en vain le secours

d'en haut qui nous est accordé en ces jours salutaires.

Le reste de l'épître semble s'appliquer surtout aux ministres de l'Évangile, et néanmoins tous les fidèles peuvent en profiter, puisque le pasteur doit être le modèle et la règle du troupeau. Le prêtre doit éviter soigneusement de scandaliser personne, pour ne pas déconsidérer et discréditer son saint ministère, le caractère sacré et l'autorité dont il est revêtu étant toujours diminués par ses fautes ou ses faiblesses. Mais il faut que chaque chrétien prenne garde aussi de ne blesser la conscience de personne, afin de ne pas attirer le mépris ou la mauvaise volonté des hommes sur la religion qu'il professe, et dont le mal qu'il commet, ou même paraît commettre, peut affaiblir l'autorité et ternir l'éclat. Plus encore que la femme de César, le ministre de Dieu et le disciple de Jésus-Christ ne doivent point donner lieu au soupçon. C'est à Dieu, à sa parole, à sa sainte religion que remontent les scandales des chrétiens, et ainsi, en obscurcissant la gloire divine autant qu'il est en eux, ils risquent par leurs mauvais exemples d'entraîner des âmes à leur perte. Pesons donc chacun des mots de cette épître, indiquant les situations diverses où le prêtre et le fidèle peuvent se trouver et comment ils doivent s'y comporter, chacun à son degré, pour honorer son ministère

ou son titre de chrétien par la patience dans la souffrance, par l'exercice impartial de la justice, par l'annonce courageuse de la vérité, par la manifestation de la vertu de Dieu dans les œuvres, et enfin par la pratique d'une charité sincère, pleine de la richesse du ciel au milieu de la pauvreté de la terre, sans cesse tribulée, jamais abattue, toujours joyeuse dans les tristesses du monde, et possédant toutes choses, quoiqu'elle n'ait rien à elle.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, IV, 1-11.

Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim ensuite. Alors le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain. Jésus lui répondit : Il est écrit, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte et le plaçant sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : il vous a confié à ses anges et ils vous porteront

sur leurs mains, afin que votre pied ne heurte point contre la pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une haute montagne, et lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et le servirent.

Le Verbe divin, ayant assumé la nature humaine, a dû en subir toutes les misères, sauf le péché, et c'est pourquoi il a voulu passer par la tentation, en tant qu'homme, pour nous montrer la manière de la combattre et de la vaincre. (*Heb.*, IV, 13) Deux choses sont surtout à considérer ici : les précautions à prendre contre la tentation et la défense à lui opposer. La première précaution est de ne pas aller au-devant de la tentation, de ne point la chercher, mais d'en fuir les occasions pour ne combattre que celles qu'on ne peut éviter. C'est pourquoi il est dit que Jésus fut

conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté. En second lieu, il va dans la solitude pour y attendre l'épreuve : ce qui nous apprend à nous retirer, autant que possible, en nous-mêmes, dans le secret de notre âme par la prière et la méditation, même quand nous sommes obligés de vivre dans le monde, afin de ne point dissiper les forces de notre volonté par les distractions et le tumulte des plaisirs ou des affaires. Le jeûne de Jésus-Christ pendant quarante jours nous indique la troisième précaution, qui consiste à soumettre et à dominer la chair et ses appétits par le régime sévère de la mortification, qui produit le double effet d'affaiblir la tentation et de nous fortifier contre elle. Vient ensuite la tentation elle-même, qui est triple, d'après la parole de saint Jean (1 Jean, II, 16), suivant qu'elle excite la concupiscence de la chair, celle des yeux ou l'orgueil de la vie. La tentation de la sensualité est la plus grossière et la plus commune; elle cherche à nous entraîner au mal par les besoins de la vie du corps et l'attrait du plaisir attaché à leur satisfaction. Jésus la repousse en lui opposant la vie de l'esprit, la principale dans l'homme, et qui, demandant une autre nourriture, procure aussi des jouissances supérieures. La deuxième tentation est celle de l'orgueil, et le plus subtil, le plus mauvais est celui qui naît au sein même de la vertu qui s'exalte et

de la piété qui se fie en ses mérites. Le démon propose à Jésus d'exposer sa vie, dans la confiance que Dieu la sauvera par un miracle. C'est la fausse voie des choses extraordinaires, merveilleuses, particulières, où l'orgueil entraîne parfois des âmes pieuses, qui se croyant très-avancées dans la perfection, s'aventurent imprudemment pour elles ou pour d'autres, dans l'espoir d'un secours spécial. Mais Dieu nous a promis des grâces et non des miracles, et c'est le tenter que de nous jeter volontairement et inconsidérément dans le péril, sous le prétexte qu'il doit nous en retirer. Le démon tente Jésus en troisième lieu par la cupidité ou la concupiscence des yeux. C'est la puissance et la richesse de la terre excitant la convoitise du cœur, et l'éblouissant, le fascinant par leurs magnificences, en sorte qu'il se détourne de Dieu et de sa loi pour satisfaire à tout prix son ambition, son avarice ou sa prodigalité. Là où est votre trésor, là est votre cœur, et comme le charnel se fait un dieu de son ventre, l'ambitieux ou l'avare devient idolâtre du pouvoir ou de l'or. Dieu seul est adorable, répond Jésus-Christ, et on ne doit servir que lui. Les trois réponses du Sauveur au tentateur, toutes tirées de la parole divine, nous montrent qu'elle est l'arme la plus excellente pour combattre les tentations. C'est le glaive spirituel dont parle saint Paul, et qui est la pièce principale

de l'armure des chrétiens pour repousser les attaques de l'ennemi. (*Eph.*, VI, 17.)

PRATIQUE.

Prenons garde à deux choses également importantes : 1° à ne pas manquer les moments de la grâce, qui arrive et disparaît quand on y pense le moins ; 2° à ne pas abuser des grâces par notre négligence, notre imprudence, ou notre présomption : ce qui nous expose sans défense ou sans force aux tentations.

PRIÈRE.

O Dieu, qui purifiez votre Église par ce saint temps de Carême, qu'elle observe religieusement chaque année, faites que vos enfants s'efforcent d'obtenir par leurs bonnes œuvres les grâces nombreuses qu'ils vous demandent. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE (1 aux Thess., IV, 1-7).

Mes frères, nous vous prions et vous conjurons par le Seigneur Jésus, afin que, ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte que vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes je vous ai donnés de la part du Seigneur. Car la volonté de Dieu est que vous vous sanctifiiez, que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement et avec honneur, et non point dans la passion de la concupiscence, comme les gentils qui ne connaissent pas Dieu. Que personne ne fasse violence à son frère, ni ne le trompe en affaires, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme nous vous l'avons déjà dit. Car Dieu ne nous a point appelés à l'impureté mais à la sanctification.

La volonté de Dieu est que nous nous sanctifiions, que nous devenions des saints. Or la sainteté n'appartient qu'à Dieu, qui est trois fois saint dans son adorable Trinité, *sanctus*, *sanctus*, *sanctus Deus Sabaoth*. Le Père est saint, le Fils est saint, l'Esprit est saint, c'est-à-dire qu'en Dieu seul est le Bien souverain, sans mélange de ce qui n'est pas lui et par conséquent absolument pur. La créature ne peut donc devenir sainte que par son union avec Celui qui est la sainteté même, et plus elle lui est unie et conforme, plus elle est sanctifiée, en sorte qu'elle n'est tout à fait sainte que quand ce n'est plus elle qui vit, mais Dieu en elle. « Je ne vis plus, moi, dit saint Paul, mais Jésus-Christ en moi. » (*Gal.*, II, 29.) Or cela arrive dans l'homme, quand, recevant avec foi la parole de Dieu, il s'efforce de la réaliser pleinement dans sa vie, soit par sa pensée et ses discours qu'il tâche d'identifier avec la vérité, soit par ses actes et toute sa conduite dont il fait les instruments de la justice et du bien. Il n'agit plus alors par son esprit ni par sa volonté propres, mais l'esprit et la volonté de Dieu opèrent en lui; et alors il n'est plus entraîné par la concupiscence du corps ou la passion du désir charnel, comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire qu'il gouverne son corps par sa raison et n'est plus esclave des appétits grossiers : ce qui est le commencement de la sanctification par la tempérance et

la pureté. Puis inspiré par la justice, devant laquelle tous les hommes sont égaux, il rendra à chacun ce qui lui appartient sans se préférer à personne par l'amour partial de soi-même, ne voulant nuire au prochain ni par violence ni par ruse, ne lui faisant pas ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, ce qui est le premier degré de l'équité: puis faisant pour les autres ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui, deuxième degré de la justice; et enfin s'il veut s'élever de la justice à la charité, que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre avec la nature divine dont elle est la perfection, aimant le prochain comme soi d'abord, plus que soi ensuite, de l'amour même dont Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à donner la vie pour nous. Or il nous a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., V, 43.) Et ailleurs : « Celui-là aime bien qui donne sa vie pour ce qu'il aime. » (Jean, XV, 13.) Et encore : « Comme j'ai donné ma vie pour vous, ainsi devez-vous donner votre vie les uns pour les autres. » Là est le comble de la sainteté dans la créature, puisqu'elle efface entièrement sa personnalité pour ne plus laisser agir en elle et par elle que l'esprit divin, et se conformer pleinement à l'Homme-Dieu dans la vie et la mort du sacrifice. C'est pourquoi la vertu essentielle des saints, ou ce qui caractérise, suivant la parole de Notre-Seigneur, ses vrais disciples,

c'est le renoncement au monde et à soi-même, en prenant sa croix et la portant tous les jours avec joie à la suite du divin Maître. (Luc., IX, 23.)

EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XVII, 1-9.

Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux; son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. Il parlait encore lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance, écoutez-le. Les disciples, entendant ces paroles, tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approcha, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus et, pendant

qu'ils descendaient de la montagne, il leur recommanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts.

Comme le Seigneur a voulu par une vue de la majesté et de la splendeur du Fils de Dieu en sa personne fortifier la foi de ses principaux disciples, et exciter, soutenir leur courage par leur espérance, quand viendrait le temps de ses humiliations et de ses douleurs; ainsi l'Église dans la même intention nous donne au commencement du Carême le spectacle de la transfiguration du Sauveur, nous suggérant la pensée des avantages que nous en retirerons à notre tour, si nous participons aussi à ses souffrances par les œuvres de pénitence de la sainte Quarantaine. Elle nous fait entrevoir par la transfiguration de Jésus sur le Thabor la gloire de la résurrection qui dissipera les ténèbres de la mort et brisera les liens du tombeau.

La transfiguration du Sauveur sur la montagne fut une manifestation momentanée de sa divinité à travers la forme de l'humanité, qu'il a daigné revêtir. La lumière éternelle, dont il retenait le rayonnement depuis qu'il était descendu en ce monde, éclata tout d'un coup, illuminant son vi-

sage et ses vêtements, et l'entourant d'une nuée brillante. Il apparaît un instant comme le roi de gloire aux yeux éblouis de ses apôtres pour animer leur foi, et les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Il voulait leur donner une image, et par eux à tous les peuples, de la splendeur suprême à laquelle ils sont appelés. La vision éclatante du Thabor n'est que pour préparer et affermir la foi au sacrifice ignominieux du Golgotha. Quelle différence entre ces deux états du Sauveur! Ici environné de majesté et de splendeur, là dépouillé, défiguré, foulé aux pieds comme un ver de terre; proclamé par une voix du ciel le Fils bien-aimé du Père d'un côté; de l'autre, demandant avec un cri de douleur pourquoi son Père l'abandonne; aujourd'hui recevant les hommages des représentants de la loi et de la prophétie; sur la croix, exposé entre deux larrons à la risée et aux outrages de la multitude, et ses apôtres qui veulent rester avec lui sur le Thabor, à cause de sa gloire, l'abandonneront lâchement tout à l'heure dans son abaissement. Celui qui lui a montré le plus d'enthousiasme le reniera par trois fois. Et cependant il nous faut passer par le Calvaire pour arriver au Thabor; nul ne sera transfiguré avec Jésus, s'il ne souffre avec lui, et la participation à sa passion est la condition du partage de sa gloire.

La voix qui sort de la nuée déclare deux choses,

à savoir : que Jésus est le Fils bien-aimé de Dieu, et que nous devons l'écouter. Sa parole est la plénitude de la loi; elle est l'annonce de l'éternelle vérité, la bonne nouvelle ou l'Évangile du salut. Elle se fait entendre par l'enseignement de l'Église, qui en est le dépositaire et l'interprète, par la prédication de ses ministres, par les bonnes pensées qui nous viennent d'en haut, et enfin par le langage des événements et la force des choses. Partout et sous toutes les formes Jésus-Christ parle au cœur de son disciple, qui doit l'écouter avec piété, avec respect, avec amour, comme le Fils bien-aimé du Père, dans lequel il a mis toute sa complaisance. Alors Jésus lui dira comme à ses apôtres : Ne craignez point, car j'ai vaincu le monde. Vous êtes avec Celui qui peut seul vous protéger dans tous les dangers de l'âme et du corps, et la crainte de déplaire à Dieu, qui est le complément de la sagesse et de l'amour, vous préservera de toute autre crainte.

PRATIQUE.

Si nous aimons sincèrement Jésus-Christ, nous devons le suivre avec persévérance dans tous ses états, au Calvaire comme au Thabor, dans son ignominie comme dans sa gloire, dans ses souffrances et dans sa félicité. La piété, qui fuit la mortification et la douleur de la contrition ou du brisement du cœur

par le repentir, ne cherchant que les consolations et les douceurs, s'apprête de cruels mécomptes et ne persistera pas.

PRIÈRE.

Mon Dieu, préservez-moi du malheur de suivre l'exemple des païens et des mondains qui n'ont d'autre règle que leurs passions dont ils sont les esclaves, et accordez-moi la grâce d'honorer le nom de chrétien par la pureté du corps et de l'esprit et par la pratique des bonnes œuvres.

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE (aux Éphés., V, 1-9).

Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, à l'exemple de Jésus-Christ qui nous a aimés et s'est livré pour nous à Dieu en oblation et en hostie d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas même nommer parmi vous la fornication, l'impureté ni l'avarice, comme il convient à des saints. Qu'on n'y entende point de parole deshonnête, ni de sottise, ni de bouffonnerie, ce qui ne convient point à votre état, mais plutôt des actions de grâces. Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, qui est aussi un idolâtre, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu sur les enfants de la rébellion. N'ayez donc rien de commun avec eux. Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Sei-

gneur. Marchez comme des enfants de lumière. Or le fruit de la lumière est dans la bonté, la justice et la vérité.

Par ces paroles l'Apôtre nous appelle à l'imitation de Jésus-Christ, et il nous élève tout de suite à ce qu'il y a de plus haut, la pratique de la charité, qui n'est parfaite que si l'amour du prochain va jusqu'à nous sacrifier pour lui, comme le Fils de l'Homme s'est fait victime pour nous. Il ne s'agit donc plus ici seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais plus que soi, puisqu'on se dévoue pour lui. Mais pour y arriver il faut d'abord être affranchi des passions les plus grossières qui sortent de la concupiscence de la chair et attachent aux choses sensibles. L'Apôtre veut qu'elles ne soient plus même nommées parmi nous. Puis, l'impureté sous toutes les formes étant évitée dans les actions, ne plus se laisser aller aux désordres des discours. Point de paroles licencieuses, folles ou bouffonnes; point de cette grosse gaieté, qui émane de la sensualité et tend à satisfaire la nature inférieure par les éclats de son intempérance, comme il arrive souvent dans les festins du monde : ce qui convient si peu à la dignité chrétienne. Toutes ces choses ne sont point de l'esprit de Jésus-Christ, et n'ont rien à faire avec son

royaume. Enfin, comme la foi est le principe de la charité, ne pas la laisser ébranler en nous par de vaines conversations, qui jettent le doute dans l'esprit et la défiance dans le cœur. Fuyons les enfants de la séparation et de la révolte, objets de la colère divine. Demeurons fidèlement dans la lumière du ciel, c'est-à-dire attachés à la parole de Dieu, qui a dissipé les ténèbres de notre entendement, et montrons par les fruits de la lumière de nos œuvres, par la pureté de nos sentiments, la justice de nos actions et la vérité de nos discours, que nous avons passé des ténèbres à la lumière, et que la lumière est vivante et féconde en nous. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos*. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits. (Matth., VII, 20.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XI, 14-28.

Un jour Jésus chassa un démon qui était muet, et quand il eut chassé le démon, le muet parla et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : c'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. Et d'autres, pour le tenter, lui demandaient un prodige dans le ciel. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume

divisé contre lui-même sera détruit, et la maison tombera sur la maison. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il, puisque vous dites que je chasse les démons par Béelzebuth? Or, si je chasse les démons par Béelzebuth, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si je chasse les démons par le doigt de Dieu, c'est que le règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous. Quand l'homme fort et bien armé garde la porte de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort survient et le défait, il lui enlèvera toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribuera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va à travers des lieux arides, cherchant le repos, et n'en trouvant pas, il dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et y revenant il la trouve nettoyée et ornée. Alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants, et entrant dans cette maison ils y demeurent. Et le dernier

état de cet homme devient pire que le premier. Or il arriva que, pendant qu'il disait ces choses, une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées! Mais Jésus dit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent!

« Selon saint Matthieu, ce démoniaque, dit le vénérable Bède (*lib. IV, cap.* XLVIII, *in cap. XI, Luc.*), était non-seulement muet, mais aveugle, et guéri par notre Seigneur Jésus-Christ il parla et vit. Donc trois miracles ont été opérés à la fois dans le même homme : l'aveugle voit, le muet parle et le possédé est délivré du démon. C'est ce qui arrive tous les jours moralement dans la conversion de ceux qui croient. Le démon étant chassé de leur âme, ils voient la lumière de la foi, et alors leur langue est déliée et leur bouche s'ouvre pour chanter les louanges de Dieu. Quelques-uns de s'écrier : C'est au nom de Béelzebuth qu'il chasse le démon! Ce n'est point le peuple qui parle ainsi, mais des pharisiens et des scribes envieux et calomniateurs, comme les autres évangélistes l'attestent. Le peuple, qui semblait moins instruit, admirait toujours ce que faisait le Sei-

gneur. Les autres, au contraire, étaient toujours prêts à nier ou à interpréter en mauvaise part ce qu'ils ne pouvaient nier, comme si ces œuvres eussent été celles de l'esprit du mal et non de la puissance divine. D'autres pour le tenter lui demandaient un miracle dans l'aïr, comme de faire descendre le feu du ciel à la manière d'Élie, ou de faire retentir le tonnerre, briller la foudre ou tomber la pluie au milieu d'un temps serein, comme s'ils ne pouvaient pas aussi expliquer ces phénomènes à leur façon, et les attribuer à des accidents de l'atmosphère. O vous qui accusez de fausseté ce que vous voyez de vos yeux, ce que vous palpez avec la main, que feriez-vous donc des choses qui viendraient du ciel? Vous diriez certainement aussi que les mages d'Égypte ont opéré beaucoup de miracles de cette sorte. »

Ne dirait-on pas que ce passage du vénérable Bède a été écrit de nos jours et pour les savants détracteurs de l'Évangile et de ses miracles? Combien de ces esprits forts, comme on disait autrefois, ou de ces libres penseurs, comme on dit aujourd'hui, affirment qu'ils croiraient s'ils voyaient un miracle, auquel ils ne croiraient point en effet s'il frappait leur regard, cherchant aussitôt dans leur mauvaise volonté à l'expliquer de tout autre manière, justement pour n'y plus trouver rien de miraculeux. Ils ont horreur du surna-

turel qui confond leur orgueil et déconcerte leur science, et ils sont bien résolus à le nier partout où il se manifeste. Car il éclate encore aujourd'hui de toutes parts, et il se fait beaucoup de miracles dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Les guérisons merveilleuses ne manquent pas de nos jours, surtout dans les sanctuaires de la sainte Vierge, et très-souvent, touchées par la grâce divine qu'attirent une foi vive et de ferventes prières, des âmes aveugles, sourdes, et muettes, voient la lumière de Dieu, entendent sa parole, et se mettent à la parler. Des hommes, liés par Satan dans leur esprit et dans leur corps, sont délivrés soudainement de leurs afflictions physiques ou morales par un acte extraordinaire de la puissance d'en haut, excitée par l'intercession de la mère de Jésus-Christ ou des saints. Et les naturalistes, les matérialistes, les panthéistes ou les rationalistes de nos jours de nier aussi ces faits merveilleux, qui dérangent leurs systèmes, parce qu'ils supposent un pouvoir surnaturel auquel il faudrait obéir, ou, s'ils sont trop évidents, trop bien constatés pour être niés, ils les attribuent aussi à Béelzebuth, qui s'appelle aujourd'hui le magnétisme, le somnambulisme, l'hymnotisme, le spiritisme, les tables tournantes, ou autres choses de cette espèce.

PRATIQUE.

Puisque nous avons le bonheur d'être chrétiens, non-seulement de nom mais avec foi, prenons la ferme résolution de vivre désormais chrétiennement au milieu du monde, évitant soigneusement l'impureté dans nos actions et dans nos paroles, et ne cherchant plus à amuser les autres par les niaiseries et les bouffonneries, que le monde appelle de l'esprit, et qui ne sont que de la futilité. Tâchons d'acquérir le noble sérieux de la dignité chrétienne.

PRIÈRE.

O mon divin Jésus, vous qui m'avez affranchi de l'esclavage du démon, aidez-moi, je vous en supplie, à découvrir ses artifices, à braver la mauvaise honte qui m'empêcherait de confesser ma foi, et à rendre hommage à votre puissance, afin que mon âme voie chaque jour votre lumière plus clairement, entende mieux votre parole, et annonce plus courageusement votre sainte vérité.

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPITRE (aux Galates, IV, 22-41).

Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante est né selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre est né en vertu de la promesse. Ce qui est dit d'une manière allégorique; car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première établie sur le mont Sina, et qui n'engendre que pour la servitude, est figurée par Agar. Sina est en effet une montagne d'Arabie, qui représente la Jérusalem d'ici-bas, laquelle est esclave avec ses enfants, tandis que la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est notre mère, car il est écrit : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantez pas ; éclatez en cris de joie, vous qui ne devenez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un mari. » Nous sommes donc, mes Frères, les enfants de la promesse figurés par Isaac. Mais

comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, de même encore aujourd'hui. Or que dit l'Écriture : « Chassez la servante et son fils; car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. » Mes Frères, nous ne sommes point les enfants de la servante, mais ceux de la femme libre, et c'est Jésus-Christ qui nous a procuré cette liberté.

Les paroles de l'Apôtre s'appliquent encore aux hommes de nos jours, même parmi les chrétiens. Car comme les Galates, auxquels il écrivait, étaient portés à judaïser, c'est-à-dire à rentrer dans la servitude de la loi, ainsi aujourd'hui les chrétiens qui ont perdu la foi en Jésus-Christ, ou qui ne vivent plus dans son esprit, en arrivent à moins que les Galates, non plus à la servitude de la loi ancienne, mais à celle du corps et de ses passions. Alors l'homme naturel, qui avait été régénéré par le baptême, perd les fruits de sa renaissance spirituelle, et retombe par le péché dans la dégénérescence primitive. Son état devient pire que celui du juif, puisqu'il a rendu inutile par sa faute le bienfait divin, et est retourné à l'esclavage après avoir été affranchi par Jésus-Christ. Les deux filiations

continuent donc dans le monde à travers les siècles, celle de la chair et celle de l'esprit : les hommes qui vivent sous la loi du corps et dont l'âme est esclave de la concupiscence qui règne dans les membres, et ceux qui vivent de la foi en Jésus-Christ, dans sa justice et sa charité, en sorte que leur corps, discipliné et mortifié par l'esprit, en devient l'instrument docile et bien ordonné. Et encore aujourd'hui ces deux classes d'hommes sont dans une hostilité continuelle, comme le fils d'Agar avec celui de Sara, comme Ésaü et Jacob, comme la Jérusalem terrestre avec la Jérusalem céleste, comme la terre avec le ciel. C'est depuis le péché l'incessante collision de la chair avec l'esprit, ou de l'esprit du monde avec l'esprit de Dieu. Maintenant comme toujours l'esprit du monde persécute l'esprit de Dieu partout où il le rencontre, employant tous les moyens pour le chasser des âmes, des familles et des sociétés chrétiennes, et les ramener à la nature corrompue par le péché et au paganisme, ou à l'idolâtrie de soi-même et du monde. A quelle classe appartenons-nous par l'état de notre cœur, par la tendance de notre volonté, quoique nous soyions chrétiens par le baptême? C'est demander quel esprit nous anime, et où est notre desir. Qu'aimons-nous, que recherchons-nous de préférence? Est-ce la liberté de notre âme par Jésus-Christ, et en suivant fidèle-

ment sa doctrine et ses exemples, quoi qu'il nous en coûte, et au prix du combat contre la chair par le renoncement à soi, voie unique pour arriver à la Jérusalem céleste? Est-ce, au contraire, la chair avec ses joies, le monde avec ses pompes et ses œuvres, qui nous mettent en opposition avec Jésus-Christ et son Église, c'est-à-dire avec le règne de Dieu sur la terre? Là est la question de notre présent et de notre avenir, et c'est à notre conscience de la résoudre.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, VI, 1-15.

Jésus s'en alla ensuite au delà de la mer de Galilée, qui est la mer de Tibériade; et une grande multitude le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il faisait sur les malades. Alors Jésus monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est la fête du peuple, était proche. Jésus ayant levé les yeux, et voyant qu'une immense multitude venait à lui, dit à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce monde? » Il disait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il ferait. Philippe lui répondit : « Deux cents deniers ne suffiraient

pas pour donner un peu de pain à chacun. » Un de ses disciples, André frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus dit : « Faites-les asseoir. » Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Alors Jésus prit les pains, et, après qu'il eut rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et il leur donna de même du poisson, autant qu'ils en voulaient. Après qu'ils furent rasssasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne se perde. » Ils les ramassèrent et remplirent douze corbeilles des restes des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Ces hommes donc, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, ayant su qu'ils voulaient l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau sur la montagne tout seul.

Saint Augustin dit en expliquant ce passage : « Le gouvernement de l'univers est un miracle

plus grand que de rassasier cinq mille hommes avec cinq pains. Et cependant personne ne s'étonne du premier, tandis qu'on est dans l'admiration du second, non parce qu'il est plus merveilleux, mais parce qu'il est plus rare. Car, qui donne au monde entier sa nourriture, si ce n'est Celui qui fait sortir les moissons de quelques semences? Jésus a donc agi ici à la manière de Dieu ; il multiplie les cinq pains dans ses mains par la même puissance qui produit les moissons avec quelques grains. Or, cette puissance est dans la main du Christ ; car les cinq pains sont comme cinq semences, non confiées à la terre mais multipliées immédiatement par Celui qui a fait la terre. » (*S. August., tract.* 24 *in Joan.*)

On peut aussi voir dans ce miracle une préfiguration et comme une préparation du miracle plus grand encore par lequel Jésus a voulu nourrir ses disciples du pain du ciel, en leur donnant son corps à manger et son sang à boire : miracle qui est le complément de tous les autres, puisque le but de la mission du Sauveur étant de rendre à l'homme la vie divine perdue par sa faute, et la vie se réparant par la nourriture, c'est par l'aliment divin qu'il a restauré et comme recréé l'humanité régénérée, en la faisant participer de nouveau par l'eucharistie à la vie divine. Il y a même des circonstances semblables dans l'accomplissement des

deux miracles. Jésus commence des deux côtés par rendre grâces et par bénir le pain; puis il le multiplie de part et d'autre par sa puissance, partageant le pain matériel au peuple dans le désert et le pain céleste dans le Cénacle à ses apôtres, auxquels il transmet le pouvoir de multiplier le pain du ciel, qui est son corps, d'une manière indéfinie pour la nourriture et la vivification des âmes. En vérité, je vous le dis, celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui. (Jean, VI, 55.) Des deux côtés aussi se produit un effet analogue. La foi du peuple en Jésus-Christ est excitée par le miracle dont il vient d'être le témoin; ils le reconnaissent pour le prophète qui doit venir dans le monde, et ils veulent l'enlever pour le faire roi. D'autre part, la sainte eucharistie est la source la plus vive de la foi au Fils de Dieu, au Verbe incarné, au Dieu fait homme, et l'âme, qui s'en nourrit souvent, adore Jésus comme son Dieu, et le proclame le roi du ciel et de la terre. Le miracle de Cana, le premier que Jésus ait opéré, était déjà un symbole frappant du miracle eucharistique, duquel même il s'approchait davantage; car là aussi il y a eu transsubstantiation, ou changement de la substance de l'eau en celle du vin, comme dans l'eucharistie la substance du vin est changée en celle du sang du Christ, tandis qu'au désert la substance

du pain n'a pas été changée, mais seulement multipliée.

PRATIQUE.

Soyons des hommes libres, de cette liberté du ciel que le Rédempteur nous a acquise par son sang et qui nous a été rendue au baptême, pour combattre et détruire en nous et hors de nous l'ignoble tyrannie de la chair et le joug de Satan. Pour cela mangeons le pain des forts qui ravivera notre foi et fortifiera notre vertu.

PRIÈRE.

En vous remerciant de la grâce que vous m'avez faite de naître dans votre Église, ô mon divin Sauveur, je vous prie d'y ajouter celle de me rendre semblable à vous par le jeûne, par la prière, par la patience dans les persécutions et les adversités, afin que je mérite de recevoir un jour dans la Jérusalem céleste la récompense promise à ceux qui se conforment à votre esprit et marchent sur vos traces.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

ÉPITRE (aux Hébreux, IX, 11-15)

Jésus-Christ, le Pontife du siècle futur, étant venu dans le monde, est entré une seule fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie ordinaire ; et il y est entré non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui ont été souillés et purifient leur chair, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous rendre capables de servir le Dieu vivant. C'est pourquoi il est le médiateur du testament nouveau, afin que par la mort qu'il a soufferte pour ra-

cheter les prévarications commises sous le premier Testament, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel, dont la promesse leur a été faite.

En ce jour, appelé le dimanche de la Passion, parce que l'Église se prépare plus spécialement à célébrer l'anniversaire de la mort du Sauveur, et c'est pourquoi elle s'enveloppe de tous les signes du deuil et voile les crucifix, les statues et les tableaux, elle nous donne à lire ces paroles de saint Paul qui nous disent en substance la cause principale et l'efficacité du sacrifice de la croix. Le sacrifice ne peut s'opérer que par l'immolation d'une victime, et ses effets sont toujours en raison de la pureté et de la dignité de la victime. Le sang versé dans le sacrifice purifie en proportion de la vie offerte en expiation du péché. C'est pourquoi les sacrifices de la loi ancienne étaient impuissants à effacer le péché de l'homme et à laver la conscience souillée par une volonté pervertie, et par conséquent ils n'étaient que des préparations et des symboles du sacrifice véritable, qui pouvait seul expier l'iniquité des hommes par une immolation humaine, c'est-à-dire par l'oblation de la volonté s'immolant elle-même librement ou restituant par l'effusion de son sang toute sa vie à Dieu. C'est ce

qui s'est accompli sur la croix par le transpercement du Dieu fait homme, et la divinité ne s'était unie à l'humanité en la personne adorable de Jésus-Christ qu'à cette fin. Jésus est donc entré avec son propre sang, et non plus avec celui des animaux comme le grand prêtre de l'ancienne alliance, dans le tabernacle qui n'est point fait de main d'homme, dans ce vrai saint des saints, c'est-à-dire dans le ciel même, où il est monté au sortir du tombeau par sa propre vertu, emportant avec lui l'humanité purifiée, régénérée, transfigurée et réconciliée par lui avec son Père, puisqu'elle va siéger en lui à la droite du Père dans l'éternité. C'est de là qu'il nous appelle maintenant, attirant tout en haut comme il est écrit (Jean, XII, 34), par la vertu de la croix, qui est la porte unique du saint des saints, en sorte que nous ne pouvons entrer dans le royaume des cieux, qu'il nous a rouvert par le prix de son sang et en brisant le joug de la mort par sa mort, que si nous suivons ses traces sur le chemin de la croix, et renouvelons, autant qu'il dépend de nous, son sacrifice par notre participation aux douleurs de sa passion, achevant, comme dit saint Paul, en ce qui nous concerne ce qui manque encore aux souffrances du Rédempteur. (*Coloss.*, I, 24.)

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, VIII, 46-59.

Jésus disait au peuple : Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. C'est pourquoi vous ne l'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. Les juifs lui répondirent donc : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, un possédé du démon? Je ne suis point possédé du démon, reprit Jésus, mais j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire; un autre la cherchera et fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort pour toujours. Les juifs lui dirent donc : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, que les prophètes qui sont morts? Qui prétendez-vous être? Jésus leur répondit : Si je me glorifie

moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu. Et cependant vous ne l'avez point connu; mais pour moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a vu et il s'en est réjoui. Les juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût. A ces mots, ils prirent des pierres pour les lui jeter. Mais Jésus se cacha et sortit du temple.

« Mes très chers frères, dit le pape Grégoire, dans son homélie 18, considérez la mansuétude de Dieu qui, étant venu pour remettre les péchés, disait : Qui de vous me convaincra de péché? Il ne dédaigne point de montrer par des raisonnements qu'il n'est point un pécheur, lui qui pourrait justifier les pécheurs par sa puissance divine. Mais ce qu'il ajoute est terrible : Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. C'est pourquoi vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes point de Dieu. Si donc celui-là entend les paroles

de Dieu, qui est de Dieu, et si celui qui n'en est pas ne peut les entendre, que chacun rentre en soi pour voir s'il perçoit les paroles de Dieu par l'oreille de son cœur, et alors il comprendra d'où il est. La vérité commande d'aspirer à la patrie céleste, de dominer les désirs de la chair, de fuir la gloire du monde, de ne point convoiter le bien d'autrui et de donner le sien volontiers. Que chacun examine donc en lui-même si cette voix divine a prévalu dans son cœur, et il reconnaîtra s'il est de Dieu. Car il y en a quelques-uns qui ne daignent pas même entendre les commandements de Dieu par l'oreille du corps. Plusieurs les entendent matériellement, mais ne les embrassent point avec le désir du cœur. D'autres reçoivent volontiers les paroles divines, au point même qu'ils en sont touchés jusqu'aux larmes, mais après le temps des larmes ils retournent à l'iniquité. Ceux-là, à coup sûr, ne reçoivent point la parole de Dieu, qui négligent de la mettre en pratique dans leurs actions. Repassez donc toute votre vie, mes chers frères, et voyez si cet examen ne confirmerait pas cette terrible sentence, qui sort de la bouche de la vérité : Vous n'entendez point la parole divine, parce que vous n'êtes point de Dieu. »

Quel exemple nous offre ici Jésus-Christ de la manière de repousser des accusations fausses, in-

justes, passionnées! Les juifs l'attaquent avec fureur, avec mauvaise foi, comme toujours quand on cède à la passion qui a son parti pris contre la vérité. Aux injures dont ils l'accablent, l'appelant samaritain et possédé du démon, il répond par la simple négation du mensonge, par la pure affirmation du vrai, suivant ce qu'il avait recommandé à ses disciples : Ne jurez pas, mais dites simplement, cela est ou cela n'est pas. (Matth., V, 34.) Il affirme nettement qu'il est le Fils de Dieu, et le messie promis à Abraham, qui a vu son jour avec joie. Alors les juifs emploient le dernier argument de la colère, après les injures la violence, et ils veulent le lapider. Hélas! tout chrétiens que nous sommes et peut-être même dévots, supportons-nous mieux la contradiction dans l'occasion? L'opposition à nos désirs, à nos opinions, ne nous met elle point hors de nous? N'avons-nous point recours alors à toutes les mauvaises raisons du monde, quelquefois aux paroles amères, blessantes, aux allusions personnelles, bien près de l'injure si elles n'en sont pas, et enfin n'emploierions-nous pas aussi la violence pour nous débarrasser de la contradiction et des contradicteurs, si nous l'osions ou le pouvions? Contemplons en ce moment la placidité de Jésus-Christ en face de la fureur de ses ennemis et rougissons.

PRATIQUE.

Quand nous serons en butte à la calomnie, ou que aurons une injure à supporter, taisons-nous comme Jésus-Christ devant Pilate, en laissant à Dieu le soin de nous justifier ; ou s'il y a lieu de repousser le mensonge ou le mal, affirmons avec Jésus la simple vérite, disons : cela est ou cela n'est pas.

PRIÈRE.

Accordez-nous votre grâce, ô doux Jésus, afin que par le repentir de nos fautes et la pratique des bonnes œuvres, nous participions à vos souffrances et puissions parvenir à la possession de l'héritage éternel promis aux enfants de Dieu.

LE VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

LA COMPASSION

OU LES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

JUDITH, XIII, 22-25.

Alors tous adorant le Seigneur dirent à Judith : Le Seigneur vous a bénie, vous a fortifiée, et par vous, il a anéanti nos ennemis. Le Seigneur, le Dieu très-haut, vous a bénie au-dessus de toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel et la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête du chef de nos ennemis! Car il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que les hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer, parce que vous n'avez point épargné votre vie en voyant l'affliction extrême de votre peuple, mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine.

L'Église applique en ce jour à la sainte Vierge les paroles adressées par Ozias, le prince d'Israël, à Judith, qui vient de délivrer le peuple par la mort d'Holopherne. Il y a donc un certain rapport entre la situation de l'une et de l'autre, et l'acte courageux de Judith, si différent d'ailleurs par sa nature et par la manière dont il a été accompli de la conduite de Marie, peut être regardé comme une préfiguration de ce qu'a fait la sainte Vierge pour le salut du genre humain, et par conséquent pour la défaite du prince du mal, l'ennemi de Dieu et des hommes. En effet, Marie, en acceptant la maternité divine, a dévoué sa vie à toutes les douleurs qu'elle devait amener, comme le vieillard Siméon le lui a prédit par ces paroles : Votre âme sera transpercée par un glaive ; et de là la fête célébrée le vendredi après le dimanche de la passion, qui rappelle et vénère les sept douleurs de la sainte Vierge. Ainsi il peut lui être dit comme à Judith : Vous n'avez point craint d'exposer votre vie en voyant l'extrême affliction de votre peuple ; mais vous vous êtes présentée devant notre Dieu pour empêcher sa ruine. Et il a été dit à Marie, comme à Judith, qu'elle a été bénie plus que toutes les femmes de la terre. Elle-même dans son ravissement s'est écriée : toutes les générations m'appelleront bienheureuse. (Luc, I, 48.) Il a été dit à Judith : Les hommes, se souvenant

de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer : vous êtes bénie de votre Dieu dans toute la maison de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera à jamais glorifié en vous par tous les peuples qui entendront parler de votre nom.

Nous ne voyons nulle part quelles sont exactement les sept douleurs de la sainte Vierge. Peut-être le nombre sept est-il employé ici pour signifier l'abondance, de ses peines, ou bien, si l'on veut, les spécifier, on trouve vraiment dans la vie de Marie plus de douleurs qu'il n'en faut pour compléter ce nombre. On est réduit alors à choisir les principales, que désigne en effet la tradition. Ce sont : 1° l'affliction que Marie dut ressentir par la prophétie du saint vieillard Siméon, qui lui prédit avec la gloire de son fils les contradictions auxquelles il serait en butte, et tous les déchirements de cœur qu'elle en éprouverait; 2° la fuite en Égypte quand, sur l'avertissement de l'ange, la sainte famille fut obligée de quitter Nazareth et la Palestine, afin de sauver l'enfant Jésus de la persécution d'Hérode; 3° les angoisses qu'elle a ressenties en ne retrouvant point son fils qu'elle a cherché vainement à Jérusalem et dans les environs, la douleur d'une mère qui croit avoir perdu son enfant; 4° la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus, conduit garrotté devant le grand prêtre, devant Pilate, devant Hérode ! Quelle douleur pour

une mère qui connaît l'innocence de son fils, mais aussi la haine et l'iniquité de ses ennemis ! Puis son jugement et sa condamnation à mort avec toutes les violences et toutes les indignités qu'il a subies : souffleté, flagellé, conspué, foulé aux pieds comme un ver de terre; toutes ces tortures retentissent dans son cœur maternel, qui en est plus déchiré que le cœur même de son fils; 5° le portement de la croix sur la voie douloureuse qu'il arrose de ses sueurs et de son sang, et où, suivant la tradition, sa mère le rencontre dans une de ses défaillances; 6° le crucifiement dont Marie est le courageux témoin, bien que chaque coup de marteau qui enfonce un clou dans la chair de son fils lui brise le cœur; puis tout ce qu'elle ressent sous la croix inondée du sang de Jésus, et pendant qu'elle contemple ses plaies béantes et qu'elle entend le râle de son agonie, la dernière parole que Jésus lui adresse ainsi qu'à saint Jean, et qui lui donne un autre fils; 7° le côté de Jésus entr'ouvert par la lance du soldat, qui perce le cœur de sa mère, quand l'âme de son fils ne la sent plus; la déposition de la croix du corps de Jésus, qui l'enlève à ses regards maternels et à sa tendresse par l'ensevelissement ! Douleur immense et que Marie seule peut éprouver à ce degré, parce que, mère de Dieu et ayant l'intuition de ce qu'est son fils, elle est accablée par le contraste de tant de gloire et de

tant d'abaissement, d'un anéantissement si profond avec une puissance infinie. C'est pourquoi saint Bernard dit (*in serm. de duod. stell.*) : « Le martyre de la Vierge est décrit dans la prophétie de Siméon comme dans l'histoire de la passion du Sauveur; car tout ce qui a déchiré le chair de Jésus-Christ a traversé l'âme de sa mère. O bienheureuse mère! la pointe de la douleur a tellement percé votre cœur que nous pouvons à juste titre vous dire plus que martyre, parce qu'en vous le sentiment de la compassion a surpassé celui de la passion corporelle. »

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XIX, 25-26.

Cependant la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie-Madeleine se tenaient au pied de la croix. Jésus donc, ayant aperçu sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voici votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et dès ce moment le disciple la traita comme sa mère.

Puisque l'Église nous fait lire en ce jour cette parole de Jésus sur la croix adressée à sa mère, il

faut qu'elle la regarde comme une douleur pour la sainte Vierge, bien qu'elle témoigne de la tendre sollicitude du fils pour sa mère, qu'il remet en mourant aux mains de son disciple bien-aimé. Et aussi, saint Bernard s'écrie à l'endroit cité plus haut : « N'a-t-elle point été pour vous plus qu'un glaive, cette parole qui, en effet, a traversé votre cœur, descendant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit? Femme, voici votre fils! Oh! quel échange! Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur pour le seigneur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un homme pour un Dieu! » Mais la contre-partie de cette parole adressée à Jean, voici votre mère, a été à la fois un honneur et un immense bienfait pour le disciple chéri et ceux qu'il représente en cette circonstance; en sorte que là encore Marie, consentant à devenir la mère des hommes après avoir été la mère de Dieu, s'immole pour notre salut et devient victime de son amour. Elle devient en la personne de Jean la mère de tous les disciples fidèles comme lui, qui participeront par leur foi et par le baptême au bienfait de la régénération.

En effet, Marie est la mère des chrétiens à double titre : 1° comme la mère de Jésus-Christ qui nous a transmis la vie véritable, la vie même de Dieu, mère selon l'esprit; car c'est par elle que Celui qui

est la vie même a été donné à nos âmes; 2° mère même selon la nature et par la chair, mais selon la nature régénérée et par la chair glorifiée. Car, si nous sommes les frères de Jésus-Christ par l'opération de l'Esprit-Saint, par l'union de notre âme avec le Père en la personne adorable du Fils, nous le sommes aussi par l'humanité que Jésus a prise au sein de Marie, par son corps uni indissolublement à sa divinité, et dont nous sommes devenus les membres par le baptême, corps spirituel du nouvel Adam, qui est l'Église.

Marie est encore notre mère par la volonté expresse de Jésus-Christ mourant, par la dernière parole qu'il lui adresse du haut de sa croix et qui est comme son testament. Il dit à Marie en lui indiquant Jean : Voici votre fils; il dit à Jean : Voici votre mère. Or Jean représente ici tous les chrétiens fidèles, et Marie l'Église, que le Seigneur fonde spirituellement par cette parole, comme tout à l'heure il va l'établir mystiquement par l'eau et le sang qui sortiront de son côté entr'ouvert, sources des deux sacrements principaux, le baptême qui régénère les âmes, et l'eucharistie qui les nourrit.

Ainsi, nous avons au ciel une mère spirituelle, dont la tendresse ne nous manquera jamais, la mère de Jésus-Christ, qui est la mère des vivants à plus juste titre qu'Ève, puisqu'elle a donné à la terre Celui qui est la vie même, et par qui seulement

on vit pour l'éternité. Et ce que Marie a fait pour son divin fils sur la terre, l'Église, son représentant, le fait et le fera jusqu'à la fin des temps pour chaque chrétien. Elle l'enfante par le baptême; elle le nourrit du lait de sa doctrine et du pain des forts; elle l'élève pour le ciel par les soins maternels dont elle l'entoure, la direction qu'elle lui donne et les grâces qu'elle lui transmet. Et ce que fait l'Église, c'est Marie qui l'opère du haut du ciel, en union avec l'esprit de Jésus-Christ, qui sera avec son Église comme avec sa mère jusqu'à la consommation des siècles et dans l'éternité. Donc on ne peut pas aimer l'Église sans aimer la sainte Vierge, qui en est l'archétype, le modèle, et c'est pourquoi on l'invoque comme le canal de toutes les grâces qui s'y répandent, parce que Celui qui en est la source ou le principe nous a été donné par elle. C'est pourquoi ceux qui se séparent de l'Église en ne participant plus ni à sa foi ni à sa charité, comme une branche détachée du tronc n'en reçoit plus la séve, en protestant contre l'autorité de l'Église qu'ils repoussent, s'éloignent nécessairement de celle qu'elle représente, et ne lui rendent plus le culte qui lui est dû, parce qu'ils méconnaissent sa mission sublime et la grandeur comme la douceur de sa puissance.

PRATIQUE.

Au milieu de nos peines, si vives qu'elles soient, ayons devant les yeux les douleurs de Marie, la mère des douleurs, qui comme son divin fils n'a pu accomplir sa mission qu'à travers les souffrances. Et nous aussi, nous ne pourrons nous délivrer du mal et faire quelque bien sans être en butte aux contradictions, sans que notre cœur soit percé par le glaive. Unissons-nous donc avec saint Jean à la mère douloureuse au pied de la croix, pour participer comme lui à sa tendresse maternelle.

PRIÈRE.

O Jésus, qui pendant votre passion avez vu l'âme si douce de Marie, votre mère toujours vierge, traversée par le glaive de la douleur, accordez-nous la grâce, pendant que nous vénérons le déchirement de son cœur et ses souffrances, et par les mérites de tous les saints attachées fidèlement à la croix, de recueillir les heureux fruits de votre passion. Vous qui vivez et régnez, etc.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

L'ÉVANGILE A LA PROCESSION,

selon saint Matthieu, XXI, 1-9.

Lorsqu'ils approchaient de Jérusalem, étant arrivés à Bethphagé, à la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant: Allez au village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse attachée et son ânon avec elle. Détachez-les et amenez-les-moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera aller. Or tout cela s'est fait afin que cette parole du prophète fût accomplie : dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. (Isaïe, LXII, 11; Zacharie, IX, 9.) Les disciples allèrent donc et firent ce que Jésus leur avait ordonné.

Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, et les ayant couverts de leurs vêtements, ils le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit

ses vêtements sur le chemin ; d'autres coupaient des branches d'arbre et les jetaient sur son passage. Tous ceux qui le précédaient et tous ceux qui le suivaient criaient : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !

Les deux disciples que Notre-Seigneur envoie chercher l'ânesse et l'ânon, dont il doit se servir pour faire son entrée à Jérusalem, vont droit à la place indiquée, et exécutent exactement ce qui leur a été dit sans réflexion aucune ni sans retard. Et cependant la commission pouvait leur sembler singulière et même peu agréable, ne sachant point comment ils seraient reçus. Le maître de ces animaux, de son côté, qui aurait pu refuser leur service, ou s'inquiéter de ce que deviendraient ses bêtes, les laisse aller aussitôt qu'on lui dit que le Seigneur en a besoin. Prenons exemple sur leur soumission et leur confiance. Que de fois nous connaissons la volonté divine, et cependant nous ne l'exécutons pas. Nous trouvons toujours des raisons pour nous en dispenser, ou au moins pour différer, et il semble que la loi soit faite pour tout le monde, sauf pour nous, dont la position à cet égard nous semble exceptionnelle. Ou bien, si nous nous décidons à faire, nous faisons lente-

ment, partiellement, en y mettant du nôtre le plus que nous pouvons, pour faire prévaloir, au moins indirectement, notre manière de voir, notre volonté propre, ou accommoder le commandement divin avec ce que nous désirons. Quand nous n'osons point ne pas faire, nous faisons mal.

En second lieu, il y a encore ici l'accomplissement d'une prophétie, et d'une prophétie de détail qui avait prédit comment le Messie entrerait triomphalement à Jérusalem, comme aussi presque tous les faits de sa passion sont annoncés ou décrits dans les Psaumes et dans Isaïe. Ce qui ne peut être rapporté qu'à l'Esprit-Saint, préparant longtemps à l'avance ce qu'il veut opérer pour le salut des hommes, et notre foi est singulièrement fortifiée par la comparaison de la prédiction, si antérieure aux événements qu'elle annonce, avec la réalité.

La prophétie annonçait Jésus-Christ comme le roi de Sion, qui vient à elle plein de douceur. Le Messie est souvent désigné par les prophètes sous le titre de Roi, et c'est ce qui a trompé les juifs charnels, qui croyaient qu'il serait un grand monarque, puissant par sa sagesse et par ses armes, qui triompherait de toutes les nations, y rétablirait la loi de Dieu, et les soumettrait toutes à son peuple. Ils n'ont jamais compris le royaume spirituel que le Sauveur a fondé sur

la terre en instituant son Église, et qui est en effet le plus grand empire du monde, puisqu'il a attiré et conquis des hommes de toutes les nations, et s'étend avec la parole divine jusqu'aux extrémités du globe. C'est pourquoi on l'appelle *universel* ou *catholique*. C'est en outre un empire de douceur, de mansuétude, et de liberté, puisqu'on y entre de bonne volonté, avec foi, par conviction et sans aucun moyen de coaction ni de contrainte C'est l'accomplissement de la prophétie qui annonce un roi plein de douceur.

En troisième lieu, tout en contemplant le triomphe de Jésus-Christ au milieu de ce peuple qui l'accompagne de ses jubilations et de ses louanges, et jonche sa route de palmes, de fleurs et même de ses vêtements, tout en nous écriant avec lui : Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, n'oublions pas que cinq jours plus tard ce même peuple, trompé et retourné par les princes des prêtres et les docteurs de la loi, qui en font un instrument de leur haine et de leur vengeance, le suivra aussi au tribunal de Pilate en criant de toute sa force et à plusieurs reprises : *Tolle eum, crucifigatur*, tuez-le, qu'il soit crucifié. Jésus n'est troublé ni par ces chants de triomphe ni par ces cris de mort. Il connaît le peuple, parce qu'il sait ce qu'il y a dans l'homme (Jean, II, 25), et son exemple nous apprend en ces deux

cas à ne point nous laisser influencer par les opinions ou les passions humaines, si changeantes et si contradictoires, accomplissant droitement et avec courage ce que Dieu demande de nous, quelle que soit la bonne ou la mauvaise volonté des hommes et quoi qu'il arrive.

ÉPITRE (aux Philipp., II, 5-11).

Mes Frères, ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, lui qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu. Cependant il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature du serviteur, se rendant semblable aux hommes, et paraissant un homme dans tout son extérieur. Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père.

L'Église, qui nous fait lire aujourd'hui la passion de Notre-Seigneur, nous avertit par les paroles de saint Paul d'entrer dans les sentiments qui l'ont amenée, afin de nous préparer convenablement aux mystères de la grande semaine. Ces sentiments sont l'humilité et l'abnégation, par lesquelles seulement peuvent être combattues et détruites les deux causes du crime et de la chute de l'homme, l'orgueil et l'égoïsme. C'est parce que l'humanité s'était exaltée jusqu'à vouloir se mettre à la place de la divinité, que le Fils de Dieu, daignant s'offrir en victime pour elle et se substituer au coupable dans l'expiation réclamée par l'imprescriptible justice, s'est abaissé, et comme dit saint Paul (*Philip.*, II, 7), anéanti jusqu'à se faire homme. L'excès de l'exaltation a amené cet excès d'abaissement. C'est parce que l'homme, ingrat et rebelle, s'est aimé plus que Dieu par l'idolâtrie de lui-même, que le Rédempteur devait se renoncer complétement pour restituer à fond l'humanité à son créateur. L'Incarnation et le crucifiement sont le commencement et la fin de l'immolation réparatrice, ou l'anéantissement volontaire du Dieu fait homme pour racheter les hommes. Mais le sacrifice du Sauveur ne nous profitera que si nous y participons volontairement par l'humiliation d notre esprit, par le renoncement de notre volonté propre, par l'abandon de toute notre personne.

C'est pourquoi on n'est véritablement le disciple du Fils qu'en renonçant au monde et à soi-même, en prenant sa croix volontiers et en la portant tous les jours sur la voie douloureuse et jusqu'au Calvaire. Oh ! qu'il en coûte à la nature de mortifier sans cesse, non pas seulement sa chair et ses appétits, mais la vanité de sa raison et l'orgueil de sa volonté en acceptant les contradictions et les traverses jusqu'à obéir à tous les autres et les croire, comme le veut l'Apôtre, meilleurs que soi. Combien il nous en coûte de mettre en arrière notre avantage, notre gloire, notre plaisir, pour exercer la charité et même la simple justice, tant nous sommes portés par les suites du péché à nous aimer et nous estimer par-dessus tout. C'est un crucifiement de la nature pervertie dans ses instincts, ses penchants, sa sensibilité, sa raison, sa volonté. Il faut que l'homme du péché meure dans son corps et dans son esprit, dans toutes les puissances de son existence viciée, par l'effet même de sa volonté régénérée et soutenue par la grâce de Jésus-Christ; et alors c'est aussi au sortir de la mort, et du tombeau où il est entré par la croix, qu'il reprend une autre vie, devient une nouvelle créature, ayant part à la gloire et au bonheur du ressuscité, comme il a participé aux ignominies et aux angoisses de sa mort. L'exaltation primitive de la

nature humaine ayant causé sa chute, elle ne pouvait se relever que par son anéantissement volontaire en Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'immolation sur l'autel de la croix.

PRATIQUE.

Comment puis-je porter mon regard sur le crucifix sans renoncer à la vanité de mon esprit, à l'orgueil de ma volonté, pour embrasser l'obéissance et l'humilité, qui peuvent seules me réconcilier avec Dieu et m'attirer son amour.

PRIÈRE.

Dieu tout puissant et éternel, qui pour donner à l'homme un modèle à imiter, avez voulu que votre Fils se revêtit de notre chair et souffrît le supplice de la croix, faites qu'instruits par sa patience nous méritions d'avoir part à sa résurrection. Par Jésus-Christ, etc.

LE JEUDI SAINT.

ÉPITRE (1 aux Cor., XI, 20-32).

Vous réunir comme vous le faites, ce n'est plus manger la cène du Seigneur; car chacun se hâte de manger ce qu'il a apporté, et ainsi l'un n'a rien à manger et l'autre s'enivre. N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et y manger? ou méprisez-vous l'Église de Dieu, et voulez faire honte à ceux qui sont pauvres? Que vous dirai-je? vous louerai-je? Non, je ne vous en loue pas. Car c'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné, savoir que le Seigneur Jésus, la nuit même où il a été livré, prit du pain, et ayant rendu grâces le rompit et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il dit : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang; toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et

que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de ce calice. Car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs sont morts. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas ainsi jugés par Dieu. Mais lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde.

Le Seigneur a institué la sainte eucharistie la veille de sa mort, donc en la dernière cène qu'il fit avec ses disciples. C'est comme son testament qu'il leur laisse avec les paroles sacramentelles de l'institution, le testament de la nouvelle alliance par lequel il se donne ou se lègue lui-même à ses apôtres et à tous ceux qui croiront en lui par leur

parole jusqu'à la fin du monde. Il leur donne son corps auquel le pain est changé par la vertu de la consécration; il leur donne son sang par la transsubtantiation du vin, le sang de l'alliance nouvelle, et dans cet ineffable sacrement il assure l'accomplissement de sa promesse à ses disciples, qu'il sera avec ceux, présent parmi eux, jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi a été établi sa présence réelle et perpétuelle au saint autel et dans le tabernacle. Dieu a fixé sa résidence personnelle au milieu des hommes : *ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* (*Apoc.*, XXI, 3.)

Cependant il ne s'est pas contenté d'habiter perpétuellement dans l'Église pour l'assister de son esprit et la remplir de ses vertus par l'effusion de sa grâce dans les sacrements, il s'est encore livré en nourriture aux fidèles pour s'unir à eux de la manière la plus intime en leur communiquant sa propre vie par la manducation de son corps divin et l'absorption de son sang adorable. C'est pourquoi pénétrés dans toutes les parties de leur existence par les vertus du Dieu fait homme, leur chair par sa chair, leur sang par son sang, leur esprit par son esprit, leur cœur par son cœur, et enfin leur humanité par la plénitude de sa divinité, ils deviennent un avec lui tant qu'il réside en eux, et cette grâce immense n'est encore qu'une ébauche de la gloire qu'ils auront

un jour de lui être indissolublement unis dans l'éternité. Enfin, par l'admirable sacrement, qui transmet l'aliment divin, la vie divine à chaque fidèle, tous, participant à la même nourriture, à la même vie, sont unis entre eux par celui qui se donne ensemble à chacun, et ainsi ils forment un même corps mystique, qui est l'Église, dont le cœur de Jésus est le centre et dont tous les chrétiens sont les membres. Le baptême les y engendre et la sainte communion les y nourrit par la circulation et l'absorption du sang émané de ce cœur divin, et l'assimilation de sa chair ou de son corps qui est le pain descendu du ciel. C'est pourquoi l'Église prescrit à ses enfants de communier au moins une fois dans l'année, à l'époque solennelle de la mort du Sauveur, pour que chaque âme, purifiée de ses péchés, renouvelle son alliance vivante avec Dieu en mangeant le corps et en buvant le sang de l'Homme-Dieu, et se retrempe ainsi dans la vie du ciel, qui unit les hommes à Dieu et entre eux par la foi et l'espérance dans le temps, et par la charité toujours.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XIII, 1-15.

Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à

son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas fils de Simon Iscariote de le trahir, Jésus, qui savait que son Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il s'en retournerait à Dieu, se leva de table, ôta ses vêtements, et ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon Pierre; mais Pierre lui dit : Vous, Seigneur, me laver les pieds ! Jésus lui répondit : Vous ne savez point maintenant ce que je fais, mais vous le saurez dans la suite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Si je ne vous les lave, reprit Jésus, vous n'aurez point de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds, car il est propre par tout le reste de son corps. Et vous aussi, vous êtes purs, mais non pas tous ;

car il savait quel était celui qui devait le trahir. C'est pourquoi il dit : vous n'êtes point tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds et repris ses vêtements, s'étant remis à table il leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous avez raison; je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous en ai donné l'exemple, afin que vous fassiez les uns pour les autres ce que j'ai fait pour vous.

Jésus nous offre ici l'exemple de la plus profonde humilité et de la charité la plus vive. *Cœpit facere et docere*, est-il dit aux Actes des apôtres (*Act.* I, 1), il a toujours commencé par faire lui-même et ensuite il a enseigné. Le fait rapporté par l'évangile d'aujourd'hui est encore une confirmation de la parole de saint Paul « lui qui avait en lui la nature divine, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme du serviteur. » (*Philip.*, II, 7.) Il a revêtu la nature humaine pour la guérir et la sauver en lavant ses iniquités dans son sang. Ici il remplit la fonction la plus humble, celle du serviteur qui lave les pieds de son maître, et cependant

c'est lui qui est le Maître et le Seigneur; ce qui réalise la parole par laquelle il a recommandé à ses disciples de se servir les uns les autres. Le Fils de l'Homme, leur dit-il, est venu pour servir et non pour commander. C'est pourquoi le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le chef de l'Église universelle, celui qui est revêtu du caractère le plus sacré et de l'autorité la plus haute, s'appelle avec raison, d'après la parole du divin Maître, le serviteur des serviteurs, *servus servorum*. Depuis Jésus-Christ régner c'est servir, et le pouvoir n'est vraiment légitime que s'il agit pour le bien de ceux qu'il gouverne. Aussi, le Seigneur, quand il a terminé son humble ministère, recommande à ses disciples de faire entre eux ce qu'il vient de faire pour eux, de se laver mutuellement les pieds, c'est-à-dire de se rendre les uns aux autres les services les plus humbles dans la vie commune, sans craindre de s'abaisser ni de blesser la délicatesse de la nature. C'est là que se montre la charité, qui, foulant aux pieds la vanité et la répugnance de la chair, s'adonne au service des pauvres, au soin des malades, à la visite des prisonniers, à l'éducation des enfants, à toutes les œuvres qui la mettent aux pieds de l'humanité déchue et souffrante, pour en laver les impuretés et en soulager les misères. Cette parole peut encore se rapporter au pardon réciproque des offenses, même, et sur-

tout, quand on croit avoir pour soi la raison et la justice ; car alors, comme Jésus l'a fait, on ôte le vêtement de sa dignité propre, on s'entoure du linge de la charité, avec lequel en essuie et prend sur soi les fautes des autres.

Saint Augustin (*tract.* 55 *in Joan.*) indique à ce passage un sens mystique. Jésus ôtant son vêtement signifie l'anéantissement du Fils de Dieu, qui semble se dépouiller de sa gloire en se faisant homme. Le linge dont il s'entoure est la forme du serviteur qu'il a acceptée. L'eau versée dans un bassin pour laver les pieds de ses disciples est le sang qu'il a répandu sur la terre pour détruire l'impureté du péché. Il a essuyé avec ce linge les pieds qu'il avait lavés, c'est-à-dire que par la chair dont il s'est revêtu il a affermi les pieds des évangélistes. En prenant la forme du serviteur il n'a point déposé ce qu'il avait, mais il a reçu ce qu'il n'avait pas. Il a été dépouillé de ses vêtements pour être crucifié, mort il a été enveloppé de linges, et toute sa passion a servi à nous laver. Puis la purification de notre rédemption étant accomplie mystiquement par l'effusion de son sang, il a repris ses vêtements le troisième jour par sa résurrection, en sortant du tombeau revêtu du même corps transfiguré, et il est monté au ciel, où il est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Rien n'empêche d'adopter à la fois ces deux sens, qui se confirment l'un l'autre, l'exemple et la leçon d'humble charité donnée par le Sauveur à ses apôtres étant la préfiguration du sacrifice de la croix qui s'accomplira le lendemain, et dont cette dernière purification les rend capables de profiter en effaçant les taches les plus extérieures de ceux qui étaient déjà purs. Ce qui semble expliquer pourquoi Notre-Seigneur a choisi ce moment pour laver les pieds de ses apôtres.

PRATIQUE.

Servons-nous les uns les autres, comme le Sauveur nous a servis. Ne dédaignons aucun office, si bas qu'il paraisse, pour être utile à nos frères; mettons-nous à leur disposition par la charité et pour les services les plus répugnants, à l'exemple de Jésus, qui a voulu laver les pieds de ses disciples, pour nous apprendre à la fois à être humbles et charitables.

PRIÈRE.

O Dieu, de qui Judas a reçu la punition de son crime et le bon larron la récompense de sa foi, daignez nous traiter avec miséricorde, afin que, comme notre Seigneur Jésus-Christ dans sa passion a rendu à chacun selon son mérite, il nous accorde aussi, après nous avoir dépouillés du vieil homme, la grâce de la résurrection ; lui qui, étant Dieu, vit et règne, etc.

LE VENDREDI SAINT.

Après avoir lu la Passion de Notre-Seigneur et adoré la croix ou plutôt le Crucifié qui a sauvé le monde, contemplons le divin Rédempteur dans les moments les plus terribles de ses souffrances; et en voyant comment il les a supportées, revenons sur nous-mêmes pour reconnaître notre faiblesse, et combien nous avons besoin de sa grâce pour le suivre dans la voie où il nous invite à marcher à sa suite, si nous voulons vraiment être ses disciples; car il a dit : Que celui qui veut être mon disciple renonce à lui-même, prenne sa croix et me suive.

Considérons d'abord Jésus au jardin des Oliviers, dans la grotte de Géthsémani, en face du calice de nos iniquités qu'il doit boire jusqu'à la lie pour les expier à notre place et satisfaire à la justice divine outragée par notre révolte et notre ingratitude. Toute sa passion est virtuellement dans l'horrible agonie qu'il subit en ce moment, ou dans la lutte de la nature humaine contre l'affreuse mort qu'il lui faut accepter en tant que victime volontaire, pour racheter l'humanité coupable. L'angoisse du Fils de l'Homme, accablé d'une

tristesse mortelle qui le remplit de crainte et d'horreur, est tellement violente qu'elle le couvre d'une sueur de sang, et cependant tout en demandant par trois fois que ce calice s'éloigne de lui, s'il est possible, par trois fois aussi il l'accepte, disant : Qu'il en soit ce que vous voulez et non ce que je veux. Et nous, où en sommes-nous devant le moindre sacrifice, non pas seulement en faveur des autres et pour leur épargner une peine ou leur procurer un bien, mais même pour accomplir notre devoir et résister à un penchant, à un désir, à une mauvaise habitude. Que de raisons ou de prétextes pour éviter dans ces cas, non pas la mort ou une grande douleur, mais même la plus petite peine ou l'ennui le plus ordinaire. Nous disons souvent que nous ne cherchons que la volonté de Dieu, et quand elle se présente, nous ne voulons pas la voir, si elle nous contrarie, ou nous tâchons de lui échapper d'une manière ou de l'autre, afin de faire ce que nous voulons, ou au moins de ne pas faire ce que nous ne voulons pas.

Regardons Jésus en face de Judas, devant la trahison et la perfidie. Ami, lui dit-il, qu'êtes-vous venu faire ici ? Et il souffre que le misérable applique ses lèvres sur les siennes, il subit avec douceur l'horrible impression de cet odieux baiser. Et nous, comment recevons-nous, je ne dirai pas nos ennemis, mais ceux que nous soupçonnons de

nous vouloir du mal ou de n'être pas de nos amis? Nous sommes tout prêts à les accuser, à les condamner, à les repousser, leur faisant éprouver directement ou indirectement les effets de notre colère ou de notre disposition malveillante, et cela souvent à cause de la moindre contradiction de leur part, ou même sur le simple soupçon qu'ils ne nous sont pas favorables.

Jésus amené devant Caïphe, c'est-à-dire en face de l'hypocrisie, ne répond aux accusations multipliées dont il est l'objet que par le silence, ou bien il ne parle que pour affirmer simplement ce qui est. Et nous, à la plus légère accusation, comme nous sommes hors de nous, surtout si elle a quelque fondement! Avec quelle violence nous réagissons par la parole et par l'action contre ceux qui disent du mal de nous! Comme nous les chargeons à notre tour pour nous venger, excitant les autres contre eux, et nous imaginant que le monde entier doit prendre notre cause en main, et qu'il n'y a point de châtiment assez terrible pour ceux qui nous traitent de la sorte! Oh! apprenons donc par l'exemple du Sauveur à garder aussi le silence quand on nous accuse, à laisser tomber les paroles de médisance ou de calomnie, ou, si nous devons répondre, à ne dire justement que ce qui est nécessaire pour affirmer la vérité et détruire le mensonge.

Jésus devant Pilate ou en face de la lâcheté!

Pilate ne le croit pas coupable ; il ne trouve rien dans sa conduite qui mérite une condamnation, et cependant il l'abandonne à la fureur de ses ennemis, se contentant de se laver les mains du sang innocent et le rejetant sur leur tête. C'est le type de la prudence humaine qui craint par-dessus tout de se compromettre, même pour la défense de la vérité et de la justice. C'est la lâcheté de l'intérêt propre ou de l'égoïsme, qui, ne voyant rien à gagner et beaucoup à risquer à combattre l'iniquité, s'arrange avec elle pour avoir sa part, ou, comme dans ce cas, s'il n'y a point à profiter, en dégage, autant qu'elle peut, sa responsabilité. N'avons-nous jamais été des Pilates en face de Jésus-Christ accusé ? N'avons-nous pas quelquefois abandonné sa cause ou sa doctrine, sa parole, ses commandements ou son Église en face des maximes du monde qui les condamne, ou de son esprit qui les repousse ou les tourne en ridicule ? N'avons-nous pas en paroles, en actions ou par omission, ne fut-ce même qu'en participant par le silence ou par un sourire aux attaques de ses ennemis, trahi Jésus-Christ, pactisant avec l'injure par faiblesse, ou au moins le laissant outrager, blasphémer, maltraiter, parce que nous n'avons pas eu le courage de nous y opposer, et afin de ne pas nous attirer la persécution ou la moquerie du monde ?

Jésus devant le peuple en face de l'ingratitude,

Ecce homo! Voilà l'homme! voilà votre roi, lui dit Pilate, et le peuple répond par des cris de mort: *Tolle, tolle eum, crucifigatur!* Tuez-le, tuez-le, qu'il soit crucifié! C'est ce même peuple qui le recevait il y a quelques jours en triomphe à son entrée à Jérusalem, jonchant le chemin de branches d'arbres, étendant ses vêtements sous ses pas et criant : Hosanna au fils de David! Et il n'y a là personne pour le soutenir ; tous ses apôtres se sont enfuis, et leur chef, celui dont il fera la pierre fondamentale de son Église, effrayé du sort de son maître et craignant de le partager, le renie par trois fois avec jurement. Qui de nous se croit en droit de le juger, de le condamner? Qui osera lui jeter la première pierre? Qu'aurions-nous fait à sa place et dans cette extrémité? N'avons-nous pas un jour ou l'autre renié notre maître pour moins que cela, par la fascination de l'esprit du monde ou par l'entraînement du respect humain? Apprenons par la vue de Jésus-Christ calme et digne devant les fureurs du peuple, qu'il a comblé de ses bienfaits, à supporter l'ingratitude de ceux auxquels nous avons fait quelque bien. C'est peut-être ce qui nous coûtera le plus, parce que le ressentiment de notre cœur blessé, de notre orgueil offensé, s'autorise des réclamations de la justice foulée aux pieds, et nous avons l'air de soutenir les droits de l'équité, quand au fond

nous sommes pleins des récriminations de notre personne.

Jésus devant la mort! Jésus entre les mains de ses bourreaux et attaché à la croix! Pas une plainte! Il se livre à eux comme la brebis à celui qui va l'égorger, et dans l'agonie de ses derniers moments il prie pour ceux qui l'ont crucifié. « Pardonnez-leur, mon Père, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 24.) Et nous, quand nous avons à souffrir quelque chose des autres, ou que nous nous croyons maltraités, ne fût-ce qu'en paroles, nous leur imputons, au contraire une intention encore plus mauvaise que la vérité, les accusant de plus qu'ils ne font, bien loin de les excuser ou d'atténuer leurs torts. Nous savons qu'à l'exemple de Jésus-Christ nous devons rendre le bien pour le mal et bénir ceux qui nous maudissent, et cependant que de peines nous avons à pardonner la moindre injure, à oublier la plus petite injustice, à étouffer le plus léger ressentiment.

Jésus crucifié et agonisant, après avoir prié pour ses bourreaux, ouvert la porte du ciel au larron pénitent, pourvu au sort de sa mère et à celui de ses disciples en la personne de Jean, au milieu de l'abandonnement de la victime condamnée à l'immolation et consumé par la soif, ne perd point de vue dans ses derniers moments, et malgré ses immenses douleurs, le but de sa mission, qui est de

restituer à Dieu l'humanité rebelle par le sacrifice de sa volonté, de son esprit, de son corps, de toute sa personne, par l'obéissance jusqu'à la mort de la croix ; et de là les deux dernières paroles tombées de ses lèvres mourantes : « *Consummatum est,* » tout est consommé, lesquelles s'expliquent par celle-ci : *In manus tuas*, *domine*, *commendo spiritum meum,* » Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains! C'est là, en effet, la consommation de la perfection de l'humanité coupable, ou l'apogée de son retour à Dieu par la donation entière d'elle-même : consommation qui devait avoir lieu par l'amour libre de la créature avant le péché, et qui depuis n'a pu s'accomplir que par l'immolation de sa volonté pervertie ou le sacrifice volontaire du coupable, s'offrant en victime à la justice divine en la personne du Dieu fait homme, qui a souffert et est mort pour nous racheter. Mais pour avoir part au bénéfice de sa mort, qui nous a réconciliés avec son Père par le prix de son sang, il nous faut mourir avec lui dans toute les parties de notre personne, dans notre âme, dans notre esprit, dans notre corps, et consommer aussi en nous, par la mortification et l'immolation de la nature viciée ou de notre fausse existence en un corps de mort, comme dit saint Paul (*Rom.*, VII, 24), la remise ou la restitution de notre esprit entre les mains de Dieu. Telle est la fin dernière

du mystère de la croix, accompli au Calvaire d'une manière sanglante en la personne adorable de Jésus-Christ pour le salut du monde, et qui doit se renouveler en chaque chrétien, suivant sa mesure, d'une manière sanglante ou non sanglante et pour son propre salut, par l'immolation de toute sa personne à la volonté divine.

PRATIQUE.

Chaque jour place sur notre chemin une croix nouvelle, ou quelque chose qui nous traverse et nous contrarie. Prenons cette croix avec bonne volonté, portons-la avec résignation, et suivons Notre-Seigneur dans sa voie douloureuse et jusqu'au Golgotha, s'il y a lieu.

PRIÈRE.

Salut, ô croix, notre unique espérance ! en ce temps de la passion du Sauveur, augmentez la justice dans les âmes pieuses et accordez le pardon aux pécheurs.

LE SAMEDI SAINT.

L'épître et l'évangile de ce jour se rapportant l'une et l'autre à la résurrection, comme l'épître et l'évangile du jour de Pâques, il nous a semblé à propos d'offrir à la méditation des fidèles des extraits des magnifiques prières par lesquelles l'Église bénit, le samedi saint, le feu nouveau qui va briller sur ses autels, image de celui que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et qu'il a voulu y faire brûler, le cierge pascal avec l'encens, symboles de l'âme s'exhalant vers le ciel par la prière, et l'eau, signe et instrument de la purification, où l'homme doit renaître par la vertu de l'Esprit-Saint dans le baptême.

BÉNÉDICTION DU FEU.

O Dieu, qui par votre Fils, la pierre angulaire de votre Église, avez communiqué aux fidèles le feu de votre charité, sanctifiez ce feu nouveau, tiré du caillou pour notre usage, et accordez-nous d'être tellement enflammés de désirs célestes pendant les fêtes de Pâques, que nous puissions par

la pureté de nos âmes arriver aux fêtes de l'éternelle clarté.

Seigneur Dieu, Père tout-puissant, lumière indéfectible, qui êtes l'auteur de toutes les lumières, bénissez cette lumière, déjà bénie et illuminée par vous, quand vous en avez éclairé le monde, afin que nous soyons embrasés par elle des feux de votre clarté; et comme vous avez illuminé Moïse sortant de l'Égypte, illuminez aussi nos cœurs et nos sens, pour que nous méritions de parvenir à la vie et à la lumière éternelle.

BÉNÉDICTION DU CIERGE PASCAL.

Que la troupe céleste des anges soit maintenant dans la joie, que les divins mystères triomphent, et que la trompette du salut annonce la victoire du grand Roi ! Que la terre se réjouisse, toute rayonnante de la splendeur du ciel, et illuminée par l'éclat du Roi éternel ! Qu'elle se sente délivrée des ténèbres qui couvraient l'ancien monde! Que l'Église, notre mère, se réjouisse d'être ornée d'une si grande lumière, et que ce temple retentisse des acclamations des peuples. C'est pourquoi, mes très-chers frères ici présents, pour participer à l'admirable clarté de cette sainte lumière, invoquez avec moi, je vous prie, la miséricorde du Tout-

Puissant, afin que Celui qui a daigné m'admettre au nombre de ses lévites, malgré mon indignité, en versant dans ce cierge la clarté de sa lumière, en achève la gloire par l'accomplissement de sa fin.

Il est vraiment digne et juste de louer de tout notre cœur, par tout l'amour de notre âme et les accents de notre voix le Dieu invisible, le Père tout-puissant et son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, qui a payé pour nous au Père éternel la dette d'Adam, et effacé par son sang la cédule de notre condamnation. C'est cette nuit, qui rend aujourd'hui à la grâce et associe à la sainteté ceux qui par tout l'univers, croyant en Jésus-Christ, se séparent des vices du siècle et des ténèbres du péché. C'est dans cette nuit que le Christ, ayant brisé les liens de la mort, est sorti vainqueur des enfers. Car il ne nous servirait à rien de naître, si nous n'eussions eu le bonheur d'être rachetés. O admirable bonté, moyen inestimable de l'amour, de livrer le fils pour racheter l'esclave! ô péché d'Adam, nécessaire en quelque sorte pour montrer combien Dieu nous aimait, puisqu'il a été effacé par la mort du Christ! ô l'heureuse faute, qui a obtenu un tel réparateur! ô nuit vraiment heureuse, qui seule a pu savoir le temps et l'heure où le Christ est ressuscité des enfers! C'est de cette nuit qu'il est écrit : La nuit sera illuminée comme le jour, et la nuit sera ma lumière dans mes dé-

lices. La sanctification de cette nuit chasse le crime, lave les fautes, rend l'innocence aux coupables, la joie aux affligés. Elle dissipe les haines, prépare la concorde et soumet les empires.

O nuit vraiment heureuse, dans laquelle le ciel s'unit à la terre et les choses divines aux choses humaines! Faites, Seigneur, que ce cierge consacré à l'honneur de votre nom brûle sans interruption pour dissiper les ténèbres de ce monde, et que sa lumière, s'élevant en odeur de suavité, se mêle à celle des flambeaux célestes. Que l'astre du matin le trouve encore allumé, cet astre qui n'a point de couchant, cet astre qui, en revenant des enfers, a brillé avec sérénité sur le genre humain!...

BÉNÉDICTION DES FONTS.

Dieu tout-puissant, soyez présent à ces sacrements, mystères de votre bonté, et, pour créer les peuples nouveaux que l'eau du baptême vous enfante, répandez l'esprit d'adoption, afin que votre puissance rende efficace ce que la faiblesse de votre ministre doit opérer....

O Dieu dont l'esprit était porté sur les eaux au commencement du monde, pour que la nature des eaux reçût déjà la vertu de la sanctification! ô Dieu, qui en lavant par les eaux les crimes du monde coupable, fîtes voir dans le déluge même

une image de la régénération, afin que dans le mystère d'un seul élément se trouvât la fin des vices et l'origine des vertus; regardez, Seigneur, la face de votre Église et multipliez en elle vos régénérations, vous qui réjouissez votre cité sainte par le cours surabondant de votre grâce, et qui ouvrez par toute la terre la source du baptême pour le renouvellement des nations, afin que selon l'ordre de Votre Majesté elles reçoivent la grâce de votre Fils unique par la vertu de l'Esprit-Saint.

Ici le prêtre divise l'eau en forme de croix.

Que l'Esprit-Saint par la mixtion secrète de sa lumière féconde cette eau destinée à la régénération des hommes, et qu'une race céleste, y recevant la sanctification, sorte du sein pur de cette source divine, renaissant comme une nouvelle créature; et que la grâce, qui en est la mère, les enfante tous également à une même vie sans différence d'âge ni de sexe. Ordonnez donc, Seigneur, que tout esprit impur se retire d'ici. Loin d'ici toute la malice de la perfidie du démon! Qu'aucune puissance ennemie ne se mêle à ces eaux, soit en les circonvenant par des embûches, soit en s'y glissant secrètement pour les infecter et les corrompre.

Que cette sainte et innocente créature, à l'abri de toute attaque de l'ennemi, soit purifiée de tout

mélange du mal; qu'elle soit un source de vie, une onde purifiante, afin que tous ceux qui seront lavés dans ce bain salutaire reçoivent par l'opération du Saint-Esprit la grâce d'une parfaite pureté !

Le prêtre fait trois fois le signe de la croix sur l'eau en disant :

C'est pourquoi je te bénis, créature de l'eau, par le Dieu vivant, par le Dieu véritable, par le Dieu saint qui dans le commencement t'a séparée de la terre par sa parole, et dont l'Esprit était porté sur ton sein.

Le prêtre divise l'eau avec la main droite et il en jette vers les quatre parties du monde :

Je te bénis par ce Dieu qui te fit couler dans la source du paradis, et te commanda d'arroser toute la terre par quatre fleuves, qui adoucissant ton amertume te rendit potable dans le désert, et te fit sortir d'un rocher pour apaiser la soif de son peuple. Je te bénis aussi par Jésus-Christ, son Fils unique notre Seigneur, qui à Cana, en Galilée, te changea en vin par un miracle de sa puissance; qui marcha sur toi et reçut en toi le baptême de de Jean dans le Jourdain; qui te répandit avec le sang de son côté entr'ouvert, et ordonna à ses disciples de baptiser en toi ceux qui croiraient en son

nom, leur disant : Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dieu tout-puissant, que votre clémence nous assiste, nous inspire, au moment où nous accomplissons ces préceptes !

Il souffle sur l'eau en forme de croix.

Bénissez ces eaux naturelles par le souffle de votre bouche, afin que, outre la vertu qu'elles ont de nettoyer les corps, elles deviennent encore aptes à purifier les âmes.

Il plonge à trois reprises le cierge pascal dans l'eau :

Que la vertu du Saint-Esprit descende dans la plénitude de cette source !

A la troisième fois il laisse le cierge dans l'eau.

Et qu'elle féconde toute la substance de cette eau par la puissance efficace de la régénération.

Il retire le cierge de l'eau en disant :

Qu'ici les taches de tous les péchés soient effacées! Que la nature, faite à votre image et rétablie dans la dignité de son origine, soit purifiée de toutes ses souillures anciennes, afin que tout homme, qui entrera dans cette piscine de la régé-

nération, renaisse par ce sacrement à l'innocence véritable d'une nouvelle enfance!

Le prêtre fait dégoutter trois fois en forme de croix de la cire du cierge dans les fonts en disant :

Que ces fonts soient sanctifiés et rendus féconds au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

ÉPITRE (1 aux Cor., V, 7, 8).

Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyiez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment des pains azymes; car Jésus-Christ, notre Agneau pascal, a été immolé. Célébrons donc cette pâque, non point avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.

L'Apôtre a dit dans le verset précédent, en parlant de la présence d'un incestueux dans l'Église de Corinthe, qu'un peu de levain aigrit toute la pâte où il est mêlé. C'est pourquoi il invite les Corinthiens à rejeter du milieu d'eux ce mauvais ferment qui peut les corrompre, comme au jour où s'immolait l'agneau pascal on ôtait le vieux levain des maisons des Israélites, et on n'y mangeait que des pains azymes. Or, comme l'agneau pascal était le symbole de Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde; ainsi le levain matériel,

qu'il était défendu d'employer au temps de la pâque, figurait le vice originel, suite du péché de nos premiers parents et principe de la malice et du mensonge dans les sentiments, les pensées, les actions et les discours des hommes ; comme le pain azyme, pâte nouvelle de pure farine, sans mélange de levain, et qui ne se boursouflait pas comme le pain fermenté, représentait la pure nature de l'humanité, délivrée du péché, telle que Dieu l'a créée primitivement à son image, ou telle que Jésus-Christ l'a refaite en la lavant de ses iniquités par l'effusion de son sang divin. C'est pourquoi le prêtre dit à l'autel en versant l'eau dans le calice : « Dieu, qui avez si admirablement fondé la dignité de la nature humaine, et qui l'avez reformée d'une manière encore plus admirable, accordez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin de participer à la divinité de Celui qui a daigné revêtir notre humanité. » Or, dit l'Apôtre, puisque la vraie pâque a eu lieu, puisque par l'immolation de la véritable victime, qui seule peut expier l'iniquité et effacer les péchés, vous avez été foncièrement purifiés, réconciliés avec Dieu et animés d'une vie nouvelle, qui est la vie de Dieu lui-même, vivez donc désormais comme il convient à votre nature régénérée ; car vous êtes un pain nouveau où ne doit plus se trouver aucun ferment de malice ni de méchanceté, et il vous faut célébrer la grande so-

lemnité de la pâque avec les azymes de la sincérité et de la vérité, c'est-à-dire en ne cherchant que la justice et la charité de Dieu par tous les mouvements de votre cœur, et employant toutes facultés de votre esprit à écouter, à comprendre et à observer sa parole. Ce qui invite les chrétiens à conserver précieusement en tout temps la pureté du cœur et de l'esprit, que le baptême leur a rendue par la vertu du sang de Jésus-Christ. Mais principalement au temps pascal, où s'est opéré l'immense bienfait de la régénération du genre humain, ils doivent redoubler de vigilance pour préserver leur âme de l'action funeste du vieux levain du péché, ou l'en expulser par une confession sincère si elle a eu le malheur d'en être atteinte, pénétrée, infectée.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC, XVI, 1-7.

Lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé, achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Elles se disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ?

Mais en y regardant elles virent que la pierre, qui était fort grande, avait été enlevée. Alors, entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis au côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées. Il leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici. Voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

O joyeuse et consolante parole! *Surrexit, non est hic!* Il est ressuscité, il n'est point ici. Un ange a annoncé à Marie l'incarnation du Verbe dans ses entrailles virginales. Un ange a annoncé aux bergers de Bethléem la naissance de l'Homme-Dieu qui doit sauver le monde. Un ange encore annonce la résurrection du Rédempteur, qui vient de sortir glorieux du tombeau, et sur cette pierre sépulcrale, à l'encontre de ce qui se fait pour les autres hommes, on n'écrira point : *Hic jacet,* mais : *Non est hic, surrexit sicut dixit.* Son tombeau sera glorieux, avait dit Isaïe (chap. XII). Le crucifié est ressuscité; celui qui est mort de la mort la plus ignominieuse et la plus terrible est maintenant en

possession de la vie la plus glorieuse et la plus heureuse. Son règne commence après la tombe, là où finissent ordinairement ceux de la terre. Donc aujourd'hui, ensevelissant toutes ses ignominies et ses douleurs dans le tombeau qui n'a pu le retenir captif, le Rédempteur a mis ses mystères en lumière, accompli les prophéties, réalisé sa parole, tenu ses promesses, sanctionné sa doctrine, confirmé sa mission, et donné au monde la preuve la plus éclatante de sa divinité. (*Rom.*, I, 4.)

Or, la résurrection de Jésus-Christ est un fait aussi bien constaté que le fait historique le plus certain. Les témoins en sont nombreux : les deux Marie et Salomé au tombeau ; Marie-Magdeleine au jardin, les disciples d'Emmaüs, les apôtres le jour de la pêche miraculeuse, et au cénacle le jour de la première apparition de Jésus l'incrédulité de saint Thomas se rendant à l'évidence sensible, qui perçoit par les yeux et touche avec la main ; saint Jean après, et enfin plus de cinq cents personnes, dit saint Paul (1 *Cor.*, XV, 6), qui ont eu le bonheur de voir et d'entendre le Sauveur pendant les quarante jours qu'il a passés sur la terre au milieu de ses disciples, pour les instruire, les fortifier dans leur foi, soutenir leur espérance et enflammer leur charité.

Ce fait, confirmé par tant de témoignages est le fondement de notre foi; car il prouve la divinité

de Jésus-Christ. Il s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu, et cela n'appartient qu'à l'auteur de la vie. Donc s'il est ressuscité, il est Dieu; s'il est Dieu, sa parole est la vérité même, elle est infaillible, et ainsi elle doit être crue dans ses dogmes, obéie dans ses commandements, et suivie dans ses conseils. Donc l'Église qu'il a fondée, pour l'annoncer à toutes les nations et la conserver dans sa pureté, doit être écoutée et respectée. Elle a été instituée divinement pour enseigner et gouverner tous les hommes dans les affaires du salut. Dieu lui a dit : Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. (Luc, X, 16.)

La résurrection de Jésus-Christ est le gage de la nôtre (1 *Cor.*, XV, 23.); car nous ne pouvons ressusciter que par sa puissance et en union avec lui. Nous lui sommes attachés comme les membres du corps à la tête, puisque par le baptême nous avons été faits membres de son corps spirituel qui est l'Église, et la tête entraîne les membres, partout où elle passe. Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, nous, chrétiens, qui vivons, souffrons et mourons dans l'espérance de la vie céleste qu'il nous a promise et dont sa promesse est l'encouragement et la consolation, nous serions les plus misérables des hommes. (1 *Cor.*, XV, 19.) Car, outre que nous serions des trompeurs ou des

trompés, des hypocrites ou des imbéciles, nous serions encore déshérités de notre avenir et toutes nos tribulations et nos mortifications ici-bas seraient en pure perte. Nous aurions couru en vain dans la lice, et frappé l'air de nos poings dans la lutte de cette vie. (1 *Cor.*, IX, 26.) Mais le Christ est ressuscité, s'écrie saint Paul (1 *Cor.*, XV, 2), le premier d'entre les morts; car comme la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme qu'est venue la résurrection des morts, et comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ. (1 *Cor.*, XV, 21.)

PRATIQUE.

Puisque nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ par le baptême, recherchons les choses d'en haut et n'ayons plus de goût ni de désir pour celles de la terre.

PRIÈRE.

Seigneur, accordez-nous la grâce d'entrer dans l'esprit de l'Église par une foi vive au grand mystère de la résurrection, par un amour sans bornes pour le Sauveur qui a voulu naître, mourir et ressusciter pour nous, par un vif désir de ressusciter un jour avec lui, et une volonté sincère et persévérante de nous maintenir dans la vie de la grâce, où nous sommes rentrés par la communion pascale, en sorte qu'on puisse dire

à ceux qui nous chercheraient parmi les pécheurs et les tiédes ce que les anges disaient aux saintes femmes au tombeau du Sauveur : *Non est hic, resurrexit;* il n'est plus ici, il est ressuscité.

LE LUNDI DE PAQUES.

ACTES DES APOTRES, X, 37-48.

Alors Pierre prenant la parole dit : Vous savez que la Parole a été annoncée dans toute la Judée, en commançant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché. Vous avez entendu parler de Jésus de Nazareth, que Dieu a oint de son esprit et revêtu de sa force, qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et à Jérusalem, où on l'a fait mourir en l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se fît voir, non à tout le peuple, mais à des témoins choisis d'avance, à nous qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il a été ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivants et des

morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission de leurs péchés.

L'Église nous fait lire aujourd'hui les paroles adressées par Pierre au centurion Corneille et à ses parents et amis, tous païens, mais qui furent touchés de la grâce à cause de leur piété et de leurs bonnes œuvres : ce qui attira sur eux l'effusion du Saint-Esprit et le bienfait du baptême. Rien de plus simple que cette prédication, qui expose dans un récit presque historique les dogmes principaux du christianisme, la mission de Jésus de Nazareth oint de l'Esprit-Saint et de la vertu d'en haut, ses bienfaits et ses miracles dans toute la Judée, dont ses apôtres ont été témoins; sa mort sur la croix, sa résurrection qu'ils affirment, puisqu'ils l'ont vu vivant après sa mort et ont vécu avec lui; la mission qu'il leur a donnée d'enseigner sa doctrine à toutes les nations, leur annonçant qu'il a été établi le juge des vivants et des morts, et que, conformément à la parole des prophètes, les péchés seront remis à ceux qui croiront en son nom. Repassons donc en notre esprit par la méditation de ce jour ces vérités fondamentales de la religion, dont l'annonce a touché si profondément le cœur de Corneille et de ceux qui l'entouraient,

et surtout la résurrection du Sauveur, qui est comme le centre de tous les dogmes, l'aboutissant de toutes les prophéties, et le principe de toutes les grâces. Et comme il est dit que quand Pierre eut cessé de parler, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui avaient entendu son discours, espérons aussi qu'en méditant ces mêmes paroles du prince des apôtres et les recevant dans notre âme avec une foi vive en la vertu du nom de Jésus-Christ qu'elles manifestent, nous attirerons aussi en nous les dons de l'Esprit-Saint, qui nous rendra capable de parler la langue du ciel et de glorifier Dieu.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XXIV, 13-35.

Ce jour-là, deux des disciples de Jésus allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, et ils s'entretenaient de tout ce qui venait d'arriver. Or, pendant qu'ils conversaient et raisonnaient ensemble, Jésus lui-même s'approcha et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient comme fermés, en sorte qu'ils ne le reconnaissaient point. Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ? L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Êtes-

vous si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours-ci? Et quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent : Tout ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et de quelle manière les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Or, nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël, et cependant voilà le troisième jour écoulé depuis que ces choses sont arrivées. Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont effrayés. Car ayant été avant le jour à son sépulcre et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont vu des anges qui affirment qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre, et ont trouvé les choses telles que les femmes les avaient rapportées, mais pour lui, elles ne l'ont pas vu. Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire ce que les prophètes ont annoncé, ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Puis,

commençant par Moïse, et ensuite par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans les Écritures. Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le retinrent en lui disant : Restez avec nous, parce qu'il est tard, et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux; mais, comme ils étaient à table, il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur donna. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent alors l'un à l'autre : notre cœur n'était-il pas tout brûlant, pendant qu'il nous parlait sur la route et nous expliquait les Écritures? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem et trouvèrent les onze apôtres et ceux qui demeuraient avec eux assemblés, qui leur dirent : le Seigneur est réellement ressuscité et il a apparu à Simon. Et ils racontèrent eux-mêmes ce qui leur était arrivé sur la route, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

Nouveau témoignage en faveur de la résurrection du Sauveur! Deux de ses disciples l'ont vu,

lui ont parlé, et ont mangé avec lui au bourg d'Emmaüs. Ils ne l'ont pas reconnu d'abord, parce que leurs yeux étaient comme obscurcis par les doutes de leur esprit et l'incertitude de leur cœur. Sa parole, qui les avait laissés aveugles, bien qu'elle eût échauffé leur âme, quand il leur expliquait le sens des Écritures, n'avait pu exciter leur foi en sa résurrection. Mais s'ils ne l'avaient point reconnu en l'entendant parler, ils le reconnurent tout aussitôt à la consécration et à la fraction du pain, qu'il leur donna à manger, comme au jour de l'institution de l'eucharistie. C'est la vue et le goût du pain descendu du ciel, qui les convainquit de la présence du Seigneur, et qu'ainsi il était ressuscité. Ils ont vu de leurs yeux en même temps que par la manducation de son corps ils l'ont reçu et senti dans leur cœur. Aujourd'hui encore, tant de siècles après la résurrection du Sauveur, et quand les innombrables merveilles opérées dans le monde par sa doctrine affirment sa présence et sa puissance dans son Église, avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles, il y a encore des disciples d'Emmaüs sur toutes les voies du monde. Ils passent leur vie à s'entretenir ensemble de la vérité de la religion, de toutes les preuves qu'on en donne, des objections qu'on leur oppose, et au milieu de cette controverse sans fin et qui n'aboutit pas, leur esprit

reste dans le doute et leur âme dans la tristesse, parce que leur foi est nulle ou faible. Ils rencontrent aussi une fois ou l'autre sur leur chemin Jésus qu'ils ne reconnaissent pas, et qui daigne les instruire soit par les Écritures ou un bon livre qui leur tombe sous la main, soit par les paroles édifiantes qu'ils entendent de temps à autre à l'église ou de la bouche d'un chrétien fidèle. Ils écoutent avec intérêt; leur cœur en est même échauffé au moment où la parole le pénètre. Mais cette impression s'efface bientôt; cette ardeur s'éteint, et ils ne reconnaissent point le Sauveur qui leur parle. Oh! qu'ils aillent seulement jusqu'au bout, et qu'au moment où Jésus semble vouloir les quitter, parce que le jour baisse dans leur âme à cause des ténèbres de leur incrédulité, qu'ils aient la bonne intention de le retenir, fût-ce même au titre d'étranger, et parce que sa parole les a touchés, lui offrant l'hospitalité chez eux, afin de rester un peu plus de temps avec lui; et alors, s'ils ont le bonheur d'arriver, comme les disciples d'Emmaüs, à la fraction du pain du ciel, leurs yeux s'ouvriront, la lumière de la foi y entrera, et ils reconnaîtront Celui qui, après s'être immolé pour les racheter, peut seul leur rendre l'éternelle vie par l'alimentation divine de son corps et de son sang. En un mot, beaucoup restent incroyants et méconnaissent la divinité de

Jésus-Christ et de son Église, même en écoutant sa parole et en admirant l'Évangile, parce qu'ils en restent aux paroles, et ne vont pas jusqu'à la sainte communion et à la confession qui y prépare. Ils parlent de Jésus-Christ et en entendent parler, mais ils ne vivent point avec lui, ils ne vivent point de lui, et ne recevant pas le pain du ciel, ils ne participent pas substantiellement à la vie divine.

PRATIQUE.

Que celui qui a le malheur de n'avoir point la foi, agisse comme le centurion Corneille, que sa justice et ses bonnes œuvres rendaient agréable à Dieu. On arrive bientôt à croire à l'Évangile, quand on essaye sincèrement d'en pratiquer les vertus, et la grâce ne manque jamais à celui qui cherche la vérité et le bien avant tout. Que si une fois la grâce vous a mis dans le chemin du salut, oh! qu'on aille courageusement jusqu'au bout, et on reconnaîtra le Dieu fait homme au sacrement de son amour.

PRIÈRE.

Daignez, divin Jésus, rester avec nous par les effets du sacrement de votre amour, afin que, éclairés et fortifiés par les grâces qui coulent de cette source de lumière et de force, nous soyons tellement unis

à vous ici-bas par la pureté de nos mœurs et la ferveur de notre dévotion que, en quittant la terre, nous puissions aller jouir avec vous d'une nouvelle vie dans le ciel!

LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

ÉPITRE (1 Jean, V, 4-19).

Tout ce qui est né de Dieu vainc le monde, et la victoire qui vainc le monde est notre foi. Qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? C'est ce même Jésus-Christ, qui est venu par l'eau et le sang, non dans l'eau seulement, mais dans l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit-Saint qui rend témoignage que le Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont un. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand, et ce plus grand témoignage est celui que Dieu a rendu à son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en lui.

On naît de Dieu par le baptême et par la foi :

par le baptême qui régénère l'âme en la purifiant de la tache du péché et lui transmettant la vie divine : par la foi, opérant par la charité et accomplissant les œuvres de Dieu, comme Jésus le dit aux juifs qui revendiquaient le titre d'enfants de Dieu : Si vous étiez les enfants de Dieu, vous feriez les œuvres de Dieu ; mais vous êtes les fils du démon, parce que vous en faites les œuvres. (Jean, VIII, 44.) Et il est écrit ailleurs : Ceux-là sont les enfants de Dieu qui sont animés de son esprit. (*Rom.*, VIII, 14.) C'est par la foi que le monde est vaincu ; c'est-à-dire que dans les chrétiens fidèles l'Esprit divin a triomphé de l'esprit mondain, et gouverne leur vie. Est-ce qu'il gouverne réellement la nôtre ? Et dans tout ce que nous faisons et disons, est-ce lui qui a la principale part ? Sans doute, nous sommes nés de Dieu par la régénération du baptême. La vie divine nous a été communiquée ; mais elle peut mourir en nous par le péché, sinon la puissance de cette vie, au moins la jouissance du privilége des enfants de Dieu.

Les paroles suivantes, qui paraissent si mystérieuses à première vue, s'expliquent par la vertu du baptême, où il y a trois choses qui rendent témoignage ici-bas à la vérité et à la grâce de Jésus-Christ. Ces trois choses, qui en effet n'en font qu'une dans le sacrement de la régénération,

en sont les éléments nécessaires, à savoir l'eau, qui est la matière du sacrement; l'Esprit-Saint qui descend en elle avec ses dons par les paroles sacramentelles, et dans l'effusion du Saint-Esprit sont communiqués à cette eau les mérites du sang expiateur et propitiateur de la victime divine, immolée pour le salut du monde. Donc sur cette terre, parmi les hommes, la vie divine se manifeste et se transmet par trois choses qui n'en sont qu'une et qui rendent témoignage à Jésus-Christ, comme au ciel, dans l'éternité, la vie infinie s'exerce par les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont un seul Dieu. Or, le témoignage de la divinité est dans l'expression même de sa vie : au ciel, dans l'ineffable commerce des trois personnalités divines : sur la terre, par l'esprit, l'eau et le sang, qui régénèrent l'âme humaine et la font participer à l'éternelle vie par la grâce, au moyen de la foi en la divinité de Jésus-Christ, auquel le Père a rendu témoignage en l'appelant son Fils bien-aimé, le Fils en affirmant qu'il est un avec son Père, et le Saint-Esprit en descendant visiblement sur lui.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XX, 19-31.

Sur le soir du même jour, qui était le pre-

mier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées de peur des juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Alors il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux, quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la trace des clous et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Il dit

ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains. Approchez votre main, mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. Jésus a fait à la vue de ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont point écrits dans ce livre. Mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

Jésus presque aussitôt après sa résurrection paraît à l'improviste au milieu de ses disciples enfermés par la crainte des juifs; et bien qu'il soit revêtu de son corps vainqueur du tombeau et glorifié par la résurrection, comme il était sorti avec sa chair du sein virginal de Marie, dit le pape saint Grégoire, ainsi il entre dans le cénacle, quoique les portes en soient fermées. Et cependant cette chair incorruptible et palpable, il la montre et la donne à toucher à ses apôtres. Il vient leur apporter le premier fruit de sa mort et de sa résurrection, la paix, la paix véritable, que le monde ne peut donner et qui surpasse tout sen-

timent. La paix soit avec vous, leur dit-il, en apparaissant au milieu d'eux. C'est la paix du ciel qu'il vient d'en faire descendre, en satisfaisant par son grand sacrifice à la justice divine, en payant la dette de l'humanité dont il a lavé les iniquités dans son sang, pour la réconcilier avec Dieu. Donc d'abord la paix de l'homme avec Dieu, conclue par le Médiateur au prix de son sang, en sorte que la sentence de mort portée contre l'homme coupable a été effacée, la guerre entre Dieu et l'homme a cessé, et la voie du ciel est rouverte au genre humain avec la source des grâces et de l'éternelle vie. Puis la paix des hommes entre eux par l'infusion de l'amour divin ou de la charité, dont son esprit enflammera leur cœur; et alors ils s'aimeront les uns les autres, comme Dieu les a aimés, c'est-à-dire jusqu'au sacrifice, avec désintéressement, sans retour sur soi-même, sans les compensations de la justice, sans les calculs de la prudence variables comme les intérêts et les circonstances. Il met la paix entre eux en leur apprenant à s'aimer les uns les autres comme il les a aimés, c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie pour ce qu'on aime. (Jean, VIII, 34). Enfin la paix avec soi-même, ou la paix de la conscience, qui naturellement s'accusant et se justifiant par des pensées contraires, ne trouve jamais en elle toute seule et par ses seules lumières

une règle infaillible du bien et du mal ni la sanction définitive et sans appel de ses jugements et de ses actes. Le Sauveur, en douant et investissant ses apôtres du pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, de lier et de délier au ciel et sur la terre, donne aux coupables par l'institution du sacrement de pénitence le moyen certain de reconnaître le mal en eux, de s'en délivrer, et de retrouver la paix véritable de la conscience par l'absolution du péché accordée au nom de Jésus-Christ par son ministre.

Cet évangile, qui nous apprend quelle est la véritable paix et d'où elle vient, nous montre aussi en quoi consiste la vraie foi, ou du moins la plus efficace pour le salut et le bonheur, la foi la plus parfaite. L'incrédulité de saint Thomas, qui pour le dire en passant a amené la preuve la plus frappante de la résurrection de Jésus-Christ, puisqu'il n'y a cru qu'après avoir vu dans les mains du ressuscité les marques des clous et touché la plaie de son côté, cette incrédulité, qui ne céda qu'à l'évidence sensible, a fait dire à Notre-Seigneur, que les plus heureux sont ceux qui croient sans avoir vu, adhérant spontanément à la vertu de la parole qui les touche, à la grâce qui les gagne, sans que leur raison ait besoin de discuter ni de rechercher les motifs de crédibilité, ce qui du reste ne lui est pas défendu.

Dans une telle foi la part de Dieu est plus grande, parce que l'homme y met moins du sien, et c'est pourquoi elle est plus parfaite. Aussi Jésus-Christ répondait à cette femme qui s'écriait devant lui : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité : « Plus heureux « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'ac-« complissent! » Il disait encore dans le même sens aux juifs incrédules : « Si vous ne croyez point à ma parole, croyez au moins à mes œuvres; » indiquant par là que la foi est d'autant plus excellente qu'elle est plus simple, produite immédiatement dans l'âme par l'efficacité de la parole divine et ayant moins besoin de raisonnements et de preuves pour s'étayer et se consolider. Bien que la foi amenée par les miracles soit très-bonne en elle-même, celle qui n'en a pas besoin, et qui ressort principalement de la grâce, est encore meilleure.

PRATIQUE.

Attachons-nous par toute la puissance de notre intelligence et de notre volonté à l'Église de Jésus-Christ, qui a reçu du divin Maître le dépôt de la parole éternelle, avec la grâce de le conserver pur et sans altération, Jésus-Christ lui ayant promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Nous ne plaisons à Dieu qu'en raison de notre foi.

PRIÈRE.

Faites, Dieu tout-puissant, qu'après avoir célébré les fêtes consacrées au mystère de la pâque, nous en conservions l'esprit par votre grâce dans toutes les actions de notre vie. Par Notre-Seigneur, etc.

LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE (1 Pierre, II, 21-25).

Si en faisant le bien vous souffrez avec patience, c'est là ce qui est agréable à Dieu. Car c'est à quoi vous avez été appelés, parce que Jésus-Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces, lui qui n'avait commis aucun péché, et de la bouche duquel aucune parole trompeuse n'est jamais sortie. Quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces; mais il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté nos péchés dans son corps sur la croix, afin que, étant morts au péché, nous vivions pour la justice. C'est par son sang que vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur et à l'Évêque de vos âmes.

Nous lisons et relisons le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, nous l'admirons, et dans l'édification qu'il nous procure et les bons sentiments qu'il excite en notre cœur, nous nous promettons de suivre les préceptes et les exemples qui y sont contenus. Nous nous croyons un peu meilleurs et plus avancés dans le bien, si après avoir ressenti la joie que procure le goût de la vérité, nous nous sentons plus disposés à la réaliser. Cependant, qu'il survienne, au moment où nous y pensons le moins, une injustice ou ce que nous regardons comme tel, un mauvais traitement, un procédé inconvenant, une parole injurieuse ou seulement désagréable, enfin un manque quelconque dans les égards que nous croyons nous être dus, le refus voulu ou non d'une marque d'estime ou d'honneur, et nous, qui sommes appelés à suivre Jésus-Christ dans sa voie douloureuse jusqu'au Calvaire, et qui ne pouvons prendre part à sa gloire qu'en participant à ses souffrances, nous oublions les recommandations si persuasives de *l'Imitation*, et le ressentiment du mal dont nous nous croyons la victime absorbe toute notre âme. Nous avons encore quelque patience, et à grand'peine, si notre conscience nous convainc d'avoir mérité ce que nous souffrons, et de nous l'être attiré par notre faute. Mais elle nous échappe la plupart du temps, quand nous

pensons être maltraités injustement. Et cependant, même aux yeux de la raison, qui peut se dire parfaitement innocent? N'avons-nous point péché un jour ou l'autre, même sans en avoir gardé le souvenir? La justice perd-elle ses droits avec le temps, et ne peut-elle point ressaisir le coupable échappé à sa vindicte dans une autre occasion et sous une autre forme? Bien que ma conscience ne me reproche rien, dit saint Paul, je ne suis pas innocent pour cela. (1 *Cor.*, IV, 4.) Notre récrimination dans ces cas est encore plus insensée aux yeux de Dieu; car l'efficacité de l'expiation par le sacrifice de Jésus-Christ vient justement de ce qu'il a souffert innocent. S'il eût été coupable, son supplice eût été juste et n'aurait profité qu'à lui. La victime pure a seule une vertu expiatoire pour les autres. Le chrétien ne peut donc participer aux mérites salutaires du Rédempteur, qu'en souffrant avec lui et comme lui, c'est-à-dire sans l'avoir mérité, ou en victime innocente. Pour imiter vraiment, complétement Jésus-Christ, il ne lui suffit point de subir avec résignation un châtiment mérité, ce qui est déjà beaucoup. Car Jésus-Christ n'avait mérité aucun châtiment, lui qui n'avait pas commis le péché, et dont le mensonge ou la ruse n'avaient jamais souillé les lèvres. La perfection, le mérite infini du Sauveur est dans son sacrifice, qui donne sa

vie pour le coupable et subit innocent et à sa place la peine et la mort qu'il a méritées. C'est pourquoi, ainsi qu'il l'a enseigné, il vainc le mal par le bien (*Rom.*, XII, 21), et absorbe la mort dans la victoire. (1 *Cor.*, XV, 34.) Voilà ce que nous devons tâcher de faire suivant nos forces pour devenir véritablement chrétiens, pour imiter pleinement le divin Maître, et c'est dans ce sens que l'Apôtre dit dans la même Épître : quelle gloire y a-t-il d'endurer de mauvais traitements pour vos fautes? Mais si en faisant le bien vous les souffrez avec patience, c'est là ce qui est agréable à Dieu; car c'est à quoi vous avez été appelés, puisque le Christ a souffert pour nous, vous laissant son exemple afin que vous suiviez ses traces.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, X, 11-16.

Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point le pasteur et à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est le mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Moi, je suis

le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène aussi. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et un pasteur.

Vérité bien consolante et qui nous est présentée sous la forme la plus douce. Jésus est le bon pasteur, et nous sommes ses brebis. Il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent. A quels signes les reconnaît-il, et comment le reconnaissent-elles?

1° Les brebis fidèles écoutent la voix du pasteur. Cette voix se fait continuellement entendre dans l'Église, qui est la bergerie du ciel sur la terre, par la prédication, par les instructions, par la lecture des saintes Écritures, par la direction particulière. Car non-seulement le pasteur parle pour toutes les brebis, mais encore il les appelle chacune par leur nom, pour leur recommander en particulier ce qui peut leur être utile ou les préserver du mal. Sa voix se fait encore entendre au fond de leur cœur par le ministère des bons anges et les inspirations secrètes de la grâce.

2° Les brebis suivent leur pasteur, parce qu'elles le connaissent. Il marche devant elles et elles suivent ses pas. C'est la pratique exacte et consciencieuse des préceptes et des conseils du divin Maître : c'est l'observation pieuse des commandements de Dieu et de l'Église. Vous aimerez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Supportez-vous l'un l'autre, et aidez-vous réciproquement à porter votre fardeau. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. C'est l'imitation de Jésus-Christ par le renoncement au monde et à soi-même, par l'acceptation et le portement de sa croix.

3° Elles fuient l'étranger parce qu'elles ne connaissent point sa voix. L'étranger est celui qui n'entre pas dans la bergerie par la porte, mais de toute autre manière. C'est le voleur, le brigand qui n'y pénètre que pour la piller et la bouleverser. C'est le loup ravissant, qui cherche à enlever et à disperser les brebis. Satan ou l'ennemi de Dieu est le chef de ces brigands qui menacent sans cesse le bercail divin ou l'Église, tâchant de l'envahir, de la ruiner par ses satellites, anges ou hommes, dévoués à sa méchanceté, et qui lui servent d'instruments pour déchirer les brebis et les arracher à leur pasteur, s'efforçant de les séduire

par l'esprit du monde contraire à l'esprit de Jésus-Christ, les tentant par toutes les voies de la concupiscence pour les éloigner de Dieu.

Les brebis reconnaissent le bon pasteur à ses bienfaits :

1° C'est lui qui leur ouvre la porte. Je suis la porte, dit Jésus-Christ; celui qui entre par moi sera sauvé; il entrera, il sortira, et trouvera les pâturages. Jésus, en effet, nous a rouvert la porte du ciel gardée depuis le péché par l'épée flamboyante de l'ange. On ne va au Père que par lui, et il s'est appelé lui-même la voie, la vérité et la vie. Il a dit à ses disciples : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; et c'est par lui et en son nom que les pasteurs qu'il a établis sur la terre pour soigner son bercail en ouvrent la porte par le baptême qui régénère les âmes, par la pénitence qui les ressuscite, par l'extrême-onction qui les fortifie dans le passage de la mort à la vie.

2° Le bon pasteur vient donner la nourriture aux brebis, afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient plus abondante. Il la leur présente sous toutes les formes, en raison de leur faiblesse ou du degré de leur force, à savoir : le lait de l'instruction familière, le pain plus solide de la parole doctrinale, le sel de la sagesse, l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, et enfin le pain vivant descendu du ciel, aliment au-dessus de toute substance, et

le sang divin de Jésus-Christ, qui est le vrai breuvage. Je leur donne la vie éternelle, dit le Sauveur, et ils ne périront jamais.

3° Enfin le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il les défend contre le loup, contre ses violences ou contre ses ruses. Jésus-Christ a passé sa vie sur la terre à faire le bien et à combattre le mal. Il a enseigné à tous la loi de Dieu et les moyens de l'accomplir; à tous ceux qui ont voulu l'écouter, il a promis son esprit et sa grâce, pour combattre le mal à leur tour et en triompher. Il a vécu parmi les hommes pour les instruire, les guérir, et les mettre dans la voie de la lumière et de la justice; puis il est mort pour les racheter, et par l'effusion de son sang, qui a payé leur dette à la justice divine, il les a arrachés au joug de Satan, il les a délivrés et réconciliés avec Dieu. Bon pasteur, il a donné sa vie pour ses brebis, et ses apôtres, ses disciples, tous ceux qu'il a établis sur la terre pour gouverner son troupeau ou quelques-unes de ses brebis, doivent faire ce qu'il a fait dans sa vie et par sa mort. De là la responsabilité et la sollicitude du pasteur des âmes, afin de les conduire dans la bonne voie, ou de les y ramener quand elles s'en écartent; de les nourrir de l'aliment salutaire en les préservant de toute chose malsaine ou empoisonnée, et enfin de les protéger par sa vigilance et son courage contre l'ennemi

qui tâche de les ravir par la violence ou la séduction, en les défendant, s'il le faut, jusqu'au péril de ses jours et en donnant sa vie pour elles.

Les dernières paroles de cet évangile, qui sont celles de Nôtre-Seigneur, annoncent nettement l'unité de l'Église en ce monde, et non pas la diversité des églises, comme le veulent les protestants. Le Sauveur, qui regarde tous les hommes comme ses brebis, puisqu'il est venu pour les sauver tous, ne veut pas qu'ils restent en d'autres bergeries. Il faut les ramener, dit-il, en leur annonçant ma parole, et quand ils l'auront entendue, il n'y aura plus qu'une bergerie et un pasteur. C'est ce que fait avec foi, avec constance, avec charité, et sans jamais se lasser, la véritable Église, l'Église une de Jésus-Christ, l'Église catholique, par la prédication dans toutes les parties du monde, par tous les moyens de la propagation de la foi ; et ceux qu'elle envoie ainsi porter la parole divine jusqu'aux extrémités de la terre pour ramener au bercail unique les brebis dispersées du Sauveur, ceux-là, à l'exemple du pasteur, donnent aussi leur vie et versent tout leur sang pour accomplir la parole de Jésus-Christ et compléter son troupeau.

PRATIQUE.

Brebis de Jésus-Christ, ne faisons rien dans le ber-

cail ou hors du bercail sans la permission du pasteur qui est chargé de nourrir et de diriger notre âme ; et quand le loup ravissant tourne autour d'elle, cherchant à la dévorer ou à la séduire, invoquons son secours, et faisons exactement tout ce qu'il nous commandera pour nous sauver.

PRIÈRE.

O Dieu de bonté et de miséricorde, qui êtes mort sur la croix pour nous procurer la vie éternelle, daignez, lorsque nous sommes dans l'affliction, dans la souffrance et les tribulations, dans le feu de la tentation, daignez ranimer notre courage et notre espérance, et faire briller à nos yeux la gloire que vous préparez dans le ciel à tous ceux qui vous restent attachés comme les brebis le sont à leur pasteur. Ne permettez pas que nous nous séparions jamais de vous, pour devenir la proie du loup ravissant..

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE (1 PIERRE, II, 11-19).

Je vous exhorte, mes bien-aimés, à vous abstenir, comme étrangers et voyageurs en ce monde, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Conduisez-vous parmi les gentils d'une manière édifiante, afin que, au lieu de médire de vous, comme si vous faisiez le mal, ils soient portés, par les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire, à rendre gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes, soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs comme à des hommes envoyés par lui pour punir ceux qui font mal et récompenser ceux qui font bien. Car la volonté de Dieu est que par votre bonne conduite vous fermiez la bouche aux ignorants et aux insensés, étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile à votre malice, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur

est dû ; aimez vos frères; craignez Dieu; respectez le roi. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi à ceux qui sont rudes et fâcheux; car ce qui est agréable à Dieu c'est que, dans la vue de lui plaire, nous supportions patiemment les injustices.

Ce que l'Apôtre recommandait aux païens convertis de son temps, qui vivaient au milieu des infidèles, s'applique tout aussi bien aux chrétiens de nos jours, mêlés à la multitude des hommes sans foi, sans religion ou sans pratique pieuse d'aucun genre, qui remplissent le monde. Eux aussi sont toujours prêts à nous accuser de toutes sortes de mal, à nous poursuivre de leurs médisances et de leurs calomnies, comme s'ils croyaient se justifier en nous trouvant coupables et que nos fautes fussent une excuse de leur indifférence ou de leur impiété. Ils ont au moins le prétexte spécieux de dire, dans les cas où nous avons le malheur de nous conduire comme eux : voyez, à quoi sert la religion, puisque ceux qui la pratiquent le plus exactement ne valent pas mieux que les autres, et vivent comme ceux qui n'en ont pas ! C'est pourquoi l'Apôtre nous recommande de ne point nous abandonner aux désirs de la chair, qui combattent

contre l'âme, d'abord parce qu'étant étrangers en ce monde et le traversant comme des voyageurs, nous ne pouvons que perdre notre vie à nous y arrêter, à nous y attacher : ce qui nous éloigne de la patrie véritable; puis pour ôter tout prétexte à la mauvaise volonté des ennemis de Jésus-Christ, et les disposer au contraire à recevoir la grâce, quand elle les visitera, par l'édification de nos bonnes œuvres. Alors l'Apôtre nous rappelle sommairement à l'observation de tous nos devoirs, envers Dieu d'abord par la crainte et par l'amour; puis envers les hommes et toutes sortes de personnes à cause de Dieu : envers les princes, dont l'autorité vient d'en haut; envers leurs délégués, chargés de punir les méchants et de récompenser les bons; envers tous les hommes, parce qu'ils sont nos frères à double titre, par la nature et par la grâce, c'est-à-dire membres du même corps naturel qui est le genre humain, et membres aussi du corps spirituel, qui est l'Église. Que les inférieurs obéissent à leurs supérieurs, les serviteurs et les esclaves à leurs maîtres, même à ceux qui les traitent durement; car la grâce est justement dans le support des souffrances injustes et des peines imméritées.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XVI, 16-22.

Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et un peu de temps encore et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père. Sur cela quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que veut-il nous dire par là : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et un peu de temps encore et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père? Ils disaient donc : Que signifie cela : Encore un peu de temps? nous ne savons ce qu'il veut dire. Mais Jésus, connaissant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et un peu de temps encore et vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a mis au monde un fils, elle

ne se souvient plus de ses souffrances à cause de la joie qu'elle ressent d'avoir mis un homme au monde. C'est ainsi que vous êtes maintenant dans la tristesse. Mais je vous reverrai ; alors votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie.

D'après les interprétations des saints Pères et des Docteurs, le peu de temps dont parle ici Notre-Seigneur s'applique à deux époques : d'abord au temps de sa mort, qui va l'enlever à leurs regards, et alors ils pleureront et gémiront, pendant que le monde, c'est-à-dire les ennemis de Jésus-Christ, sera dans la joie. Mais quelques jours après il reparaîtra au milieu d'eux dans le cénacle, et il passera quarante jours à les instruire et à les fortifier par sa parole, jusqu'au moment où il retournera vers son Père par son ascension. Saint Augustin entend le peu de temps, où les disciples seront privés de la vue de leur maître, de la durée du monde jusqu'à la consommation des siècles : durée qui semble longue pendant qu'elle s'écoule, mais qui ne paraîtra rien quand elle sera passée. Or, jusqu'à la fin du monde les disciples de Jésus-Christ auront à combattre et à souffrir sur la terre, pendant que les ennemis de Dieu chercheront à s'y réjouir de toutes manières et par tous les

moyens. Et pour leur faire comprendre le but de ces tribulations, qui est de les renouveler par l'épreuve et de les enfanter à la vie éternelle, ce qui, comme tout enfantement, ne peut se faire que dans la douleur, Jésus-Christ emploie ici la comparaison de la femme qui met au jour un homme au milieu des angoisses, mais dont les tourments sont adoucis par l'espérance d'être mère, et couronnés par son triomphe d'avoir mis un homme au monde. Cette femme toujours dans les douleurs et dans la joie de la maternité, c'est l'Église, qui enfante à Dieu des enfants spirituels au milieu des persécutions sans cesse renaissantes, et dans une tribulation qui ne cesse point. C'est avec l'Église, la mère féconde des enfants de Dieu, toute âme chrétienne qui a reçu au baptême le germe de la vie divine, lequel doit se développer en elle au milieu des contradictions et des orages de la terre, pour y reproduire et y former l'homme nouveau, l'homme du ciel et de l'éternité, Jésus-Christ lui-même, qui vivra dans la créature régénérée, et dont elle ne pourra plus être séparée, parce que, dès qu'elle a pu le connaître et le servir, elle s'est donnée à lui librement, avec prédilection, dans toute la plénitude de sa connaissance, de sa volonté et de son amour.

PRATIQUE.

N'oublions jamais que les ennuis et les contradictions de ce monde sont les conditions de l'épreuve par laquelle notre âme doit passer pour se dégager des liens de la terre et retourner vers Dieu. L'espoir de revoir Jésus Christ et de lui être uni nous soutiendra au milieu des ténèbres et des douleurs de la tribulation, qui n'auront qu'un temps.

PRIÈRE.

Seigneur, que votre grâce détache mon cœur de la terre, et qu'elle soumette mon esprit et ma volonté à tout ce qui exige de moi l'obéissance à vos saints commandements!

LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE (Jacques, I, 17-21).

Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement ni ombre de variation. Il a bien voulu nous engendrer par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme la première de ses créatures. Vous savez toutes ces choses, mes très-chers frères. Que chacun de vous soit donc prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère. Car la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. C'est pourquoi, rejetant toute impureté et l'excès de la malice, recevez avec soumission la parole qui vous a été annoncée et qui peut sauver vos âmes.

Le but de cette épître est de nous porter à recevoir la grâce de Dieu implantée dans notre âme comme une greffe du ciel, qui y a inséré la vie divine par le sacrement de la régénération, et qui,

en continuant à la nourrir et à la cultiver par la prédication, opérera notre salut, c'est-à-dire nous unira indissolublement à Dieu par Jésus-Christ, si nous sommes fidèles à l'écouter et à la suivre. Mais pour cela il faut que nous rejetions l'impureté et l'excès de la malice : l'impureté qui vient des sens et de leur concupiscence, en sorte que l'âme qui s'y abandonne, envahie par les attraits sensuels, par les instincts grossiers du corps, n'a plus de goût pour les choses spirituelles et ne les comprend plus : l'excès de la malice, qui est dans l'égoïsme par lequel le moi humain se préfère à tout, parce qu'il s'aime par-dessus tout, plus que Dieu dont la loi le gêne, plus que toutes les créatures qu'il n'aime que pour lui. Sachez donc, dit l'Apôtre, tenir en bride vos sens et leurs instincts, l'imagination, les passions, la raison propre et l'orgueil de la volonté, qui vous poussent à agir sans mesure, à parler beaucoup, à écouter peu, et à vous mettre en colère contre ce qui vous choque ou vous résiste. Et en effet, en revenant sur nous-mêmes, nous remarquerons combien, soit par légèreté ou imprudence, soit par confiance ou vaine complaisance en nous-mêmes, nous nous laissons aller à parler trop souvent sans savoir ce que nous disons, et uniquement pour imposer aux autres nos opinions, nos sentiments, ou les occuper de nous; qu'au contraire

nous avons de la peine à nous taire pour écouter les autres, ce qui est cependant le seul moyen de s'instruire ; et enfin qu'il faut bien peu pour nous irriter contre les hommes et les choses. Alors nous n'agissons plus par la direction de la raison ou de la conscience dans la vue de la vérité, de la justice et du bien, mais sous la pression de la colère, ou de la passion malveillante qui aveugle l'esprit et emporte la volonté. C'est pourquoi l'Apôtre dit que la colère n'accomplit point la justice de Dieu. Donc, si nous voulons sauver notre âme, fuyons l'impureté, abjurons l'égoïsme, gardons-nous de la colère, parlons peu, écoutons volontiers, et surtout la parole de Dieu, qui par la foi nous met en rapport vivant avec le Père des lumières, avec le Principe immuable et indéfectible de toute perfection.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XVI, 7-14.

Jésus dit à ses disciples : Maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Cependant, je vous dis la vérité, il vous est avantageux que je m'en aille : car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point

à vous ; mais si jè m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement. Du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; de la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui vient de moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi. C'est pourquoi je vous ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.

Le Sauveur, après être retourné par son ascension vers Celui dont il avait reçu sa mission, assis au ciel à la droite du Père, a envoyé le Saint-Esprit aux apôtres, comme il le leur avait promis, pour leur enseigner toute vérité, et leur expliquer tout ce qu'il leur avait dit. L'Église a été fondée

par la descente du Saint-Esprit dans le cénacle, où les disciples, unis dans une même foi et un même amour, se sont mis à parler toutes les langues: symbole d'une Église universelle, une et la même chez tous les peuples, dans toutes les parties de la terre, et sous les formes si diverses de l'humanité et de la civilisation. Depuis ce temps l'Esprit de vérité parle par l'Église qu'il inspire ou assiste, et c'est par elle qu'il a convaincu le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement.

1° Touchant le péché, car avant l'enseignement de l'Église le monde n'avait point une connaissance exacte et sûre de la nature du mal et par conséquent du péché. Chez les païens le bien et le mal sont confondus dans les spéculations des philosophes comme dans l'idolâtrie des peuples. Toutes les passions, même les plus grossières, y sont divinisées, et il n'y a point de crime sur la terre qui n'ait son modèle ou son apologie dans le ciel. L'Église a appris au monde que le péché consiste à ne point accepter, à ne point observer la loi de Dieu, laquelle a été révélée par la parole éternelle, par le Verbe divin, par le Fils de Dieu fait homme, qui est Jésus-Christ. Donc le péché du monde est de ne point croire à Jésus-Christ, le Verbe éternel, parlant dans l'origine au premier homme, puis par les patriarches, par Moïse, par les pro-

phètes, et enfin immédiatement et personnellement aux juifs, qui n'ont pas voulu croire en lui. C'est au nom de Jésus-Christ et par la foi en sa parole que l'Église promet le salut à ses enfants, et les délivre du péché et de la mort. Elle leur demande, comme Jésus à Pierre : Que dites-vous que je suis? Et tous ceux qui ne répondent point : « Vous êtes l'Église du Dieu vivant et vous avez les paroles de la vie éternelle, » elle les laisse dans leurs péchés, c'est-à-dire dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

2° Touchant la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus.

C'est l'Esprit-Saint, parlant par l'Église, qui a révélé au monde comment le crime de l'homme envers Dieu a été réparé par le sacrifice du Rédempteur, et l'éternelle justice rétablie par la restitution complète de la volonté humaine à la volonté divine; ce qui a été accompli par le sacrifice de Jésus-Christ, qui a daigné revêtir la nature humaine, pour en expier la révolte par l'obéissance jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Jésus dit à ses apôtres qu'il va vers son Père. Il lui ramène l'humanité régénérée en sa personne par son immolation volontaire. Il va avec elle à son Père, la lui rapportant pure et transfigurée; mais il y va en passant par la voie douloureuse, par le Calvaire et par la

croix. O mystère adorable! nous avons été justifiés par l'effusion de son sang, et l'ordre a été victorieusement restauré, parce qu'il est retourné à son Père à travers les souffrances de l'expiation, l'immolation de la victime, et le triomphe de la mort sur la mort. Nous ne connaissons donc la véritable justice que par le Saint-Esprit, nous enseignant par l'Église le sens et la portée du sacrifice de l'Homme-Dieu, et nous ne pouvons participer à cette justification souveraine qu'en prenant part, selon nos forces, aux douleurs et à la mort qui l'ont effectuée. Aussi on ne devient un vrai disciple de Jésus-Christ que par le renoncement à soi-même et le portement de la croix.

3° Touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

Il est jugé par la vie et la mort de Jésus-Christ qui, comme dit saint Paul (*Col.*, II, 25), a dépouillé de leur domination les puissances de l'air, et a passé triomphalement à travers le monde. Satan, qui s'était emparé du monde par ruse en séduisant et subjuguant le cœur de l'homme, a été vaincu par la parole, la vertu et la mort du Libérateur. Il a été jugé par la présence même du Christ, et précipité par son apparition comme les ténèbres devant la lumière; aussi Jésus dit à ses disciples : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (Jean, VI, 33.) Et quand il leur communique sa

puissance sur les mauvais esprits, qu'ils chasseront en son nom, il s'écrie : J'ai vu Satan tombant du ciel comme la foudre. (Luc, X, 18.) A l'heure de sa mort son sang divin qui pénètre la terre en fait sortir les puissances des ténèbres, qui en couvrent un moment la surface, et depuis ce temps l'Église et les saints chassent le démon avec empire par le signe de la croix ou les paroles des exorcismes au nom du Dieu fait homme. C'est ainsi que nous serons jugés nous-mêmes, suivant ce qu'il restera de Satan en nous, ou qu'il en sera chassé par Jésus-Christ en vertu de notre foi en sa parole, et surtout si sa vie pénètre et transforme la nôtre par la manducation de sa chair et l'absorption de son sang. C'est là le vrai jugement, le jugement définitif qui s'accomplira spontanément, quand les hommes comparaîtront devant Dieu ; car alors par la seule efficacité de la lumière divine, la séparation du bien et du mal se fera comme d'elle-même dans leurs œuvres, dans tout ce qui sera sorti d'eux, dans leur vie entière. Ce qui est venu de Dieu retournera à Dieu, et au démon ce qui lui appartient, ce qui s'est donné à lui. Ainsi au jour solennel de la réparation universelle le Saint-Esprit convaincra le monde et toutes les créatures de la vérité et de la justice du jugement de Dieu.

PRATIQUE.

En écoutant toujours la parole de l'Église, nous sommes certains de n'agir que par la motion de l'Esprit-Saint qui la dirige, et alors nous trouverons dans ses décisions la confirmation ou le redressement des dictées de notre conscience.

PRIÈRE.

O mon Dieu, guidez mes pas dans la voie de vos commandements et de ceux de votre Église, afin que ma raison n'obscurcisse point en moi les vérités du salut, que ma propre volonté ne s'oppose jamais à la vôtre, et que je ne fasse rien qui puisse éloigner votre grâce et contrister le Saint-Esprit. Par Jésus-Christ, etc.

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

ÉPITRE (Jacques, I, 22-27).

Ayez soin de mettre en pratique la parole de Dieu, et ne vous contentez pas de l'écouter en vous trompant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole sans la pratiquer, est semblable à un homme qui considère son visage dans un miroir et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était. Mais celui qui examine sérieusement la loi parfaite, qui est la loi de la liberté, et qui s'y attache, celui-là n'écoutant pas seulement pour oublier tout de suite, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans ce qu'il fait. Si quelqu'un croit avoir de la religion et ne met pas un frein à sa langue, et se laisse aller aux séductions de son cœur, sa religion est vaine. La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu, notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction et à se préserver de la corruption du siècle.

L'apôtre saint Jacques, qui affirme dans le chapitre suivant de son Épître que la foi est morte sans les œuvres, qu'elle est comme un corps sans âme, et qu'elle ne peut se prouver que par les actes qui la réalisent, nous rappelle ici qu'il ne suffit point d'écouter et de goûter la parole divine pour être un disciple de Jésus-Christ, mais qu'il faut encore la mettre en pratique dans sa vie de tous les jours, parce qu'alors la parole ne restant pas dans la tête ou dans l'imagination, s'infuse dans la volonté, dans le cœur, dans toute la personne où elle répand ses vertus. C'est pourquoi celui qui fait ce qui lui est enseigné et ce qu'il écoute trouve son bonheur dans son action. La loi parfaite de liberté, c'est-à-dire la loi mosaïque perfectionnée par l'Évangile, et dont le but est de délivrer complétement l'homme du mal, est comme un miroir où nous voyons, à l'aide de la lumière divine, nos misères et nos imperfections. Si nous n'y jetons qu'un coup d'œil en passant, sans réfléchir à ce que nous avons aperçu, nous l'oublions bientôt, et ainsi cela ne sert aucunement à nous amender. Mais celui qui y arrête ses regards, et les fixe longtemps sur ce qui lui est présenté, est porté par sa raison et par sa conscience à mettre sa conduite en harmonie avec ce que la loi recommande. Combien de personnes se croient pieuses et même avancées dans la piété, parce qu'elles trouvent du

plaisir à lire la parole sainte et à la glorifier, préférant aussi les livres de spiritualité à tous les autres, mais s'inquiétant peu, pourvu qu'elles en jouissent dans leur esprit, de les appliquer à leur conduite. Illusion fatale, qui s'attache à leur perfection spéculative ou imaginaire, qui est presque tout entière dans les pensées, dans les images et dans les mots! On se croit très-affermi dans la dévotion, parce qu'on en accomplit exactement les observances extérieures et qu'on fréquente assidûment l'Église, et l'on ne sait pas retenir sa langue. On parle sans cesse de charité, de l'amour de Dieu et du prochain, et l'on dénigre, on rabaisse les autres en mainte occasion par la médisance ou même par la calomnie. On voudrait en paroles trouver des remèdes à tous les maux du genre humain, afin qu'il n'y eût plus de souffrance ni de misère sur la terre, et, en attendant, on ne voit pas ou on délaisse les afflictions de la veuve et de l'orphelin qui sont à la porte. On vante, on exalte dans le discours la pureté des saints, qui vivent en ce monde comme les anges, élevant leur cœur au-dessus de la corruption du siècle, et avec ces belles paroles on reste dans la vie du monde, dominé par son esprit, préoccupé de ses vanités. On cherche à servir les deux maîtres à la fois, et, comme dit le Sauveur, on ne réussit qu'à déplaire à l'un et à l'autre. (Matth., VI, 24.) C'est la reli-

gion stérile des gens du monde qui veulent paraître chrétiens, ou des chrétiens qui ne veulent point renoncer à être des hommes du monde.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XVI, 23-30.

En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. Je vous ai dit ces choses en paraboles. Le temps vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous. Car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde; maintenant je laisse le monde et je retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : maintenant vous parlez ouvertement et vous ne vous servez plus de paraboles. Nous voyons bien à présent que vous savez toutes choses et qu'il n'est pas

besoin qu'on vous interroge; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

Jésus, au moment de quitter ses disciples, leur donne une nouvelle preuve de son amour et de sa sollicitude. Il leur apprend comment ils doivent prier pour être exaucés, et afin que leur joie soit complète : « Demandez et vous recevrez. » (Matth., VII, 7.) Toute demande sera-t-elle exaucée? N'y en a-t-il point d'indiscrètes, d'imprudentes, d'inconvenantes? Et le plus souvent leur succès ne serait-il pas un malheur pour ceux qui les forment? De là les mécomptes de ceux qui prient avec une foi faible, mais avec un désir vif et très-humain d'obtenir ce qu'ils demandent. S'ils ne réussissent point, ils se découragent de la prière, ils la calomnient et la délaissent. L'incrédulité ou l'indifférence est le résultat le plus ordinaire de cette mauvaise manière de prier. C'est pourquoi le Seigneur nous a dit comment il faut prier pour être exaucés. C'est en son nom que nous devons nous adresser à Dieu, ce qui suppose la foi en ce nom sacré, la foi en celui qu'il représente, en Jésus-Christ comme Fils de Dieu. « Mon Père vous aime, dit-il à ses disciples, parce que vous croyez que je suis sorti de Dieu. » La foi au Verbe incarné, au Dieu fait homme pour être le médiateur entre la divinité et l'humanité, le Rédempteur de l'homme

déchu et tombé dans l'esclavage du prince du mal! Celui qui a le Fils a la vie. La vie éternelle du Père est dans son Fils. » (1 Jean, I, 11.) Il faut demander avec une foi ferme. « Demandez avec une foi qui n'hésite pas, dit l'apôtre saint Jacques. (Jacq., I, 6.) Car celui qui hésite est semblable au flot de la mer ballottée par le vent. » Aussi Jésus disait-il à ceux qui se présentaient à lui pour être guéris : « Pouvez-vous croire? » et ensuite : « Qu'il vous soit fait selon votre foi! »

Ceux-là seuls peuvent prier avec assurance en son nom, c'est-à-dire en union d'esprit et de cœur avec lui et pour obtenir par lui, ce qui implique qu'on ne demande rien qui ne lui soit agréable ou qu'il n'approuve. Ainsi l'explique l'apôtre saint Jean par ces paroles : « Nous recevrons de lui tout ce que nous demanderons, parce que nous gardons ses commandements et faisons ce qui lui plaît. » (1 Jean, III, 22.) Donc la première condition pour prier au nom de Jésus-Christ, c'est d'observer ses préceptes et de faire ce qui est conforme à sa volonté. Dieu fera ce que nous demandons de lui, si nous faisons ce qu'il demande de nous. Jésus a dit : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. » (Jean, XV, 7.) Alors uni à Jésus-Christ par votre foi, et par lui à

son Père, demandant en son nom et seulement ce qui est conforme à ses commandements, c'est-à-dire ce qui se rapporte au salut, vous serez infailliblement exaucé d'une manière ou de l'autre, un jour ou l'autre, en raison de votre foi. Vous recevrez ce qui peut seul donner au cœur une joie pleine et parfaite, à savoir les grâces nécessaires à l'avancement, au perfectionnement des âmes, ou les prémices de la vie éternelle, qui vient du Père par le Fils et l'Esprit, et que vous goûterez déjà ici-bas par la foi, l'espérance et la charité, jusqu'à ce que vous en possédiez plus tard la substance et la plénitude dans la gloire du ciel.

PRATIQUE.

Prions avec foi, avec assurance, avec persistance, sans jamais nous lasser ni nous décourager au nom de notre seigneur Jésus-Christ, ne demandant que ce qui est conforme à sa loi, et sous la condition que sa volonté soit faite et non pas la nôtre.

PRIÈRE.

O Dieu, qui êtes l'auteur de tout bien, nous vous supplions humblement de nous inspirer de saintes pensées, et de nous les faire exécuter par le secours de votre grâce. Que vôtre Esprit daigne penser dans notre esprit, agir par notre volonté, et prier en nous par des gémissements ineffables. Par Jésus-Christ, etc.

L'ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

LECTURE DES ACTES DES APOTRES, I, 1-11.

J'ai rapporté précédemment, ô Théophile, tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour où il s'éleva au ciel, après avoir instruit par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis, et auxquels il s'était montré vivant après sa passion et par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours, mangeant avec eux et leur parlant du royaume de Dieu. Il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre l'accomplissement de la parole du Père, que vous avez, leur dit-il, entendue de ma bouche. Car Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui étaient présents lui demandèrent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? Mais il leur dit : Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père

s'est réservés. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il eut dit ces paroles, ils le virent s'élever en l'air, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. Pendant qu'ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel? Ce Jésus, qui vient de s'élever au ciel, en descendra de la même manière que vous l'avez vu monter.

Jésus, en remontant au ciel, a emporté avec lui l'humanité glorifiée, qu'il a fait asseoir en sa personne à la droite du Père. Ainsi elle a plus recouvré qu'elle n'avait perdu; la miséricorde a surabondé là où avait abondé le péché, et c'est pourquoi saint Augustin a pu s'écrier : « *Felix culpa*, heureuse faute qui a eu une telle réparation! » Saint Léon, pape, dit : « Nous avons plus gagné par la grâce ineffable du Christ que nous n'avions perdu par l'envie de Satan. » Saint Grégoire dit : « Par la naissance du Seigneur la divinité semblait humiliée; par son ascension l'humanité est exaltée. »

Nous lisons dans saint Chrysostome : « Le Christ, en montant au ciel, a offert au Père les prémices de notre nature, laquelle ne s'est arrêtée dans son élévation qu'au trône de Dieu, ne pouvant monter plus haut. » Et saint Léon, dans son sermon sur l'Ascension : « C'était vraiment une grande et ineffable cause de joie que, en présence de la multitude des saints, la nature humaine montât au-dessus de la dignité de toutes les créatures célestes, dépassant les ordres des anges, élevée au-dessus des archanges, et ne devant trouver de terme aux sublimités de son avancement que le trône même du Père éternel, associée sur ce trône à la gloire de Celui dont elle partageait la nature dans le Fils. »

Or, par le baptême tous les chrétiens sont devenus les membres de cette humanité glorieuse dont Jésus-Christ est le chef, et, comme dit un Père de l'Église, là où a passé la tête, les membres doivent suivre. Il y a donc quelque chose qui nous attire en haut, suivant la parole du Sauveur qui peut être aussi interprétée en ce sens : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean, XII, 32.) C'est pourquoi le chrétien, qui a la conscience de sa foi et de sa vocation, sent le besoin d'une ascension continue, d'un avancement incessant vers un idéal de perfection, en un mot d'un progrès indéfini, et l'Évan-

gile, qui doit le mener à sa fin dernière, est éminemment la doctrine du perfectionnement et du progrès véritable; car elle le rend plus éclairé, meilleur et par là plus heureux. Quelle science a plus illuminé le monde que l'Évangile? Il lui a révélé les vérités éternelles qui dépassent la compréhension de la raison humaine. Il a fait passer l'esprit humain des ténèbres de la terre à l'admirable lumière du ciel, qu'il nous pousse sans cesse à chercher, en nous disant : « Vous êtes les enfants de la lumière, vous êtes la lumière du monde. » (1 *Thess.*, V, 5.) Rejetez donc les œuvres de ténèbres (*Rom.*, XIII, 12), et, pour prix de nos efforts, il nous propose la vision pleine et bienheureuse de la vérité, la contemplation de Celui qui est la lumière même. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth., V, 8.)

Mais la science n'est qu'un moyen pour avancer dans le bien. Jésus-Christ ne nous éclaire par sa parole que pour nous rendre meilleurs, et c'est la perfection même de Dieu qu'il propose à notre bonne volonté. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., V, 48.) Et en faisant d'abord lui-même ce qu'il enseignait, il nous en a donné à la fois le précepte et l'exemple.

Tel est le but et la voie du progrès véritable et par conséquent du vrai bonheur. Car l'homme ne

peut être heureux que s'il marche dans sa voie et vers sa destination. Le point de départ de ce progrès est la foi en la parole de Dieu proposée par l'Église; son terme est l'union avec Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ avec tous nos frères, et dans cette union commencée ici-bas par la grâce et qui sera consommée au ciel dans la gloire, la participation à la perfection et à la félicité de la nature divine. Entre ces deux points extrêmes est le chemin de l'existence actuelle, que Jésus nous a frayé par sa vie sur la terre, et où il marche devant nous, nous engageant par sa parole et son exemple à le suivre, à combattre et à souffrir avec lui du berceau à la tombe, de la crèche au Golgotha, pour y mourir avec lui, mais aussi pour ressusciter et remonter au ciel comme lui.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC, XVI, 14-20.

Jésus apparut aux onze apôtres, pendant qu'ils étaient à table, et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Puis il leur dit : Allez dans tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé;

mais celui qui ne croira point sera condamné. Voici les miracles, qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal. Ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris. Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus s'éleva au ciel où il est assis à la droite de Dieu. Pour eux, ils allèrent prêcher en tout lieu, avec la coopération du Seigneur, qui confirmait leur parole par des miracles.

« Par toute créature, dit le pape saint Grégoire dans son homélie vingt-neuvième sur cet évangile, il faut entendre tous les hommes, et non pas les êtres qui n'ont pas de sentiment ni les animaux sans raison. L'homme, en effet, a de commun avec les minéraux l'être, avec les végétaux la vie, avec les animaux la sensation, l'intelligence avec les anges. Si donc il a quelque chose de commun avec toutes les créatures, on peut en un certain sens l'appeler la créature universelle, et ainsi l'Évangile prêché à l'homme seul est prêché en sa personne à tous les êtres.

« Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé! Oui, dit le saint docteur, s'il soutient sa foi par ses œuvres! Car la vraie foi est celle qui ne contredit point par les actes ce qu'elle affirme par des paroles. C'est pourquoi saint Paul dit des faux croyants, qu'ils nient Dieu par leurs actions tout en le confessant de bouche, et saint Jean : « Celui qui affirme connaître Dieu, et qui ne « garde point ses commandements, est un men- « teur. » (I Jean, II, 4.)

La foi donne le pouvoir de faire des miracles, mais elle peut exister sans cette puissance. Les miracles ont été nécessaires dans les commencements de l'Église, pour en affermir les fondements en augmentant la multitude des croyants, comme quand on plante un jeune arbre il faut l'arroser souvent, jusqu'à ce qu'il ait pris racine en terre, et alors l'arrosement devient inutile. D'ailleurs il y a plusieurs sortes de miracles, et l'Église fait tous les jours spirituellement ce qu'elle faisait physiquement par les premiers disciples. Les prêtres chassent encore les esprits malins par les exorcismes, et aussi par l'action de la parole de Dieu sur les âmes, qu'ils empêchent de succomber à la tentation. Les fidèles, qui abandonnent l'esprit et le langage du monde, pour parler la langue de l'Église, répandre sa parole et louer Jésus-Christ leur rédempteur, ne par-

lent-ils point aussi des langues nouvelles? Ceux qui par leurs pieuses exhortations ôtent la malice des cœurs, n'est-ce pas des serpents qu'ils manient, sans en être blessés, et s'ils entendent de mauvais conseils sans les suivre, n'est-ce pas des poisons qu'ils boivent et qui ne leur font aucun mal? Toutes les fois qu'on voit son prochain s'affaiblir dans le bien, et que par des avis salutaires et de bons exemples on soutient et fortifie la vie morale qui défaille, on impose les mains sur des malades pour les guérir. L'Église opère chaque jour toutes ces choses d'une manière surnaturelle et ainsi miraculeuse par la main de ses ministres au moyen des sacrements. Elle fait de nouvelles créatures par le baptême, elle les nourrit du pain des anges; elle les remplit des dons du Saint-Esprit; elle les guérit, quand elles sont malades; elle les ressuscite, quand elles sont mortes; elle fait entendre les sourds, voir les aveugles, marcher les boiteux et les paralytiques! Et ces miracles sont d'autant plus grands, qu'ils sont spirituels, et que ce ne sont plus des corps mais des âmes qui en profitent.

Saint Grégoire dans cette même homélie distingue l'ascension de Jésus-Christ de celles d'Henoch et d'Élie. Il y a, dit-il, deux sortes de cieux, le ciel aérien ou athmosphérique et le ciel éthéré. Le premier est tout près de la terre et

c'est pourquoi on dit *les oiseaux du ciel*, parce qu'ils volent dans l'atmosphère. C'est dans ce ciel qu'Élie a été enlevé, pour être conduit promptement dans une région secrète de la terre, où il devait vivre avec un grand repos de corps et d'esprit, jusqu'à ce qu'il revienne à la fin du monde pour payer sa dette à la mort. Il a donc tardé de mourir, mais il n'a pas échappé à la mort.

Le Rédempteur, au contraire, n'a pas seulement fait reculer la mort, il l'a vaincue, il l'a détruite en ressuscitant, et il a manifesté par son ascension la gloire de sa résurrection. Il faut remarquer en outre qu'Élie a été enlevé dans un char, pour montrer que celui qui n'était qu'un homme avait besoin d'un secours étranger. Ce secours lui a été donné par les anges, parce que n'étant qu'un homme, il ne pouvait par lui-même s'élever dans l'atmosphère, retenu à terre par la pesanteur et l'infirmité de sa nature. Mais le Rédempteur n'a eu besoin ni du char ni des anges, parce que Celui qui a tout fait, était élevé au-dessus de toutes choses par sa propre vertu.

Comme Joseph, vendu par ses frères, a été le symbole de la vente du Sauveur, ainsi la translation d'Hénoch et l'enlèvement d'Élie au ciel aérien ont préfiguré l'ascension de Jésus-Christ. Ils en sont les prophètes et les témoins, l'un avant la loi, l'autre sous la loi, jusqu'à ce que vienne

celui qui pouvait seul pénétrer vraiment les cieux, et qui est monté dans le ciel éthéré par sa propre puissance, et sans le secours de personne ni d'aucune chose.

PRATIQUE.

Chrétiens, en renaissant par le baptême à la vie divine, nous sommes appelés à un progrès sans limite, puisque notre esprit doit participer à la lumière et à la science de Dieu, et notre âme à son amour et à sa bonté. Donc, *sursum corda*, élevons nos cœurs en haut, et marchons sans relâche sous la conduite de Jésus-Christ et de son Église et soutenus par sa grâce à la conquête de la perfection divine, qu'il a recommandée à notre ambition, et promise comme prix de nos efforts.

PRIÈRE.

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant que, croyant fermement que votre Fils unique, notre Rédempteur, est aujourd'hui monté au ciel, nous y habitions aussi nous-mêmes en esprit par l'ardeur de notre désir. Par Jésus-Christ, etc.

LE DIMANCHE APRÈS L'ASCENSION.

Ire ÉPITRE DE SAINT PIERRE, IV, 7-11.

Soyez prudents, veillez et priez. Mais avant tout ayez une charité persévérante les uns pour les autres; car la charité couvre la multitude des péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure. Aidez-vous les uns les autres suivant vos moyens, comme des fidèles dispensateurs des dons de Dieu. Si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parlait par sa bouche. Si quelqu'un exerce un ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu de Dieu, afin que Dieu soit glorifié en toutes choses par Jésus-Christ, auquel appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'Apôtre veut que nous réparions nos péchés par la charité, c'est-à-dire que nous n'agissions plus que par la motion de l'esprit des enfants de Dieu, que nous avons reçu au baptême, que nous devons attirer en nous par une prière incessante, et dont l'Église nous communique les dons par les

sacrements. Alors nous ne ferons plus rien en vue de nous-mêmes, de notre avantage, de notre gloire ou de notre plaisir, mais tout, même les choses qui semblent les moins importantes, pour l'amour de Dieu et le bien du prochain. Notre disposition habituelle envers nos semblables sera comme celle de Dieu envers toutes ses créatures, de contribuer, autant qu'il nous sera possible, à leur être utile ou agréable, ne cherchant point avant tout dans nos rapports avec eux ce qui nous convient, faisant pour les autres ce que nous voudrions qu'on fît pour nous, et même à l'exemple de Jésus-Christ qui a réalisé ici-bas la perfection de la charité, nous sacrifiant pour ceux que nous aimons, comme il nous a aimés tous jusqu'à mourir pour nous. Exerçons donc les uns envers les autres l'hospitalité sans murmure, c'est-à-dire sans nous fâcher de la peine, de l'embarras, des dépenses que cela peut nous causer. Ce qui suppose que nous sommes prêts à faire participer le prochain à ce que nous possédons, à le soutenir, à le réjouir par la communication de nos biens. Et par hospitalité il ne faut pas seulement entendre ici l'asile matériel avec les choses nécessaires à la sustentation du corps, mais encore la protection que nous devons lui accorder dans le monde, au milieu de la société, afin qu'il puisse s'y établir honorablement et s'y faire une position.

C'est là une sorte d'hospitalité morale souvent plus utile que la première, parce que, au lieu de dénigrer les autres par la médisance ou la calomnie, comme il arrive fréquemment dans les conversations mondaines, nous les patronnons, au contraire, dans leur réputation, les défendant contre les attaques malveillantes, et ainsi les couvrant de notre protection morale, comme si nous leur ouvrions un refuge dans notre propre maison. Enfin, si nous sommes vraiment chrétiens, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, et ainsi animés et conduits par son esprits, tâchons de laisser cet esprit parler et agir par nous, afin que nous en soyons en toutes choses les ministres et les instruments. Que la parole de Dieu soit la lumière de nos discours, et n'ouvrons la bouche que pour donner passage à la manifestation de sa loi, de sa volonté. Quel que soit le ministère que nous remplissions, les fonctions que nous ayons à exercer, ne soyons jamais que les dispensateurs fidèles de la grâce divine, qui se communique sous des formes si diverses, et qui est accordée à chacun d'une certaine manière, et dans une certaine mesure selon sa position, et pour accomplir les devoirs de son état dans l'intérêt de tous. Alors ce qui vient de Dieu retourne à Dieu, qui tire sa gloire de toutes les bénédictions que sa grâce nous transmet par Jésus-

Christ, auquel appartient seul l'honneur et l'empire dans tous les siècles.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XV, 20-27; XVI, 1-4.

Lorsque le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues, et le temps approche où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Mais je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque ce temps arrivera, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Ce qui s'est fait dans les apôtres doit s'opérer proportionnellement dans chaque chrétien. Le Saint-Esprit, qui a été donné à l'Église et qui l'assiste en toutes choses, y rend perpétuellement

témoignage à la divinité de Jésus-Christ, et dans le sacrement de confirmation les fidèles reçoivent plus abondamment les dons de l'Esprit-Saint, qui les rendent capables de mieux connaître le Sauveur, et de le confesser avec plus de courage et de constance. Ce témoignage du Saint-Esprit nous est donné mystérieusement au fond du cœur, et celui-là seul, qui le reçoit, le comprend, parce qu'il ouvre en lui le sens des choses divines. Alors la lumière du ciel y entre, qui augmente et consolide la foi et avec la lumière la chaleur d'en haut, ce feu, que le Fils de Dieu est venu apporter à la terre et qu'il veut y faire brûler (Luc, XII, 49), qui allume dans les âmes l'amour surnaturel, l'amour de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qui les pousse à le servir et à le faire connaître, c'est-à-dire à travailler à l'accomplissement de sa volonté et à l'avancement de son règne ici-bas. Alors aussi, comme les apôtres, mais suivant nos forces, nous devenons capables de rendre témoignage à Jésus-Christ devant le monde, et cela de deux manières, par nos paroles et par nos œuvres. Par la parole nous professons notre foi; nous proclamons que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Verbe incarné, descendu en terre pour nous racheter au prix de son sang, et tous les dogmes qu'il nous a révélés et que l'Église enseigne; vérités qui scandalisent ceux qui n'ont point reçu le témoignage du Saint-

Esprit, parce qu'elles surpassent leur raison et que le sens du divin leur manque. Mais nos actes doivent confirmer le témoignage de nos discours, et les œuvres du vrai chrétien, par lesquelles il confesse principalement Jésus-Christ, c'est l'obéissance à son Église et l'observation de ses commandements. Autre scandale pour le monde, qui prétendant à l'indépendance, au moins dans son esprit, a horreur de l'autorité, refuse la loi divine, et traite de chimères ou d'exagérations les vertus essentielles au christianisme, la soumission, l'humilité, la pureté, l'abnégation de soi-même. Tout cela, dit-il, n'est plus de notre siècle, dont la raison plus éclairée par l'observation des faits a mis chaque chose à sa place, et a trouvé l'art de satisfaire harmoniquement tous les besoins de l'âme et du corps, en sorte qu'aujourd'hui la chair, sacrifiée à l'esprit par la doctrine chrétienne, a été relevée à son niveau et réhabilitée par une philosophie plus savante et plus équitable. Nous attendons les vertus héroïques que le monde produira par cette voie, pour les opposer à celles des saints de la religion chrétienne! Pour vous, chrétiens fidèles, qui avez reçu le témoignage de l'Esprit, et qui voulez le rendre à votre tour, rappelez-vous la parole du Maître : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Il y a aussi en vous quelque chose qui est plus fort que le monde, et qui le vaincra si

vous le voulez, c'est votre foi en celui qui l'a vaincu. C'est le témoignage de l'Esprit de vérité qu'il a envoyé à son Église, et dont elle vous transmet les dons, par lequel il lui explique, et à chaque fidèle par elle, tout ce qu'il a enseigné à ses apôtres. Cependant que les faibles qui ont reçu le témoignage de l'esprit, sans avoir la force de le porter devant le monde, prennent courage. Qu'ils demandent par la prière cette vertu d'en haut qui a transformé en héros de la foi les apôtres d'abord si lâches, afin de ne point contrister l'Esprit en eux par leur faiblesse; car Jésus ne reconnaîtra devant son Père que ceux qui l'auront reconnu devant les hommes (Luc, IX, 26). Mais que dire à ces chrétiens parjures, qui après avoir reçu le témoignage du Saint-Esprit avec foi, ont ensuite porté témoignage contre lui. Ceux-là ont repoussé le don de Dieu. Ils font plus; ils le corrompent et le tournent en poison, de sorte que, comme dit le prophète royal, Dieu lui-même est perverti avec le pervers. (*Ps.* XVII, 27.) C'est le péché contre le Saint-Esprit, dont Notre-Seigneur a dit qu'il ne sera remis ni en ce monde ni dans l'autre.

PRATIQUE.

Tâchons de faire au nom et en vue de Dieu tout ce que nous avons à faire, et puisque nous avons l'honneur et le bonheur d'être chrétiens, c'est-à-dire,

enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ, portons haut ce titre qui oblige, et rendons témoignage par nos paroles et par nos œuvres à l'Esprit-Saint dont nous avons reçu les dons.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel, faites que notre volonté soit toujours soumise à la vôtre et notre cœur tout dévoué au service de votre divine majesté. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE DIMANCHE DE LA PENTECOTE.

ACTES DES APOTRES, II, 1-11.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous dans un même lieu, on entendit tout d'un coup comme le bruit d'un vent violent qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils se trouvaient. Au même instant ils virent paraître comme des langues de feu, qui se divisèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait de les parler. Or il y avait à Jérusalem des juifs religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Dès que le bruit s'en fut répandu, la foule s'assembla, et ils furent confondus, de ce que chacun entendait les disciples parler dans sa langue. Ils en étaient stupéfaits et ils disaient dans leur étonnement : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les

entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Élamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mosopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et la Libye, autour de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, juifs aussi et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons raconter chacun dans notre langue les merveilles de Dieu.

Il en est du miracle des langues, que les apôtres se mirent à parler aussitôt après avoir reçu le Saint-Esprit, comme des autres miracles qui devaient suivre et confirmer la prédication de ceux qui croiraient et seraient baptisés. Ces grandes manifestations de la puissance divine par des signes extraordinaires ont été nécessaires dans les commencements de l'Église pour frapper l'esprit des hommes, et les ouvrir à l'action de la parole apostolique leur annonçant les vérités éternelles et devant conquérir leur foi. Mais cela ne veut point dire qu'il suffise de croire et d'être baptisé pour opérer des miracles; ce qui est le privilége des apôtres et de quelques hommes que Dieu a daigné employer dans la suite pour répandre sa parole, manifester sa volonté, et accomplir ses desseins. De même il ne suffit pas d'avoir reçu le Saint-Esprit

pour parler toutes les langues de la terre. Par le sacrement de confirmation chaque chrétien reçoit aussi les dons du Saint-Esprit, et par l'efficacité de ces dons célestes il est rendu capable de professer avec courage la doctrine de Jésus-Christ, et de combattre avec force pour sa cause. Il est affermi, consolidé, confirmé dans la foi par la vertu d'en haut, qu'il reçoit comme les apôtres au jour de la Pentecôte, mais dans une autre mesure, sous une autre forme, et se manifestant par d'autres effets. On n'entend plus le vent impétueux qui ébranla le cénacle ; des langues de feu ne paraissent plus sur la tête des confirmants, et ils n'étonnent plus par le don des langues. La descente du Saint-Esprit est moins sensible, elle s'opère par l'imposition des mains du pontife, et par l'onction du saint chrême. Néanmoins il arrive encore souvent que le miracle des langues se reproduit, mais d'une manière toute spirituelle : ce qui, au dire du pape saint Grégoire, n'est pas moins merveilleux que les miracles qui s'appliquent aux corps. Ainsi parler toutes les langues du monde signifie avoir le don de se faire entendre de tout le monde, et dans le fait nous ne savons point comment les apôtres se faisaient comprendre des juifs de tous les pays, soit qu'ils parlassent des langues diverses, soit qu'ils n'en parlassent qu'une seule, devenue miraculeusement intelligible à tous. Aujourd'hui en-

core une âme pleine de foi, et que l'Esprit-Saint anime de la charité de Jésus-Christ, trouve le moyen de se faire écouter et comprendre par les hommes de toutes les conditions et de tous les âges, par la persuasion d'une éloquence surnaturelle, qui souvent n'a rien de commun avec la pompe de l'éloquence humaine. (1 *Cor.*, I, 17.) En parlant à une multitude de personnes, qu'il réunit momentanément dans un même sentiment, dans une même pensée, dans une même volonté, l'homme de Dieu ne parvient-il pas à faire de sa propre conviction la conviction de chacun, et ainsi de parler en ce moment la langue de tous; et tous ne peuvent-ils pas dire aussi avec étonnement : Comment celui-là, qui m'est tout à fait étranger, exprime-t-il si bien ce que je sens et parle-t-il si nettement mon langage? Comme donc la grâce de Dieu peut spirituellement faire voir des aveugles, entendre des sourds, redresser des boiteux, et rendre le mouvement aux paralytiques; comme elle peut guérir et ressusciter les âmes, elle peut aussi, et cela arrive tous les jours dans l'Église, accorder à ses ministres le don de parler toutes les langues du ciel et de la terre, c'est-à-dire de faire sentir, comprendre et goûter la parole divine aux hommes de tous les pays, de toutes les conditions et de tous les degrés. C'est le miracle de la propagation de la foi, qui n'a jamais été interrompue dans l'Église,

et c'est une des preuves les plus frappantes qu'elle est universelle ou catholique.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XIV, 29-31.

Jésus dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles, et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses, pendant que je demeurais avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous expliquera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne point comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, qu'il ne craigne point. Vous m'avez entendu dire : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant, avant que cela arrive, afin que vous croyiez quand cela

sera arrivé. Je ne vous parlerai plus longtemps; car le prince de ce monde vient et il n'a rien en moi qui lui appartienne. Mais c'est afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné.

Le mystère qui s'est accompli à pareil jour, ou la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et parmi les hommes, est à la fois le complément de la mission de Jésus-Christ sur la terre, et le commencement de celle des apôtres : le complément, car les promesses divines et les prophéties sont réalisées; non-seulement l'Église est fondée, mais elle a encore reçu la plénitude des dons de l'Esprit-Saint : le commencement, car c'est en ce jour que les disciples ont reçu d'en haut la science et la grâce pour annoncer la doctrine de leur maître, et être les témoins ou les martyrs de sa divinité.

Ce qui frappe le plus dans la religion chrétienne, c'est l'ordre admirable avec lequel tout s'y développe et s'enchaîne. Non-seulement la morale sort du dogme, mais les dogmes sortent les uns des autres, et tous émanent du dogme fondamental qui nous a révélé la nature de Dieu, l'ineffable Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit.

Or, si telle est l'essence de Dieu, il suit que

pour se faire connaître aux hommes, autant que leur faiblesse le comporte, il a dû se manifester de trois manières, et de là les trois grandes révélations qui constituent le plan de la religion chrétienne, ou les moyens principaux par lesquels l'humanité a pu être reliée ou réconciliée avec la Divinité.

La première a été faite aux patriarches et à Moïse par le ministère des anges. Elle manifeste le Dieu créateur, le maître, le roi, le juge. Elle a préparé, préfiguré et annoncé la seconde par la promesse du Messie faite à Adam, à Abraham, aux patriarches, à Moïse, et par les prophéties. Quand les temps sont accomplis, Dieu lui-même vient en personne sur la terre, le Verbe divin, le Fils de Dieu s'est fait chair et a habité parmi les hommes. La révélation du Fils se fait par sa parole, par les merveilles de sa vie et par le sacrifice de sa mort, qui, en expiant les iniquités du genre humain, institue le baptême du sang et de l'Esprit. Jean a baptisé dans l'eau, disait le Christ à ses disciples; mais vous, vous serez baptisés par l'Esprit-Saint. (*Act.*, I, 5.) Mais pour que le Saint-Esprit vienne sanctifier l'humanité, il faut d'abord qu'elle soit réunie au Père par le Fils, puisque l'Esprit-Saint procède des deux, et c'est ce qui s'est opéré par l'ascension du Fils, qui est retourné vers son Père, comme il l'avait annoncé à ses disciples, leur di-

sant : En vérité, il vous est avantageux que je m'en aille ; car si je vais à mon Père, je vous enverrai le Paraclet, l'Esprit de vérité qui vous enseignera toutes choses et vous expliquera tout ce que je vous ai enseigné (Jean, XIV, 26). Ici est le nœud du mystère. Le Verbe était descendu du ciel comme Dieu, il y est remonté Dieu-Homme. C'est avec la nature humaine assumée par la nature divine qu'il retourne à son Père, et il la fait asseoir avec lui, en sa personne, à la droite du Père. O gloire de l'homme, conséquence heureuse de sa faute ou plutôt de la miséricorde divine ! Le voilà élevé plus qu'il n'était déchu, et supérieur à tous les anges. Uni intimement au Père en Jésus-Christ, il participe à la vie, à la splendeur, au bonheur de l'adorable Trinité ; car par son union avec le Père par le Fils, il est uni à l'Esprit-Saint qui procède des deux et est le lien de leur éternel amour. Alors aussi, comme dit saint Jean (VII, 29), le Saint-Esprit est donné aux Apôtres, parce que Jésus est glorifié, et suivant les paroles de saint Pierre (*Act.* II, 33), c'est Jésus exalté à la droite de Dieu qui a envoyé le Saint-Esprit, dont les effets merveilleux paraissent. Les Apôtres le reçoivent d'abord, parce qu'ils sont un avec Dieu en Jésus-Christ, et unis entre eux de cœur et d'âme. Membres principaux du corps dont il est le chef, l'Église, ils doivent participer, en tant que mem-

bres vivants, à sa vie divine et à la gloire de l'humanité régénérée et divinisée en sa personne. Et comme l'humanité en Jésus-Christ reçoit au ciel les prémices de l'Esprit-Saint, les Apôtres et les disciples assemblés au Cénacle en reçoivent aussi les prémices sur la terre. Il répand en eux ses dons sur tous les hommes qui écouteront leur parole. (*Ps*. LXVII, 19.) C'est l'eau vivante qui jaillira de leur sein jusqu'à la vie éternelle (Jean, IV, 14).

Ainsi s'est opérée la troisième révélation, préparée par la seconde, comme la seconde l'avait été par la première afin que l'homme pût connaître Dieu dans la plénitude de sa nature, dans l'unité de sa substance et dans la trinité des personnes, Dieu Père, Dieu Fils et Dieu Esprit-Saint.

PRATIQUE.

Ne laissons point stériles en nous les dons de l'Esprit-Saint, qui nous ont été transmis par le sacrement de confirmation. Ils nous ont rendus capables de tout faire, même de mourir pour la cause de l'Évangile, comme il convient à un soldat de Jésus-Christ. Invoquons donc avec confiance le Saint-Esprit en toute occasion importante, et soyons prêts à faire sous la conduite de l'Église tout ce qu'il nous suggérera.

PRIÈRE.

O Dieu, qui avez instruit en ce jour les cœurs de

vos fidèles par l'illumination du Saint-Esprit, accordez-nous la grâce de connaître et de goûter la justice dans ce même Esprit, et de nous réjouir de ses consolations divines. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE LUNDI DE LA PENTECOTE.

ACTES DES APOTRES, X, 42-48.

Dieu nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que Jésus a été établi de Dieu juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. Comme Pierre parlait encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent stupéfaits de ce que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils, car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau de baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit comme nous? Et il ordonna qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ.

Ce qui est rapporté dans cette épître, est une consolation pour les personnes pieuses, qui dé-

sirent vivement la conversion de leurs amis infidèles ou séparés de l'Église, les uns ayant abandonné toute pratique religieuse, parce qu'ils n'ont point de foi ou croient n'en pas avoir, mais dans lesquels cependant il reste encore quelque chose de l'esprit chrétien; les autres appartenant encore à l'Église par leur foi en Jésus-Christ, mais n'ayant point de part à ses grâces, parce qu'ils ne participent point à ses sacrements. Le centurion Corneille, sa famille et ses serviteurs auxquels saint Pierre est envoyé par un avertissement du ciel, bien qu'ils passassent pour être des païens, avaient cependant des sentiments de piété, craignant Dieu, le priant et faisant du bien aux pauvres. C'est là sans doute ce qui leur a attiré la grâce extraordinaire qui leur a été faite et les miracles par lesquels elle a opéré, à savoir la vision de saint Pierre, celle du centurion et l'effusion de l'Esprit-Saint. Nous pouvons donc espérer une grâce semblable pour ceux que nous aimons, bien qu'ils soient éloignés de Dieu et de son Église, quand au fond il y a dans leur cœur la crainte de Dieu, et l'amour de la justice qui se manifeste par une conduite honnête et de bonnes œuvres. Leur irréligion ou leur défaut de religion vient souvent d'une erreur de leur esprit, d'un écart d'imagination, des préjugés de leur éducation, ou de préventions inspirées par de mauvais exemples. Un jour

ou l'autre, et ce sera un des moyens secrets de la miséricordc divine, une parole du ciel entrera dans leur âme avec sa lumière qui dissipera ces fantômes, avec son feu plus fort que l'ardeur des passions charnelles, et ces hommes, qui semblent des ennemis de Jésus-Christ, ou au moins très-peu disposés à recevoir son Esprit, en seront pénétrés, illuminés tout d'un coup, comme ces gentils qui reçurent les dons de l'Esprit-Saint avant d'avoir été régénérés par le baptême. C'est la grâce qui a été accordée à saint Paul sur le chemin de Damas et qui l'a rendu soudainement l'apôtre de Celui qu'il allait persécuter, et cet ardent persécuteur est devenu le plus puissant des apôtres. Ce qui nous montre que l'Esprit souffle où il veut et comme il lui plaît (Jean, III, 8), et que la grâce divine n'est enchaînée par aucune forme ni par aucun moyen, pas même par les sacrements qu'elle a établis et qui sont les canaux ordinaires de son effusion et des bénédictions du ciel. Que si malheureusement ceux dont nous désirons et demandons la conversion, ne sont pas dans ces bonnes dispositions, nous avons la ressource, en priant avec persévérance pour ces chers infidèles, afin d'attirer le rayon divin sur leur âme, d'appliquer à leur profit et comme expiation de leur incroyance ou de leurs fautes, nos bonnes œuvres, nos mortifications, nos communions faites à leur intention, en suppléant à

leur manque de foi par l'ardeur de la nôtre, en nous substituant en une certaine manière à eux comme victimes de leurs péchés, pour aider à les en délivrer par la grâce de Jésus-Christ, dont l'immolation volontaire a affranchi le genre humain. Nous lisons dans l'Évangile de saint Marc (II, 4), qu'un jour on découvrit le toit d'une maison où se trouvait Jésus, pour lui présenter un paralytique qu'on ne pouvait introduire par la porte obstruée par la foule. Jésus voyant la foi de ceux qui portaient le malade, le guérit. Offrons donc aussi nos pauvres malades au Sauveur, pour qu'il les guérisse à cause de notre foi, et cela en toute occasion et par toutes les voies.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, III, 16-21.

Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour le juger, mais afin que le monde fût sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé. Mais celui qui ne croit pas, l'est déjà, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, ce qui fait le jugement, c'est que la

lumière est venue dans le monde et que les hommes ont aimé les ténèbres plus que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait le mal hait la lumière et ne va pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient découvertes. Mais celui qui agit selon la vérité va à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.

Cette fois Jésus ne parle point en parabole. Il annonce directement, d'une manière toute spirituelle, le mystère de la régénération, parce qu'il répond aux questions d'un maître en Israël ; et cependant le maître ne le comprend pas, confondant la renaissance spirituelle par l'eau et l'Esprit avec la naissance charnelle. Est-ce qu'un homme peut renaître quand il est vieux? dit-il. Est-ce qu'il peut rentrer dans le sein de sa mère, pour en sortir de nouveau? Le Docteur d'Israël, malgré sa bonne volonté, a un voile sur le cœur, comme tous les juifs. Il ne connaît que ce qui tombe sous les sens, et il interprète charnellement et pour ce monde les promesses de salut données au peuple de Dieu; tandis que le Sauveur lui annonce une autre vie, la vie même de Dieu, à

laquelle les hommes sont appelés à participer par le baptême. Or, la chair n'a plus de part à cette génération. Elle est opérée par l'Esprit, qui par le moyen de l'eau introduit le germe de la vie éternelle dans l'âme humaine, après l'avoir purifiée du péché par la vertu du sang de Jésus-Christ dont elle est imprégnée, et par l'application de ses mérites. C'est une génération nouvelle, ou une régénération toute spirituelle; donc une renaissance, et l'âme ainsi régénérée devient membre du corps mystique de Jésus-Christ, qui est l'Église; et elle y puise l'aliment de la vie du ciel par les sacrements, dont le premier lui a transmis cette vie, dont les autres la conservent, l'accroissent, la raniment, et particulièrement celui de la confirmation qui l'unit personnellement à l'Esprit-Saint et la remplit de l'abondance de ses dons. C'est ainsi que Dieu, dans son amour pour le monde, y a envoyé son Fils, non pour le juger, mais pour le sauver (Jean, XII, 4), bien qu'il le jugera plus tard après la fin de la grande épreuve, et quand tous les moyens de sa miséricorde auront été épuisés. Mais alors ce jugement se fera comme de lui-même, par la simple comparution des âmes devant Dieu, entre la lumière et les ténèbres. Celles qui ici-bas ont aimé par-dessus tout Jésus-Christ, qui est la lumière éternelle, iront droit à la lumière qui les accueillera à son

tour; et par leur union spontanée avec la lumière, leurs œuvres, qui ont été faites en Dieu et pour Dieu, seront manifestées. Mais l'âme qui, n'ayant point cru au Fils de Dieu fait homme, n'a point reçu ni pratiqué la parole, celle-là hait la lumière, parce qu'elle lui a préféré les ténèbres à cause du mal qu'elle a fait, et elle s'en détournera en présence de Dieu, de peur qu'elle ne révèle la malice de ses actions. Le jugement universel, ou la séparation définitive des bons et des méchants, des amis de Dieu et de ses ennemis, le triage du bien et du mal s'opérera donc à la consommation des siècles par le seul aspect de Jésus-Christ. La lumière éternelle attirera à elle toutes les lumières du monde, ou les âmes illuminées de sa foi et de son esprit (*Éph.*, V, 8), pendant qu'elle repoussera et précipitera dans les lieux inférieurs les ténèbres de l'humanité (Jean, I, 5), c'est-à-dire tous les hommes qui ont haï la lumière divine, descendue dans le monde pour les sauver, et se sont alliés de préférence et par le choix de leur volonté libre à la puissance ténébreuse du mal.

PRATIQUE.

Si nous voulons la vérité et la justice avant tout, nous marcherons droit et au grand jour devant Dieu et devant les hommes. Nous ne cherchons à nous

cacher par la dissimulation ou le mensonge, que quand nos œuvres sont mauvaises, c'est-à-dire faites dans notre intérêt propre, au détriment de l'équité, et contre la loi de Dieu.

PRIÈRE.

O Dieu, qui avez donné le Saint-Eprit à vos Apôtres, daignez exaucer les pieuses demandes de votre peuple, afin que vous accordiez la paix du cœur à ceux qui ont déjà reçu la foi. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE DIMANCHE DE LA SAINTE-TRINITÉ.

ÉPITRE (aux Rom., XI, 33-36).

O profondeur du trésor de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! Car qui a connu les desseins de Dieu? Ou qui est entré dans le secret de ses conseils? Ou qui lui a donné quelque chose le premier, pour en attendre la récompense, puisque tout est de lui, tout est par lui et tout est en lui. A lui soit la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

A ces paroles de saint Paul nous ajoutons celles de saint Jean au chapitre v de sa Ire Épître, qui rendent le témoignage le plus éclatant au mystère de la Sainte-Trinité, dans le ciel et sur la terre; dans l'éternelle génération de la divinité, et dans le sacrement de la régénération humaine.

« C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang, non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. Et c'est

l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une même chose.... Celui qui croit au Fils de Dieu a en soi-même le témoignage de Dieu. Celui qui ne croit pas au Fils fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Et ce témoignage est que Dieu nous a donné la vie éternelle et que c'est en son Fils que se trouve cette vie. Celui qui a le Fils a la vie : celui qui n'a point le Fils n'a point la vie. »

L'homme naît de Dieu, quand il reçoit en lui la vie divine, qui le fait participer par la grâce à la lumière, à la puissance, à l'amour de Dieu. C'est ce qui s'opère dans le baptême par la vertu du sang de Jésus-Christ, et la condition essentielle du baptême pour l'homme adulte est la foi à la rédemption par le sacrifice du Fils de Dieu fait homme pour expier en notre place et nous sauver. Celui qui croira en moi et qui sera baptisé, a dit Jésus-Christ, sera sauvé. C'est pourquoi saint Jean dit :

Celui qui croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu. On ne peut aimer Dieu sans aimer les enfants de Dieu, c'est-à-dire que l'amour de Dieu implique l'amour du prochain. L'amour de Dieu consiste surtout à garder les commandements, suivant la parole du Sauveur (Jean, XV, 14). Si vous m'aimez, vous observerez mes préceptes; vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé, et cela n'èst point pénible à celui qui aime. Or, ce qui est né de Dieu est plus fort que le monde, puisqu'il participe à la puissance divine par la foi qui l'unit à Dieu en Jésus-Christ et lui en rend témoignage, non-seulement par l'eau du baptême, mais aussi par le sang divin dont cette eau est imprégnée, et par l'esprit qui transmet la vie divine, suivant la parole de Jésus-Christ : si vous ne renaissez de l'eau et de l'esprit, vous n'aurez point la vie en vous (Jean, III, 6). En sorte que la vie de Dieu se manifeste sur la terre dans l'humanité régénérée par trois choses qui lui rendent témoignage, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois choses n'en sont qu'une dans leur essence, bien que diverses par leur forme, comme le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, ou les trois personnes par lesquelles se déploie la vie de Dieu au ciel, distinctes par leurs propriétés, sont une par leur substance et identiques par leur divinité. Nous ne connaissons ces mystères que par la parole divine

qui les a révélés, et cette révélation est le témoignage de Dieu lui-même touchant ce qu'il est dans sa nature, et sur l'incarnation du Verbe et sur la descente du Saint-Esprit dans l'humanité : témoignage qui n'a de valeur et d'efficacité pour nous que par notre foi, laquelle nous atteste que Dieu nous a donné la vie éternelle en nous donnant son Fils, et que celui qui possède le Fils par sa foi, a la vie en lui. C'est pourquoi celui qui ne croit pas au Fils de Dieu déclare Dieu menteur, puisqu'il n'admet pas le témoignage qu'il a rendu de son Fils.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXVIII, 18-20.

Jésus s'approchant de ses disciples leur dit : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai recommandées. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle.

Après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, les promesses du Sauveur sont accomplies et

l'Église est fondée. Dieu s'est fait connaître aux hommes comme Père, comme Fils, comme Esprit-Saint, et par là les hommes ont reçu le gage du vrai bonheur, le plus grand de tous les biens, puisque la vie éternelle, suivant la parole de Jésus-Christ, est de connaître Dieu et celui qu'il a envoyé (Jean, XVII, 3). C'est pourquoi l'Église célèbre la fête de la Sainte-Trinité après l'accomplissement de tous les mystères qui se rapportent au Fils et à l'Esprit-Saint. Le but de cette solennité est d'élever notre âme vers l'adorable Trinité, et de renouveler notre foi au premier de tous les mystères par la profession publique de ce que nous croyons.

La Sainte-Trinité est le dogme fondamental du christianisme; tous les autres dogmes en sortent et y aboutissent. C'est pourquoi l'Église l'enseigne avant tous les autres. Elle n'opère qu'au nom de la Trinité sainte, qu'elle invoque à la fin de toutes ses prières. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit qu'elle baptise, instruit, bénit, absout, guérit, nourrit, confirme, marie, consacre, ordonne, soulage ou délivre au lit de la mort. C'est qu'en effet il n'y a rien au-dessus de l'ineffable Trinité, qui est le mystère de Dieu lui-même dans son éternelle génération, où le Père et le Fils sont un; suivant les paroles de Jésus-Christ, mon Père est en moi et je suis dans mon Père.... Tout ce

qui est à mon Père est à moi.... qui me voit, voit le Père.... qu'ils soient un, comme vous et moi et moi sommes un.... et du rapport du Père et du Fils procède l'Esprit-Saint, qui est le lien de leur éternel amour, un en substance avec le Père et le Fils, bien que distinct des deux par les propriétés de la personne. Donc en Dieu il y a une trinité de personnes dans l'unité de substance, d'essence et de nature. Il y a un seul Dieu en trois personnes, ou comme dit saint Paul (1 *Cor.*, VIII, 8) : Il y a Dieu le Père, *ex quo sunt omnia*, le principe de toutes choses, Celui qui est l'abîme de l'Être, le feu dévorant, le fort, l'immuable ; Dieu le Fils, *per quem sunt omnia*, Dieu se manifestant à lui-même par la génération de celui qui est sa parfaite image, qui est le caractère de sa splendeur, non fait, non créé, mais engendré de toute éternité, le Verbe de Dieu, qui était dans le principe, la parole, le *Logos*, la lumière éternelle, par laquelle se manifeste le feu dévorant, lumière de lumière, Dieu de Dieu, splendeur de la gloire du Père, par qui tout a été fait, car il est l'intelligence et le Verbe du Père, qui supporte tout par la parole de sa vertu ; Dieu Esprit-Saint, *in quo sunt omnia*, procédant du Père et du Fils, qui est le produit de leur connaissance et de leur amour, et ainsi comprend toutes choses dans son infinité comme dans le sein de Dieu.

La Trinité, constitution éternelle de la divinité, est aussi, et par cela même, la loi constitutive de toute créature, la loi de la vie, de la vie intellectuelle par la conscience qui pose une trinité dans l'unité de la pensée humaine, le sujet pensant, l'objet pensé et le rapport de l'un à l'autre, ou plus à fond la volonté ou la puissance se manifestant à elle-même par l'intelligence et par l'amour; de la vie physique par le va-et-vient du procédé vital, qui constitue ce qu'un grand physiologiste appelait le trépied de l'organisme; enfin de toute forme, de tout produit naturel ou humain; car il faut trois lignes pour déterminer une figure, trois dimensions pour composer un corps, trois sons pour un accord, trois termes pour une proposition, trois propositions pour un raisonnement.

On peut donc dire que le dogme fondamental du christianisme est aussi la loi universelle de la création, et cela doit être, puisque Dieu ayant fait l'homme à son image et imprimé ses vestiges dans l'univers, la loi primordiale de la génération divine et de l'éternelle vie doit se retrouver dans toutes les sphères, une et la même en toutes dans ce qu'elle a d'essentiel et autant que le fini peut ressembler à l'infini, et cependant autre et diverse en chacune en raison de son degré dans l'échelle des êtres et des conditions de son existence. C'est pourquoi comme la vie naturelle, dont la création

est le point de départ, s'exerce et se transmet par la puissance du Créateur toujours appliquée à ses œuvres, qu'il recrée sans cesse en les conservant, et ainsi par la vertu une et triple du Dieu en trois personnes; du Père duquel toutes choses sont, du Fils par qui elles sont, de l'Esprit saint en qui elles sont, ainsi dans le renouvellement du monde opéré par le Verbe incarné, par le Dieu fait homme, qui est venu apporter sur la terre la vie même de Dieu et communiquer aux âmes cette vie surnaturelle, tout aussi dans cette transmission de la vie du ciel, dans cette régénération pour l'éternité, doit se faire au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est pourquoi les Apôtres sont envoyés en ce nom sacré, pour révéler à tous les peuples le mystère de la nature divine, leur en donner une connaissance infaillible; et s'ils reçoivent la parole de vérité avec foi, les régénérer par le baptême qui les fera enfants de Dieu, et les conduira dans les voies du salut avec la grâce du divin maître, et en leur apprenant à observer tous les commandements qu'il leur a laissés.

PRATIQUE.

Conservons pure en notre âme la vie divine qu'elle a reçue au baptême par notre foi et notre bonne volonté, afin que nous reproduisions brillante et fidèle en nous l'image divine de lui-même qui y a été im-

primée par le Créateur, l'image du Père par la puissance de la volonté, l'image du Fils par la clarté de l'intelligence, l'image du Saint-Esprit par l'ardeur de l'amour.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez fait à vos serviteurs la grâce de reconnaître dans la confession de la vraie foi la gloire de l'éternelle Trinité des personnes divines, et d'adorer dans la puissance de votre majesté l'unité de nature, faites que par la fermeté de cette même foi nous soyons fortifiés contre toutes les adversités, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

ÉPITRE (1 aux Cor., XI, 23-29).

C'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir que le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré, prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit et dit: Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : Ce calice est le calice de la nouvelle alliance en mon sang : toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui en mange et en boit indignement

mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur.

Saint Paul répète ici ce qu'il a dit en plusieurs autres endroits de ses Épîtres, qu'il a été instruit directement par Notre-Seigneur, par une révélation toute spéciale, et qu'ensuite seulement il a conféré avec les autres apôtres, et surtout avec Pierre, pour comparer leurs doctrines et constater l'identité de leur enseignement respectif. C'est donc Jésus-Christ lui-même qui lui a révélé le mystère de l'eucharistie et la manière dont il l'a institué; et, en effet, en confrontant ce qu'il en dit ici avec le texte de saint Matthieu (XXVI, 26), de saint Marc (XXIV, 22), de saint Luc (XXII, 19), sur le même sujet, on trouve exactement la même doctrine et presque les mêmes termes. En tous le Sauveur, en distribuant à ses disciples le pain qu'il a béni et transsubstantié, prononce ces paroles si simples, si claires, si positives, qui doivent exclure le doute et la contestation, *hoc est corpus meum*, ceci est mon corps; et cependant l'hérésie les a torturées au point de leur faire dire tout le contraire de ce qu'elles signifient: ceci n'est pas mon corps. Ce qui détruit par une négation toute la vertu du mystère, puisque la transsubstantiation est rejetée, et qu'ainsi la Cène n'a plus rien de surnaturel, mais devient une simple commémoraison

de la mort de Jésus, et un symbole de l'union du maître avec ses disciples et de ses disciples entre eux : communion naturelle de souvenir et de sentiment où Dieu n'intervient plus qu'à travers la pensée de l'homme, d'une manière tout humaine, et non par la communication de sa vie, par la manducation de sa chair, nourriture au-dessus de toute substance, et par l'absorption de son sang, breuvage véritable. Or, la preuve que c'est bien le corps et le sang d'un Dieu qui sont reçus par la sainte communion et dans l'adorable eucharistie, c'est ce qu'ajoute l'Apôtre sur la manière de s'y préparer, et sur les effroyables conséquences d'une communion indigne. Il veut que l'homme s'éprouve, avant de s'approcher de la table sainte, c'est-à-dire qu'il s'examine à fond pour voir s'il n'y a rien en lui d'indigne de l'hôte céleste qu'il va recevoir. Car c'est l'agneau sans tache qu'il va manger, le sang de la victime innocente qu'il va boire. Il ne doit donc garder en son cœur aucune impureté, aucune trace de péché qui fasse obstacle à l'action salutaire de l'aliment divin, à la vertu du remède réparateur. Celui qui communie indignement, d'abord mange et boit sa propre condamnation, suivant les paroles énergiques de saint Paul, parce qu'il abuse de la plus grande de toutes les grâces, en faisant tourner au déshonneur de Dieu l'insigne bienfait accordé pour le salut des

hommes; et ensuite, parce que recevant le Seigneur au milieu de son péché, il le crucifie pour ainsi dire de nouveau par l'effusion sacrilége de son sang, qui retombera sur sa tête comme sur celle des juifs déicides. Or, tout cela arriverait-il, et l'Apôtre nous en présenterait-il un tableau aussi terrible, si la Cène n'était qu'une pure cérémonie de commémoraison, pour rappeler aux chrétiens la vie et la mort de leur maître? Pourquoi le Seigneur eût-il fait intervenir son corps et son sang dans le pain et le vin, qu'il aurait partagés à ses disciples? N'aurait-il pas dû dire plus simplement et sans équivoque : Toutes les fois que vous mangerez et boirez en commun, faites-le en mémoire de moi et pensez à ma mort. Que si, au contraire, nous ne saurions nous préparer avec assez de sollicitude à la sainte communion; si, avant de nous présenter au banquet sacré, nous devons purifier notre âme par la confession qui désavoue le mal commis, et par la vertu du sacrement de pénitence qui nous délivre du péché, c'est que nous avons à recevoir le maître du ciel et de la terre, Dieu lui-même en la personne adorable du Verbe incarné, du Fils de Dieu fait homme; c'est que nous devons manger sa chair et boire son sang, immolée et versé sur la croix pour nous racheter, et non pas seulement occuper notre esprit de son image, de son souvenir et de sa pensée.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, VI, 36-39.

Jésus dit aux juifs : Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra aussi par moi. Ici est le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Celui qui me mange vit par moi, comme je vis par mon Père qui m'a envoyé. — Ces paroles sont vraies à la lettre, puisque la fin de la nourriture et ce qui en fait l'efficacité est l'assimilation à celui qui mange de la chose mangée : ce qui le répare, le fortifie et le transforme. C'est pourquoi la consommation du mystère eucharistique, qui nous donne le pain descendu du ciel, est de nous communiquer la vie divine qui est dans ce pain, et ce pain au-dessus de toute substance, qui est la nourriture par excel-

lence, c'est Jésus-Christ, ou le Verbe fait chair. *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi* (Jean, VI, 41): je suis le pain vivant descendu du ciel, et si vous ne mangez ce pain, si vous ne me mangez, vous n'aurez point la vie en vous. Or, en recevant Jésus-Christ en nous par la communion, nous le recevons avec tous les éléments de sa personne adorable, avec l'humanité et la divinité dont l'union le constitue, en sorte que toutes les parties de notre être sont pénétrées par tous les éléments de la vie de l'Homme-Dieu, notre chair par sa chair, notre sang par son sang, notre esprit par son esprit, notre âme par son âme, et enfin notre humanité par sa divinité.

Celui qui mange ma chair demeure en moi. — Donc, la chair de Jésus-Christ se mêle à la nôtre dans la sainte communion, et il lui en reste quelque chose, comme toujours dans l'assimilation de la nourriture. Donc, celui qui se nourrit souvent du corps du Sauveur participe en une certaine manière à la pureté, à la spiritualité, à l'incorruption de ce corps. Il est transformé insensiblement par cet aliment divin, qui dépose en lui les germes de sa résurrection future et de son immortalité. Déjà en ce monde ce corps est moins matériel et devient plus beau, non d'une beauté sensible, mais d'un éclat spirituel qui le transfigure.

Celui qui boit mon sang demeure en moi, car

mon sang est le véritable breuvage. En effet, la vie est dans le sang, et le sang de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, porte en lui la vie divine et la vie humaine indissolublement unies. Il verse donc cette double vie dans notre sang, lequel est chargé de tous les ferments transmis dans la génération par nos parents, principes secrets de nos passions et de nos maladies. Le sang divin de Jésus-Christ infuse sa vertu purifiante dans la masse de ce sang plus ou moins impur; il en calme l'ardeur, en neutralise les venins accumulés, en précipite les parties malsaines. Il y répand la grâce, source intarissable de la pureté, de la chasteté. C'est le vin dont parle le prophète, qui fait germer les vierges (Zach., IX, 27) et qui donne au prêtre, au religieux, à la femme consacrée au Seigneur, la force de résister aux entraînements de la nature pour ne s'unir qu'au céleste époux.

Celui qui communie reçoit l'esprit de Jésus-Christ avec son corps et son sang, et par conséquent l'Esprit-Saint pénètre son esprit de la lumière du ciel. De là l'illumination de la foi, qui nous éclaire assez pour nous faire connaître ce que nous ne comprenons pas, ce qui la mélange toujours de ténèbres; et à un degré supérieur, celle de la contemplation des vérités éternelles, accordée déjà en ce monde à quelques intelligences d'élite dont Dieu veut faire les hérauts de sa parole

ou les instruments de ses desseins, et qui est comme une ébauche ou un commencement de la vision béatifique de l'éternité.

Mais l'âme de Jésus-Christ se donne avec son esprit. Son cœur sacré, source de son sang divin, communique par la sainte eucharistie avec le cœur fidèle qui la reçoit. Il lui transmet le feu qu'il a apporté du ciel, sa chaleur, son amour, sa charité parfaite, et il le rend capable d'aimer au delà de la puissance de sa nature, c'est-à-dire comme Dieu aime, comme on aime au ciel, de toute son âme et sans retour sur soi.

Enfin, la divinité de Jésus-Christ pénètre notre humanité, la transfigure et l'élève jusqu'à elle en se l'assimilant autant qu'il se peut dans son état présent, en sorte que l'homme entre pour ainsi dire en partage de la nature divine, *divinæ naturæ consors* (2 Pier., I, 4). Il devient semblable à Dieu, *vos dii estis*, et, suivant les paroles de saint Cyrille, *concorporeus, consanguineus Dei factus est*, il est incorporé à Dieu et lui devient consanguin.

Aussi est-ce dans l'eucharistie, dans la sainte communion que se trouve la source des vertus chrétiennes les plus parfaites à savoir : la mortification de la chair, la continence, la chasteté, la foi qui produit des miracles, ou transporte des montagnes ; l'intelligence des choses éternelles, et enfin la charité, ou l'amour de Dieu et du prochain

avec l'abnégation de soi jusqu'au sacrifice de sa vie. C'est pourquoi toutes ces vertus, dont l'ombre ou le reflet peut se retrouver ailleurs, ne brillent de leur véritable éclat que dans l'Église catholique. Car ceux qui nient la présence réelle dans le saint sacrement du Dieu fait homme, séparés par leur incroyance de la source de la vie divine, comme la branche rompue cesse de participer à la séve du tronc, n'ont plus où puiser la force surnaturelle pour les pratiquer.

PRATIQUE.

Allons au banquet céleste le plus souvent qu'il nous sera possible ; car là se trouve la véritable nourriture, qui donne à l'âme l'éternelle vie.

PRIÈRE.

O Dieu, qui nous avez laissé dans un sacrement admirable la mémoire de votre passion, accordez-nous de révérer tellement les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions sans cesse dans nos âmes le fruit de la Rédemption que vous avez accomplie, vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

ÉPITRE (1 Jean, III, 13-18).

Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait. Nous, nous reconnaissons à notre amour pour nos frères, que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime point demeure dans la mort. Tout homme qui hait son frère est homicide, et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle en lui. Ce qui nous a fait reconnaître l'amour de Dieu, c'est qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. Comment un homme qui possède les biens de ce monde et qui, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur, aurait-il en lui l'amour de Dieu? Mes petits enfants, n'aimons point de bouche ni en paroles, mais en œuvre et en vérité.

L'Apôtre fait ressortir ici la différence essentielle

de la vie mondaine et de la vie chrétienne ; c'est la différence de la haine à l'amour. Le monde hait tout ce qui le gêne ou le contrarie, tout ce qui l'empêche d'arriver à ses fins, ou le blâme dans ses vices. Or, le chrétien le gêne singulièrement en refusant de participer à ses injustices, en les combattant par sa droiture, en les condamnant par son exemple. Il ne doit donc pas être surpris que le monde le haïsse, et ce serait un malheur pour lui d'avoir son affection ; car, suivant la parole de Jésus-Christ (Jean, XV, 19), il n'aime que ce qui lui ressemble. Il faut donc s'attendre à son animadversion, quand on ne veut plus suivre ses maximes ni se conduire par son esprit; et s'en plaindre ou s'en étonner, c'est une preuve qu'on n'en est pas encore détaché, au moins par le cœur, et qu'on voudrait servir les deux maîtres à la fois. Le vrai chrétien, au contraire, ne hait personne, pas même son ennemi ou ceux qui lui font du mal. Quand il n'a point de sympathie pour eux, ce qui est instinctif et ne dépend point de sa volonté, il s'intéresse à leur véritable bien, il est prêt à tout faire pour le salut de leur âme. Là est vraiment la charité, qui consiste à aimer notre frère comme Dieu nous aime tous, c'est-à-dire avec prévenance, sans motif d'intérêt, et uniquement pour le bien de celui qui en est l'objet. Le véritable amour, ou la charité, se reconnaît donc au sacrifice; et il acquiert sa plé-

nitude ou sa perfection par le dévouement de soi-même aux autres, ou par l'immolation du moi, à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est fait volontairement victime pour expier les péchés des hommes. C'est pourquoi, si nous voulons devenir parfaits, comme le Père céleste est parfait, comme Jésus-Christ est parfait, nous devons donner notre vie pour nos frères, comme le Père a donné son Fils unique pour nous sauver, comme le Fils a donné sa vie pour nous racheter. Que si nous n'avons point l'occasion ou la force de pratiquer la charité à ce point, si notre vie ne nous est pas demandée pour le bien des autres, ce à quoi, en effet, tous ne sont pas appelés ici-bas, au moins, dit l'Apôtre, donnons de nos biens, de tout ce qui nous appartient, et le plus que nous pouvons, pour secourir nos frères dans le besoin. L'amour que nous avons pour eux, et sans lequel nous ne pouvons être sauvés, puisque celui qui n'aime point est dans la mort, se mesure à ce que nous abandonnons pour les aider ; et ainsi nous serons d'autant plus vivants de la vie divine, que nous participerons davantage à la charité de Jésus-Christ, dont l'immolation pour les hommes a été sans limites. Voulez-vous connaître si vous aimez réellement vos frères, dit saint Jérôme, si vous avez cette charité chrétienne qui nous est tant recommandée ? Voyez si vous êtes disposé à exposer votre

vie pour leur salut, comme Jésus a donné la sienne pour nous racheter. Voyez au moins, ajouterons-nous, si vous êtes capable de sacrifier une partie de votre fortune, de votre temps, de vos peines au soulagement des autres, ou à leur procurer ce qui leur est vraiment utile ; car il n'y a personne qui ne puisse faire quelque sacrifice à cet égard. Ceux-là sont donc coupables qui ne donnent pas même aux pauvres une partie de leur superflu, et ils sont très-malheureux au milieu de leur bonheur du monde; car ils sont dans la mort s'ils n'aiment point leurs frères, et ils n'aiment point Dieu, puisqu'ils n'aiment point les hommes. Ne participant pas à la charité ni au sacrifice du Sauveur, ils n'auront point de part non plus aux bienfaits de la Rédemption. Dieu les abandonnera comme ils ont délaissé leurs frères, et ils resteront dans la mort, parce qu'ils n'ont pas voulu passer de la mort à la vie par l'amour.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XIV, 16-24.

Jésus étant à table chez l'un des principaux pharisiens dit : Un homme prépara un grand repas, auquel il invita beaucoup de monde, et, à l'heure marquée, il envoya son serviteur avertir les invités de venir, parce que tout était

prêt. Mais tous se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une campagne, et il faut que j'aille la voir, je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les essayer, je vous prie de m'excuser. Un autre dit : Je viens de me marier, et ainsi je ne puis y aller. Le serviteur étant revenu rapporta ces paroles à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez sur-le-champ sur les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, ce que vous avez ordonné est fait, et il y a encore de la place. Alors le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car je vous déclare qu'aucun de ceux que j'avais invités ne prendra part à mon festin.

Le repas préparé à grands frais pour plusieurs invités est le banquet sacré où est servi aux convives le pain descendu du ciel, la véritable nourriture qui procure la vie éternelle à ceux qui la mangent. Les premiers invités étaient les enfants

d'Israël ou le peuple choisi qui avait été formé et conservé par Dieu au moyen de tant de merveilles, parce que du sein de cette nation devait sortir le Messie, le libérateur, Celui qui devait racheter le genre humain au prix de son sang. C'est pourquoi quand tout a été prêt pour opérer le salut du monde, après toutes les prophéties, qui étaient des invitations répétées à prendre part à l'œuvre divine, le maître du ciel ou le Père de famille a envoyé ses serviteurs, c'est-à-dire ses apôtres pour appeler les convives au festin préparé et annoncé depuis le commencement du monde. Jésus a dit, en effet, qu'il était venu d'abord pour les enfants d'Israël, et les apôtres ne se sont tournés vers les nations que parce que les juifs ont refusé de les écouter et repoussé la grâce de leur appel. Pourquoi? parce que, aveuglés par le sens charnel et les yeux de l'âme couverts d'un voile, ils n'ont reconnu ni l'hôte divin ni ses serviteurs. Ils aimèrent mieux cultiver leurs terres, soigner leurs animaux et s'établir d'une manière quelconque dans le monde, que de quitter tout cela pour le banquet céleste où ils étaient conviés. D'ailleurs, n'estimant les choses que par l'apparence, ils méprisèrent l'humilité et la faiblesse extérieure de Jésus, qui ne fut à leurs yeux que le fils d'un ouvrier, remarquable sans doute par sa parole et par ses œuvres, mais ne répondant

nullement à l'idée qu'ils s'étaient formée du Messie, qui devait être un grand roi, capable de les délivrer du joug des nations et de les rendre par ses conquêtes les maîtres du monde. Ils ne voulurent donc point suivre le Fils de Dieu fait homme, et bien qu'appelés à plusieurs reprises par ses envoyés, ils dédaignèrent son festin.

Mais cette parabole peut aussi s'appliquer aux chrétiens, parmi lesquels un si grand nombre négligent le pain du ciel qui leur est offert pour celui de la terre ou les joies qu'elle peut donner. Combien y a-t-il de chrétiens fidèles s'approchant fréquemment du banquet sacré, et qu'est-ce que ce nombre auprès de la multitude qui s'en tient éloignée en le méprisant? Et pourquoi cette négligence ou ce dédain? Hélas ! comme chez les juifs, c'est la prédominance du sens charnel qui en est la cause ; c'est l'esprit du monde qui empêche de répondre à l'appel de Dieu. On n'a pas le temps de s'occuper des choses du ciel, tant on est absorbé par celles de la terre. Ce sont aussi des champs qu'on vient d'acheter, des chevaux de luxe ou des animaux de trait à essayer; c'est un mariage à négocier ou à conclure, un établissement quelconque à former, des affaires à soigner, de l'argent à gagner, des plaisirs de toute sorte à se procurer. Bref, comme l'indique l'évangile de ce jour, ce sont surtout ceux qui possèdent quelque chose et

qu'on appelle les heureux du siècle, qui refusent l'invitation du maître du ciel, justement parce que, en raison de leur richesse et des affaires qu'elle entraîne, ils n'ont ni le goût ni le loisir de s'occuper de celles du ciel. Aussi le maître, indigné de leur refus, envoie chercher pour les remplacer les pauvres, les infirmes, et tous les malheureux de la terre. Il en remplit sa maison et leur fait servir son festin avec toute son abondance, comme autrefois les grâces de l'Évangile ont été pour les gentils au défaut des juifs dédaigneux et ingrats. C'est pourquoi le Sauveur a dit : *Beati pauperes* (Matth., V, 3), heureux les pauvres, en ce sens surtout que leur âme, n'étant point fascinée et possédée par les trésors de la terre, peut s'ouvrir plus facilement à la vertu de la parole céleste et concevoir le désir des biens éternels. Ils sont aussi exposés à moins de tentations, et, souffrant ici-bas par la privation des joies de ce monde, s'ils savent porter patiemment cette souffrance, acceptant leur triste fortune avec résignation et sans murmure, ils méritent d'en être dédommagés ailleurs par la justice divine, tandis que les riches ont leur paradis ici-bas. *Pauperes evangelizantur* (Luc, VII, 22), la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres, ç'a été un des signes de l'avénement du Messie, ainsi que la guérison des aveugles, des sourds, des muets, des boiteux, des paralytiques, de tous ceux,

en un mot, qui sont appelés dans l'évangile de ce jour à s'asseoir au banquet sacré, à l'exclusion des premiers invités, qui ont préféré les biens de la terre à ceux du ciel.

PRATIQUE.

Si nous voulons être vraiment charitables, ne nous tenons pas à des paroles gracieuses, à des protestations obligeantes, à des offres de service, ce qui est l'ordinaire de la politesse du monde; mais aimons *en œuvre et en vérité*, c'est-à-dire ouvrons notre bourse, élargissons notre table, prêtons nos bras, nos forces, notre esprit, notre cœur pour aider ceux qui en ont besoin.

PRIÈRE.

Faites, Seigneur, que nous ressentions toujours une crainte respectueuse et un amour ardent pour votre saint nom, puisque votre providence n'abandonne jamais ceux que vous avez établis dans votre amour; par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

LECTURE DU PROPHÈTE ISAÏE, XII, 1-6.

Je vous rendrai gloire, ô mon Dieu! vous avez été irrité contre moi, mais votre courroux s'est calmé et vous m'avez consolé. Mon Dieu m'a sauvé; j'aurai confiance en lui et je serai sans crainte, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon salut. Vous puiserez avec joie aux fontaines du Sauveur et vous direz en ce jour-là : Célébrez le Seigneur et invoquez son nom; faites connaître ses œuvres parmi les peuples; souvenez-vous que son nom est grand. Chantez la gloire du Seigneur, parce qu'il a fait des choses magnifiques ; annoncez sa grandeur à toute la terre. Soyez dans l'allégresse et louez Dieu, habitants de Sion, parce que le saint d'Israël est grand au milieu de vous.

L'apôtre saint Jean nous dit au deuxième chapitre de sa première Épître que si nous avons le malheur de commettre le péché, Jésus-Christ est notre avocat auprès du Père; car il est la victime de propitiation pour les péchés du monde dont il s'est chargé, justement parce qu'il n'avait pas à expier pour lui. C'est pourquoi il a dû être immolé comme victime, et les iniquités des hommes ont été lavées dans son sang. Or son sang, qui portait en lui la vie divine et la vie humaine, puisque Jésus est Dieu et homme tout ensemble, en même temps qu'il offrait à Dieu en expiation la vie de l'homme par son effusion sur la croix, rendait à l'humanité la vie divine en la réconciliant avec Dieu. Et ce sang, à la fois divin et humain, était formé dans le cœur sacré de Jésus, source de vie, foyer d'amour où le ciel et la terre s'unissent, où la justice et la paix s'embrassent. Voilà pourquoi l'Église a institué la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Comme elle adore son corps divin, son sang divin dans le très-saint sacrement, ainsi elle vénère le cœur, qui est le centre de ce corps et la source d'où ce sang émane.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XIX, 31-35.

Comme donc c'était la veille du sabbat, afin que les corps ne restassent point sur la croix le jour du sabbat (car ce jour était un jour solennel), les juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les enlevât. Des soldats vinrent donc qui rompirent les jambes au premier et à l'autre qui avait été crucifié avec lui. Puis étant venus à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est véritable.

Le sacré cœur de Jésus est le siége de la vie de Jésus-Christ, ou du Verbe incarné, du Dieu fait homme, donc d'une double vie, divine et humaine; et ensuite le cœur étant le foyer des affections comme la tête est l'organe de la pensée, le cœur de Jésus est le centre de son amour immense pour les hommes. C'est pourquoi il a été ouvert par la lance du soldat, après avoir été épuisé de sang sur la croix, afin que tout le sang de la victime

coulât sur la terre et sur l'humanité, comme sang expiateur et régénérateur; expiateur par l'immolation de la victime innocente qui s'est substituée à l'homme coupable en revêtant sa nature pour souffrir à sa place; régénérateur par l'effusion de la vie divine rendue à la terre par la manifestation de l'amour céleste. C'est cet amour que Jésus est venu enseigner à ses disciples et qu'il a appelé son précepte, le précepte nouveau, afin qu'ils s'aimassent l'un l'autre comme il les a aimés, c'est-à-dire jusqu'à donner leur vie pour leurs amis comme il a donné la sienne pour tous. Or le sacrifice de la croix, qui a racheté le monde au prix du sang divin, se continue depuis ce temps sur l'autel d'une manière non sanglante, mais toute mystique. Le sang de Jésus-Christ y coule encore tous les jours de son cœur entr'ouvert pour le salut des hommes, et nous pouvons y puiser avec joie comme à la fontaine de vie, *haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (Isaïe, XII, 3). Que devons-nous faire pour cela? appliquer la bouche de notre âme à la source de vie qui jaillit jusqu'à l'éternité, dit saint Augustin; presser de nos lèvres altérées les blessures saignantes du cœur de Jésus-Christ, en d'autres termes boire son sang divin et manger son corps adorable au banquet sacré. Puis nous devons tâcher d'entrer en union d'amour avec le foyer de l'amour, d'abord en recevant avidement

la parole de Jésus, comme Marie, qui, laissant tout pour l'écouter, avait choisi la meilleure part; puis en conversant avec lui dans la prière et par l'effusion de notre âme, cœur à cœur. Enfin, et c'est ce qui lui est le plus agréable, et la plus sûre garantie de l'amour qu'on lui porte, il faut nous efforcer, comme il est dit dans l'évangile du jour, d'observer ses préceptes et d'accomplir sa parole. Vous serez vraiment mes amis, dit-il à ses disciples, si vous faites les choses que je vous recommande. (Jean, XV, 14.) Alors vous demeurerez dans mon amour, comme je demeure dans l'amour de mon Père, et votre joie sera pleine comme la mienne. (Jean, VI, 57.)

PRATIQUE.

Puisque le cœur de Jésus nous a prouvé son amour par l'effusion de tout son sang, prix de notre rachat, montrons-lui le nôtre à notre tour en lui offrant chaque jour notre cœur, non pas seulement par les paroles de la prière, mais surtout en dirigeant vers lui et laissant gouverner par sa grâce nos sentiments, nos pensées et nos actions. Rendons-lui amour pour amour, cœur pour cœur.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en prions, accordez-nous la grâce, pendant que nous célébrons en nous

glorifiant dans le cœur très-saint de votre Fils bien-aimé les principaux bienfaits de sa charité envers nous, de nous réjouir aussi de ces bienfaits d'une manière efficace et par les fruits que nous en retirerons; par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 Pierre, V, 6-11).

Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite, jetant en lui toute votre sollicitude, parce que lui-même a soin de vous. Soyez sobres et veillez ; car le démon, votre adversaire, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères, qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira, quand vous aurez souffert un peu de temps. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Dans les peines qui nous arrivent, dans les tentations auxquelles nous sommes exposés, et dans

les tribulations qu'elles amènent, si nous y cédons, nous sommes portés naturellement à nous apitoyer sur notre sort, qui nous semble pire que celui des autres, et comme si nous étions les privilégiés du malheur, nous pensons, ou du moins nous disons à qui veut l'entendre, que ces choses-là sont faites pour nous, et que nous sommes plus à plaindre que personne. De là des sentiments ou des paroles contre la justice de la Providence, des mouvements d'envie contre les autres, de dépit de leurs avantages, et le découragement en ce qui nous concerne. L'apôtre veut ici nous préserver de cette mauvaise disposition en nous montrant que nous sommes dans les mêmes conditions que tous nos semblables, exposés aux mêmes dangers et secourus aussi par la même protection. Ces dangers nous viennent du dedans et du dehors : du dedans, par les misères de notre âme, de notre esprit et de notre corps. L'homme est toujours prêt à s'exalter par l'orgueil, à se troubler par les inquiétudes de l'esprit, et les nécessités et les maladies du corps amènent bien des douleurs. Au dehors nous sommes plus ou moins en lutte avec les personnes et les choses qui nous entourent. Toutes sortes d'excitations nous arrivent par l'action des objets sensibles sur la concupiscence, d'où sortent des désirs sans cesse renaissants, des passions désordonnées ; et par derrière tout cela,

l'apôtre nous montre l'ennemi de Dieu et de l'homme, celui qu'il appelle notre adversaire, qui tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Mais, ajoute-t-il, tous jouissent aussi des mêmes secours au milieu des périls communs. Car Dieu a soin de toutes ses créatures, et Jésus-Christ nous assure que tous les cheveux de notre tête sont comptés. (Luc, XII, 7.) Jetons donc toute notre sollicitude en la bonne Providence, et ne nous inquiétons point tant de nous-mêmes et de notre avenir. A chaque jour suffit sa peine, et chaque jour aussi apporte son secours. (Matth., VI, 34.) Quand dans une situation donnée nous avons fait tout ce que le devoir et la prudence demandent, remettons le reste entre les mains du Père céleste, qui sait mieux que nous ce dont nous avons besoin et ce qui nous sera vraiment utile. Mais aussi pendant ce temps sachons maintenir notre imagination, nos désirs, notre volonté propre; ne nous laissons point entraîner par l'orgueil ni par la concupiscence, afin de ne point donner prise aux atteintes de l'ennemi. Opposons constamment à ses attaques le bouclier de notre foi, contre lequel, dit saint Paul (*Éphés.*, VI, 16), s'éteindront ses traits enflammés; et rappelons-nous toujours, ce qui nous sera une force et une consolation dans nos souffrances, que nos tribulations, si elles ne sont pas un châtiment mérité,

une juste expiation de nos fautes et ainsi un effet de la justice de Dieu, sont une épreuve de sa miséricorde, qui nous prépare par l'humilité, la patience, la résignation et l'abandon entre ses mains à l'éternelle gloire, où nous ne pouvons être établis et fixés qu'après avoir souffert un peu de temps en union avec Jésus-Christ pour la mortification du vieil homme et la formation du nouveau.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XV, 1-10.

Les publicains et les pécheurs s'approchant de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les scribes en murmuraient, disant : Quoi, cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole : Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? Et quand il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules, et de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit : Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Ainsi, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel pour

un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin. Ou qui est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison, et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et après l'avoir trouvée, elle réunit ses amies et ses voisines et leur dit : Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.

Cet évangile nous offre à la fois une leçon frappante et une douce consolation. Il met en regard la rigueur de la justice pharisienne et la miséricorde de celle de Jésus-Christ. Les pharisiens s'indignent de le voir accueillir des publicains, des pécheurs; il se laisse approcher et entourer par eux, il mange même avec eux! Ils disent dans leur cœur ce que murmurait Simon, voyant Madeleine qui lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes, et les essuyait de ses cheveux : Si cet homme était prophète, il saurait que cette femme est une pécheresse.... (Luc, VII, 39.) L'exemple du Maître nous apprend donc ici à distinguer le péché du

pécheur. Détestons le péché qui offense la justice divine, aimons le pécheur, parce qu'il est un enfant de Dieu, parce qu'il est notre frère selon la nature et en Jésus-Christ, et enfin à cause de sa faiblesse et de sa misère ; car quel malheur plus déplorable que de vivre en l'opposition avec Dieu? Jésus-Christ l'aime, non parce qu'il est pécheur, mais quoiqu'il le soit et par le désir qu'il cesse de l'être. Il l'aime comme le médecin aime son malade, pour le guérir, et c'est pourquoi il a dit : « Le médecin ne vient point pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui souffrent. » (Luc, V, 12.) Il l'aime comme le bon pasteur aime la brebis perdue et malgré sa perdition. Il court donc après elle, la cherche par monts et par vaux, laissant pour elle celles qui sont à la bergerie. Il n'a point de repos qu'il ne l'ait retrouvée, et alors comme elle s'est épuisée par son égarement et ne peut plus se soutenir seule, il la prend sur ses épaules et la rapporte joyeux au bercail. Quelle leçon pour nous, qui la plupart du temps sommes portés à juger les autres si sévèrement, et cela, hélas ! bien plus par un retour égoïste sur nous-mêmes, et afin de nous élever en rabaissant le prochain, que par une peine sincère de voir l'équité méconnue ou violée? C'est donc une justice pharisaïque, qui vient de notre orgueil plus que de notre conscience, et dans ces cas, à coup sûr,

nous avons plus de plaisir de pouvoir blâmer les autres, que nous ne ressentons de peine de leurs fautes. Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, plus indulgents pour la faiblesse de nos semblables, même y eût-il du scandale, comme certainement la conduite de Madeleine avait dû en causer. Rappelons-nous que ces hommes dédaignés par les pharisiens sont devenus les plus fidèles amis du Sauveur, et que Madeleine, la pécheresse, la femme décriée, a réparé ses hontes par sa pénitence, et qu'il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé (Luc, VII, 4). N'oublions pas la parole de saint Paul, que nous devons être disposés à regarder tous les autres comme meilleurs que nous ; et en effet, qui connaît ce qu'il y a au fond des cœurs et ce que la grâce de Dieu peut en tirer, malgré les pensées des hommes?

La consolation, jointe à la leçon, c'est de pouvoir espérer cette grande miséricorde pour nous-mêmes, quels que soient nos fautes et notre égarement. La brebis perdue s'était bien éloignée du bercail, puisque le bon pasteur a eu tant de peine à la rejoindre, et cependant il ne l'a point abandonnée à elle-même, comme elle le méritait; il l'a rapportée sur ses épaules. Ainsi a fait le Pasteur des pasteurs, qui a porté sur la croix les iniquités de tous les hommes. Ainsi les pasteurs qu'il a envoyés, et qu'il enverra jusqu'à la fin des

siècles, doivent faire pour les ouailles qu'il leur confie. La source de la miséricorde coule toujours intarissable, et nous n'avons qu'à en approcher les lèvres de notre âme pour en être rafraîchis, pénétrés, réconfortés. Allons donc au Sauveur avec confiance, même quand nous sommes coupables ou malades. Allons à lui, comme autrefois ces humbles publicains, ces pauvres pécheurs, attirés par sa douceur, par le charme divin de sa parole et qui y cherchaient instinctivement leur salut, pendant que les pharisiens s'indignaient de la tolérance du Maître et de leur audace. Pécheurs ou non, sa parole sera toujours pour nous la parole de vie, et nous serons heureux, si après avoir bien voulu nous instruire des choses éternelles par l'enseignement de son Église, il daigne aussi nous admettre à sa table et nous nourrir du pain du ciel.

PRATIQUE.

Ayons autant d'indulgence pour le pécheur que d'horreur pour le péché. Cherchons à excuser le prochain plutôt qu'à l'accuser, même quand il est coupable, et si l'un de ceux qui dépendent de nous s'égare dans le désordre, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour le ramener au bien, même par des sacrifices.

PRIÈRE.

O Dieu, le protecteur de ceux qui espèrent en vous,

sans lequel il n'y a dans l'homme ni force ni sainteté, multipliez sur nous votre miséricorde, afin que, vous ayant pour pasteur et pour guide, nous passions à travers les biens de ce monde de manière à ne point perdre ceux de l'éternité. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Rom., VIII, 18-23).

Je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera un jour révélée en nous. Aussi les créatures attendent avec désir la manifestation des enfants de Dieu; car elles sont assujetties à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties, et elles ont l'espérance d'être délivrées de la servitude de la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à cette heure toute créature gémit et est comme dans les douleurs de l'enfantement. Et non-seulement les créatures, mais aussi nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons au dedans de nous, attendant l'adoption des enfants de Dieu et la délivrance de notre corps.

L'Apôtre par ces paroles anime l'ardeur des chrétiens à poursuivre la gloire immense qui leur est promise, dont ils ont déjà reçu les prémices ici-bas par la grâce, et qui ne sera pleine et immuable en eux que dans l'éternité, alors que leur âme sera unie indissolublement à Dieu par Jésus-Christ. C'est à cette fin bienheureuse que nous sommes appelés, et toutes les créatures avec nous; car, comme elles ont été solidaires de notre destinée dans le malheur et par notre faute, puisque, ayant été faites pour nous, elles devaient partager notre sort, ainsi dans le bonheur et par notre réhabilitation elles auront aussi part à notre délivrance et à la restauration de l'humanité. Tel est l'avenir après lequel tous les êtres créés soupirent ici-bas; et comme avant la venue du Christ tout présageait, prophétisait et coopérait à amener le Messie, depuis qu'il est venu et qu'il a implanté dans l'humanité le germe de la vie éternelle, toutes les créatures soupirent après le développement de ce germe divin, toutes attendent son plein épanouissement, afin qu'il produise ses fruits d'affranchissement, de renouvellement, et de gloire. Le monde entier, suivant la parole énergique de saint Paul, est dans l'enfantement d'un monde nouveau où régneront sans partage la vérité, la justice et le bien; où l'homme délivré du joug de son corps n'obéira plus qu'à sa raison, laquelle sera éclairée

et dirigée uniquement par la lumière divine, pendant que sa volonté sera une avec celle de Dieu. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem*, que la terre s'ouvre et qu'elle produise le Sauveur, disait par le prophète l'Esprit-Saint annonçant le Messie. (Is., XLV, 8.) Il dit maintenant par la voix de l'Apôtre : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, in adoptionem filiorum Dei expectans.* (*Rom.*, VIII, 22.) Et le grand gémissement de la nature, cet enfantement d'un monde nouveau, agite l'homme plus que tous les autres êtres, parce que c'est lui qui a reçu les prémices de cette fondation céleste et de ce glorieux affranchissement, auquel les autres ne participeront que quand il aura été opéré en lui et par lui. Quand son adoption d'enfant de Dieu sera complète par sa libération de la servitude du corps et des éléments dont il dépend dans son état naturel, alors le renouvellement de son être entraînera celui des autres créatures de ce monde; et, suivant la parole de l'Apocalypse, il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre, comme il y aura une humanité nouvelle, unie au Verbe en la personne adorable de Jésus-Christ, assise avec lui à la droite du Père, dont elle partagera dans le Fils et à jamais le bonheur, la puissance et la gloire. Là, et là uniquement, se trouvent donc le principe vivant et la cause efficace du vrai pro-

grès du genre humain, et même de la création tout entière. Car, en continuant à nous servir de l'image employée par l'Apôtre, comme le progrès pour une femme enceinte consiste à avancer insensiblement et avec sûreté, bien qu'au milieu des douleurs, vers le terme de sa gestation, qui est l'enfantement d'un nouvel homme qu'elle doit mettre au jour; ainsi l'humanité, fécondée par la vertu de la vie éternelle que Jésus-Christ lui a transmise, a conçu en elle par l'opération du Saint-Esprit une créature nouvelle, l'homme céleste, la parfaite image de son créateur, et son progrès consiste aussi à amener heureusement à terme ce produit du ciel, qui mûrit incessamment dans son sein, et qu'elle doit à son tour, quand son temps sera venu et avec l'aide des anges, mettre au jour de l'éternité. Il en est sous le rapport de chaque homme comme de l'humanité entière. Chaque chrétien régénéré par le baptême porte en lui l'homme parfait, le véritable enfant de Dieu, le vrai frère de Jésus-Christ, qu'il doit former en lui pendant son existence ici-bas, afin de l'enfanter heureusement en sortant de ce monde et quand il comparaîtra devant Dieu. Cette longue parturition ne se fait point sans douleur; car le nouvel homme ne peut vivre et s'accroître qu'aux dépens de l'ancien qui ne veut pas mourir; et pour l'en dégager entièrement, il faut rompre

tous les liens de la vie naturelle qui l'y attachent, ce qui ne s'opère point sans déchirement ni sans souffrance par le travail de la mortification. Mais, dit saint Paul (*Rom.*, VII, 17), nous ne pouvons être glorifiés avec Jésus-Christ que si nous souffrons avec lui, et pour ressusciter avec lui, il faut mourir avec lui. Mais il n'y a point de proportion entre les tribulations de la vie présente et la gloire future qui sera révélée en nous. Car, sans même les comparer dans leur intensité, et il n'y a point de comparaison possible entre des choses finies et des choses infinies, il y a au moins cela qui les différencie profondément, dit saint Augustin, que les douleurs d'ici-bas, si cruelles qu'elles soient, même celles de la croix de Jésus-Christ, sont passagères et se détruisent avec le temps; tandis que les joies de l'éternité sont impérissables comme elle, et ainsi s'ajoute à leurs délices, qui surpassent tout ce que nous pouvons sentir et imaginer, la conscience de leur immutabilité et l'assurance de ne jamais les perdre, ce qui met le comble au bonheur.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, V, 1-11.

Il arriva un jour que Jésus étant sur le bord du lac de Génésareth, et se trouvant accablé par

la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Il monta donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage. Et s'étant assis, il enseignait la multitude du haut de la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; néanmoins sur votre parole je jetterai le filet. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils vinrent et remplirent tellement les deux barques, qu'elles étaient près d'être submergées. A cette vue Simon Pierre tomba aux genoux de Jésus en disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la pêche qu'il venait de faire l'avait stupéfait, lui et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui

étaient les compagnons de Simon. Alors Jésus dit à Simon : Ne craignez point ; désormais ce sont des hommes que vous prendrez. Et ayant ramené leur barque au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent.

Tout est symbolique dans ce fait de la pêche miraculeuse, qui désigne la pêche évangélique que l'Église fait au milieu de la mer du monde, et qu'elle continuera, sur la parole de Jésus-Christ, jusqu'à la fin des siècles par la prédication et la propagation de la foi. Il n'y a pas un mot de cette histoire qui ne soit une préfiguration et comme une prophétie de la conversion des nations. Jésus, pour parler à la foule qui remplissait le rivage, monte sur la barque de Pierre ; et aujourd'hui encore, c'est du haut de la barque de saint Pierre portée et ballottée, mais jamais submergée par les flots du monde, que le Fils de Dieu enseigne à la multitude de toutes les parties de la terre, à toutes les nations, à toutes les conditions par la voix de Pierre, qui est encore le patron de la barque, mais qui de pêcheur de poissons est devenu pêcheur d'hommes, et que le Maître a fait son représentant ou son vicaire en ce monde. Pierre, assis au gouvernail de la barque, ou préposé au gouvernement de l'Église, explique au genre humain

tout ce que Jésus a enseigné à ses apôtres : *Ite et docete omnes gentes quæcumque mandavi vobis*, allez et enseignez à toutes les nations tout ce que je vous ai recommandé. (Matth., XVIII, 20.) De là l'enseignement universel ou catholique, qui part toujours de la barque de saint Pierre un peu éloignée de la terre, c'est-à-dire plus rapprochée du ciel. Enseignement universel à double titre, d'abord parce qu'il révèle les vérités infinies au-dessus de l'espace et du temps, et ensuite parce qu'il les annonce à tous les hommes, auxquels elles conviennent toutes, parce qu'elles sont les paroles de l'éternité. Puis le Seigneur dit à Pierre: *Duc in altum*, avance en pleine mer, ce qui peut se prendre moralement en deux sens, le premier se rapportant, comme dit saint Ambroise (*lib. IV, in Luc, cap.* v), à la profondeur des questions traitées par l'Église et qui sont comme une mer sans fond, à savoir : les dogmes de la génération divine, de l'incarnation, de la rédemption, etc., vérités que la raison humaine ne peut comprendre par elle-même, et qu'elle ne saisit que par la foi. Le second sens fait allusion à la multitude des nations, auxquelles l'Église a été chargée de porter l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. La barque de saint Pierre, par la prédication universelle de ses missionnaires, s'est lancée hardiment, sur la parole de Jésus-Christ dans

la pleine mer de l'humanité, répétant partout les paroles du lac de Génésareth, et jetant son filet avec confiance pour prendre des âmes et non plus des poissons. Aussi a-t-elle fait à travers les siècles une pêche merveilleuse, tellement abondante, qu'elle a failli être submergée par ce qu'elle portait; ou autrement l'immensité du gouvernement de l'Église, établi sur toute la terre et chez tous les peuples, lui a causé dans tous les temps beaucoup d'embarras, lui a attiré de nombreuses contradictions, et parfois des tourmentes qui auraient fait sombrer la barque de Pierre, si Jésus n'y était toujours présent pour la maintenir, soit qu'il semble y dormir au milieu de l'anxiété de ses disciples, soit que, réveillé par leurs prières, il se lève et commande aux vents et à la tempête : ce qui rétablit aussitôt le calme. Et pour que rien ne manque à cette admirable similitude, l'impuissance de la raison réduite à elle-même est encore signifiée ici par la réponse de Pierre : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Ainsi, les pêcheurs d'hommes ne les prendront pas non plus par les arguments de la science humaine, ni par la pompe ou les artifices de son éloquence. Ce n'est point la raison de l'homme qui changera la face du monde et convertira les nations à la justice et au bien; ce sera la parole de Jésus-Christ qui pousse la barque de Pierre,

et lui fait jeter son filet en pleine mer, malgré les objections de la raison qui n'avait rien pris jusque-là et contre son expérience. Mais Pierre croit à la parole de Jésus plus qu'à sa raison propre, et il y croit à cause de ce qu'il a vu et entendu de son divin maître. Son enseignement et ses œuvres ont excité la foi dans son âme, et cette foi au Fils du Dieu vivant, fait homme pour le rachat et le salut des hommes, anime et remplit le cœur de Pierre, comme elle vivifie et soutient l'Église dont il est le fondement. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. (Matth., XVI, 18.)

PRATIQUE.

N'entreprenons jamais rien sans invoquer le nom et le secours de Jésus. De nous-mêmes nous n'avons pas même une bonne pensée, et à plus forte raison, si nous l'avons, sommes-nous impuissants à la réaliser. Ne poussons notre barque dans les affaires de ce monde, et n'y jetons notre filet que sur la parole du divin Maître. Mais avec cette parole ne craignons ni la profondeur de la mer ni l'agitation des flots, ni les tempêtes.

PRIÈRE.

Nous vous prions, Seigneur, de régler par l'ordre de votre providence le cours des choses humaines de telle sorte que nous jouissions de la paix, et que votre Église recueille avec joie les fruits d'une douce piété, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 Pierre, III, 8-13).

Qu'il y ait entre vous unanimité de sentiments, de sympathie, l'amour de la fraternité. Soyez miséricordieux, modestes, humbles, ne rendant point le mal pour le mal, ni l'outrage pour l'outrage; mais bénissant, au contraire, parce que vous avez été appelés à devenir héritiers de la bénédiction. Car si quelqu'un aime la vie et désire des jours heureux, qu'il préserve sa langue de la médisance et que ses lèvres ne prononcent point des paroles trompeuses! qu'il se détourne du mal et fasse le bien. Qu'il recherche la paix et la poursuive; car les yeux du Seigneur sont fixés sur les justes et ses oreilles ouvertes à leurs prières; mais il regarde avec colère ceux qui font le mal. Qui pourrait vous nuire, si vous ne voulez que le bien? Que si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez donc point les maux dont ils veulent vous faire peur et n'en

soyez point troublés ; mais ayez soin de sanctifier dans vos cœurs le Seigneur Jésus-Christ.

L'Apôtre nous indique le moyen le plus efficace d'exercer la charité et de conserver la paix du cœur, ce qui tourne à la fois au bien des autres et au nôtre, c'est de nous attacher à ne point rendre le mal pour le mal, outrage pour outrage, à ne point maudire ceux qui nous maudissent; mais au contraire à les bénir et à leur faire du bien, autant qu'il dépend de nous. Cette vertu, qui est propre au christianisme, ne peut être comprise et pratiquée qu'au moyen de la grâce de Jésus-Christ, qui, élevant l'homme au-dessus de lui-même par la force surnaturelle qu'elle lui communique, le rend capable non-seulement de retenir l'instinct de la défense naturelle et le ressentiment spontané de l'injure, mais d'arrêter encore le sentiment de la justice, qui tend à infliger au mal le châtiment mérité et en proportion du tort qu'il a causé. La loi du talion est l'expression de la stricte équité, œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang. C'est pourquoi saint Paul dit que la loi de justice ne peut pas sauver et ne mène rien à la perfection. (*Heb.*, VII, 19.) Car si Dieu dans sa colère bien légitime l'avait appliquée à l'humanité coupable après sa chute, elle périssait à jamais sans pouvoir retrouver par elle-même la vie perdue.

Aussi la miséricorde l'a emporté sur la justice (Osée, VI, 6.), bien que la justice ait été accomplie par l'immolation de la victime divine, qui s'est volontairement substituée en notre place et a souffert pour nous. Mais son immense amour pour les hommes, sa charité a porté le Fils de Dieu à se dépouiller pour ainsi dire de sa gloire en revêtant la nature et la forme de l'homme, à vivre parmi nous pour nous instruire et nous guérir, et enfin à y mourir sur la croix pour nous racheter. Il nous a donc rendu le bien pour le mal, puisque nous avions été rebelles et ingrats, et qu'au lieu de nous punir, comme nous l'avions mérité, ou seulement de nous abandonner aux suites fatales du péché originel, ce qui était conforme à l'équité, il s'est chargé de la faute et de son expiation, et a absorbé le mal dans son divin sacrifice comme l'Apôtre l'enseigne par ces paroles : « Vous devez vaincre le mal dans le bien. » (*Rom.*, XII, 21.) C'est, en effet, la seule manière de le détruire avec toutes ses conséquences. Le chrétien doit donc faire comme son maître ; il doit à son exemple absorber le mal dans le bien, et, pour cela, non-seulement ne jamais se laisser aller à commettre le mal en paroles ou en actes, mais encore supporter patiemment ceux qui lui en font, même injustement ; car alors il est heureux de souffrir pour la justice en union avec Jésus-Christ. Alors, en effet, s'il n'a

point mérité ce qu'il souffre, si ses tribulations ne sont point un châtiment légitime de ses fautes, c'est véritablement pour le bien et le bien seul qu'il les subit, c'est-à-dire pour Dieu, qui est le bien parfait, le souverain bien, et pour le salut du prochain auquel il se dévoue ou s'immole suivant ses forces, comme la victime qui a porté les péchés du monde.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, V, 20-24.

Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis : Celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; celui qui dira à son frère raca, vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc en présentant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre of-

frande devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, et vous reviendrez ensuite offrir votre don.

Jésus-Christ en commençant la prédication de l'Évangile pose les fondements de la doctrine chrétienne, et annonce aux hommes la perfection à laquelle il les appelle. Il leur recommande une justice plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, qui ne fait pas entrer dans le royaume du ciel. C'était la justice de l'ancienne loi, et encore mal interprétée et mal pratiquée par ignorance ou par hypocrisie. En elle-même elle était bonne à son degré, mais insuffisante pour justifier l'homme pleinement et le réconcilier avec Dieu. C'est pourquoi Jésus dit qu'il est venu pour la perfectionner et non pour la détruire. La loi mosaïque, en effet, proclamée au milieu du tonnerre et des éclairs et sanctionnée par les plus terribles châtiments, est une loi de terreur. Elle arrête l'homme dans son penchant au mal, dans son activité désordonnée, par des barrières extérieures et par la crainte. Elle maintient le rapport avec Dieu en empêchant l'idolâtrie. Elle fonde la famille par le respect envers les parents et la défense de l'adultère. Elle garantit la société en interdisant le meurtre, le vol, le faux témoignage et les mauvaises convoitises. En un mot, elle com-

prime le mal, le combat, l'empêche de s'effectuer, le punit quand il a été commis; mais elle ne l'atteint point au dedans, à sa source, dans le cœur de l'homme, et surtout elle ne le guérit pas, elle ne le détruit pas. Nettoyant seulement les dehors du vase, elle laisse l'impureté dans l'intérieur. Elle blanchit au dehors les sépulcres remplis de corruption, au moins chez les scribes et les pharisiens, comme le Sauveur le leur reproche. Il fallait donc une justice plus parfaite pour rendre de nouveau l'homme agréable à Dieu. Il fallait purifier l'intérieur, afin que celui qui est la pureté même pût derechef faire ses délices d'y habiter. Il fallait, en un mot, que non-seulement l'homme ne commît plus de mal par ses actions, mais encore qu'il le rejetât de son âme et n'en eût plus en lui. Car, a dit le Seigneur, ce n'est point par ce qui entre dans son corps que l'homme est souillé, mais par ce qui sort de son cœur, les mauvaises pensées et les mauvais désirs. (Matth., XV, 18.) De là, les nouveaux préceptes donnés par l'Évangile, et qui sont le développement, le perfectionnement de la vraie justice, de celle qui peut seule remettre en grâce auprès de Dieu. Il ne suffit pas de ne point tuer son prochain, ni de ne point lui faire violence. Il ne faut pas même lui faire le moindre mal par la parole, pas même le vouloir par la pensée. L'adultère du

cœur est interdit comme celui du corps, et le désir seul en rend coupable. Non-seulement on ne doit point se parjurer, on ne doit même jurer en aucune manière ; et si votre œil ou votre main vous scandalise, arrachez, coupez, sacrifiez tout ce qui vous tient de plus près, s'il peut devenir un instrument du mal, un obstacle à votre purification. Ce n'est point encore assez : votre justice doit surabonder et se déverser sur vos frères. Il ne vous suffit point de rejeter le mal de votre âme ; vous devez encore travailler à en délivrer l'humanité pour qu'elle revienne toute à Dieu et lui soit restituée. Chacun doit travailler à diminuer la masse du mal dans le monde, et pour cela l'absorber par la souffrance, l'amortir par la patience. De là le sens et l'efficacité de la patience chrétienne, qui est une continuation de la passion du Christ. De là l'amour des saints pour la souffrance. *Mori aut pati*, disait sainte Thérèse, mourir ou souffrir ; souffrir et ne pas mourir, *pati et non mori*, s'écriait sainte Madeleine de Pazzi. *Beati qui patiuntur propter justitiam*, a dit le Sauveur ! (Matth., V, 10) heureux ceux qui souffrent pour la justice. *Ego autem dico vobis non resistere malo ;* mais moi je vous dis de ne point résister au mal. *Diligite inimicos vestros*, aimez vos ennemis. (Matth., V, 39.) *Benefacite his qui oderunt vos*, faites du bien à ceux qui vous haïssent ! (Matth., V, 44.) *Orate*

pro persequentibus et calumniantibus vos, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (Matth., V, 44), *ut sitis filii Patris vestri qui est in cœlis*, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est au ciel. (Matth., V, 44.) Voilà la justice plus abondante, plus parfaite, que le Fils de Dieu est venu enseigner à la terre, commençant par la pratiquer lui-même, et c'est par elle qu'après nous avoir rachetés, il nous a réconciliés avec Dieu. La parole divine pouvait seule nous faire connaître cette vertu du ciel ; et la grâce, acquise par le grand sacrifice de la croix, et qui est transmise aux chrétiens par les sacrements de l'Église, peut seule aussi nous rendre capables de la pratiquer.

PRATIQUE.

Ne disons pas : je suis un honnête homme et je n'ai rien à redouter de Dieu; car je ne fais pas de mal. D'abord sommes-nous bien sûrs de ne point faire de mal à personne ni en aucune façon? Et ensuite n'avons-nous été créés si merveilleusement et régénérés plus merveilleusement encore dans le sang de Jésus-Christ, pour ne faire aucun bien en ce monde? ne faudra-t-il point rendre compte avec usure du don que nous avons reçu si gratuitement.

PRIÈRE.

O Dieu, qui préparez des biens invisibles à ceux

qui vous aiment, répandez votre amour dans nos cœurs, afin que vous aimant en tout et plus que tout, nous obtenions les biens promis qui surpassent toutes nos espérances, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Rom., VI, 3-11).

Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Car si nous avons été entés en lui pour la ressemblance de la mort, nous devons l'être aussi pour la ressemblance de la résurrection : sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus asservis au péché. Car celui qui est mort au péché en est délivré. Que si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que Jésus-Christ, étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus, que la mort n'aura plus d'empire sur lui. Il est mort une seule

fois pour le péché ; il vit maintenant pour Dieu. Considérez-vous de même comme étant morts au péché, et comme ne vivant plus que pour Dieu en notre Seigneur Jésus-Christ. »

Saint Paul considère ici le baptême dans la manière dont il était alors conféré, par l'immersion. Le catéchumène était plongé trois fois dans l'eau jusque par-dessus la tête. Cette triple immersion représentait la mort et la sépulture de Jésus-Christ, parce que, comme il a été enseveli trois jours dans la terre, ainsi le baptisé était plongé trois fois et comme enseveli dans l'eau baptismale. La sortie de l'eau après cette triple immersion signifiait la résurrection du Sauveur, parce que le catéchumène sort en effet de l'eau régénéré par la vertu du sacrement et pour vivre de la vie surnaturelle qu'il communique, comme Jésus est sorti du tombeau après trois jours de sépulture, pour vivre de la vie de la gloire.

Le baptême est donc à la fois la représentation de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Notre baptême est une mort; car nous y mourons spirituellement au péché, dont la tache est effacée dans notre âme par l'application du sang divin qui a lavé les iniquités du monde. Il est une résurrection, parce que nous y recevons le germe

de la vie divine, apporté à la terre par le Dieu fait homme, et qui est implanté dans les âmes ou il doit se développer, fleurir et produire tous les fruits du ciel, c'est-à-dire les œuvres de la vie chrétienne. Puisque nous sommes morts au péché, nous ne devons plus y revenir, mais persévérer dans la vie de la grâce, à laquelle nous sommes renés, et y faire un progrès incessant, afin que la résurrection à la vie de la gloire, au sortir de ce monde et à la consommation des siècles, soit la suite, la récompense, et le complément de notre fidélité. Ainsi le chrétien, mort avec Jésus-Christ et ressuscité avec lui et en lui, participant à la vie divine puisque, implanté en lui, enté sur lui, il est devenu un membre vivant de son corps mystique, ne doit plus vivre que pour Dieu en Jésus-Christ, ou plutôt, comme dit saint Paul (*Galat.*, II, 29), ce n'est plus lui qui vit, mais Jésus qui vit en lui, dans sa personne qui est une avec le Fils, comme le Fils est un avec son Père. C'est le cep qui vit dans les branches, c'est la greffe qui anime tous les rameaux qui en sortent. (Jean, XXV, 4.)

ÉVANGILE SELON SAINT MARC, VIII, 1-9.

En ce temps-là, comme Jésus était suivi d'une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi

manger, il appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de ce peuple, parce que voilà déjà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger, et si je les renvoie à jeun chez eux, les forces leur manqueront en chemin; car plusieurs sont venus de lōin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier? Il leur demanda : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir à terre. Puis il prit les sept pains, et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons qu'il bénit et fit partager. Ils mangèrent tous et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. Or ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya.

Le fait raconté dans cet évangile, outre sa réalité comme fait accompli par Notre-Seigneur, a encore une signification symbolique, comme tous ses actes, qui ont une portée universelle, parce

qu'ils émanent de Dieu même. On peut y voir d'abord l'image de l'Église, qui produit de si grandes merveilles avec des moyens si faibles en apparence, en sorte qu'à première vue on pourrait dire comme les apôtres : « Comment trouver de quoi subvenir aux besoins de tant de monde? Qu'est-ce que cela pour une telle multitude? » Et cependant l'Église avec la parole divine dont elle a reçu le dépôt et qu'elle a dû annoncer à toutes les nations, avec les grâces spirituelles dont sa prédication a été suivie et soutenue, avec les ressources célestes qu'elle a employées si efficacement et qu paraissaient aux yeux du monde ce qu'il y a de plus faible ou de plus insensé, est parvenue à gagner, à discipliner, à conduire et à nourrir la foule sans nombre des peuples barbares, des nations idolâtres, représentée ici par cette multitude qui suit depuis trois jours Jésus-Christ dans le désir d'entendre sa parole et d'être témoin des miracles opérés par sa puissance. Ces braves gens, touchés au cœur par la parole divine et remplis de foi en Celui qui l'annonce, oublient le boire et le manger pour le voir et pour l'entendre. Ils ne pensent ni au chemin qu'ils ont fait ni à leur état de faiblesse à cause du manque de nourriture. Ils ne voient que Jésus et ce qu'ils en espèrent. Ainsi ont agi les peuples qui se sont convertis aux christianisme. Ils ont préféré leur foi à

toutes les choses du monde. Ils ont sacrifié la vie matérielle et ses besoins, ses plaisirs et ses douceurs au perfectionnement de leur vie spirituelle, au bien véritable de leur âme. Ainsi devons-nous agir encore aujourd'hui pour répondre aux inspirations de notre foi, et faire notre salut au milieu des tentations du monde que nous devons fuir ou vaincre, au milieu des liens de la nature dont il faut nous affranchir.

Cependant le Seigneur, avant de nourrir le peuple, lui commande de s'asseoir à terre, et il fait ranger la multitude en ordre. C'est le gouvernement de l'Église s'établissant parmi les nations au moyen de la juridiction spirituelle, de la direction morale et de la discipline religieuse. Les groupes formés représentent les divisions diocésaines, et tous, assis à terre ou dans la position de la soumission à l'autorité divine, attendent la nourriture dont ils ont besoin. Alors Notre-Seigneur fait distribuer les pains par ses disciples; mais c'est lui qui les bénit, les rompt et leur en donne les morceaux pour les distribuer. Ainsi dans l'Église Jésus-Christ est la source de toutes les grâces; toutes découlent de son cœur sacré avec le sang régénérateur, qui vivifie les sacrements. Il est lui-même le pain descendu du ciel, au-dessus de toute substance, qui se donne en nourriture pour la vie éternelle, et c'est par la main de ses apôtres

et de ses disciples, pontifes et prêtres, que la distribution quotidienne en est faite aux fidèles. Tout dans l'Église se fait au nom de Jésus-Christ; en son nom la prière monte au ciel, et les dons du ciel en descendent; car il est le médiateur universel. Personne ne va au Père que par le Fils, comme le Fils seul connaît le Père, lui et ceux auxquels il a daigné le révéler. (Luc, X, 22.)

Or, tous furent rassasiés au nombre de quatre mille, et on remplit encore sept corbeilles des morceaux qui étaient restés. Ainsi dans l'Église la source de la vie, qui y a été ouverte par les plaies du Sauveur, par le sang qui découle de la croix, est intarissable; car elle sort du sacré cœur du Fils de Dieu, ou du sein de l'infini. La parole divine est comme la lumière qui se multiplie en se répandant, s'augmente en se communiquant. La vertu des sacrements se renouvelle sans cesse sur l'autel, croix non sanglante ou se continue le divin sacrifice. La grâce y surabonde avec la vie, et le pain des anges, le vrai pain descendu du ciel, dont la manne de Moïse et la viande du désert donnée aux juifs n'étaient que des images, rompu tous les jours par les ministres de l'Église à la multitude des croyants, ne s'épuise jamais. Il en reste toujours pour ceux qui ont faim et soif de la justice et de la vérité.

PRATIQUE.

Allons entendre la parole de Jésus-Christ, au moins tous les dimanches, et pour cela nous n'avons plus besoin d'aller le chercher et de le suivre au désert avec tant de fatigues. Il parle dans son Église, à notre porte, et il nous convie à son banquet sacré, où il donne le pain céleste, qui a en soi tous les goûts délicieux. Aurons-nous moins de zèle, moins d'ardeur que les Israélites, qui oubliaient de boire et de manger pour le voir et l'écouter.

PRIÈRE.

Dieu des vertus, unique auteur de tout bien, imprimez dans nos cœurs l'amour de votre nom, et augmentez en nous l'esprit de religion, afin d'y faire fructifier le bien que nous avons reçu de vous, et de le conserver par le zèle de notre piété; par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Rom., VI, 19-23).

Je parle humainement à cause de l'infirmité de votre chair. Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez affranchis de la justice. Quel fruit avez-vous donc tiré de ces désordres dont vous rougissez aujourd'hui, puisqu'ils ont la mort pour fin ? Mais à présent que délivrés du péché vous êtes devenus les serviteurs de Dieu, le fruit que vous en recueillez est votre sanctification, et la vie éternelle en sera la fin. Car la mort est la solde du péché. Mais la grâce de Dieu est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur.

L'Apôtre dit aux Romains qu'il leur parle d'une manière humaine, c'est-à-dire au nom de la raison et de leur intérêt bien entendu, parce qu'ils

sont encore charnels, ou au moins très-influencés dans leur conduite par les motifs naturels de leur bien-être. La plupart des chrétiens de nos jours en sont aussi à ce point; et l'Église, se servant des paroles de saint Paul, les exhorte à quitter le mal et à rechercher le bien au nom de la justice et par prudence. Elle leur montre que leur volonté, placée entre le bien et le mal, entre Dieu et son ennemi, ne peut que se donner à l'un ou à l'autre pour leur servir d'instrument, et ainsi se sauver ou se perdre par l'alliance qu'elle a choisie et dans le camp où elle est entrée. L'exercice de son libre arbitre est renfermé dans cette alternative, et c'est pourquoi il est dit qu'elle ne peut servir deux maîtres à la fois. (Matth., VI, 24.) Elle devient la servante ou l'esclave de ce qu'elle aime, et, par la conséquence même de son acte libre elle suit la destinée de ce qu'elle a préféré. Or, dit l'Apôtre aux Romains et à tous les chrétiens du même degré, trop longtemps vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'iniquité. Il est bien juste, aujourd'hui que vous êtes morts au péché par le baptême et qu'une nouvelle vie vous a été donnée, que vous l'employiez avec les membres de votre corps, vos forces et vos facultés au service de Celui qui vous a rachetés et régénérés. L'équité veut que vous tourniez à son avantage ce qu'il vous a donné, et qu'ainsi vous payiez, autant qu'il dé-

pend de vous et en travaillant à sa gloire, le prix de son sacrifice et de votre rançon. La reconnaissance vous en fait un devoir, et jamais vos efforts et votre dévouement pour sa cause n'égaleront ce qu'il a fait pour vous. Mais, en outre, ce que la justice et la gratitude vous imposent est aussi ce qui vous est le plus avantageux, et en accomplissant un devoir, vous avez encore le bonheur de faire ce qui vous est le plus utile. Car, quand vous étiez esclave du péché, vous vous dégradiez par les œuvres de la concupiscence charnelle, vous rendant semblables aux animaux; et ainsi vos désordres, qui vous éloignaient de la fin sublime de votre existence, vous conduisaient à la mort éternelle, parce qu'ils ne produisaient que des fruits de mort. Maintenant, au contraire, que vous avez été affranchis du péché par le baptême, et initiés par la grâce à la vie même de Dieu, si vous conservez ou réparez votre innocence baptismale, en participant aux dons de l'Esprit-Saint que l'Église confère par les sacrements et les réalisant par vos actes et dans votre conduite, vous vous sanctifierez en vous rapprochant de Dieu, qui est la pureté absolue, en devenant chaque jour plus semblable au Père céleste, qui vous invite à devenir parfaits comme lui. (Matth., V, 48.) La fin de votre existence terrestre, après que vous aurez payé par la mort librement acceptée le dernier solde du péché, sera la posses-

sion de la vie éternelle, dont nous goûtons ici-bas les prémices par la grâce du Libérateur, et dont nous recevrons alors la plénitude comme récompense non de nos propres mérites, qui ne pourraient jamais y atteindre, mais de notre bonne volonté, qui aura profité de son mieux des dons de Dieu.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VII, 15-21.

Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui au dedans sont des loups dévorants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on du raisin sur des épines et des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel.

« Comme la religion consiste principalement en deux choses, dit le cardinal de la Luzerne expliquant cet évangile, dans ses dogmes et dans sa morale, dans ce qu'elle enseigne à croire et dans ce qu'elle ordonne de pratiquer, il y a deux sortes de faux prophètes, les prédicateurs du mensonge et les prédicateurs du vice. Les uns tendent à pervertir l'esprit, les autres à corrompre le cœur. Les docteurs de l'erreur sont les hérétiques, qui altèrent la doctrine de l'Église, et les schismatiques, qui attaquent l'Église elle-même en s'efforçant de la diviser. Toute foi opposée à celle de l'Église catholique, apostolique et romaine, est hérésie; toute communion qui en diffère est schisme. Il existe donc un moyen certain de discerner le prophète ; considérez s'il est uni de foi et de communion avec l'Église principale, mère et maîtresse de toutes les autres. C'est un fait que chacun peut aisément juger. »

« La seconde espèce de faux docteurs, qu'il est aussi nécessaire et plus difficile de discerner et de fuir, ce sont ceux qui émettent des opinions contraires non à la foi, mais à la piété. Il n'est pas question ici de l'impie déclaré qui ne fait illusion à personne, mais de cet honnête homme selon le monde, qui, jouissant d'une réputation méritée à certains égards, remplissant avec exactitude tous les devoirs de la probité civile, prétend y réduire

ceux de la religion, et resserre la morale chrétienne dans la justice et la bienfaisance. Il s'agit de ceux qui des commandements divins adoptent ce qui ne contrarie pas leurs inclinations, et les concilient avec les plaisirs du monde ; qui regardent comme des excès les sublimes vertus que le christianisme prescrit, et comme des minuties les pratiques pieuses qu'il conseille. Ces hommes sont d'autant plus dangereux que leur morale est attrayante et leurs exemples séduisants, et que tout ce qu'on aperçoit d'eux ne présente que de l'honnêteté et une régularité extérieure. Mais en recherchant attentivement quels sont leurs fruits, on verra que leur vie est vide de bonnes œuvres véritables et méritoires devant Dieu, et que, s'abstenant des actions criminelles qui troublent la société, ils s'en permettent un grand nombre que la religion défend. »

« Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Cette terrible sentence ne tombe pas seulement sur l'arbre qui donne de mauvais fruits, ni sur celui qui n'en produit aucun, mais sur celui qui n'en produit pas de bons. Pour s'y soustraire, il est donc nécessaire de porter des fruits et d'en porter de bons, de faire le bien et de le bien faire. C'est une présomption bien mal fondée et beaucoup trop commune de faire consister toute la justice dans l'o-

mission des actions interdites. Il ne ne suffit pas de dire : je ne fais pas de mal. On sera condamné non pas seulement pour le mal qu'on aura fait, mais aussi pour le bien qu'on aura omis de faire. Se préserver du péché n'est point toute la loi ; ce n'en est que le commencement. »

Or les bons fruits que Dieu demande aux arbres qu'il a plantés, greffés et soignés dans et par son Église, les fruits salutaires que doit produire un vrai chrétien ne consistent point dans les paroles, quelque pieuses, douces ou brillantes qu'elles soient, mais dans les œuvres de la justice et de la charité, qui accomplissent la volonté de Dieu sur la terre et concourent à y établir son règne. Le ciel se gagne donc non par la prière seulement et par les pratiques de la dévotion, mais surtout par l'observance exacte, courageuse, persévérante de tous les devoirs envers Dieu et ses semblables, dans l'ordre social comme dans la religion. Chacun trouve dans sa position, au milieu de sa famille et de la société, des obligations spéciales ou des devoirs d'état que la volonté divine lui impose aussi bien que les devoirs religieux, et on ne peut entrer dans le royaume du ciel, ni par conséquent s'élever à la perfection de la charité et par elle à l'union intime avec Dieu, sans avoir payé préalablement toutes les dettes de l'équité naturelle et de la justice humaine. C'est pourquoi

Notre-Seigneur dit du serviteur mis en prison pour dettes, qu'il n'en sortira point sans s'être acquitté jusqu'à la dernière obole. Et ceux qui diront au dernier jour : Seigneur, nous avons invoqué votre nom; en votre nom, nous avons prophétisé et chassé les démons, s'ils n'ont fait que cela pour Jésus-Christ et avec lui, recevront cette terrible réponse : Je ne vous connais pas, je ne vous reconnais pas; car mes vrais disciples, comme les bons arbres, se reconnaissent à leurs fruits.

PRATIQUE.

Prenons-garde de ne point agir, d'un côté comme les honnêtes gens selon le monde, qui font tout pour les hommes et rien pour Dieu, et de l'autre comme certaines personnes adonnées à la dévotion, et qui croient tout faire pour Dieu, parce qu'elles récitent beaucoup de prières, tout en n'exerçant pas la charité à l'égard du prochain.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, dont la Providence n'est jamais trompée dans ses desseins, nous vous supplions d'écarter de nous tout ce qui est nuisible, et de tourner à notre salut tout ce qui nous arrive. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Rom., VIII, 12-17).

Mes Frères, nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Car tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Aussi vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants ; par lequel nous crions *Abba*, mon Père. Et c'est cet esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Que si nous sommes enfants nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ.

Ces paroles nous rappellent qu'il y a dans l'homme deux vies, opposées l'une à l'autre depuis que le péché a mis le désordre dans son exis-

tence en donnant la prépondérance au corps qui doit obéir, et en abaissant l'esprit sous le joug de la concupiscence charnelle. C'est la vie animale opposée à la vie spirituelle, laquelle est *naturelle* par l'exercice légitime des facultés intellectuelles et morales, et *surnaturelle* par l'infusion de l'Esprit divin qui l'unit à Dieu en l'élevant au-dessus d'elle-même. Or, dit l'Apôtre, la chair n'a point le droit de nous commander; nous ne sommes point ses sujets, et ainsi nous ne lui devons pas l'obéissance. Donc, nous ne devons pas vivre selon ses lois ou par ses entraînements; et si nous le faisons, nous dégradons notre existence, nous faussons la nature humaine en la détournant de sa fin, et nous allons à la mort, c'est-à-dire à la séparation d'avec Dieu, puisque nous opérons des œuvres de mort ou qui nous éloignent de la source de la vie. C'est pourquoi pour vivre de la véritable vie il faut commencer par faire mourir en nous les convoitises de la chair, ce qui se fait par la mortification corporelle; et alors l'Esprit de Dieu, qui nous a été transmis dans la régénération baptismale, et qui a fait de nous une nouvelle créature par la participation à la vie divine et par conséquent nous a rendus enfants de Dieu, l'Esprit-Saint, qui anime de sa vertu notre cœur et notre intelligence, porte notre volonté à chercher spontanément, sans effort, avec joie, avec amour, ce qui

plaît à Dieu, ce que veut notre Père céleste ; et notre âme s'adresse à lui avec une confiance enfantine en criant : *Abba Pater*. Au contraire, là où l'Esprit divin ne domine pas, sa loi étant posée avec ses commandements sévères et ses terribles exigences, la volonté humaine entraînée par la concupiscence de la chair, n'ose pas se satisfaire par la crainte du châtiment, sanction de la loi ; et quand elle parvient à se maintenir dans l'ordre, elle obéit en esclave sous la menace de la peine ; toute prête à se révolter, si elle croit pouvoir l'éviter ou y échapper. C'est le juif ou l'homme de la loi ancienne, qui est une loi de servitude. Mais le chrétien, devenu enfant de Dieu par la communication de la vie divine, jouit de la liberté des enfants du ciel sous la conduite du Saint-Esprit, qui rend témoignage à son esprit de sa divine adoption, laquelle, en le faisant frère de Jésus-Christ, l'institue aussi cohéritier de son royaume et de sa gloire. Héritage éternel que le Père lui a promis par le Fils, dont la mort le mettra en possession, à la condition absolue qu'il souffrira avec Jésus-Christ pour être glorifié avec lui, ou autrement qu'il détruira en lui par la mortification, la fausse existence que le péché y a formée, ou le corps de mort, comme l'appelle énergiquement saint Paul (*Rom.*, VII, 24), pour y cultiver et développer le germe de la vie nouvelle, implanté

dans son âme par le baptême, et qui doit s'épanouir en fleurs et en fruits du ciel dans la lumière de Dieu.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XVI, 1-9.

Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe qui fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez plus gouverner mon bien. Alors l'économe se dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne puis travailler à la terre et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura ôté mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Il répondit : cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous vite et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous? Cent mesures de

froment. Voici votre billet, lui dit-il, faites-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment. Car les enfants du siècle sont plus sages dans leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec la richesse d'iniquité, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

Cette parabole est une des plus difficiles à expliquer, parce qu'elle semble donner en exemple l'adresse frauduleuse d'un économe infidèle, qui, après avoir volé son maître pendant sa gestion, lui fait encore du tort quand il va le quitter, afin de se préparer des ressources pour l'avenir. Il y est même dit que le maître loua cet économe infidèle d'avoir agi avec tant de prudence. Sous quel rapport et en quel sens Notre-Seigneur a-t-il donné cette prudence en exemple, c'est le point précis de la parobole qu'il faut considérer, et par lequel seulement elle peut être applicable. Car toute parobole étant une comparaison ne vaut que par le côté où les deux termes comparés ont quelque ressemblance, et non pour le reste. Ainsi, si l'on dit d'un homme qu'il est un lion, on n'entend l'assimiler au lion que sous le rapport du courage ou

de la force, et nullement par les autres choses. De même ici la louange du maître ne porte point sur l'infidélité du serviteur, qui est de toute manière blâmable. Elle tombe uniquement sur son savoir-faire, qui tire si habilement parti d'une mauvaise situation pour s'en faire une nouvelle et réparer son malheur. A ce point de vue le sens de la parabole est celui-ci : si les enfants du siècle usent si sagement des biens terrestres, la plupart du temps mal acquis et le produit de l'injustice, dans l'intérêt de leur bien-être en ce monde, combien plus sagement encore les enfants de la lumière doivent-ils en user en vue de leur intérêt du ciel et pour s'y faire des amis. Donc, le Sauveur, loin de nous recommander en aucune façon d'imiter l'improbité du mauvais économe, nous avertit seulement d'avoir autant de sollicitude pour notre avenir éternel, qu'il en ressent pour sa position temporelle, et ainsi de tâcher de nous faire avec les richesses d'ici-bas des amis au ciel pour le jour où nous serons appelés à rendre compte de leur administration devant le tribunal de Dieu. Ce qui revient à dire : Ayez autant de souci des biens éternels que des biens temporels, plus même, puisque vous devez employer les seconds à vous procurer les premiers, ou autrement, comme dit saint Jérôme, sachez vous arranger dans les petites choses de manière à profiter plus tard dans les grandes.

Le reste de la parabole ne présente point de difficultés. L'intendant, c'est tout homme qui a reçu de Dieu avec son existence et sa position les moyens pour les faire valoir. Ces moyens sont son âme, son esprit, son corps avec leurs facultés, leurs forces, leurs organes, et toutes les choses terrestres dont l'usage lui a été accordé pour la satisfaction de ses besoins et le soutien de sa vie. Il devient prévaricateur, ou dispensateur infidèle, quand il ne rapporte point au profit et à la gloire de son maître l'administration de ce qui lui a été confié, l'appliquant uniquement ou surtout à son intérêt, à sa jouissance ou à son honneur. Il devra donc en rendre compte au jour du jugement. Il lui sera demandé alors ce qu'il aura fait sur la terre de tous les biens qui avaient été remis entre ses mains. Le Maître, comme il est dit dans une autre parabole, lui réclamera avec usure l'argent qu'il lui avait confié pour le faire valoir en son absence. Que répondrons-nous, si nous avons mal géré, mal administré; si, par notre paresse, notre incurie ou nos désordres, nous avons dissipé ou laissé stériles les biens confiés? Heureux alors, et ici reparaît le sens principal de notre évangile, si d'autres débiteurs du Maître que nous aurions aidés, secourus pendant notre gestion ici-bas, viennent en ce moment terrible rendre de nous ce témoignage : que nous n'avons point été à leur égard comme le mau-

vais serviteur, qui poursuivait impitoyablement ceux qui lui devaient quelque chose après avoir imploré et obtenu pour lui la miséricorde de son maître ; mais qu'au contraire, par notre indulgence et notre générosité, nous leur avons accordé dans leurs embarras le temps et les moyens de s'acquitter. Car alors la mesure que nous avons imposée aux autres nous sera appliquée, il nous sera fait ce que nous avons fait, et la parole de notre prière de tous les jours aura son accomplissement : Seigneur, remettez-nous ce que nous devons, comme nous avons remis à ceux qui nous doivent. *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* (Matth., VI, 12.)

PRATIQUE.

Donnons volontiers de nos biens terrestres, secourons nos frères malheureux autant qu'il dépend de nous et de toutes les manières. Ils nous aideront à leur tour de leurs témoignages au tribunal de Dieu, où nous trouverons miséricorde pour nos infidélités, si nous avons été miséricordieux.

PRIÈRE.

Seigneur, accordez-nous, nous vous en supplions, le secours de l'Esprit-Saint, qui nous fasse penser et surtout opérer tout ce qui est bien, afin que nous, qui ne pouvons être sans vous, nous parvenions à vivre en union avec vous, par Jésus-Christ, etc.

LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 aux Cor., X, 6-13).

Ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs comme nos pères s'y abandonnèrent. Ne devenez pas non plus idolâtres, comme quelques-uns, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour boire et manger et il se leva pour se divertir. Ne commettons point de fornication, comme quelques-uns forniquèrent, et c'est pourquoi vingt-trois mille périrent en un seul jour. Ne tentons point Jésus-Christ, comme le tentèrent plusieurs, qui furent tués par les serpents. Ne murmurez point, comme murmurèrent quelques-uns d'entre eux, qui furent frappés par l'ange exterminateur. Or, toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour nous instruire, nous qui venons à la fin des temps. Que celui donc qui croit être ferme prenne garde de ne pas tomber. Je souhaite que vous ne soyez exposés qu'à des tentations humaines. Or Dieu est fidèle

et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il vous fera profiter de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer.

L'Ancien Testament est la préfiguration du Nouveau, non-seulement par ses dogmes, ses rites, son culte, ses préceptes et ses lois; mais aussi par les faits publics et privés de l'histoire du peuple de Dieu, qui sont symboliques. Toutes les choses qui arrivaient aux juifs étaient la figure de ce qui devait nous arriver, et elles ont été écrites pour notre instruction, afin que nous devenions sages par leur exemple.

Le peuple juif, cet Israël charnel, sortant de la servitude de l'Égypte, passant à travers la mer Rouge, marchant si longtemps dans le désert à la recherche de la terre promise, était l'image des chrétiens, qui sont l'Israël spirituel, sortant de la servitude de Satan par le baptême dans le sang de Jésus-Christ, et traversant le désert du monde pour arriver à l'héritage éternel qui nous est promis. Les secours merveilleux, prodigués par Dieu aux Israélites, préfiguraient les grâces abondantes accordées aux chrétiens. Leur ingratitude annonçait la nôtre, et leur punition temporelle était une faible image de l'éternel châtiment. Presque tout

le peuple a péri dans le désert, après avoir été cent fois l'objet de la miséricorde divine, qui a multiplié les miracles pour le sauver. Que son triste exemple nous apprenne donc à ne point repousser les grâces du ciel par légèreté, à n'en point abuser par vanité, concevant au contraire d'autant plus de respect et de crainte, que nous en aurons reçu davantage, parce que leur abondance impose une responsabilité plus grave, et que nous serons plus coupables, si nous y sommes infidèles. Ce peuple a été puni de mort pour avoir suivi ses passions déréglées malgré les défenses de Dieu et les avertissements de Moïse. Notre sort sera encore plus terrible, si nous les imitons dans leurs excès, puisque nous serons condamnés à la mort éternelle. Travaillons donc à notre salut avec crainte et tremblement. Que celui qui est debout prenne garde de ne point tomber, comme leurs passions et leur présomption ont précipité les Israélites. Se défier de soi-même, redouter sa faiblesse, veiller sur soi, c'est le commencement et le fondement de la force chrétienne. Se confier en Dieu dans la tentation, s'appuyer sur son secours, espérer en lui seul, c'est la consommation de la vertu et ce qui transforme la fragilité humaine. Bien que le plus faible des hommes, dit saint Paul (*Philip.*, IV, 13), je puis tout en celui qui me fortifie. Il y a une pensée, dit saint Augustin (*In ps.* CXVIII, *serm.* 13),

qui console beaucoup ceux qui sont dans l'humiliation, dans l'affliction, c'est que Dieu a promis le secours de sa grâce à ceux qui espèrent en lui : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* (*Ps.* XXX, 2), que fidèle à sa promesse, il ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, *non patietur vos tentari supra id quod potestis* (1 *Cor.*, X, 13), et enfin que tout tourne à bien à ceux qui l'aiment : *Omnia cooperantur in bonum diligentibus eum.* (*Rom.*, VIII, 28.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XIX, 41-47.

Jésus étant arrivé près de Jérusalem, aperçut la ville et pleura sur elle en disant : Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car il viendra des jours malheureux pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts, te renverseront par terre, toi et tes enfants, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. Puis étant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient,

leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

Ces paroles prononcées par Jésus sur Jérusalem, qu'il aperçoit du haut de la montagne des Oliviers, et en versant des larmes sur elle à cause de son infidélité, au moment où elle paraissait le recevoir en triomphe, il les adresse à chacun de nous, chrétiens, à ceux-là surtout, dont le cœur est loin de lui, quand ils invoquent son nom ou l'honorent seulement des lèvres. Il y a des jours marqués où Dieu visite les âmes. Il y fait entendre sa voix, y promulgue sa loi, donne des admonitions sévères, soit pour les retirer du mal, les porter à changer de voie, les ramener à lui, soit pour réveiller leur zèle assoupi et les exciter à avancer plus énergiquement dans le bien. Ce sont des jours de peines, d'afflictions et de tribulations, qui deviennent des jours de grâces, parce qu'il s'y produit un ébranlement intérieur, parce qu'une motion extraordinaire se fait sentir. Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, dit le prophète (*Ps*. XCIV, 8), n'endurcissez point vos cœurs. Rentrons au contraire en nous-mêmes, recueillons-nous pour y mieux entendre la voix divine,

qui tantôt gronde comme un orage, et tantôt souffle comme une brise légère, sans qu'on sache d'où elle vient ni où elle va. (Jean, III, 8.) Que veut-elle? qu'apporte-t-elle? La paix, *quæ ad pacem tibi*, la paix avec Dieu procurée par le Médiateur à la terre et qui n'est point celle que donne le monde; car elle est la réconciliation de l'humanité avec la divinité, laquelle ne peut s'opérer que par la restitution de l'homme à Dieu, accomplie en union avec Jésus-Christ, et par la vertu de la dernière parole de la croix : *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* (Luc, XXIII, 46.)

Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis, mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. C'est que, comme Jérusalem, chaque homme ne veut pas voir ce qui lui déplaît. Il ferme volontairement les yeux à la lumière, il détourne l'oreille de la parole qui le gêne. Il voudrait sans doute être en paix avec Dieu, et en retirer les avantages; mais il faudrait commencer par rompre avec le mal, en briser les chaînes, et il n'en a pas le courage. Il aime ce qui flatte ses sens, enchante son imagination, exalte sa raison, affranchit sa volonté. Il redoute la vérité à cause de ses conséquences; il aspire à l'indépendance, il veut rester son maître, et alors ce qu'il désire lui est accordé. Dieu, en effet, l'abandonne à lui-même au jour où ses ennemis l'entourent et le pressent de tous les

côtés, conjurant sa ruine. Oh! situation lamentable d'une âme au milieu des tentations et des tribulations, après qu'elle a méprisé ou négligé les avertissements et les secours du ciel! Elle sera assiégée, conquise, détruite, bouleversée, comme l'infidèle Jérusalem, et il ne restera rien de sa position dans le monde, ni de sa prétendue perfection, ou de la chimère de son orgueil en elle-même. Elle sera foulée aux pieds des voyageurs, comme une vigne ouverte, ou abattue sur la terre au milieu des ruines et de la poussière, comme la malheureuse cité dont Jésus pleure le sort. Et cela, parce qu'elle a méconnu le jour où Dieu l'a visitée!

Que notre âme profite donc de la triste expérience de Jérusalem! C'est elle qui est en effet ici-bas la cité céleste, où se trouve le vrai temple du Dieu vivant, qui veut y être adoré en esprit et en vérité, comme il l'a dit lui-même à la Samaritaine. (Jean, IV, 23.) Il veut y entrer, il se plaît à y habiter; mais il faut que cette demeure soit rendue digne de lui, et qu'au jour où il daigne la visiter et en reprendre possession, il n'y trouve rien qui excite son indignation, comme il est arrivé au temple de Jérusalem. Sa maison est une maison de prière, et nous en faisons une caverne de voleurs, quand nous l'abandonnons à la domination de la concupiscence charnelle, des intérêts ter-

restres, des passions criminelles, des pensées égoïstes, et de l'orgueil de la vie. Seigneur Jésus, si malgré tout cela, vous nous faites la grâce d'y entrer, nous invoquons votre sainte colère, pour que le temple de notre âme soit délivré, purifié des voleurs qui l'infestent, et que le fouet vengeur du remords et des angoisses de la conscience, que vous agiterez en nous, chasse violemment tous ces ennemis de Dieu de la demeure que le baptême lui a consacrée.

PRATIQUE

Sursum corda, le cœur en haut par la prière, qui nous met en conversation avec Dieu ! Lui seul doit diriger le fond de notre âme faite à son image, et qui doit l'aimer par-dessus tout, puisqu'il est le bien souverain, et qu'elle ne peut trouver son repos et son bonheur qu'en lui. Ne permettons pas aux joies et aux intérêts de la terre d'envahir ce sanctuaire de notre être, pas plus que Jésus-Christ n'a permis aux vendeurs de profaner le temple.

PRIÈRE.

Seigneur, que les oreilles de votre miséricorde s'ouvrent aux prières de ceux qui l'implorent, et pour que vous puissiez leur accorder ce qu'ils demandent, faites qu'ils ne demandent que ce qui vous est agréable, par Jésus-Christ, etc.

LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 aux Cor., XII, 2-11).

Vous savez que, quand vous étiez païens, vous vous laissiez conduire devant les idoles muettes. Or je vous déclare que nul homme, parlant par l'esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus, et personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Il y a, à la vérité, diversité de dons spirituels, mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministère, mais il n'y a qu'un même Seigneur. Il y a des opérations diverses, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or l'Esprit se manifeste en chacun pour l'utilité de l'Église. A l'un est accordé par l'Esprit le don de parler avec sagesse; à l'autre celui de parler avec science. Celui-ci reçoit la foi, celui-là le don de guérir les maladies, un autre le don des miracles; un autre le don de prophétie; un autre le discernement des esprits; un autre le don de parler diverses langues; un autre le don de les

interpréter. Mais c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun selon qu'il lui plaît.

Deux indications principales nous sont données dans cette épître. La première montre à quel signe on reconnaît que l'esprit de Dieu parle par un homme, à savoir si cet homme ne dit point anathème à Jésus et le confesse comme le Seigneur, le Fils de Dieu fait homme, descendu sur la terre pour nous racheter et nous sauver. Ce signe s'applique aux hommes de notre temps comme aux Corinthiens auxquels s'adresse la lettre de l'Apôtre. Ces derniers, récemment convertis, inclinaient toujours par l'habitude aux pratiques du paganisme, et ainsi étaient disposés à accorder quelque confiance aux idoles, et aux prestiges opérés dans leurs temples par l'intervention du démon. Le démon séduit aussi beaucoup de chrétiens de nos jours par d'autres moyens, moins grossiers que ceux d'alors, mais qui néanmoins tiennent quelque chose de l'idolâtrie et tendent à y ramener. C'est une autre manière pour lui de se faire rendre une sorte de culte par des pratiques mystérieuses, qui doivent mettre les vivants en commerce avec les morts de tous les temps, pour obtenir par leur révélation la connaissance des choses secrètes ou des prophéties de l'avenir.

De là l'usage des tables tournantes et parlantes, des crayons magiques qui dirigent la main qui les tient, conduits eux-mêmes par une main invisible ou par une force spirituelle. Les nouveaux oracles aussi obscurs, aussi menteurs que les anciens, exaltent et égarent facilement les esprits faibles de nos jours qui les écoutent. Ils y perdent leur foi, et souvent leur raison. La manière infaillible de démasquer cet esprit d'erreur et de mensonge est de confesser devant eux la divinité de Jésus-Christ, leur proposant de proclamer le Seigneur et le Sauveur des hommes. Cette règle de saint Paul est conforme à celle donnée par saint Jean dans sa première Épître, chap. IV, 2.

Le second avertissement, donné dans cette épître, tend à combattre l'orgueil ou les prétentions personnelles des Corinthiens, qui se glorifiaient, à ce qu'il paraît, des dons du Saint-Esprit qu'ils avaient reçus, chacun élevant le sien ainsi que son ministère et ses opérations au-dessus des dons des autres, comme aussi, ainsi que nous le voyons ailleurs (1 *Cor.*, III, 4), ils se vantaient d'avoir été instruits ou baptisés par tel apôtre, par Paul ou Apollon. Cela arrive encore aujourd'hui dans l'Église et dans le monde. Même en faisant une œuvre commune, on tend à s'en attribuer une plus grande part d'honneur et de profit. Chacun exagère naturellement l'importance de sa tâche, les diffi-

cultés vaincues, et les résultats obtenus. Saint Paul nous dit donc comme aux fidèles de Corinthe : « De quoi vous glorifiez-vous, puisque vous n'avez rien de vous-mêmes, et que vous avez tout reçu de Celui qui est le Principe unique de la vérité et de la vertu ? Si vous avez le bonheur de faire quelque bien dans l'Église et dans le monde, de quelque manière que vous l'opériez, c'est par l'emploi des dons de l'Esprit-Saint, toujours un dans la diversité de ses grâces. Quelle que soit la multiplicité des ministères, il n'y a cependant qu'un seul Seigneur, le dispensateur et le directeur de tous, et les fonctions les plus différentes dans le bien ressortent toutes du même Dieu, qui opère tout en toutes choses. Donc au Dieu unique toute la gloire, puisqu'à lui seul appartient la puissance, et que toute puissance vient de la sienne. (*Rom.*, XIII, 1.) Ainsi tout ce que vous pouvez faire, divers dans ses applications, est un dans son principe, et quelle que soit aussi l'abondance du développement, c'est encore une seule et même chose par sa fin, qui est l'utilité de l'Église, ou le bien de tous. Ce n'est donc ni dans votre intérêt exclusif ni pour votre gloire que les dons de l'Esprit-Saint, les grâces, les fonctions vous sont départis; c'est uniquement pour l'édification de l'Église, c'est-à-dire pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Vous êtes donc prévaricateur, quand

vous vous attribuez quelque chose de ce que Dieu fait par vous; car vous lui dérobez sa gloire, autant qu'il vous est possible, et en même temps vous aspirez par votre égoïsme à vous satisfaire aux dépens des autres, à les sacrifier à votre intérêt propre en attirant à vous au delà de la justice ce qui est donné pour tous. » C'est ce que l'Apôtre exprime admirablement dans les versets suivants, où il compare l'Église ou le corps mystique de Jésus-Christ, dont les chrétiens sont devenus les membres par le baptême, à un corps naturel, organisé et vivant, dont la santé et la force résultent de l'harmonie parfaite de ses organes, tandis que leur discorde et leur lutte produisent la maladie et la mort. Nous retrouverons ailleurs cette admirable comparaison.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XVIII, 9-14.

Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui se regardaient comme des justes et méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste

des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci retourna chez lui justifié et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Le tableau vivant, que présente cette parabole, fait ressortir l'excellence de l'humilité mise en face de l'orgueil qui corrompt les vertus les plus estimables, tandis que la première relève le pécheur de son abaissement et le réconcilie avec Dieu. L'orgueil en effet a perdu l'homme en le mettant en révolte contre son créateur, et c'est pourquoi il ne peut rentrer dans l'ordre et réparer les tristes conséquences de sa chute qu'en s'abaissant volontairement, ou en s'humiliant devant Dieu. Or, c'est ce que ne fait point ici le pharisien. Tout au contraire, il est fier de sa position, et il a confiance en ses mérites. Les pharisiens étaient très-honorés en Israël à cause de

leur exactitude à remplir les prescriptions de la loi, qu'ils observaient, il est vrai, plus à la lettre que selon l'esprit. Celui-ci était persuadé que l'estime des hommes devait lui gagner la faveur de Dieu, et aussi il se présente devant l'autel, avec assurance, le tête haute, non pour lui demander son secours et ses grâces ni le don de la persévérance dans la justice, dont il ne croit pas avoir besoin, mais seulement pour le remercier de n'être point comme les autres hommes adonnés au péché, ni surtout comme ce misérable publicain ici présent, objet du mépris public à cause de ses fonctions et des iniquités qu'elles supposent. Cet homme, plein de lui-même, ne songe pas même à demander ce qui pourrait lui manquer, et il ne rend grâces au ciel que pour avoir occasion de se louer et de s'élever en lui-même, en même temps qu'il déprécie les autres, et en particulier ce pauvre homme, qui est venu comme lui prier au temple et qu'il ne connaît point. Il énumère avec complaisance devant Dieu tout ce qu'il fait pour son service, les jeûnes, les aumônes, les dîmes de toutes sortes, et il a l'air de lui dire : Après tout cela vous n'avez rien à me refuser; car je ne manque à rien de ce que votre loi prescrit, et ainsi j'ai droit à la récompense. Or, c'est justement pour cela qu'il n'y a aucun droit; car attribuant à son propre mérite le peu de bien qu'il

fait, il le fait surtout pour acquérir l'estime des hommes, et ainsi content de lui-même et jouissant de cette estime, il a véritablement la récompense qu'il ambitionne. Son orgueil se paye lui-même par la satisfaction personnelle qu'il ressent, les louanges qu'il se décerne, et le mépris qu'il a pour les autres.

A l'orgueilleux pharisien Jésus oppose l'humble publicain. Celui-là ne jouit pas de l'estime du monde; il en est au contraire méprisé, honni, repoussé. Il a le sentiment de son indignité devant Dieu et les hommes. C'est pourquoi il n'ose point approcher de l'autel; il se tient bien loin, au bas du temple, les yeux fixés à terre et se frappant la poitrine avec force, comme pour se punir de ses fautes, et accuser plus énergiquement ses péchés. Au lieu de se louer en face de Dieu, en lui rendant grâces de ce qu'il vaut mieux que les autres, il s'écrie au contraire du plus profond de son cœur : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur! » C'est un cœur contrit et humilié que Dieu ne méprisera pas. (*Ps.* L, 19.) C'est Madeleine aux pieds de Jésus, qu'elle arrose de ses larmes et essuie de ses cheveux, sous les yeux de Simon le pharisien qui en prend du scandale. C'est la femme adultère, qui attend son sort de la miséricorde du Sauveur. C'est l'enfant prodigue ramené par le malheur et le repentir aux genoux de

son père, qui lui ouvre ses bras. C'est le bon larron, qui proclame au milieu des tortures de la croix, et en face de tout le peuple, l'innocence et la divinité de Jésus crucifié, confessant en même temps sa propre indignité et invoquant la pitié du Fils de Dieu. Ce sont tous les publicains, tous les pécheurs, tous les gens de mauvaise vie, dont le médecin céleste, qui est venu pour les malades, se laissait entourer, et avec lesquels les justes en Israël lui reprochaient de converser et même de manger. C'est en un mot l'âme humaine, que l'orgueil avait pervertie et rendue ennemie de Dieu; mais qui, touchée de la grâce et régénérée par l'humilité chrétienne, acquérant la conscience de sa misère et de sa faiblesse, reconnaît qu'elle doit tout à Dieu, qu'elle ne peut rien que par lui, et que sans sa miséricorde et sa grâce, tous ses mérites propres, toutes ses vertus personnelles, tous les efforts de sa volonté ne peuvent la sauver.

Il y a aussi des pharisiens dans l'Église, qui mettent leur piété dans la multiplicité et l'exactitude des pratiques extérieures, nettoyant les dehors du vase, dit l'Évangile, et laissant l'impureté dans l'intérieur et au fond. (Matth. XXIII, 25.) Or la plus grande des impuretés, celle qui souille le plus le cœur de l'homme et le rend plus désagréable à Dieu, c'est la confiance en soi-même, l'attache à sa justice propre qui l'exalte à ses yeux et lui inspire

le mépris des autres, des pécheurs surtout, ou au moins de ceux qui passent pour n'avoir point de religion, parce qu'ils ont en effet le tort d'en négliger les principaux devoirs; lesquels néanmoins, ressemblant quelquefois au pauvre publicain de la parabole par leur bonne volonté et l'humilité de leur âme, valent mieux aux yeux de Dieu que ceux qui se croient irréprochables dans son service.

PRATIQUE.

Évitons soigneusement dans nos actions et dans nos discours tout ce qui ne sert qu'à nous vanter, et à faire paraître nos prétendus mérites. Le vrai talent est modeste et la véritable piété est humble. On trompe souvent les hommes par le charlatanisme de science, de vertu ou de dévotion. On ne trompe jamais Dieu, qui voit le dedans, et qui est le juge en dernier ressort.

PRIÈRE.

O Dieu, qui signalez surtout votre puissance en pardonnant aux pécheurs et en leur faisant miséricorde, répandez de plus en plus sur nous les effets de votre bonté, afin que, soupirant après les biens que vous nous avez promis, nous en jouissions un jour dans le ciel, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 aux Cor., XV, 1-10).

Je vous rappelle, mes Frères, l'Évangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous persistez, et par lequel vous serez sauvés si vous le conservez comme je vous l'ai prêché, autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. Car premièrement je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu, savoir que Jésus-Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux mêmes Écritures; qu'il s'est fait voir à Céphas et aux onze apôtres, qu'ensuite il a apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont beaucoup vivent encore aujourd'hui et quelques-uns sont morts. Il s'est encore fait voir à Jacques, puis à tous les apôtres, et enfin, après tous les autres, à moi-même, qui ne suis qu'un avorton; car je suis le dernier des apôtres, et ne suis pas même digne d'être appelé

apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais je suis ce que je suis par la grâce de Dieu, qui n'a pas été stérile en moi.

Cette épître peut nous fournir trois points de méditations :

1° L'Apôtre y établit nettement la méthode ou le mode d'enseignement usité dans l'Église, méthode qui sort nécessairement de la manière dont la vérité y est connue. C'est Dieu même qui la révèle par sa parole infaillible, et ainsi il ne reste qu'à constater que Dieu a parlé et ce qu'il a dit. Ces deux points assurés, nous devons recevoir avec foi tout ce qu'il nous a enseigné, quoi que ce soit, et quand notre raison ne pourrait le comprendre. Il ne s'agit donc point ici d'inventer ou de trouver la vérité à force de génie ou par le labeur de la pensée et les efforts de l'imagination. Il ne s'agit point non plus, pour rendre la vérité acceptable, de l'expliquer rationnellement et de l'abaisser à la portée de notre esprit par des arguments humains, bien qu'on puisse l'essayer afin d'aider et de justifier la foi par l'intelligence. Mais la parole révélée tire uniquement son autorité de la toute-science de Celui qui la révèle, et elle n'a sa pleine efficacité que par la foi de celui qui l'écoute, et par son exactitude à la transmettre comme il l'a reçue. C'est pourquoi saint Paul dit ici : Je

vous ai enseigné ce que j'ai reçu moi-même, et l'Évangile, que je vous ai prêché, vous sauvera, si vous gardez ce divin dépôt tel que je vous l'ai confié. Autrement, si vous l'altérez par vos pensées et votre esprit propre, vous aurez cru en vain, et votre foi deviendra stérile. L'enseignement de l'Église est donc fondé sur la tradition. Il recherche avant tout ce que Dieu a révélé par Jésus-Christ, par ses apôtres, par ses disciples, et à cette fin, en cas de doute, il consulte toutes les Églises de tous les pays où l'Évangile a été annoncé, et sa pureté consiste à ne rien affirmer qui ne soit conforme à la tradition universelle, c'est-à-dire qui n'ait été enseigné et cru partout et toujours. Ce qui est une preuve de plus de la nécessité d'une autorité une dans l'Église, qui y conservant inaltérable le dépôt de l'éternelle vérité par une constation impartiale et une tradition incorruptible, la proclame à travers les siècles et la propose à la foi de tous les hommes.

Le second point offert à notre méditation est que saint Paul renferme ici toute la religion dans la mort, la sépulture et la résurrection du Sauveur; et dans la suite du chapitre quinzième de la première aux Corinthiens, d'où ce texte est tiré, il s'attache d'abord à établir le fait de la résurrection par les témoignages de ceux qui ont vu de leurs yeux Jésus-Christ sorti du tombeau. Puis il montre les

conséquences immenses de cette résurrection, qui est le gage de la nôtre, et sans laquelle nous ne serions ni rachetés ni sauvés. Enfin, il tâche de la faire comprendre ou du moins concevoir par les phénomènes de la nature qui en sont l'image, comme la transformation de la semence par la germination, la floraison et la fructification. Là se trouve cette magnifique doctrine du corps spiritualisé, qui doit revêtir l'incorruptibilité comme le corps de Jésus-Christ sorti triomphant du tombeau, et dont l'Apôtre se plaît à décrire les qualités célestes.

Le troisième sujet de méditation est l'humilité avec laquelle saint Paul se place au dernier rang des témoins de la résurrection du Sauveur, parce qu'il a persécuté l'Église de Dieu; et c'est pourquoi, dit-il, il ne mérite pas d'être appelé apôtre. Quand on sait par sa propre expérience ce qu'il en coûte d'avouer une faute grave, même une faute légère, on admire cette noble sincérité, et l'on voudrait pouvoir l'imiter en se rabaissant soi-même en toute occasion, ou plutôt en se montrant simplement tel qu'on a été dans sa faiblesse, sans se poser ni se draper en aucune façon, uniquement pour dire la vérité sans retour sur soi, exposant avec franchise le bien comme le mal, à l'exemple de l'Apôtre qui attribue à la grâce de Dieu, qui n'a point été stérile en lui,

tout ce qu'il lui a été donné de faire plus que les autres pour l'Évangile.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC, VII, 31-37.

Jésus quittant de nouveau le pays de Tyr, traversa la décapole et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet et on le supplia de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue; puis, levant les yeux au ciel, il poussa un gémissement, et lui dit : *Ephphetha*, c'est-à-dire ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue fut déliée, et il parla distinctement. Jésus leur recommanda de n'en rien dire à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et ils l'en admiraient davantage, disant : Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Les miracles opérés par notre Seigneur Jésus-Christ ont toujours une double portée. Ce sont des faits surnaturels, accomplis par sa toute-puis-

sance en faveur d'une ou plusieurs personnes; mais ces faits particuliers ont une valeur symbolique qui s'applique à l'humanité entière, de tous les lieux et de tous les temps. Ainsi il y a toujours eu des sourds et muets selon l'esprit, c'est-à-dire des hommes qui n'ont su ni entendre ni comprendre la parole de Dieu, et qui, par conséquent, étaient incapables de la parler; car on ne peut parler au moral comme au physique qu'en raison de ce qu'on entend. Avant la venue du Messie, la parole divine n'était comprise que par le peuple choisi, et encore, sauf par quelques hommes d'élite, dans sa partie la plus extérieure, dans son sens le plus grossier. Le reste des nations était sourd même au langage de la nature, qui raconte la gloire du Créateur, et de là l'idolâtrie qui couvrait toute la terre de ses ténèbres en dehors d'Israël. Combien de juifs ont été sourds à la voix du ciel, quand le Verbe de Dieu est venu lui-même leur annoncer les choses éternelles et le royaume du ciel! Et maintenant encore dans l'Église, que de chrétiens sourds et muets par l'esprit, c'est-à-dire dont l'oreille de l'âme est fermée à la parole divine, dont la bouche est impuissante à la parler! Ce sont ceux-là que Jésus-Christ seul peut guérir, et l'Église éprouve une grande joie quand elle les lui présente, et les soumet à l'action toute-puissante de sa grâce, qui doit ouvrir

l'oreille de leur cœur, et rompre le lien de leur langue. Or quand ce miracle s'accomplit spirituellement, il se fait dans les mêmes conditions, et des circonstances semblables se reproduisent. Jésus prend le malade à part, l'éloignant de la foule; ce qui veut dire que l'homme du monde qui sent le besoin de revenir à Dieu pour écouter sa parole doit avant tout se mettre un peu à l'écart, loin du bruit du monde et des agitations des hommes, pour que l'oreille de son esprit, n'étant plus sans cesse frappée et envahie par les sons et le discours du dehors, puisse s'ouvrir au souffle de la voix de Dieu et la percevoir plus aisément, même dans ses accents les plus délicats et les plus secrets. De là l'utilité de quelques jours de retraite pour se retrouver en paix devant Dieu, calme dans son intérieur, et disposé à écouter la voix du ciel, qui cherche à s'y faire entendre. Alors Jésus met les doigts dans les oreilles du sourd; ce qui signifie d'abord qu'un miracle ne s'opère que par la main de Dieu, emblème et instrument de sa puissance, et ensuite que par les doigts de la main dirigée par la volonté rayonne surtout la vertu efficace qui part de l'âme et va à l'âme. Par là est encore figurée la discipline à laquelle l'Église soumet le chrétien qui veut revenir à Dieu, lui mettant ses doigts dans les oreilles, c'est-à-dire lui faisant entendre continuellement des avis salutai-

res, des prescriptions utiles, qui le ramènent à l'ordre et le maintiennent sous la règle de l'autorité. Puis Jésus applique sur la langue du muet un peu de sa salive, laquelle est ici la figure de l'onction spirituelle, qui, en effet, rend capable de parler de l'abondance du cœur. L'Église communique cette onction par une grâce infuse dans le baptême, quand le prêtre dépose aussi un peu de salive sur la langue du nouveau-né, afin de lui ouvrir les lèvres à l'expression des choses spirituelles et rendre sa bouche capable de parler les choses du ciel : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam*, Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges. (*Ps*. L, 17.) Ainsi, quand un chrétien, dont l'incrédulité avait fermé l'oreille spirituelle et paralysé la langue pour les choses célestes, reçoit par une grâce divine, qui lui arrive d'une manière ou de l'autre, un peu de cette onction d'en haut représentée ici par la salive de Jésus-Christ, de l'action réunie de ces deux instruments de la grâce, l'attouchement du doigt de Dieu et l'impression de son esprit, résulte le bienheureux *ephphetha*, qui ouvre l'oreille de l'âme ou délie la langue, en sorte qu'il redevient capable d'entendre et de parler le langage de l'éternité. En un mot, le miracle qui s'opère au baptême où par la vertu libératrice du sang du Sauveur l'âme est régénérée, son intelligence et ses

sens étant rouverts à l'influence surnaturelle de la vie divine et c'est pourquoi l'*ephphetha* y est prononcé, se reproduit tout aussi merveilleusement dans chaque chrétien redevenu sourd et muet par sa faute, et dont Jésus-Christ dans sa miséricorde rouvre l'esprit à la voix de Dieu et délie spirituellement la langue par les bienfaits de l'Église, comme aussi il ressuscite l'âme morte par le péché ou la guérit du mal qui mène à la mort, ou encore la relève et la réconforte par le pain du ciel au moyen des sacrements, dont elle dispense les grâces : ce qui constitue autant de miracles spirituels.

PRATIQUE.

Le pire sourd est celui qui ne veut pas entendre et nous ne voulons pas entendre la parole de Dieu, quand elle contrarie nos désirs et gêne notre volonté. Tâchons donc de ne désirer, de ne vouloir que ce qui lui est conforme, et alors nous l'écouterons volontiers et l'annoncerons avec joie. Notre âme ne sera plus ni sourde ni muette.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel, dont l'infinie bonté surpasse les mérites et les désirs de ceux qui vous prient, répandez sur nous les richesses de vos miséricordes, en nous pardonnant des péchés dont le souvenir nous effraye. Accordez-nous les grâces que nous n'oserions attendre de la faiblesse de nos prières, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (2 aux Cor., III, 4-9).

C'est par Jésus-Christ que nous avons une grande confiance en Dieu, non que nous soyons capables de former par nous-mêmes une pensée quelconque, comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en donne la capacité. C'est lui aussi qui nous a rendus propres à être les ministres de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'esprit; car la lettre tue et l'esprit vivifie. Que si le ministère de la loi gravée sur des pierres, qui était un ministère de mort, a été dans une telle gloire, que les enfants d'Israël ne pouvaient arrêter leurs regards sur le visage de Moïse, à cause de l'éclat passager dont il brillait, combien le ministère de l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux? Car si le ministère de la condamnation a eu de la gloire, celui de la justice en aura bien davantage.

Tout don parfait descend de Celui qui est la perfection même, du Père des lumières. (Jacq., I, 17.) Si Dieu est le souverain Bien, il est par cela même le principe et le complément de tout ce qui est bien, comme il est la source de toute vérité et de toute justice, la source de la vie et de tout ce qui sert à la développer et à la compléter. Donc, l'Apôtre a raison de dire que la pensée même du bien ne vient pas de nous, qu'elle nous est suggérée, inspirée par le Bien souverain avec lequel notre esprit est en rapport, et qui le pénètre de sa lumière; et que c'est encore la grâce divine qui nous donne la force de la réaliser : ce qui n'exclut point la part de la liberté humaine. Cette part, très-difficile à déterminer, est cependant tellement essentielle, que sans elle il n'y aurait dans les actions de l'homme ni moralité ni immoralité, ni vertu ni vice, ni responsabilité, ni culpabilité, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus d'acte humain.

C'est cette grâce, dit saint Paul, qui nous a faits ministres de la nouvelle alliance, et ici il montre la supériorité de la seconde sur la première. C'est la différence de la mort à la vie. La première, en effet, apporte une loi gravée sur la pierre, loi terrible, promulguée au milieu du tonnerre et des éclairs, et qui, sanctionnée par la menace d'effroyables châtiments, ne procure cependant ni la

force ni les moyens de l'accomplir. Elle était donc doublement un ministère de mort; d'un côté parce que, gravée sur la pierre, elle était une lettre morte; et de l'autre parce que, indiquant aux juifs tout ce qui était défendu, elle les rendait passibles de la mort, s'ils avaient le malheur de le faire. Voilà tout ce que Moïse a pu enseigner aux juifs pour les éclairer dans leur voie terrestre, et les préserver de l'idolâtrie et du mal par la crainte du châtiment; tandis que la loi nouvelle, apportée par Jésus-Christ, a été écrite par sa parole non sur la pierre ou à l'aide d'instruments matériels, mais directement dans les cœurs ou sur des tables de chair, suivant l'expression de l'Apôtre; et c'est l'Esprit divin lui-même qu'elle communique avec sa lumière, sa chaleur, et tous ses dons. Aussi l'Église appelle l'Esprit-Saint le doigt de Dieu, *digitus Dei*, parce qu'il imprime sa volonté divine dans les cœurs, comme autrefois elle était écrite sur la pierre par le ministère des anges et de Moïse.

La nouvelle alliance est donc une loi vivante, parce qu'elle transmet directement la vie divine par Jésus-Christ, le Médiateur et le Rédempteur. Jésus-Christ a donné à ses apôtres et à leurs successeurs dans son Église un ministère vivifiant qui régénère les âmes, les affranchit du mal, les guérit de leurs maladies, les fortifie dans leurs fai-

blesses, les ressuscite même dans la mort ; et enfin, quand elles répondent à la grâce et se restituent tout entières à Dieu par la soumission de leur esprit, l'hommage de leur volonté et la donation de leur amour, les associe à la vie même de Dieu, dont elles partagent en Jésus-Christ la gloire, la puissance et le bonheur. Voilà où mène le ministère de l'Esprit, qui peut seul justifier la créature aux yeux de Dieu. Il surpasse autant celui de Moïse en efficacité et en splendeur, que l'esprit est au-dessus de la lettre, le ciel au-dessus de la terre, l'éternité au-dessus du temps, la vérité au-dessus de la figure. C'est pourquoi le chrétien fidèle, qui vit de la foi et des sacrements de l'Église, illuminé par l'esprit de Dieu qui l'anime et le conduit, n'a plus sur le cœur ce voile de chair qui empêchait les juifs de regarder Moïse, et plus tard de le comprendre en le lisant. Il peut contempler la lumière divine à visage découvert, *revelata facie*, la connaître comme il en est connu, et s'avancer de clartés en clartés, comme par l'Esprit du Seigneur, jusqu'à ce qu'il soit transformé en son image resplendissante et pure. (2 *Cor.*, III, 18.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, X, 23-37.

Jésus, se tournant vers ses disciples, leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi se levant lui dit pour le tenter : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'est-ce qui est écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? Celui-ci dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez. Mais cet homme, voulant justifier sa question, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Alors Jésus dit : Un homme, allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Or, il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin ; il vit le

blessé et passa outre. Un lévite, qui vint au même lieu, le vit aussi et ne s'arrêta point. Mais un Samaritain, passant par cette route et près du blessé, le vit et fut touché de compassion. Il versa de l'huile sur ses plaies et les banda; puis, le mettant sur son cheval, il le conduisit dans une hôtellerie où il eut soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers, qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même.

Un docteur de la loi demande à Jésus avec l'intention de le tenter : « Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? » Il le savait, puisqu'il ne l'interrogeait que pour tâcher de le surprendre dans ses paroles. Ne faisons-nous pas quelquefois la même question avec aussi peu de sincérité? Dans nos mécomptes, dans nos moments de découragement, de défaillance, nous nous écrions aussi avec dépit après une faute, une rechute, et en

face de la perfection à laquelle nous voudrions arriver : Que faut-il donc faire pour se sauver? Nous le savons très-bien; car, outre la loi qui nous enseigne le juste et l'injuste, nous avons encore l'Évangile avec ses conseils de perfection, et souvent une direction spéciale que Dieu nous a donnée. Ce n'est donc point la connaissance du bien qui nous manque, c'est la bonne volonté de le faire, le courage pour l'exécuter, et surtout la patience et l'humilité. Nous voudrions être parfaits du premier coup, en un jour.

Jésus répond au docteur en le ramenant à la loi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même ; faites cela, et vous vivrez. Donc vivre, c'est aimer. Celui qui n'aime point est dans la mort, dit saint Jean (1re *Ép.*, III, 4). Le savant est confondu par une réponse aussi simple. Mais dans son amour-propre blessé, voulant se justifier, il élève une nouvelle difficulté : Qui est mon prochain? demande-t-il. N'est-ce pas ce qui nous arrive aussi, quand, nous sentant battus sur une question, nous nous jetons dans une autre pour paraître avoir raison.

Ici faisons attention à la réponse de Jésus-Christ, qui résume tous les devoirs envers nos semblables. Le prochain du voyageur maltraité

par les voleurs a été le Samaritain qui l'a secouru et soigné en pansant ses plaies, le portant à l'hôtellerie, et fournissant l'argent nécessaire à sa guérison. De là sort une double conséquence : la première, que, pour devenir le prochain de notre semblable, nous devons l'assister, faire pour lui tout ce qui est en notre pouvoir, et à ce titre seulement nous pouvons prétendre à être aimé de lui comme il s'aime lui-même. La seconde est que nous devons aimer à l'égal de nous celui qui nous fait du bien d'une manière désintéressée, qui s'impose des sacrifices en notre faveur et se dévoue pour notre salut. Et ici le devoir de la reconnaissance, prescrit par la justice naturelle, est sanctionné, consacré par la parole divine : sanction bien utile, car rien ne pèse plus à l'orgueil de l'homme qu'un bienfait reçu.

Ces deux conséquences aboutissent à une même conclusion, qui est le précepte nouveau apporté par le Sauveur sur la terre : *mandatum novum do vobis* (Jean, XIII, 14), à savoir que nous devons nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, pour devenir un entre nous, avec lui et par lui avec son Père : « Mon Père, qu'ils soient un entre eux comme vous et moi nous sommes un. » (Jean, XVIII, 2.) Or, c'est par cette réciprocité de services et de reconnaissance que nous nous rapprochons toujours plus les uns des autres, ou

que nous devenons en vérité le prochain de nos semblables, les aimant comme nous-mêmes de l'amour divin dont Jésus nous a aimés, c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie pour nous. Ce qui est, en effet, le caractère des disciples de Jésus-Christ, qu'on reconnaîtra, a t-il dit, à cela qu'ils s'aimeront mutuellement.

Voilà comment tous les enseignements de l'Évangile aboutissent au grand précepte de la charité et de l'amour. C'est la chose uniquement nécessaire, la somme et la plénitude de la loi ancienne et de la loi nouvelle, la meilleure part qui ne sera point ôtée à celui qui aura le bonheur de la recevoir. Car, suivant la parole de saint Paul la foi cessera un jour, puisqu'il n'y aura plus lieu de croire quand nous verrons. (*Rom.*, VIII, 24.) L'espérance tombera à son tour : on n'espère point ce qu'on possède; mais jamais nous ne cesserons d'aimer. La charité seule ne périra point (1 *Cor.*, XIII, 8); car elle est éternelle comme Dieu, qui est l'amour même.

PRATIQUE.

Aimez, dit saint Augustin, aimez comme Jésus-Christ a aimé, et après cela faites tout ce que vous voudrez.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui nous avez appris à vous offrir un culte sincère et digne de vous, faites que, marchant avec ardeur vers les biens que vous nous avez promis, rien ne nous arrête dans notre course, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Galates, III, 16-22).

Mes frères, les promesses de Dieu ont été faites à Abraham et à sa race. L'Écriture ne dit pas à ceux de sa race, comme si elle eût voulu en indiquer plusieurs; mais à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race, qui est Jésus-Christ. Je dis donc que Dieu ayant fait une alliance et l'ayant confirmée, la loi qui a été donnée quatre cent trente ans après ne peut l'annuler ni anéantir la promesse. Car si l'héritage vient de la loi, ce n'est donc plus de la promesse. Or c'est par la promesse que Dieu l'a donnée à Abraham. A quoi donc a servi la loi? Elle a été établie à cause des transgressions jusqu'à l'avénement de Celui qui avait été promis, et elle a été donnée, au moyen des anges, par la main d'un médiateur. Or un médiateur n'est pas d'un seul; mais Dieu est seul. La loi est-elle donc contre les promesses de Dieu? Nullement. Car si la loi avait pu donner la véritable vie, la

justice viendrait de la loi. Mais l'Écriture a tout renfermé sous le péché, afin que ce que Dieu avait promis fût donné par la foi en Jésus-Christ à ceux qui croient.

L'Apôtre montre ici l'efficacité de la foi en face de l'impuissance de la loi. La foi est le principe de la vie divine de la grâce, et le germe de la vie éternelle de la gloire. Elle fait dans les véritables fidèles ce qu'elle a produit dans Abraham, le fidèle par excellence et le père des croyants. Elle justifie, elle sauve, elle rend ami et enfant de Dieu. Mais pour cela il faut que notre foi soit comme celle d'Abraham, qui a tellement cru à la parole de Dieu, qu'appuyé sur sa toute-puissance, il a espéré en lui contre tout sujet d'espérer; il lui a obéi jusqu'à lui sacrifier son fils unique, l'héritier des promesses divines. La foi commence le salut, l'obéissance l'achève.

La foi en Jésus-Christ a été au fond la religion de tous les siècles. Jésus-Christ, avant et après sa venue, est et sera l'unique source du salut; de sorte que jamais il n'y a eu et il n'y aura de salut éternel que par la foi en Jésus. *Non est in alio aliquo salus.* (*Act.*, IV, 12.)

Le juif, pour être justifié, devait croire en Jésus-Christ promis, et qui devait venir. Le chrétien

doit croire en Jésus-Christ, né, crucifié, mort pour nous, et chercher son salut dans les mérites de cette vie et de cette mort.

Le juif, transgresseur de la loi, s'humiliait convaincu de sa propre faiblesse et de l'insuffisance de la loi, et recourant à la grâce du Médiateur, il recevait miséricorde.

Le chrétien pécheur, s'humiliant, détestant le péché, implorant le secours du Sauveur et recourant avec foi aux sacrements, puise les eaux du salut dans les fontaines du Sauveur. (Is., XII, 3.)

Le judaïsme et le christianisme sont donc une même religion, avec cette différence que le judaïsme en est comme l'enfance et le christianisme l'âge parfait. Que Dieu soit éternellement béni de ce que, par sa grande miséricorde, il nous a fait naître ou plutôt renaître dans l'état parfait de la religion. Reconnaissons cette miséricorde par une foi plus vive, une charité plus ardente, une obéissance plus exacte, afin que, suivant la parole du Sauveur, notre justice soit plus grande que celle des scribes et des pharisiens. (Matth., V, 20.) Car il sera plus demandé à ceux qui ont reçu davantage, et nous avons reçu la plénitude de la promesse divine, puisque le Père céleste, en nous révélant le Fils, nous a faits par grâce et par adoption ce que le Fils unique est par nature, les enfants de Dieu et les cohéritiers de Jésus-

Christ. (B. de Pecquigny, *Explic. des Ép. de saint Paul.*)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XVII, 11-19.

Jésus, allant à Jérusalem, traversait la Samarie et la Galilée. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui et s'écrièrent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. Mais l'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et il se prosterna aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or celui-là était un Samaritain. Jésus dit alors : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain : Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé.

Cet évangile nous offre un nouvel exemple de l'efficacité de la foi pour exciter la puissance divine en faveur des misères humaines, et attirer sur ceux

qui souffrent la vertu d'en haut, qui peut seule les guérir. Ces pauvres lépreux, repoussés de tous à cause de leur hideuse infirmité, attendent Jésus au passage, et dès qu'ils l'aperçoivent, ils crient vers lui dans l'éloignement où ils sont obligés de se tenir et implorent son secours. Ils croient donc qu'il a le pouvoir de les guérir, même par sa parole seulement, et ils cherchent à exciter sa compassion. C'est pourquoi le Sauveur demandait à ceux qui s'offraient à lui pour être guéris : Croyez-vous que je puisse vous guérir? Pouvez-vous croire? Que voulez-vous que je vous fasse? Tournons-nous donc vers lui avec une foi entière dans toutes les douleurs de l'âme et du corps; crions vers lui de toutes nos forces, et d'une manière ou de l'autre nous éprouverons les effets de sa miséricorde et de sa puissance. Il faut remarquer en outre qu'ils sont dix à l'implorer, et que la force de leur foi s'augmente par la réunion de leurs prières. Jésus a dit : Quand deux ou plusieurs sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ; tout ce qu'ils demanderont en mon nom sera accordé par mon Père. De là l'utilité de la prière publique, non-seulement parce qu'elle produit l'édification de ceux qui y prennent part, mais encore parce que le concours des volontés et des sentiments lui donne une immense force d'attraction, comme aussi elle multiplie les hommages rendus à Dieu

et renforce l'expression de la reconnaissance et de la louange.

Jésus dit aux lépreux d'aller se présenter aux prêtres. C'était leur annoncer qu'ils étaient guéris, puisqu'il appartenait aux prêtres de l'ancienne loi de constater la guérison de la lèpre, et eux seuls pouvaient permettre aux lépreux guéris de rentrer dans le commerce de la société. Or, la lèpre figure ici le péché, qui est véritablement la lèpre de l'âme, et que, d'après le pouvoir conféré par Jésus-Christ à ses apôtres et à son Église, les prêtres seuls peuvent guérir; car il leur a été dit : Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, et ce que vous lierez ici-bas sera lié dans l'éternité. (Matth., XV, 19.) Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez et retenus à ceux auxquels vous les retiendrez. (Luc, XX, 23.) Les pouvoirs des ministres de la nouvelle loi sont donc bien supérieurs à ceux des prêtres de l'ancienne, puisque les seconds constataient seulement la guérison, et que les premiers sont chargés de l'opérer. C'est pourquoi il n'y a de salut que dans l'Église et par elle.

Cependant un des lépreux, et c'était un étranger, un Samaritain, poussé par la reconnaissance, vient se jeter aux pieds du Sauveur pour l'adorer, avant d'avoir été trouver le prêtre. Dès qu'il s'est senti guéri, il a éprouvé le besoin de remercier

son bienfaiteur. Ainsi il peut arriver aussi sous la loi nouvelle, que l'extrême douleur de la pénitence, la vivacité de la contrition, l'ardeur de la foi et de la charité méritent et attirent le pardon de Dieu, avant que le prêtre l'ait prononcé. Il n'est pas absolument nécessaire de se confesser formellement pour obtenir la rémission de ses péchés, et le désir véhément du baptême peut opérer la purification d'une âme, et la régénérer par l'Esprit-Saint qu'il y attire. C'est ce qui est indiqué ici par le retour prématuré vers Notre-Seigneur du lépreux reconnaissant.

Cependant dix ont été guéris, et un seul vient rendre grâces ! Où sont donc les neuf autres? Les neuf autres sont tout à la joie d'avoir recouvré la santé, et le bonheur qu'ils éprouvent d'être délivrés de cette terrible maladie, qui les séparait du monde, l'emporte dans leur cœur sur la gratitude due à celui qui les a guéris. C'est ce qui nous arrive le plus ordinairement dans nos peines de l'âme, de l'esprit, ou du corps. Tant que nous sommes dans le feu de la souffrance, nous crions misère, et toute notre existence est tendue par le désir d'être soulagé ou délivré vers Celui dont nous implorons l'assistance. Une fois guéris, ou au moins le mal diminué, la joie de la santé recouvrée ou de la douleur suspendue nous ramène à nous-mêmes, et dans la préoccupation exclusive de

notre bien-être, nous oublions aisément la souffrance passée et Celui qui nous en a affranchis. Heureux encore quand les hommes ne font qu'oublier ou négliger celui qui leur a fait du bien, et que leur orgueil ne les tourne point contre lui pour se dispenser de la reconnaissance. Dans le cas présent, un seul sur dix est venu avant tout rendre gloire à Dieu, pensant à remercier le bienfaiteur avant de jouir du bienfait. C'est le dixième de ceux qui ont reçu la même grâce, et nous ne croyons pas que la proportion soit autre encore aujourd'hui. La gratitude, qui semble si naturelle, si conforme à la justice, est cependant chose rare parmi les hommes, auxquels le péché d'origine, principe de leur orgueil natif, a inoculé l'ingratitude. Aussi le bon lépreux, qui était un étranger, ce qui montre que la grâce divine fructifie souvent plus dans les pécheurs ou en ceux qui paraissent le plus éloignés de l'Église, le bon lépreux, dis-je, pour prix de l'hommage de sa reconnaissance, reçoit un double salut : d'abord la santé de son corps, comme les autres, en vertu de la première parole de Jésus-Christ adressée à tous; puis le salut de son âme, par une seconde parole à lui seul adressée, récompense du nouvel acte de foi qui le ramène aux pieds du Sauveur.

PRATIQUE.

Après avoir invoqué Dieu vivement dans la peine et dans le malheur, criant vers lui de toutes nos forces pour être délivrés du mal, ne l'oublions pas quand nous avons été exaucés, et que le sentiment de la reconnaissance nous pousse aussitôt à ses pieds. L'ingratitude est ce qui l'offense le plus.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel, augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité, et afin que nous méritions d'obtenir les biens que vous nous avez promis, faites-nous aimer tout ce que vous nous ordonnez, par Notre-Seigneur, etc.

LE

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Galates, V, 16-24).

Mes frères, je vous le dis, conduisez-vous selon l'esprit, et vous ne suivrez pas les désirs de la chair; car la chair a des désirs contraires à l'esprit, et l'esprit en a de contraires à la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre, en sorte que vous ne faites pas toujours ce que vous voudriez. Que si vous êtes conduits par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi. Or, il est facile de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les colères, les querelles, les dissensions, les sectes, l'envie, les meurtres, l'ivrognerie, les débauches et autres choses semblables; et je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui les commettent ne posséderont point le royaume de

Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la clémence, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. Or ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences.

L'épître et l'évangile de ce jour s'accordent à nous montrer que les désirs de l'esprit sont inconciliables avec ceux de la chair, ou qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. (Matth. VI, 24.) Cette malheureuse scission entre l'âme et le corps, et leur opposition instinctive dans l'état présent de notre existence proviennent du péché d'origine, qui a interverti leur rapport en faisant prédominer la concupiscence charnelle sur la tendance sublime de l'âme vers le ciel. Dans l'ordre normal de la création le corps était soumis à l'âme comme un serviteur obéissant, un instrument docile. Mais quand l'âme, cédant à la tentation du prince du mensonge, s'est révoltée contre la loi divine, le corps à son tour s'est mis en révolte contre elle, et depuis ce temps, il cherche à l'entraîner et à la subjuguer par sa concupiscence. C'est justement ce désordre que l'esprit de Dieu, infus dans l'âme par le baptême et les autres sacrements, tend à

redresser, afin de rétablir l'empire légitime de l'homme sur son corps et sur la matière par la grâce de Jésus-Christ. De là la dignité et la puissance du chrétien, et ce que l'Apôtre appelle la liberté des enfants de Dieu par l'affranchissement du joug de la chair et de ses œuvres. (*Rom.*, VIII, 21.)

Toutefois, et il faut y penser sérieusement, nous ne deviendrons vraiment chrétiens que si nous suivons dans notre conduite de tous les jours l'esprit de Jésus-Christ reçu au baptême, et que l'Église s'efforce de renouveler et d'augmenter en nous par tous les moyens de l'instruction et du culte. Et cet esprit nous pousse sans cesse à combattre les désirs déréglés de la chair, afin de ramener l'homme terrestre par la mortification à la subordination qu'il doit à l'âme, comme l'âme doit obéir à la loi divine. Ce qui constitue pour chaque chrétien une sorte de crucifiement, par lequel il participe suivant ses forces à la passion du Sauveur, dont le corps n'a subi tant de douleurs et les angoisses de la plus horrible mort que pour expier nos fautes en notre place et laver nos iniquités dans son sang,

Si donc nous nous laissons aller à la concupiscence charnelle d'une manière quelconque, accomplissant l'une des œuvres de la chair énumerées par l'Apôtre, non pas seulement les plus gros-

sières, comme l'adultère, la fornication, l'ivrognerie, la débauche et tout ce qui ressort de la sensualité, mais même les plus délicates, les plus subtiles, et celles que l'Apôtre appelle ailleurs *spiritualia nequitiæ* (*Éphés.*, VI, 12), comme par exemple l'envie, la jalousie, le ressentiment, la vengeance, etc.; quand nous suivrions l'esprit de Dieu en tout le reste, que nous aurions de la foi, de la piété, le goût des choses divines, la persévérance dans la prière, et que nous ferions d'abondantes aumônes, dominés en un seul point par la chair et esclaves de sa concupiscence au moins par ce lien qui suffit à nous captiver, nous dépendons à la fois de deux maîtres, que nous tâchons de servir ensemble; et ainsi, n'étant vraiment ni à l'un ni à l'autre, nous les mécontentons tous les deux. C'est ce qui arrive à plusieurs personnes de piété, ou qui croient en avoir, et qui vivent dans le monde et de la vie du monde. Elles mêlent dans leur conduite la vie chrétienne à la vie mondaine, et prétendent accommoder les exigences de l'une et de l'autre, donnant ordinairement une partie de la matinée à Jésus-Christ et à son Église, et le reste de la journée aux instincts et aux délicatesses du corps, aux entraînements de l'esprit du monde qui s'expriment et se satisfont par le luxe, les amusements et les fêtes de la société, où tout est employé à exciter la concupiscence des sens, celle

des yeux, et l'orgueil de la vie. Or, le salut de ces personnes est d'autant plus exposé, que la plupart du temps elles se croient en règle auprès de Dieu à cause des pieux exercices qu'elles suivent, des œuvres charitables auxquelles elles prennent part, ne voyant pas qu'elles n'y participent que par la forme, selon la lettre, sans en recevoir l'esprit, qui seul communique la vie de la grâce et opère l'union avec Jésus-Christ.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VI, 24-33.

Jésus dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : ne vous inquiétez point de ce que vous mangerez ni comment vous couvrirez votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et ils n'amassent rien dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Qui d'entre vous avec toute sa pensée peut ajouter à sa taille une coudée?

Et le vêtement, pourquoi vous en inquiétez-vous? Voyez les lis des champs, comme ils croissent! Ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu vêtit ainsi une herbe des champs qui existe aujourd'hui et qu'on jettera demain au four, comment n'aurait-il pas soin de vous, hommes de peu de foi! Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous? ou que boirons-nous? ou de quoi nous couvrirons-nous? Ce sont les païens qui se préoccupent surtout de ces choses ; mais pour vous, votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

En général les hommes, même ceux qui ont de la piété, ont une préoccupation excessive pour tout ce qui tient à la vie du corps, aux moyens de la conserver et de la rendre plus longue et plus agréable. La plupart consument leur vie entière à se procurer les ressources pour vivre en ce monde, sans s'inquiéter de la fin dernière de cette exis-

tence, et où elle doit les mener par la mort. Les soucis de la vie matérielle leur font oublier les soins de la vie spirituelle. Combien d'hommes, en effet, dans cette grande ville où s'agitent tant de passions et d'intérêts, où l'on cherche la fortune ou le plaisir de tant de manières et par tant de voies, toutes estimées bonnes si elles réussissent, passent les jours, les années, la vie entière sans penser qu'ils ont une âme dont ils devront rendre compte à Dieu au sortir de cette terre, à laquelle ils laisseront cependant malgré eux tout ce qu'ils y ont acquis avec tant de peines et de risques. Il n'est donc pas digne d'un chrétien de se laisser absorber par les soins du manger, du boire, du vêtement, du logement, en un mot, de ce qui ne regarde que le corps; car le chrétien a reçu au baptême une autre vie, une vie surnaturelle, qu'il doit, avec l'aide de Dieu, s'efforcer de développer et de perfectionner en lui, afin d'en trouver un jour le complément dans le sein et dans la gloire de Dieu, qui a daigné l'y initier par la grâce. C'est pourquoi Notre-Seigneur affirme que ce sont les païens qui se conduisent de la sorte.

Toutefois, cela ne veut pas dire que le chrétien lui-même ne doive pas travailler pour se procurer ce qui est nécessaire au soutien de son existence. Seulement il doit le faire avec modération, sans inquiétude exagérée ni surtout exclusive, n'y met-

tant point l'ardeur principale de son âme, ni son plus vif et son premier désir. Ce qu'il doit demander avant tout, en sa qualité d'être intelligent et libre, c'est la vérité pour son esprit et la justice pour sa volonté, fût-il même un païen, puisque les besoins de l'âme doivent passer avant ceux du corps. Mais celui qui a le bonheur d'être chrétien, c'est-à-dire initié à la vie même de Dieu et participant aux dons de son Esprit, doit chercher pardessus tout le royaume du ciel et sa justice, c'est-à-dire l'accomplissement de la volonté divine sur la terre; et alors le reste lui sera donné par surcroît. Alors, en effet, la parole de cet évangile se réalisera en lui. L'oiseau que Dieu nourrit si généreusement, la fleur des champs qu'il vêtit avec tant de splendeur, font ce qu'ils doivent faire dans le monde, conformément à la destination que le Créateur leur a donnée. Ils accomplissent sans le savoir la loi qui leur a été imposée, et c'est pourquoi la Providence pourvoit à tous leurs besoins.

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

C'est pourquoi, si, comme eux, nous observons notre loi en faisant aussi tout ce qui se rapporte à notre destination, comme eux aussi nous serons dans l'ordre de notre existence, et nous pourrons

compter sur la même sollicitude de sa Providence. Or, puisque Dieu nous a donné de plus qu'à eux la raison et la volonté, et que par ces nobles facultés il nous a remis le soin de soutenir et de diriger notre vie, nous devons par le travail nous procurer ce qui nous est nécessaire, mais sans y mettre notre préoccupation principale et notre zèle exclusif, comme si nous n'étions ici-bas que pour y soigner notre corps et satisfaire ses appétits grossiers. Rappelons-nous toujours que la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. L'âme aussi est plus que le corps, qui n'en est que l'enveloppe. Donc, quand nous avons pris à l'égard de l'existence matérielle les précautions indispensables à sa conservation, et travaillé, autant qu'il dépend de nous, à subvenir à ses besoins, abandonnons le reste entre les mains de Dieu, qui aura encore plus soin de nous que des oiseaux du ciel et des plantes de la terre, si nous suivons notre loi comme ces créatures, et parce que nous sommes plus précieux à ses yeux. C'est pourquoi, sans négliger ce qui regarde le corps, ayons confiance en la bonne Providence dont le regard est toujours sur nous; et comme Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et par là obtenir la vie éternelle, efforçons-nous par notre bonne volonté, éclairée de sa lumière et soutenue de sa grâce, de répondre à cette destination

sublime, et ainsi d'accomplir notre loi suprême, en cherchant avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

PRATIQUE.

Sursum corda, que nos cœurs s'élèvent vers le ciel, l'immortelle patrie! Nous ne devons soigner le corps que parce qu'il est l'instrument de l'âme dans la recherche de la vérité et du bien, et pour conquérir le royaume du ciel. Faisons l'œuvre de Dieu sur la terre, et Dieu pourvoira à tous les besoins de ceux qui travaillent pour lui.

PRIÈRE.

Conservez votre Église, Seigneur, par une assistance continuelle; et puisque l'homme est si faible, qu'il tombe si vous ne le soutenez, que votre secours le préserve de tout ce qui lui est nuisible et le porte vers ce qui peut contribuer à son salut, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Galates, V, 25, 26; VI, 1-10).

Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit. Ne recherchons pas la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres et nous portant envie. Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous qui êtes spirituels, relevez-le dans un esprit de douceur en revenant sur vous-mêmes, de peur d'être tentés comme lui. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. Car si quelqu'un estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. Or que chacun éprouve ses propres œuvres, et alors il trouvera sa gloire en lui et non dans un autre, car chacun portera son propre fardeau. Que celui qu'on instruit des choses de la foi assiste de ses biens en toute manière celui qui l'instruit. Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé.

Celui qui sème dans la chair recueillera de la chair la corruption, et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire de bonnes œuvres, puisque en son temps nous moissonnerons aussi sans mesure. C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement aux fidèles.

L'Église nous donne ici par les paroles de l'Apôtre plusieurs conseils qui, à première vue, semblent une énumération ou un résumé plutôt qu'un développement. Ils sont tous néanmoins liés entre eux par leur rapport à la vie chrétienne, qui est leur but commun. Que chacun, en les lisant, revienne sur soi, et considère s'il les met en pratique dans sa conduite de tous les jours.

Nous qui avons reçu l'Esprit de Dieu au baptême et par d'autres sacrements, vivons-nous selon l'esprit plus que selon la chair; en d'autres termes, sommes-nous plus occupés dans notre vie quotidienne des choses du ciel et du perfectionnement de notre âme que des affaires de la terre et du bien-être de notre corps?

Que désirons-nous le plus au fond du cœur : paraître avec éclat devant les hommes et devenir l'objet de leur admiration et de leurs louanges, ou vivre

ignorés dans l'obscurité, sans nous inquiéter de leur opinion ni de la renommée? Ne sommes-nous pas jaloux, envieux des succès des autres?

Comment sommes-nous disposés à l'égard de ceux qui commettent des fautes ou des imprudences, surtout s'ils dépendent de nous? Avons-nous pour eux l'indulgence, la patience que nous voudrions qu'on eût pour nous dans les mêmes cas, et les aidons-nous, suivant la parole de Jésus-Christ, à porter leur fardeau pour en alléger le poids; ou bien ne sommes-nous pas portés à les juger avec sévérité, même avec mépris, comme si nous valions mieux qu'eux?

N'éprouvons-nous pas quelquefois un plaisir malicieux à nous comparer à eux pour nous relever à nos yeux par leur abaissement, comme si leurs fautes nous rendaient plus justes devant Dieu, et diminuaient la responsabilité de nos propres péchés?

Nous ne serons pas jugés par les actions des autres, mais par les nôtres. Chacun récoltera ce qu'il a semé, les fruits de la chair et de la corruption, s'il n'a semé que dans la chair, c'est-à-dire s'il a vécu surtout pour en satisfaire les appétits et en nourrir la concupiscence, comme font les hommes sensuels et esclaves de leur corps; les fruits de l'esprit, s'il a surtout vécu spirituellement, d'abord par l'intelligence plus que par l'animalité,

puis par la motion prédominante de l'esprit divin, qu'il a reçu par les sacrements de l'Église depuis son baptême jusqu'à sa mort. Or, les fruits de l'esprit sont incorruptibles comme l'esprit lui-même, et ceux de la chair se dissolvent et périssent avec la chair. Semons donc abondamment dans le temps pour récolter dans l'éternité. Semons les paroles de la vérité qui contiennent des germes immortels, des actes de justice qui tendent à établir et à consolider ici-bas le royaume de Dieu, des œuvres d'amour ou de charité qui ramènent tout à Celui qui est l'éternel amour. Mais pour semer utilement, même quand le champ est le mieux préparé, il faut avoir de la bonne semence, et c'est l'Église qui en a le dépôt. Jésus-Christ en a fait comme le grenier d'abondance du ciel en ce monde, destiné à fournir à ses disciples les germes incorruptibles de tout ce qui est vrai, bien, et beau dans le ciel et sur la terre. Ou bien, si nous voulons employer une autre image, il a posé son Église sur les hauteurs de la terre comme un réservoir intarissable, qui épanche les eaux du ciel sur toutes les parties du monde par d'innombrables canaux, portant partout le rafraîchissement et la vie.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, VII, 11-16.

Peu de temps après, Jésus allait à une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. Comme il approchait de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort. C'était le fils unique de sa mère, qui était veuve, et il y avait autour d'elle un grand nombre de personnes de la ville. Le Seigneur en la voyant fut ému de compassion sur elle, et il lui dit : Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva sur son séant, et il commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

Les saints Pères s'accordent à voir dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm la préfiguration de la résurrection spirituelle de l'âme morte à la grâce par le péché, et entraînée au lieu de la

perdition par les passions qui l'ont subjuguée. La mère éplorée, dont la douleur émeut si vivement le cœur de Jésus, représente l'Église qui pleure l'enfant qu'elle a perdu et qu'elle suit dans la voie de la mort aussi loin qu'elle le peut, ne pouvant se décider à s'en séparer, et espérant toujours, même contre toute espérance, qu'il lui sera rendu. L'Église, en effet, a enfanté nos âmes à la vie du ciel; elle en a fait de nouvelles créatures par l'eau régénératrice du baptême, et ensuite, elle les a nourries du lait de sa doctrine, du pain de son enseignement, et de la viande des forts. Elle est donc vraiment mère, puisqu'elle en accomplit les fonctions avec toute la tendresse, toute la sollicitude des mères. Aussi Notre-Seigneur est-il souvent touché de ses angoisses maternelles, quand elle pleure la perte de l'un de ses enfants, et il se plaît dans sa miséricorde à lui rendre de temps en temps ce qu'elle a perdu, en ressuscitant une âme morte par le péché, ou en lui ramenant un fils prodigue. Mon fils était perdu, et je l'ai retrouvé; il était mort, et le voici ressuscité. (Luc, XV, 24.)

Jésus commence par s'approcher du mort qu'il va rendre à la vie, et c'est ce qu'il fait aussi avec les pécheurs qu'il veut convertir. Il s'approche d'eux par le remords qu'il excite en leur cœur, par les bons sentiments qu'il leur inspire, par les avertis-

sements qu'il leur envoie, par les adversités dont il les accable, par les dégoûts de leur conduite et d'eux-mêmes qu'il leur donne. Il s'approche d'eux par toutes les voies et de toutes les manières, même quand ils s'empressent de le fuir ou de repousser son influence.

Jésus touche le cercueil, et ceux qui le portent s'arrêtent. Alors sort de lui cette vertu secrète, qui a guéri instantanément la pauvre femme pleine de foi, et sûre de sa guérison, si elle pouvait seulement toucher le bord de son vêtement. C'est cette même vertu qui pénètre quelquefois mystérieusement une âme garrottée par le péché, et déjà paralysée par la mort spirituelle. Les liens en sont brisés; et la sensibilité de l'âme, stupéfiée et comme anéantie par le venin du mal, se réveille aussitôt. Ceux qui portent le cercueil s'arrêtent, c'est-à-dire les passions de cette âme, qui, après l'avoir tuée, la menaient à l'enfer, sont suspendues et perdent leur puissance. Leur entraînement cesse; il y a un arrêt dans le mal et sur le chemin de la perdition. Il se fait au-dedans un silence qui permettra à la voix du Seigneur de se faire entendre, cette voix puissante qui peut tout sauver comme elle a tout créé, et à laquelle, à coup sûr, il ne coûte pas plus de ressusciter ce qui est mort que de donner l'être à ce qui n'est pas.

Ici s'accomplit le miracle : physique d'un côté, quand la vie est rendue à un corps qui l'avait perdue, ce qui est au-dessus de l'ordre naturel des choses : spirituel de l'autre, quand une âme, morte à la grâce par sa faute et que la suite même de son péché devait précipiter en enfer, est restituée à la vie divine par une effusion extraordinaire de la miséricorde céleste. Mais dans un cas comme dans l'autre Dieu n'agit point seul. A l'action de sa puissance doit correspondre la réaction de la créature, et la part de la liberté humaine se retrouve toujours dans les miracles dont elle est l'objet, soit par sa foi qui les attire, soit par sa bonne volonté qui en profite. C'est pourquoi saint Augustin a dit que Dieu, qui a pu nous créer sans nous, ne peut nous sauver sans nous. Aussi le Seigneur commande-t-il au mort de se lever, *adolescens, surge ;* comme il ordonne à Lazare de sortir du tombeau, *exi foras;* comme il donne la main à la fille de Jaïre pour la remettre sur ses pieds. Il est dit dant le cas présent que le mort, après s'être dressé sur son séant, commença à parler. De même le pécheur, qui ressuscite spirituellement, doit réagir vers la vertu divine qui lui rend la vie par l'effort qu'il fait de son côté pour se lever, pour briser les liens de la mort et se tourner vers Dieu, comme le prodigue disait du plus profond de son cœur humilié et contrit : *Surgam et ibo ad*

patrem meum, je me lèverai et j'irai vers mon père. (Luc, XV, 18.) Ici aussi le mort se met à parler, à son sauveur d'abord sans doute, puis à sa mère ravie, comme aussi le pécheur ressuscité ou rendu à la vie de la grâce éprouve le besoin de chanter les louanges du Seigneur, de lui rendre des actions de grâce, puis de se jeter dans les bras de sa mère spirituelle pour vivre de sa tendresse en devenant sa consolation, et ne plus jamais la quitter. Quelle joie que celle d'une âme ressuscitée, de l'Église qui la retrouve après l'avoir crue perdue, et de tous ses enfants fidèles, dont la foi, justifiée et exaltée par cette nouvelle manifestation de la puissance d'en haut, glorifie plus ardemment le Seigneur qui a daigné visiter son peuple !

PRATIQUE.

N'oublions pas que si nous avons le malheur de mourir à la vie de la grâce par le péché mortel, et il ne faut qu'un moment d'aveuglement ou d'entraînement passionné pour nous précipiter, n'oublions pas que Jésus-Christ a établi dans son Église une piscine salutaire, dans laquelle, si nous voulons y descendre ou nous laisser porter, nous pouvons être lavés et revivifiés par la vertu de son sang. *Adolescens, surge! Lazare, exi foras!*

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, purifier et défendre votre Église par la continuation de votre miséricorde, et comme elle ne peut subsister sans vous, conduisez-la perpétuellement par votre grâce, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Éphés., III, 13-21).

Je vous prie de ne point perdre courage en me voyant tant souffrir pour vous, puisque c'est votre gloire. C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute paternité dans le ciel et sur la terre tire son origine, afin que selon les richesses de sa gloire, il fortifie en vous l'homme intérieur par son esprit; qu'il fasse habiter Jésus-Christ dans vos cœurs par la foi, et que, étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère, et connaître aussi la charité de Jésus-Christ, qui surpasse toute science, afin que vous soyez comblés de toute la plénitude des dons de Dieu. Que celui qui par sa puissance opérant en nous peut faire infiniment plus que nous ne demandons et n'imaginons soit glorifié dans l'Église et par Jésus-

Christ dans la succession des générations et des siècles. Ainsi soit-il.

Plusieurs réflexions nous sont suggérées par la lecture de cette épître.

1° Nous ne devons point perdre courage, parce que nos pères dans la foi sont exposés à de grandes tribulations dans le monde, où ils annoncent et soutiennent la doctrine de Jésus-Christ. Ils souffrent ce que Jésus a souffert lui-même, puisque, selon la prophétie du vieux Siméon au temple, il a dû être en butte à toutes les contradictions. Mais ses souffrances ont fait sa gloire et la nôtre; car par sa patience et sa passion il a vaincu le mal et nous en a délivrés. Les tribulations de l'Église et de ses ministres achèvent, comme dit saint Paul (*Colos.*, I, 24), ce qui manque encore à celles de Jésus-Christ. Depuis son chef, le vicaire de Dieu sur la terre, jusqu'au plus humble prêtre, tous sont destinés à combattre en ce monde le grand combat de la foi, où, à l'exemple de leur divin maître, ils triompheront par la souffrance et par la mort. Tâchons donc de les suivre dans ce glorieux combat, les yeux et le cœur tournés vers le ciel d'où leur vient leur force, et pour l'attirer sur eux et sur nous.

2° Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, est aussi le Père de toutes les créatures,

mais à un autre degré et d'une autre manière. La paternité consiste à transmettre la vie et à l'entretenir. Au Fils éternel du Père, le Verbe divin, la vie est donnée par la génération divine, et c'est la substance même du Père qui est dans le Fils. Il est engendré, non fait, non créé, et consubstantiel à son Père il lui est égal par la nature et en divinité. Dans la création la vie est transmise aussi, transmise par le Verbe, qui a tout fait, mais à des substances finies, spirituelles ou matérielles, que la parole divine produit de rien, et qu'elle conserve et soutient par sa vertu. Il y a donc là aussi une paternité, bien que d'un ordre inférieur, puisque tous les êtres créés par la puissance divine sont vivifiés par elle. Il y a une troisième paternité divine qui tient le milieu entre les deux et participe à leur nature, c'est la paternité d'adoption, par laquelle l'âme humaine, fille naturelle de Dieu par sa création et la vie qu'elle en a reçue, devient sa fille surnaturelle en Jésus-Christ, c'est-à-dire est élevée par le baptême, qui la régénère et lui donne une nouvelle naissance, à la participation de la vie divine en Jésus-Christ au moyen de son humanité ou de son corps glorieux dont elle devient membre ; en sorte que le nouvel homme, auquel la vie du ciel se communique par la grâce d'abord et dans la gloire ensuite, devient par le fait frère de Jésus-Christ en vertu de l'adoption divine

qui lui est conférée, et ainsi cohéritier de sa gloire. C'est pourquoi l'Apôtre dit que toute paternité dérive de Dieu dans le ciel et sur la terre, dans le Verbe divin, dans les créatures naturelles, et dans celles qui sont surnaturalisées ou incorporées, si l'on peut ainsi parler, à Jésus-Christ le principe, la source de toute vie, la vie même, ou Celui qui est. Notre-Seigneur a dit qu'il n'y a qu'un Père, comme il n'y a qu'un roi, un seul maître, un législateur unique. (Matth., XXIII, 8 et 9.)

3° On ne peut bien comprendre la charité qu'en la pratiquant, et si elle est vraiment enracinée et fondée dans le cœur, qui alors communique à l'intelligence la lumière d'en haut reçue par sa foi et dans son amour. C'est ce qui arrive aux saints, qui sont les héros de la charité, parce qu'ils se sacrifient jusqu'à la mort, donnant leur vie pour ce qu'ils aiment, Dieu et le prochain. Les paroles employées ici par l'Apôtre sont pleines de sens et de force. La largeur du mystère de la charité de Jésus-Christ vient de ce qu'elle s'étend à tous les hommes de tous les pays, de toutes les conditions, de toutes les races, et même par les hommes à toutes les créatures en rapport avec eux. Ce que saint Paul laisse entendre ailleurs, disant que toutes les créatures gémissent et sont comme dans l'enfantement, attendant la rédemption des enfants de Dieu, à laquelle elles prendront part, comme elles ont participé dans l'o-

rigine aux suites de leur péché et à leur dégradation. (*Rom.*, VIII, 22.) La longueur signifie que ce mystère s'applique à tous les temps comme à tous les lieux, depuis le commencement du monde, où il a été annoncé, jusqu'à la consommation des siècles, où il sera consommé. Par la profondeur est désignée l'action pénétrante de l'amour qui nous a retirés du fond de l'enfer ou de la mort éternelle : amour que le Fils de Dieu est allé porter dans les lieux inférieurs, où il est descendu pour le salut de ceux qui avaient espéré en sa venue. Par la hauteur enfin, ou la sublimité du mystère, nous devons entendre que la vertu de Jésus-Christ a tout rempli, le ciel, la terre et les lieux inférieurs (*Éphés.*, IV, 10), et qu'ainsi sa charité, manifestée et réalisée par son immense sacrifice, a profité aux anges comme aux hommes, auxquels elle a rouvert le chemin du ciel et l'accès dans le sein de Dieu.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XIV, 1-11.

Un jour de sabbat Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y manger, et ceux qui étaient là l'observaient. Or il y avait devant lui un homme hydropique. Alors Jésus dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens :

est-il permis de guérir le jour du sabbat? Mais ils gardèrent le silence, et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat. Ils ne pouvaient encore rien lui répondre. Remarquant ensuite comme les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : Quand vous serez invité à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve là une personne plus considérable que vous, et et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vienne vous dire : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte de descendre au dernier rang. Mais, quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise, quand il viendra : Mon ami, montez plus haut : ce qui sera un honneur pour vous devant tous les convives. Car celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'humilie sera élevé.

Cet évangile nous donne une double leçon. La première nous apprend comment nous devons ac-

complir les commandements de Dieu, en esprit et en vérité, et non pas seulement pour la forme et selon la lettre qui tue. Certes, c'est un grand commandement que celui d'observer le jour du Seigneur, et la loi nouvelle n'y attache pas moins d'importance que l'ancienne. Un des plus grands malheurs parmi les chrétiens, et peut-être la cause la plus efficace de l'incrédulité et du désordre de nos jours, est l'inobservation du dimanche, qui, détournant entièrement l'âme de Dieu et de son Église, la prive des moyens d'instruction, d'élévation, d'épuration, et de salut qu'il y a déposés. C'est pourquoi l'Église recommande instamment aux fidèles d'assister à la messe les dimanches et fêtes, et de sanctifier ces jours par des pratiques pieuses. Néanmoins, bien que la célébration du jour du Seigneur soit de précepte, elle en dispense en quelques circonstances pour des œuvres de charité urgentes ou pour empêcher un mal notable que pourrait amener l'accomplissement de la loi. C'est ce que Jésus enseigne ici aux pharisiens en guérissant en leur présence un malade le jour du sabbat; ce dont ils semblent scandalisés. Mais lui dans sa bonté, comme il veut les éclairer, les persuader et non les confondre, il daigne leur expliquer pourquoi il le fait et qu'ils devraient le faire eux-mêmes, ne pouvant pas refuser à l'un de leurs semblables au jour du sabbat le service qu'ils

rendent sans scrupule à leurs animaux. Autre leçon que nous donne le Sauveur, afin que nous apprenions par son exemple à ménager autant que possible les préjugés ou les préventions de ceux avec lesquels nous vivons, justifiant à leurs yeux ceux de nos actes qui les scandalisent, bien qu'ils soient innocents, pour ne pas offenser leur conscience faible, comme saint Paul s'abstenait de manger certaines viandes devant ceux qui y voyaient du mal.

Dans la seconde partie de cet évangile le Seigneur nous enseigne l'humilité par un fait tiré de la vie du monde, où chacun, en effet, recherche les distinctions, et prétend aux premières places. La vanité tâche de se pousser en haut, de se mettre en avant, et de là plus d'un mécompte par des humiliations qu'il faut dévorer en silence, tandis qu'en se tenant modestement au dernier rang, sans risquer d'être abaissé on a des chances d'être élevé, ce qui est une garantie ou une satisfaction pour l'amour-propre. Dans cette parabole, comme en toutes les autres, il faut saisir justement le rapport de similitude et d'analogie et laisser le reste. A coup sûr, Jésus-Christ n'a pas voulu nous donner une leçon d'esprit de conduite dans le monde ou d'amour-propre bien entendu, qui mesurant exactement ses démarches et calculant tous ses pas pour ne point s'attirer d'humiliation

ni de désappointement, sait se dissimuler ou s'effacer à propos pour paraître ensuite avec plus d'avantage et s'élever après s'être abaissé. Mais il veut nous montrer que ce que les mondains ou les enfants du siècle, comme il les appelle, font par prudence, nous devons le faire vis-à-vis de Dieu par un sentiment vrai d'humilité, qui nous convainque de notre misère en face de son infinie perfection, en même temps qu'il nous porte à croire les autres meilleurs que nous d'une manière ou de l'autre, parce que nous connaissons nos faiblesses et que nous ignorons les leurs, ne pouvant les juger avec vérité, comme nous nous jugeons nous-mêmes dans notre conscience. La véritable humilité, qui nous est recommandée ici, n'est donc point celle des paroles et des démonstrations extérieures, par lesquelles nous avons l'air de nous rabaisser, même quand nous sommes le plus remplis de nous-mêmes, et souvent c'est encore un moyen subtil de satisfaire notre orgueil par les dénégations que nous espérons. Elle consiste dans l'abaissement sérieux de l'esprit propre, ou dans l'opinion peu avantageuse qu'on a de soi : ce qui empêche de juger les autres avec témérité, avec rigueur, et surtout de leur imposer ses jugements. Elle consiste surtout dans l'abnégation de la volonté qui, loin de prétendre commander à autrui, est prête à obéir à tous au nom de Dieu, et pour échapper

à la responsabilité. De même la vraie religion n'est point dans l'exactitude et la régularité des observances extérieures, si utiles qu'elles soient, mais dans l'accomplissement intelligent et sincère des commandements de Dieu et de l'Église par les œuvres de la justice chrétienne et de la charité. La véritable religion, dit l'apôtre saint Jacques à l'endroit où il enseigne que la foi n'est rien sans les œuvres mais un cadavre, un corps sans âme, c'est de visiter les veuves et les orphelins dans leurs tribulations, et de se préserver de la corruption contagieuse du siècle. (Jacq., I, 27.) Il y a donc un lien secret, une connexion intime entre les deux parties de cet évangile.

PRATIQUE.

Prenons garde au pharisaïsme, qui s'attache à la lettre de la loi et en méconnaît l'esprit. La charité passe avant tout, parce qu'elle renferme toutes les vertus, et qu'elle subsiste seule éternellement.

PRIÈRE.

Que votre grâce, nous vous en prions, Seigneur, nous prévienne et nous suive toujours, et qu'elle nous tienne sans cesse appliqués à la pratique des bonnes œuvres, par Notre-Seigneur, etc.

LE

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Éphés., IV, 1-6).

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, la patience, vous supportant les uns les autres dans la charité, et travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes qu'un même corps et un même esprit, et vous êtes tous appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous, opère par toutes choses, et est en nous tous.

L'Apôtre nous engage ici avec tendresse, au nom des liens, qu'il porte pour Jésus-Chrit à mener une vie digne de notre vocation. Quelle est cette vocation? A quoi avons-nous été appelés par la grâce

du baptême et toutes les autres grâces qui en sont la suite? A être un entre nous comme Jésus-Christ est un avec son Père; à ne faire qu'un même corps, qui est le corps mystique de Jésus-Christ vivant dans son Église, et dont nous sommes les membres, unis entre eux par la sympathie d'une même vie, la vie de Jésus-Christ, par la synergie d'un même esprit, l'Esprit divin infus dans ce corps, qui l'anime et le sanctifie. Donc nous devons être les uns avec les autres, les uns pour les autres, comme les organes d'un corps vivant et sain, comme les membres dispos d'un organisme bien constitué et vivace, afin que dans l'ensemble de notre vie commune en Dieu tous conspirent à la même fin, le bien de tous et de chacun, en gravitant vers un même centre d'où émane la vie et où elle revient. C'est ce qui se fait par une foi unique, qui a le même Dieu pour objet; par la même espérance qui nous entraîne dans une tendance parallèle vers le même but; par une même charité, qui nous rend capables de nous supporter l'un l'autre dans nos relations de tous les jours, malgré tant d'occasions de nous heurter, tant de motifs de nous repousser ou de nous fuir, fournis à chaque instant par les diversités et les vicissitudes de nos caractères, de nos goûts, de nos amours-propres et de nos intérêts. Seule la divine charité, ou l'amour céleste, émané

du cœur de Jésus et qui s'est réalisée sur la terre par la donation de tout lui-même dans le sacrifice de la croix, peut nous inspirer l'humilité qui arrête l'orgueil et nos mépris, la douceur qui enchaîne la colère et ses violences, la patience qui fait tout absorber au nom de Jésus-Christ, afin que le mal soit vaincu ou englouti dans le bien, à l'exemple et suivant la parole du divin Maître. Aucune source humaine ne peut produire une telle vertu, qui ne vient ni du tempéramment naturel, si heureux qu'il soit, ni de la politesse sociale, si délicate qu'on la suppose, ni de la prudence mondaine, si habile qu'on l'imagine. Ces causes, réunies ou séparées, bien que louables et utiles pour rapprocher les hommes et les porter à s'unir, ne produisent cependant qu'une unité superficielle et temporaire, amenée ou détruite successivement par les accidents des choses humaines ou les instabilités des esprits, en sorte que la société fondée sur ces bases mouvantes en est toujours à se former et à se dissoudre. Il n'y a de solide, de stable que ce qui est uni par l'esprit de Dieu, parce que en élevant les volontés au-dessus d'elles-mêmes et de leurs intérêts ou impressions du moment, il les lie avec un ciment éternel, qui les pose et les maintient dans la construction de la cité divine, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, dont les apôtres sont les fondements, et où Dieu est tout

en tous. Saint Paul nous invite donc à commencer à établir ici-bas entre nous à force d'humilité, de patience, et de charité, ce que nous sommes destinés à posséder au ciel avec plénitude et indéfectiblement, l'unité du sentiment, de la pensée et de la volonté, ou la paix complète entre les hommes par une participation commune à l'Esprit divin et l'application de tous ses dons à notre vie de chaque jour.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXII, 34-46.

Les pharisiens, ayant entendu dire que Jésus avait imposé silence aux sadducéens, s'assemblèrent, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement; et voici le second, qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. Or, pendant que les pharisiens

étaient assemblés, Jésus les interrogea à son tour, leur demandant : Que pensez-vous du Christ? de qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc, reprit-il, David, qui était inspiré par l'Esprit-Saint, l'appelle-t-il son Seigneur dans ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

Admirons d'abord la patience avec laquelle Notre-Seigneur écoute les questions de ceux qui veulent le tenter, afin de le surprendre dans ses paroles et de trouver un motif de l'accuser auprès du peuple; puis le calme, la douceur de ses réponses, quoiqu'il sente leur mauvaise volonté et reconnaisse leurs ruses. Prenons exemple et tâchons en des cas semblables de nous maintenir comme lui ; ce qui est bien difficile, comme nous l'éprouvons tous les jours. La moindre résistance à notre opinion et surtout à notre volonté nous irrite. La discussion, à cause des amours-propres qui se choquent, dégénère tout de suite en dispute.

La contradiction devient une lutte personnelle ; et le feu de la colère, allumé intérieurement par le souffle de l'opposition, nous pousse à des paroles dures ou à des actes fâcheux, surtout si nous croyons qu'on veut nous surprendre, nous tromper, ou nous rabaisser aux yeux des autres. Or, la colère est une mauvaise conseillère (Jacq., I, 20), et on a presque toujours lieu de se repentir d'avoir suivi ses suggestions ou cédé à son entraînement.

Comment dans notre conduite journalière pouvons-nous observer le premier commandement? Sans doute, Dieu, qui est le souverain Bien, est seul digne de tout notre amour, dont le bien est l'objet constant. Mais nous ne le connaissons point tel qu'il est en lui-même, dans toute sa perfection; et en outre Dieu, étant un Esprit pur qui ne tombe pas sous les sens, ne doit pas être aimé comme les hommes ou les choses qui excitent la sensibilité et auxquels elle peut s'attacher. Aussi Jésus-Christ a dit : Celui qui m'aime observe mes commandements. (Jean, XIV, 15.) Vous m'aimerez ou vous serez vraiment mes amis, si vous faites les choses que je vous ai recommandées. (Jean, XV, 14.) Donc, celui qui subordonne toutes ses affections à l'accomplissement de la volonté divine, et les lui sacrifie au besoin, aime Dieu de tout son cœur, puisqu'il le préfère à tout; et s'il emploie toutes ses facultés à tâcher de connaître

l'éternelle vérité, s'y attachant par l'énergie de sa foi, par l'adhésion de sa pensée, et lui immolant au besoin sa raison propre et ses opinions particulières, il aimera Dieu de tout son esprit. Enfin, s'il fait de son corps et de ses membres des instruments de la justice et du bien, mettant sa vie tout entière au service de Dieu pour faire arriver son règne sur la terre comme au ciel, il aimera Dieu de toutes ses forces et par tous ses moyens. Voilà comment on peut pratiquer l'amour de Dieu en esprit et en vérité, même quand on ne l'éprouve pas d'une manière sensible mais surtout spirituellement, parce que Dieu est esprit, et que, suivant la parole de Jésus-Christ, il veut être aimé, aussi bien qu'adoré en esprit et en vérité. (Jean, IV, 23.)

Nous pouvons en dire autant de l'accomplissement du second commandement. Il est évident que littéralement et selon le sentiment naturel il n'est pas possible d'avoir pour les autres l'affection instinctive que chacun a pour soi. Cela même serait contraire à la nature, qui confie le soin de la conservation de l'individu à l'amour spontané qu'il a pour lui, à l'amour de soi, qui, par conséquent, a sa raison providentielle et est légitime et bon dans la mesure de la justice. Ainsi, je ne puis ressentir la douleur de mon semblable dans la maladie ou le chagrin comme la

mienne. Mes instincts, qui pourvoient aveuglément aux nécessités de mon existence, ne peuvent se mettre en jeu pour les siennes ; et la satisfaction de ses besoins ne me donne pas la jouissance, que procure l'apaisement des miens. Mais j'aimerai mon prochain comme moi-même, si, en tout ce qui ressort de ma raison et de ma liberté, je le traite à l'égal de moi, ne lui faisant point ce que je ne veux pas qu'on me fasse, faisant pour lui tout ce que je voudrais qu'on fît pour moi, et enfin lui appliquant dans toutes les circonstances où nous nous trouvons ensemble la même mesure qu'à moi-même, sans me préférer à lui, ni le sacrifier en rien à mon avantage. L'amour du prochain à l'égal de soi se réalise donc pleinement par l'observation exacte de la justice. Qu'après cela il y ait plus ou moins d'affection ou de tendresse dans nos rapports avec nos semblables, c'est une affaire de sentiment qui ne dépend pas de la volonté, et qui, par conséquent, n'impose point de responsabilité, quand on fait tout ce qu'on peut pour traiter son prochain comme soi-même avec une sincère équité, c'est-à-dire avec égalité.

A la fin de cet évangile Jésus pose à son tour à ses interrogateurs une question à laquelle ils ne peuvent répondre. Plusieurs fois il a employé ce moyen pour les confondre ou les réduire au silence, comme, par exemple, quand il leur demande

de qui était le baptême de saint Jean, au moment où ils lui voulaient savoir au nom de qui il faisait des miracles (Matth., XXI, 25); ou encore dans le cas de la femme adultère, leur disant en réponse à leurs questions sur la peine à appliquer à cette femme : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. (Jean, VIII, 7.) Ici il a l'air de vouloir apprendre d'eux comment le Christ, qui doit être le Fils de David, est cependant appelé par lui son Seigneur. Il y a là une indication claire de la double nature du Messie, Dieu fait homme : donc, Fils de Dieu par sa génération éternelle, et à ce titre Seigneur de David comme de tout le reste, et néanmoins fils de David par sa mère qui en descendra. Le voile qui pesait sur l'esprit des juifs, quand ils lisaient Moïse et les prophètes, leur intercepte la divine lumière de cette prophétie, et ils ne savent que répondre. Ce qui, cette fois encore, leur fait passer l'envie de poser des questions à Jésus-Christ, et de chercher à le surprendre dans ses paroles.

PRATIQUE.

Nous aimons Dieu par-dessus tout, si en effet nous sommes prêts à obéir à ses commandements en toute occasion, quoi qu'il nous en coûte. Nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, autant que cela est

possible, si nous le traitons à l'égal de nous, et selon la justice qui est pour tous.

PRIÈRE.

Accordez à votre peuple, Seigneur, nous vous en prions, la grâce d'échapper aux contagions diaboliques et de ne suivre que vous, le Dieu unique, avec un cœur pur, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

LE

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (1 aux Corinth., I, 4-8).

Je rends pour vous à mon Dieu de continuelles actions de grâces, à cause de la grâce qui vous a été donné en Jésus-Christ, et de toutes les richesses dont vous avez été comblés en lui en tout ce qui regarde la parole et la science. Le témoignage qu'on vous a rendu de Jésus-Christ a été ainsi confirmé en vous; de telle sorte qu'il ne vous manque aucun de ses dons, en attendant la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous affermira jusqu'à la fin dans la justice et sans crime pour le jour de son avénement.

Ces paroles, adressées par l'Apôtre aux Corinthiens au début de sa première Épître, où il les traite ensuite si sévèrement à cause des divisions qui avaient éclaté parmi eux et du relâchement de leur zèle et de leurs mœurs, nous avertissent

aussi d'être sans cesse sur nos gardes pour ne point manquer aux grâces si souvent reçues, et qui nous ont rendus capables de comprendre et de parler les choses éternelles. Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. (Matth., XXVI, 41.) Veillons pour ne pas être surpris par l'ennemi, qui tourne autour de nos âmes comme un lion rugissant cherchant une proie à dévorer. (1 Pier., V, 8.) Il s'insinue dans notre intérieur, si nous ne lui en fermons pas soigneusement l'accès, tantôt par la concupiscence des sens, tantôt par celle des yeux, tantôt par l'orgueil de la vie, ou l'exaltation de la volonté en elle-même. Prions, afin que, nous tenant en union constante avec le Principe de toute force, nous devenions forts en celui qui nous fortifie dans notre faiblesse (*Philip.*, IV, 13), obtenant chaque jour la grâce qui lui suffit pour combattre le bon combat (2 *Tim.*, IV, 7) et vaincre le mal qui survient. Demandons surtout la grâce de la persévérance, dont saint Paul parle ici aux Corinthiens, sans laquelle l'œuvre de Dieu serait perdue en nous et le salut de notre âme compromis; puisque de si beaux commencements aboutiraient à une triste fin, et qu'après avoir navigué une grande partie de notre vie sur la mer du monde avec le vent de la grâce, la boussole de la foi et la direction des étoiles du ciel, nous perdrions notre route au mo-

ment de l'achever, ou nous ferions peut-être naufrage au port.

Tant que nous sommes dans l'épreuve de cette vie, nous pouvons nous égarer dans les voies de l'erreur et du mal ou succomber à la tentation, comme aussi par l'énergie de la liberté aidée de la grâce jusqu'à son dernier moment le coupable peut revenir à Dieu et se relever de sa chute. Mais l'épreuve terminée par la mort, il n'y a plus de retour possible, et les âmes sont fixées dans la route qu'elles ont choisie. Elles ont ce qu'elles ont voulu, et sont unies à ce qu'elles ont aimé : au mal, si elles ont ont désiré le mal : au bien, si elles ont préféré le bien. Ce discernement, ce triage des âmes s'opèrent spontanément par le seul fait de leur comparution après la mort devant Jésus-Christ, assis à la droite de son Père et juge souverain des vivants et des morts. L'Église enseigne que cette manifestation aura lieu d'abord par un jugement particulier, lequel enverra préalablement chaque âme en son lieu, en raison de son état et de ses mérites, et jusqu'à ce que le jugement dernier, qui s'accomplira à la consommation des siècles, restaurant intégralement la justice, réhabilite ce qui avait été mal jugé par les hommes et rétablisse l'ordre universel. Le jugement qui s'exerce immédiatement après la mort, mettra le sceau à notre vie actuelle en arrêtant *ne varietur*

les résultats de l'épreuve terrestre, et constatant l'état de la liberté humaine qui en sort. C'est pour arriver en sûreté à ce terrible moment, qui décidera de notre éternité, que nous avons besoin de la grâce de la persévérance que saint Paul souhaite aux Corinthiens. Le jugement général scellera à son tour le jugement privé, dont toutes les conséquences auront été réalisées par la justice ou la miséricorde divine, soit par l'achèvement des expiations, des purifications, par la libération complète des âmes dévouées au bien et admises dans le sein de Dieu, soit par la précipitation définitive dans les ténèbres extérieures de celles qui ont haï la lumière et méprisé la parole éternelle. Dans cette terrible alternative d'un bonheur ou d'un malheur sans fin il n'y aura rien d'arbitraire; chacun sera traité suivant ses œuvres, ayant ce qu'il a choisi et possédant ce qu'il a aimé.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, IX, 1-8.

Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth et entra dans la ville de Capharnaüm, où on lui présenta un paralytique couché sur un lit. Jésus voyant leur foi dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Alors quelques-

uns des scribes dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant leur pensée, leur dit : Pourquoi pensez-vous de mauvaises choses dans vos cœurs? Lequel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et retournez dans votre maison. Le malade se leva aussitôt, et alla chez lui. A cette vue, le peuple fut rempli de crainte et rendit gloire à Dieu qui a donné une telle puissance à un homme.

Cet évangile présente plusieurs choses à la méditation.

Ici, comme en d'autres endroits, nous voyons que les miracles sont excités par la foi. Mais il y a dans le fait actuel deux circonstances particulières. La première, c'est qu'il existe une certaine solidarité dans la foi de ceux qui demandent une même grâce et de celui qui en est l'objet, comme aussi il y a une plus grande vertu dans l'association des prières : ce qui encourage singulièrement à prier pour ceux qu'on aime, afin d'ai-

der leur incrédulité s'ils ne sont pas croyants, ou d'accroître l'efficacité de leur foi s'ils en ont. Il est dit que Jésus opéra ce miracle après avoir vu la foi de ceux qui portaient le paralytique, et cette foi devait être bien vive, puisque, suivant le récit de saint Marc et de saint Luc, ne pouvant entrer par la porte de la maison, à cause de la foule qui l'obstruait, ils découvrirent le toit et descendirent le lit du malade par cette ouverture. La seconde, c'est que nous n'obtenons pas toujours la grâce demandée, mais quelquefois une plus grande ou qui nous est plus utile, comme il arrive dans ce cas où l'âme est guérie avant le corps. Jésus, en remettant d'abord les péchés à ce pauvre homme, va droit à la fin dernière de tous les miracles, qui est le bien véritable des âmes ou leur salut, et il n'ajoute la guérison du corps que pour convaincre les assistants qu'il a le pouvoir plus grand de sauver les âmes.

Remarquons aussi que Jésus pénètre aussitôt la pensée des docteurs de la loi, qui l'accusent de blasphème. Ce qu'il fait encore en chacun de nous à tout instant; car rien ne lui est caché, et son regard saisit nos impressions, nos sentiments, nos pensées, et les ressorts les plus secrets qui les amènent. Soyons donc attentifs à ne rien laisser entrer en nous qui soit contraire à sa vérité et à sa justice, et surtout à ne point accorder

le consentement de notre volonté aux tentations qui nous assaillent, et dont nous ne sommes point responsables ni coupables, quand nous n'y adhérons pas. En quelque solitude que nous nous trouvions, échappant à tous les regards humains, pensons que Dieu est là qui voit les secrets de notre cœur, et que seul, par la pénétration de son regard descendant jusqu'au fond de notre être, il peut juger pertinemment nos actes par les intentions qui les produisent, tandis que les hommes, ne voyant que le dehors, en sont réduits à présumer les intentions par les actes.

Ensuite les Pères disent que ce miracle physique, qui suit le miracle spirituel de la rémission des péchés, en est aussi le symbole par les trois circonstances qui servent à l'accomplir. Jésus dit d'abord au paralytique de se lever; c'est le *surgam* de l'enfant prodigue, qui rassemble enfin toutes ses forces pour retourner vers son père. (Luc., XV, 18.) Ainsi la grâce divine, en communiquant au pécheur paralysé par l'habitude du mal une force surnaturelle, le pousse mystérieusement à se lever, c'est-à-dire à sortir de son abaissement et de la servitude du mal. Lève-toi et marche, dit saint Pierre au boiteux du temple. (*Act.* III, 6.) parole qui serait vaine et même dérisoire, si une vertu d'en haut, sortie de celui qui la prononce, ne venait en rendre la réalisation possible. Le Sei-

gneur dit en second lieu : Emportez votre lit. Il l'a dit aussi au paralytique de la piscine de Bethsaïde. Ce grabat, où il a langui si longtemps, consumant inutilement sa vie dans la douleur ou dans l'inertie, c'est, disent les Pères, la triste habitude du péché où l'âme est engagée et fixée, en sorte qu'elle ne peut rien faire que par son influence ou dans ses liens qui lui ôtent toute force, toute capacité pour le bien. Emporte ton lit, c'est-à-dire par la force nouvelle que tu viens de recevoir brise librement par l'effort de ta propre volonté le joug qui pèse sur elle ; car la grâce, qui t'est accordée pour ta délivrance, ne peut t'affranchir sans le concours de ta liberté, s'associant par sa réaction à l'action de la puissance divine. Puis retourne en ta maison, c'est-à-dire rentre en toi-même, au fond de ton cœur où Dieu se plaît à habiter et où tu le retrouveras par le recueillement et la prière, comme le Prodigue revenu à lui-même, *in se reversus*, a retrouvé son père et la maison paternelle. L'effet du péché est d'éloigner l'homme de Dieu, et à cette fin il emploie l'excitation des choses extérieures, qui attirent l'âme hors d'elle par les plaisirs des sens ou la vaine curiosité, et ainsi l'exile de son intérieur ou la vide d'elle-même. Elle y rentre avec joie, quand ses liens sont brisés, et se tournant alors vers Celui qui l'a rendue à ellemême et à lui,

elle se remplit avec amour de la vertu divine qui l'a sauvée et régénérée.

PRATIQUE.

Aide-toi, dit le proverbe, et le ciel t'aidera. Ainsi jusque dans les miracles, physiques ou moraux, que Dieu daigne faire quelquefois en faveur des hommes, notre liberté a sa part de coopération, soit par une foi vive qui attire la grâce, soit par la bonne volonté qui en profite. Soyons donc des hommes de foi et de bonne volonté.

PRIÈRE.

Nous vous en supplions, Seigneur, daignez diriger nos cœurs par l'opération de votre miséricorde; car sans vous nous ne pouvons vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

LE

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Éphés., IV, 23-28).

Renouvelez-vous par l'esprit de votre âme et revêtez l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. C'est pourquoi, dépouillant le mensonge, que chacun dise la vérité à son prochain, parce que nous sommes membres les uns des autres. Si vous vous mettez en colère, gardez-vous de pécher, que le soleil ne se couche point sur votre colère; ne donnez point accès au démon. Que celui qui dérobait ne dérobe plus, mais qu'il s'occupe en travaillant de ses mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.

L'Apôtre nous exhorte à reconquérir notre innocence baptismale, et pour cela à dépouiller le

vieil homme, dont nous avons repris les allures par une vie mondaine et en cédant aux entraînements de la concupiscence naturelle. La première chose à faire dans ce cas est une bonne confession, où notre âme, par le rejet et le désaveu du mal où elle est engagée, se renouvelle et se purifie dans la piscine salutaire de la pénitence, comme elle a été affranchie du péché originel au baptême par la vertu expiatoire du sang de Jésus-Christ et régénérée à la vie du ciel. Ainsi doit-elle encore cette fois être renouvelée dans son intérieur, pour récupérer la justice et la sainteté dans lesquelles elle a été créée, ou pour revêtir l'homme nouveau. Dans la suite du chapitre, saint Paul indique tout ce qu'il faut faire à cette fin; et dans la portion que l'Église nous donne à lire aujourd'hui, elle nous recommande : 1° de renoncer au mensonge, pour ne plus dire que la vérité à nos semblables : ce qui montre que la vérité est le premier besoin de notre esprit, et qu'on lui fait le plus grand tort, la plus criante injustice, quand on l'en prive par le mensonge qui le laisse dans l'ignorance ou le pervertit. Celui-là donc qui dit aux hommes le mensonge et l'erreur au lieu de la vérité, contribue à affaiblir les esprits en leur refusant la nourriture ou en leur en donnant une mauvaise. Et comme nous sommes membres les uns des autres, puisque nous appartenons au

même corps, à l'humanité comme hommes, à l'Église ou au corps mystique de Jésus-Christ comme chrétiens, par le mensonge nous nuisons à tous et à nous-mêmes.

En second lieu, l'Apôtre recommande de ne point se mettre en colère jusqu'à pécher, c'est-à-dire jusqu'à se laisser aller par l'emportement de la passion à faire ou à dire quelque chose contre la justice. C'est le sens de la parole du prophète, *Irascimini et nolite peccare.* (*Ps.* IV, 5.) La colère dans ce cas est l'irritation involontaire produite par la vue de l'iniquité, et qui porte instinctivement à la blâmer, à la repousser : ce qui n'est point mal en soi, pas plus que de réagir plus ou moins vivement contre un danger imminent, ou contre la violence d'une attaque soudaine. Mais il y a péché, si l'on s'indigne moins contre le mal lui-même que contre l'auteur du mal, sur tout si l'on en est victime et qu'alors on cherche plus à satisfaire un ressentiment personnel qu'à combattre l'injustice. Dans ce cas on agit sous l'impulsion aveugle de la passion et non par l'inspiration de la conscience; on pèche par malveillance, par haine, par désir de vengeance. Mais surtout ne gardons pas notre colère sur le cœur jusqu'au lendemain, de peur que le tentateur, nous trouvant dans cette mauvaise disposition, n'en profite pour s'insinuer dans notre âme et la

remplir de son venin. Quand la colère possède une âme, elle l'excite de toutes manières, par toutes sortes d'imaginations, d'inventions et de pensées subtiles à trouver et à combiner les moyens de se venger. De là les machinations, les ruses, et les complots qui entraînent les hommes au crime et à la perdition par le désir de nuire à ceux qui leur ont fait du mal.

En troisième lieu, l'Apôtre recommande le travail, qui nous occupe utilement d'une double manière; d'abord parce qu'il fournit à nos besoins, et nous met en mesure d'aider nos semblables : ce qui nous préserve de l'envie de prendre aux autres ce qui leur appartient. L'homme oisif ou paresseux en est tenté un jour ou l'autre, puisqu'il ne sait pas subvenir à sa subsistance par ses propres efforts. Puis le travail actif et continu, employant vivement toutes les facultés et les forces de la volonté, de l'esprit et du corps, empêche de penser à mal, et préserve des tentations qu'amène la paresse, la mère de tous les vices.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXII, 1-14.

Jésus, continuant de parler en paraboles, leur dit : Le royaume des cieux est semblable

à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités, mais ils refusèrent de venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon festin; j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engraissé. Tout est prêt : venez aux noces. Mais eux, ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce. Quelques-uns se saisirent de ses serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, en fut irrité, et envoyant ses troupes, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est prêt, mais ceux qui y avaien été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et les serviteurs, parcourant les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. Mais le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était point revêtu de la

robe nuptiale : mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Les noces du fils du roi figurent ici l'union de la nature divine et de la nature humaine en la personne de Jésus-Christ, Verbe incarné, Dieu par la génération éternelle du Père, homme par l'humanité prise au sein de Marie. Mais le Verbe n'a revêtu la nature humaine que pour attirer à lui tous les hommes, et les faire participer au bonheur de la divinité, en commençant par plusieurs qu'il y a particulièrement invités et qu'il a voulu s'attacher par leur foi, leur bonne volonté et leur amour. Cette union, qui commence par la grâce sur la terre et doit se consommer au ciel dans la gloire, constitue l'Église de Jésus-Christ, militante sur la terre, souffrante au purgatoire et triomphante dans l'éternité. C'est pourquoi toutes les âmes qui la composent sont appelées à devenir les épouses de Jésus-Christ, contractant avec lui en ce monde une alliance spirituelle, en

attendant qu'elles lui soient pleinement unies dans le séjour céleste. Les premiers invités aux noces de l'Agneau ou à l'alliance divine ont été les Juifs, que la miséricorde du Dieu d'Israël y a préparés de si loin, si longtemps, et avec tant de bonté. Beaucoup ont été appelés et peu ont été élus. L'attachement aux jouissances ou aux affaires de la terre les a empêchés de répondre à l'appel d'en haut. Leur esprit charnel les a entraînés aux choses terrestres, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce. Ceux-ci n'ont point écouté la voix des prophètes qui les appelait. Ceux-là, ennuyés de leurs avis ou de leur blâme, les ont outragés, maltraités et tués. La même négligence ou les mêmes violences se sont renouvelées depuis dans l'Église, où il y a eu de tout temps une multitude de chrétiens infidèles ou même persécuteurs. Les Israélites ont payé de leur ruine et de leur vie la dureté de leur cœur et leur ingratitude, et la grâce, qui leur était destinée, s'est détournée et répandue hors d'Israël sur ceux qui n'étaient point le peuple de Dieu et qui le sont devenus. C'est l'appel des gentils substitué à l'élection d'Israël, dont l'incrédulité a ouvert la porte du royaume du ciel aux nations. Jésus a dit, en effet, à ses apôtres : allez et enseignez toutes les nations; ceux qui croiront et seront baptisés seront sauvés. (Matth., XXVIII, 19.) La salle du

festin des noces par l'ordre du roi a été ouverte à tous, bons et mauvais, et comme dit saint Paul, il n'y a plus eu ni juif, ni gentil, ni Grec, ni barbare, ni homme libre, ni esclave. (*Gal.*, III, 28.) Tous ont été mis dans la même condition par la grâce de Dieu, et la foi a rendu le royaume céleste accessible à chacun. Seulement pour s'asseoir au banquet, il a fallu revêtir la robe nuptiale, et celui qui ne la portait point a été déclaré indigne et expulsé. Nul, en effet, ne peut entrer en union avec Dieu sans purifier son âme par le baptême ou par la pénitence. Les gentils, appelés en masse par les envoyés du ciel au festin du ciel, y sont entrés par la régénération baptismale, et les chrétiens, qui depuis ont souillé leur cœur par le péché, ne peuvent rentrer dans l'union avec l'époux, qu'en lavant de nouveau leur robe dans la piscine sacrée où les taches disparaissent.

PRATIQUE.

Prenons la résolution de ne jamais mentir, quoi qu'il arrive ; car le mensonge altère la vérité, et Dieu est la vérité. Tâchons aussi de ne jamais nous mettre en colère contre personne, et si ce malheur nous arrive, ne laissons point la colère rester dans notre cœur pendant la nuit. C'est le moyen de rester uni à Dieu et de pouvoir prendre part au banquet divin.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, daignez éloigner de nous tout ce qui est contraire à notre salut, afin que, libres de corps et d'esprit, nous accomplissions sans obstacles vos commandements. Par Notre-Seigneur, etc.

LE VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Éphés., V, 15-21).

Ayez soin de vous conduire avec circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais appliquez-vous à connaître quelle est la volonté de Dieu. Ne vous laissez point aller aux excès du vin, qui amènent la luxure; mais remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de tout votre cœur à la gloire du Seigneur; rendant grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ.

Essayons de comprendre ce que veulent dire

ces paroles de l'Apôtre : rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais.

Chaque créature a sur cette terre son temps marqué, qui lui est donné pour parvenir à sa fin dernière par son développement. Ce temps n'est donc bien employé, que si l'être vit d'une manière conforme au but de son existence, selon la volonté de son créateur, et en harmonie avec ce qui existe avec lui. Sinon son temps est perdu, son existence devient inutile ou funeste.

Or, cette vérité s'applique surtout à l'homme, qui est placé en ce monde pour se perfectionner, pour se relever, en mettant son intelligence en rapport avec le vrai, son âme avec la source du bien, en rentrant en union avec Dieu dont il s'est éloigné par le péché et auquel il peut revenir par la médiation du Rédempteur. Cela seul donne du sens à sa vie présente.

Mais l'esprit du mal, qui nous a détournés primitivement de Dieu, fait tout pour nous empêcher d'y revenir, et comme il est puissant dans ce monde, il nous tente et s'efforce de nous séduire par les biens et les plaisirs du monde. Si nous lui cédons, il s'empare de notre volonté, de notre esprit, de toutes nos facultés. Il nous éblouit, nous aveugle, nous enivre, nous subjugue, et alors il nous emploie comme ses satellites, comme les instruments de ses œuvres contraires à celles de

Dieu. Ce qui consume notre existence en œuvres infructueuses : *operibus infructuosis tenebrarum*. (*Éphés.*, V, 11.)

Tel est le résultat inévitable des passions humaines, dont le but est toujours une jouissance ou un avantage de ce monde, chose vaine et passagère comme lui. — Œuvres infructueuses; car elles ne remplissent pas notre cœur; elles ne laissent que du mal après elles, et détournant la volonté du seul bien véritable, elles épuisent en vain notre activité, nos forces, notre vie. Alors, comme dit le prophète royal, nous avons reçu notre âme en vain. (*Ps.* XXIII, 4.) Nous annulons, nous pervertissons le bienfait de la vie actuelle. Les jours deviennent mauvais pour nous, par ce que nous les rendons inutiles ou nuisibles.

C'est pourquoi l'Apôtre nous exhorte à racheter notre temps, c'est-à dire à retirer notre vie de la vanité et du mensonge, à détacher notre cœur de ce qui passe pour le tourner vers ce qui est immuable, et aussi à ne plus agir comme des insensés, *insipientes*, c'est-à-dire des hommes qui n'ont point le goût du vrai bien; comme des imprudents, s'abondonnant aux impressions du moment, et ne comprenant point la volonté de Dieu.

Voilà comment nous pouvons reprendre au mal le temps de notre existence dont il s'est emparé pour le pervertir ou le perdre. Alors nous rede-

venons sages, parce que conduits par notre foi en la parole de Dieu, prenant sa loi pour règle, et tenant toujours notre regard fixé sur notre fin dernière, nous y tendons avec sûreté, avec persévérance, n'usant plus la vie en délibérations contradictoires, en résolutions opposées, en changements de direction. Ayant trouvé dans l'obéissance à la volonté divine et l'abnégation de la nôtre le calme et le repos, nous ne précipitons plus le cours de notre vie par l'agitation des passions; nous ne la dissipons plus par les joies ou les peines de ce monde, mais elle se développe régulièrement suivant le dessein du Créateur, et conformément à la destination qu'il lui a donnée. Ainsi on rachète les jours mauvais en les arrachant au mal, et les tournant par une bonne volonté au profit du bien et à son progrès sur la terre.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, IV, 46-53.

Un officier, dont le fils était malade à Capharnaüm, ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le pria de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. Seigneur, reprit le père, venez avant que mon

fils meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils est guéri. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en retourna. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils allait bien. Il leur demanda à quelle heure l'enfant s'était trouvé mieux. Hier, à la septième heure, dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même à laquelle Jésus lui avait dit : votre fils est guéri ; et il crut, lui et toute sa famille.

Il y a plusieurs degrés dans la foi, et chez beaucoup, comme dans l'officier de cet évangile, elle n'arrive que graduellement à sa plénitude. C'est ce qui nous semble digne de remarque dans le fait raconté ici. L'officier païen ne va trouver Jésus que parce que son fils est à l'article de la mort. Il craint de le perdre, et sa foi consiste en ce moment tout entière dans l'espoir que son fils peut être guéri par le prophète ou celui qu'on regarde comme tel. Il a sans doute entendu parler des guérisons merveilleuses opérées par Jésus, et celle de son enfant par les remèdes ordinaires paraissant désespérée, il se rattache à ce dernier moyen comme à une planche de salut. Hélas ! combien de

chrétiens agissent comme ce païen, et ne songent à prier Dieu et à invoquer sa puissance, qu'après avoir vainement essayé de toutes choses, et comme une sorte de pis aller dans l'excès de leur infortune ou de leur désespoir. C'est donc une foi faible, et le Seigneur en fait le reproche à celui qui l'implore. Vous ne croyez, vous autres, lui dit-il, que si vous voyez des prodiges et des miracles. Car l'officier connaît encore si peu celui auquel il s'adresse, qu'il le prie de venir auprès de son fils mourant, comme si sa présence était nécessaire à sa guérison. Quelle différence entre cette foi ébauchée, et la foi parfaite du centurion qui demande justement le contraire, priant Jésus de ne pas venir dans une maison indigne de le recevoir, mais qu'il dise seulement une parole et son serviteur sera guéri. Aussi le Sauveur s'écrie : Je n'ai pas encore trouvé une telle foi en Israël. Celui-ci, au contraire, insiste pour que le Seigneur aille chez lui, et de là le reproche et la leçon qu'il reçoit pour épurer et augmenter sa foi. Jésus voulant lui montrer qu'un seul mot de sa bouche suffit pour guérir, lui dit : Allez, votre fils est guéri. Il croit à cette parole et il s'en va. Sa foi monte d'un degré par son adhésion à l'affirmation du Sauveur. Il ne croit plus sa présence indispensable à la guérison de son fils, il a une plus grande confiance en sa puissance, et

quand, de retour chez lui, il apprend que la guérison s'est opérée juste au moment où elle lui a été annoncée, sa foi devient complète et en même temps efficace; car elle se communique à sa famille et à toute sa maison qui crurent avec lui. C'est le propre de la foi pleine et vivante de se répandre en tout ce qui l'entoure, et de toucher les âmes qui l'approchent, comme elle a été touchée elle-même par l'esprit de Dieu. L'exemple de cet officier doit donc encourager les pères de famille, les maîtres et les maîtresses de maison, dont le devoir est de travailler, suivant leurs forces, au bonheur de leurs enfants et de leurs serviteurs, mais surtout au salut de leurs âmes; et le meilleur moyen d'y coopérer pour leur part, c'est non pas seulement de leur rappeler leurs obligations envers Dieu et de les engager à les remplir, mais surtout de les y porter par leur exemple, de les y entraîner par l'ardeur de leur foi, et par la pratique sincère et persévérante des commandements de Dieu et de l'Église.

PRATIQUE.

Rappelons-nous et disons souvent cette parole du Sauveur à saint Thomas, qui exprime l'essence et la perfection de la foi : vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; heureux, ceux qui ont cru sans

voir ! Pourquoi ? parce qu'ils croient uniquement à la parole divine.

PRIÈRE.

Seigneur, daignez accorder à vos fidèles le pardon de leurs offenses et votre paix, afin qu'ils soient purifiés de tous leurs péchés et vous servent avec confiance et sécurité. Par Notre-Seigneur, etc.

LE

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Éphés., VI, 10-17).

Du reste, mes Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, pour pouvoir résister aux embûches du démon; car nous avons à combattre, non-seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances de l'enfer, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister au jour de la tentation et demeurer parfaits en toutes choses. Soyez donc fermes; que la vérité soit la ceinture de vos reins, et la justice votre cuirasse, et que vos pieds soient toujours prêts à aller annoncer l'Évangile de la paix. Servez-vous en toutes choses du bouclier de la foi, où viendront s'éteindre les traits en-

flammés du prince du mal. Prenez encore le casque du salut, et le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu.

Ces paroles nous apprennent quels ennemis le chrétien a à combattre, et avec quelles armes il peut leur résister et les vaincre. Ces armes sont spirituelles, comme les ennemis qu'elles doivent affronter. Ici, comme en beaucoup d'autres endroits de l'Écriture, est affirmée l'existence des esprits mauvais, puissances des ténèbres répandues dans l'air et cherchant à nous tenter sous toutes les formes au moyen des choses sensibles, sur lesquelles ils exercent un certain empire, et par notre concupiscence qu'ils excitent par des attraits analogues. Saint Paul les appelle *spiritualia nequitiæ*, le monde spirituel de la méchanceté. De là la subtilité des tentations auxquelles l'homme est exposé, non-seulement dans sa chair, mais surtout dans l'esprit par la vaine curiosité ou la concupiscence des yeux, et dans l'âme par l'exaltation de la volonté ou l'orgueil de la vie. C'est pourquoi Dieu lui a forgé des armes spéciales pour ce combat périlleux où il succomberait assurément, s'il était abondonné à ses propres forces. L'armure est complète, et si nous savons la revêtir et nous en servir comme l'Église nous l'enseigne, nous vaincrons. Nous devons d'abord entourer

nos reins par la ceinture de la vérité, qui est comme le baudrier du soldat de Jésus-Christ, c'est-à-dire ne pas céder à la sensualité, dont la région lombaire est le siége, et d'où partent avec les impulsions charnelles toutes sortes d'illusions, qui par le prestige de l'imagination entraînent l'esprit dans l'erreur et la volonté dans le désordre. Celui qui aime avant tout la vérité, et ne cherche qu'elle, s'efforce avec la grâce de Dieu de dominer les appétits grossiers, qui tendent aveuglément à leur satisfaction sans s'inquiéter du vrai ou du faux, du juste ou de l'injuste. Ce qui, quand ils prévalent, rend la vie *dissolue*, *dissoluta*, c'est-à-dire dénouée, non contenue, comme une robe flottante, s'échappant de tous les côtés par l'expansion de ses désirs, tandis que la vie chrétienne, au contraire, consiste à se retenir, à se soumettre au joug de la loi ; ce qui la règle et la maintient comme un vêtement serré et orné par une ceinture. Puis le chrétien revêt la cuirasse de la justice : ce qui peut s'entendre d'abord de la justice ou de la justification acquise au prix du sang du Sauveur répandu pour nos péchés et qui nous a réconciliés avec Dieu ; et ensuite du sentiment de l'équité qui se développe dans une conscience chrétienne, et qui la préserve des tentations diverses par lesquelles le malin esprit tâche de l'entraîner dans l'iniquité vis-à-vis de Dieu et du prochain.

L'homme juste, en effet, et qui pratique sérieusement la justice, est cuirassé par elle contre les atteintes de la sensualité, de la vanité, de l'ambition, de l'avarice, ou autres passions qui poussent ordinairement à manquer au devoir et dans le désordre.

En outre, le chrétien doit toujours être prêt à marcher pour annoncer l'évangile de la paix, en d'autres termes toutes ses démarches, ses actions, ses entreprises doivent tendre uniquement à manifester la volonté de Dieu parmi les hommes, à faire connaître la doctrine de Jésus-Christ et surtout à la pratiquer. Il doit prêcher par toute sa conduite, ou autrement ne rien dire ou ne rien faire qui ne serve directement ou indirectement au service de Dieu et au bien du prochain. C'est pourquoi il doit se couvrir du bouclier de la foi, c'est-à-dire repousser par sa ferme adhésion à la parole divine les oppositions ou les doutes qui l'assaillent quelquefois dans son esprit et dans son cœur, afin de les mettre en guerre avec Dieu et ses semblables. Les traits enflammés de l'ennemi viennent s'éteindre contre ce bouclier forgé par le feu du ciel, et qui rend plus sûrement invulnérable que celui décrit par Homère. Il met enfin sur sa tête le casque du salut, pendant que sa main droite saisit le glaive. Par ce casque, qui protége la tête contre les coups de l'ennemi, les

uns entendent l'espérance chrétienne qui nous soutient dans le combat contre le mal, nous empêchant de défaillir entièrement au milieu de nos plaies et de nos chutes, comme il arrive aux blessés dont la tête a été préservée. D'autres voient dans ce casque la parole divine, arme défensive et offensive à la fois, puisque dans la tentation du Sauveur toutes les attaques du démon sont repoussées par des textes du livre sacré. Ainsi, dans l'exaltation de la science humaine et l'embarras des doutes qu'elle suscite, la pensée, dont la tête est l'organe, est surtout préservée de l'erreur et des ténèbres par la lumière de la doctrine révélée, quand elle a le bonheur d'en faire le guide de ses travaux et le flambeau de ses sentiers. Aux systèmes erronés et contradictoires d'une fausse science, elle n'a qu'à opposer simplement l'affirmation des vérités éternelles, et le prestige est dissipé. Cependant la parole divine, qui sert de casque ou de protection dans ces cas et comme arme défensive, devient une arme agressive ou d'attaque, quand elle est employée à annoncer la vérité en face du mensonge, qu'elle poursuit ensuite sous ses formes multiples et dans ses expressions si variées. Elle est alors le glaive de l'esprit, l'épée spirituelle dont saint Paul dit ailleurs qu'elle est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, et qu'elle

descend jusque dans la moelle de l'âme et au point de jonction de l'esprit et du corps pour discerner et séparer les pensées et les intentions du cœur. (*Heb.* II, 4, 8.)

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XVIII, 23-35.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. En commençant, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait pour acquitter sa dette. Ce serviteur se jetant à ses pieds le suppliait, en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Le maître, touché de compassion le laissa aller et lui remit sa dette. Mais cet homme ne fut pas plus tôt sorti, que, rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le saisit à la gorge et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant; Ayez un peu de patience

et je vous rendrai tout. Mais il ne voulut pas l'écouter, et il le fit metter en prison jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent très-affligés et racontèrent à leur maître tout ce qui venait d'arriver. Alors le maître l'appela et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis tout ce que tu me devais, parce que tu m'en avais prié. Ne devais-tu donc pas avoir pitié de ton camarade, comme j'ai eu pitié de toi? Et le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice, le condamnant à rester entre leurs mains, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

Nous répétons chaque jour dans notre prière du matin et du soir : Père, remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent, *Pater, dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittibus debitoribus nostris.* C'est bien le moins sans doute, et c'est le degré élémentaire de la morale, que nous ne fassions point aux autres ce que nous ne voulons point qu'on nous fasse. Et cependant, d'une manière ou de l'autre, nous sommes portés par l'intérêt ou la vanité à

être exigeants envers ceux qui nous doivent quelque chose, ou même simplement dans nos jugements sur le prochain, tandis que nous réclamons la tolérance pour nous, et que nous ne manquons jamais de raisons pour nous excuser, sinon pour nous justifier. Il viendra néanmoins un moment où tout sera mis en lumière, sans que nos prétextes et nos raisonnements servent de rien. Alors le roi du ciel et de la terre entrera en compte avec ses serviteurs, et qui d'entre nous n'aura pas besoin de son indulgence? Qui n'aura point à implorer sa miséricorde devant la dette immense contractée à son égard, représentée ici par la somme énorme de dix mille talents, si au-dessus des moyens du serviteur, et qu'à coup sûr il ne pourra jamais rendre sans un secours. Ce qui signifie que l'homme, depuis le péché, n'aurait jamais pu acquitter tout ce qu'il doit à Dieu, si Jésus-Christ ne s'en était chargé, et n'avait consenti à le payer au prix infini de son sang qui seul donne de la valeur à ce que nous pouvons faire, et en nous unissant à son expiation par notre participation à ses souffrances.

Que deviendrons-nous en ce terrible moment, si, quand nous invoquerons la miséricorde divine, dont nous aurons tant de besoin en face de la souveraine justice, il nous est répondu que nous avons été sans entrailles pour nos frères, les pour-

suivant, les prenant à la gorge ou leur faisant violence, comme ce méchant serviteur, jusqu'à ce qu'il nous aient payé? Notre dureté à l'égard des autres sera constatée par le témoignage de tous ceux qui l'auront vue et qui en déposeront avec indignation. Alors se feront entendre dans le ciel ces terribles paroles : La mesure que vous avez appliquée à votre prochain va vous être appliquée (Matth., VII, 2), et vous serez traités comme vous avez traité vos frères. Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. (Matth., V, 7.) Mais il n'y aura point de pitié pour ceux qui n'en n'ont pas eu. Ils tomberont entre les mains puissantes et inévitables de l'imprescriptible justice, que la miséricorde ne viendra plus tempérer, et comme leur dette envers Dieu est infinie, leur expiation n'aura point de fin. Tel sera le sort de tous ceux qui n'auront point pardonné à leurs frères du fond du cœur sincèrement et non pas seulement en paroles ou avec les apparences ou les formules de la charité, comme quand on dit : Je ne lui en veux pas, je ne lui ferai point de mal; qu'il s'arrange avec Dieu qui est son juge; je n'ai point à m'en mêler; ou encore. Qu'il me laisse en repos et qu'il aille se faire pendre ailleurs. Paroles qu'on entend trop souvent dans le monde, même parmi les chrétiens ou des personnes pieuses, parce qu'on sait que le pardon des injures est com-

mandé. Mais au fond la blessure est toujours vivante, et il faut peu de chose pour la rouvrir et la faire saigner de nouveau. On a pardonné, dit-on, mais on n'a pas oublié, en sorte que les esprits, loin d'être réconciliés, sont toujours en défiance secrète, en hostilité cachée. La division subsiste au fond, et le démon tient séparées, sourdement irritées l'une contre l'autre, des âmes que la charité de Jésus-Christ n'a pu rapprocher; et si elles ont le malheur de sortir de ce monde en cette disposition, sans s'être accommodées ici-bas avant de paraître devant le tribunal de Dieu, elles auront à rendre un compte bien plus terrible, et dont rien de leur côté ne pourra plus adoucir la rigueur.

PRATIQUE.

Soyons intraitables vis-à-vis du démon, et combattons-le à outrance avec les armes divines que l'Église nous met entre les mains en nous faisant chrétiens et soldats de Jésus-Christ, à savoir le baudrier de la vérité, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut et l'épée de la parole divine. Par contre ayons de la pitié, de l'indulgence pour nos frères, parce que nous en avons autant besoin qu'eux, et que nous demandons tous les jours à Dieu de nous pardonner, comme nous pardonnons; ce qui nous condamne, si nous ne pardonnons pas en effet.

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, garder votre famille par une miséricorde continuelle, afin que, délivrée de toutes les adversités par votre protection, elle rende gloire à votre saint nom par ses bonnes œuvres, par Notre-Seigneur, etc.

LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Philippiens, I, 6-11).

J'ai la confiance que celui qui a commencé le bien en vous le perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ; et il est bien juste que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous porte dans mon cœur, comme ayant tous part à ma joie, par celle que vous avez prise à mes liens, à ma défense, et à l'affermissement de l'Évangile. Car Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Je lui demande que votre charité abonde de plus en plus en science et en sentiment, afin que vous sachiez discerner ce qui est bien, que vous soyez purs et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ, et que vous soyez remplis des fruits de la justice par Jésus-Christ pour la gloire et à la louange de Dieu.

L'Apôtre nous offre ici l'exemple de l'amour que les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres. Il dit aux Philippiens qu'il les aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, *in visceribus Christi*, c'est-à-dire de l'amour dont Jésus a aimé les hommes, jusqu'à donner sa vie pour les racheter et verser son sang pour les sauver. C'est donc en vue de notre salut que nous devons nous aimer les uns les autres, nous procurant mutuellement ce qui peut y contribuer, et cherchant uniquement dans cette affection surnaturelle ce qui peut opérer cette grande œuvre et nullement ce qui répond à notre sympathie naturelle par l'agrément et la jouissance. Sinon c'est nous-mêmes que nous aimons dans les autres; c'est notre bien que nous recherchons, et, il faut bien le dire, c'est le propre de toutes les affections naturelles, même les plus légitimes, quand elles ne sont point élevées et transformées par la foi. De là la différence de l'amour chrétien et de l'amour purement humain. Le caractère du premier est le sacrifice, car il se dévoue au bien de l'objet aimé. La fin du second est la jouissance par l'union avec ce qu'il aime ou dans sa possession, qui doit être réglée et maintenue par la justice. Aussi l'Apôtre ne désire-t-il que ce qui est utile aux Philippiens pour ce but supérieur, savoir que leur charité envers lui comme envers les

autres, toujours augmentée par les dons de l'Esprit-Saint, croisse en lumière et en intelligence, afin qu'ils sachent mieux discerner et approuver ce qui est le plus utile; qu'ils deviennent tous les jours plus sincères et par conséquent plus purs, c'est-à-dire ne voulant sérieusement que ce que Dieu veut, que ce qui est conforme à ses commandements, aux préceptes et aux conseils de l'Évangile, et s'efforçant avec sincérité et quoi qu'il leur en coûte, de réaliser par leur conduite tout ce qu'ils admettent et embrassent dans leur foi; ce qui la rend vivante et efficace. De cette manière, toutes les actions du chrétien sont faites pour le service et la gloire de Dieu, et sa vie est remplie des fruits de la justice enseignée et pratiquée par Jésus-Christ qui consiste à rapporter à Dieu tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous faisons, puisque nous avons tout reçu de lui, et que nous ne pouvons opérer aucun bien, pas même former une bonne pensée ni réaliser une bonne volonté sans le secours de sa grâce. Il doit être la fin dernière de notre existence, parce qu'il en est le principe et le soutien.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXII, 15-21.

Les pharisiens, s'étant retirés, tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses discours. Ils lui

envoyèrent donc leurs disciples avec des hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception des personnes. Dites-nous donc ce qu'il vous semble : est-il permis ou non de payer le tribut à César? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur répondit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Ils lui présentèrent un denier. De qui est cette image et cette inscription? leur demanda Jésus. De César, lui dirent-ils; et il leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Cet évangile nous montre comment l'esprit du monde s'est opposé dans tous les temps à la doctrine de Jésus-Christ, cherchant à la dénaturer par de fausses interprétations, ou à la mettre en contradiction soit avec elle-même, soit avec le pouvoir établi pour la rendre ridicule ou compromettante, et faire passer ceux qui la pratiquent pour des imbéciles ou des rebelles. N'est-ce pas ce que nous voyons encore de nos jours dans le

monde? On ne persécute plus les fidèles à force ouverte ; les maximes du siècle, qui affichent la tolérance, s'y opposent, et l'opinion publique en serait révoltée. Mais on les entoure de piéges, et on tâche de les surprendre dans leurs discours. On calomnie leur foi, comme si elle les rendait injustes envers la société, les empêchant d'accomplir leurs devoirs de citoyens, ou leur ôtant la capacité de le faire. Vaines accusations, détruites dès l'origine par cette parole du Seigneur : Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu! Le chrétien peut donc remplir à la fois ses devoirs envers le monde et envers Dieu. Il le peut, il le doit, et même, comme chrétien, il le fera mieux qu'un autre.

César représente ici la puissance établie dans le monde où nous vivons, monde à la fois naturel et social, au sein duquel s'opère notre développement physique, intellectuel et moral. Nous y recevons donc, en y vivant, les bienfaits de la nature et de la société, ou autrement par le fait même de notre existence sociale, nous appartenons à une famille qui nous élève, à un État qui nous protége, et ainsi nous avons des devoirs à remplir avec l'une et l'autre. Nous venons de dire que le chrétien s'en acquittera mieux que personne. En effet, à ses yeux, les devoirs de famille, prescrits par la loi naturelle, sont encore sanction-

nés par la loi révélée. Fils, il voit dans ses parents les représentants de Dieu lui-même. Époux, le mariage est pour lui un sacrement qui le lie d'un lien indissoluble, et dont la fin est de fonder une famille soumise à Dieu. Père, il voit dans ses enfants un dépôt divin et dans son autorité une délégation d'en haut. Citoyen, il rend généreusement à la société ce qu'il en reçoit. Il sait que l'ordre et l'équité sont les conditions nécessaires du bonheur social, et il contribue de toutes ses forces à les maintenir par son obéissance aux lois et au pouvoir. Il accomplit consciencieusement les fonctions qui lui sont confiées; il exerce honnêtement la profession qu'il a embrassée, et il satisfait largement aux charges et aux exigences publiques. C'est ainsi qu'il paye le tribut à César et lui rend ce qui lui est dû.

Cependant il s'inquiète encore plus de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, s'attachant avant tout à lui restituer ce qui vient de lui, à sauver son âme immortelle, image et ressemblance de son auteur, qui a été créée pour le connaître, l'aimer et le servir, et qui ainsi ne peut rendre à Dieu ce qui lui appartient que par son intention persévérante d'employer toute son existence à réaliser sa volonté. Ce qui distingue surtout le chrétien des autres hommes, c'est qu'il sait qu'il a une autre destination que la vie terrestre, laquelle n'est pour lui

qu'un moyen de parvenir à un monde supérieur, au ciel, où il a la promesse d'être uni à Dieu pour toujours et de vivre de son éternelle vie. C'est pourquoi au-dessus de la famille naturelle, formée par les liens du sang, il y a pour lui une famille spirituelle, unie par les liens de la grâce. Au-dessus de la société civile ou temporelle il y a pour lui une cité céleste, qui est sa vraie patrie. Il peut donner à sa patrie terrestre, dans une certaine mesure, les forces de son corps, les facultés de son esprit et sa bonne volonté. Il ne donne son âme qu'à Dieu, parce qu'elle vient de lui seul et n'appartient qu'à lui. De là en lui un amour immense comme son objet, l'amour divin ou la charité, qui purifie, règle et transfigure ses autres affections, en même temps qu'il développe par le dévouement et le sacrifice toute sa puissance de vouloir et d'aimer. Tel est le tribut que Dieu réclame de ses enfants, le trésor qu'ils doivent lui offrir en hommage; et comme la pièce d'argent qu'on paye à César pour s'acquitter avec lui porte sa figure et son inscription, ainsi la substance précieuse de notre âme que nous présentons à Dieu en tribut, doit être marquée de son image, reproduire son nom sacré et resplendir de sa ressemblance.

PRATIQUE.

Aimons les autres pour eux-mêmes, pour leur véritable bien, et non pour nous et la jouissance que nous pouvons en retirer. Ce sera aimer le prochain comme Dieu nous aime, comme Jésus-Christ nous a aimés, jusqu'à donner sa vie pour nous. En rendant à Dieu ce qui lui appartient par l'accomplissement des devoirs de la religion, n'oublions pas nos autres devoirs envers la famille, envers l'État, envers nos semblables, afin d'observer intégralement la justice ou de rendre à chacun ce qui lui est dû.

PRIÈRE.

Mon Dieu, notre refuge et notre force, écoutez les humbles prières de votre Église, vous l'auteur de sa piété, et faites que nous obtenions efficacement ce que nous demandons avec foi, par Notre-Seigneur, etc.

LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Philippiens, III, 17-21 ; IV, 1-3).

Soyez mes imitateurs et suivez ceux qui marchent selon le modèle que vous avez vu en nous. Car il y en a beaucoup dont je vous ai parlé et dont je vous parle encore avec larmes qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, et dont la fin sera la damnation ; qui se font un dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. Quant à nous, nous vivons déjà dans le ciel. C'est de là aussi que nous attendons le Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera l'état abject de notre corps et le rendra semblable à son corps glorieux par l'opération de cette puissance qui peut lui assujettir toutes choses. C'est pourquoi, mes Frères très-chers et très-désirés, ma joie et ma couronne, demeurez toujours

dans le Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Évodie et je conjure Syntiche de s'unir dans les mêmes sentiments en Notre-Seigneur. Je vous prie aussi, fidèles compagnons de mes travaux, d'assister celles qui ont travaillé avec moi dans l'Évangile, avec Clément et les autres qui m'ont aidé dans mon ministère, dont les noms sont écrits dans le livre de vie.

L'épître de ce jour nous dépeint la gloire et le bonheur du vrai chrétien en ce monde, où il vit déjà de la vie du ciel, tandis que les ennemis de Jésus-Christ n'ont de goût que pour les choses de la terre, mettent leur gloire dans ce qui fait leur confusion, et auront pour fin la damnation. Il vit déjà de la vie du ciel, même au milieu de cette sphère ténébreuse, par sa foi qui le détache de la terre, par son espérance qui l'élève vers Dieu, par son amour qui l'y unit.

Éclairé par la lumière de la foi, l'homme entrevoit un monde nouveau, surnaturel, divin. Alors il est partagé dans son désir, et pendant que son corps le tire vers la terre, son âme s'élance vers le ciel. De là une lutte en lui entre la vie des sens dont la matière est l'objet, et la vie de l'esprit dont Dieu est la fin. Si la foi l'emporte, l'âme commence à vivre dans le ciel plus que sur la

terre. Elle a besoin de recueillement, de silence, de retraite. Elle ne se plaît plus au milieu du monde et s'y sent comme étrangère; elle aime la prière, par laquelle elle entre en commerce avec Dieu, avec les anges, avec les saints. Elle entend et médite avec joie la parole divine qui devient sa nourriture habituelle; car l'homme ne vit pas seulement de pain. (Matth., IV, 4.) Elle est pressée de se purifier, de s'amender, d'expier pour effacer en elle les souillures du monde, et se rendre plus capable de communiquer avec le ciel, dont elle respire déjà l'air vivifiant.

Son espérance la porte au ciel avec sa foi. Elle est comme enlevée à la terre par son désir ardent de posséder le bien ineffable que la foi lui révèle et que la parole de Jésus-Christ lui a promis. Or, le cœur est posé dans l'objet qu'il aime et espère. Là où est votre trésor, là est votre cœur. (Matth., VI, 21.) L'homme charnel est dominé par l'appétit des choses de la chair; il met tout son bonheur et aussi son espérance dans les joies qu'elles procurent. L'homme spirituel n'aspire qu'aux choses de l'esprit, et il jette son cœur, son amour, tout son espoir dans les biens éternels.

Enfin l'âme vit déjà dans le ciel par la charité, c'est-à-dire par l'amour qui l'unit à Dieu, objet et fin dernière de son désir; car elle est faite pour aimer, et ce besoin le plus profond de son être ne

peut être satisfait que par la possession du bien le plus excellent, de celui qui est la source de tous les autres. Une fois qu'elle a connu Dieu ou le Bien souverain par sa foi, quand le rayon de la lumière éternelle l'a percée, illuminée, vivifiée, elle réagit vers le foyer divin de toute la puissance de sa volonté. Elle n'aime plus vraiment que lui, ou au moins elle l'aime par-dessus tout et n'aime plus qu'en lui, et bien qu'elle soit encore sujette aux faiblesses de l'humanité, dépendante jusqu'à un certain point de la chair et de ses ténèbres, cependant elle est, elle vit avec Dieu par le fonds de son être, *conversatio nostra in cœlis est*. (*Philip.*, III, 20.) Toutes les autres affections lui paraissent insipides ou pénibles, si elles ne sont relevées, sanctifiées, surnaturalisées par l'amour divin. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Celui qui aime son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme, etc., plus que moi, n'est pas digne de moi. (Matth., X, 37.) Saint Paul écrit au Corinthiens ces paroles d'Isaïe (Is., LXIV, 4) : Ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'était jamais venu à l'esprit de l'homme. (1 *Cor.*, II, 9.) Comme Dieu, le créateur de tous les êtres et la source de tous les biens, est par sa nature infinie au-dessus de tout ce qu'il a fait et plus excellent que tout ce qu'il a créé, ainsi

le bien-être, la joie que notre âme peut retirer de son commerce le plus intime, le plus doux avec les créatures même les meilleures, n'approchent point des délices de l'amour divin ou de l'union avec Dieu.

Ainsi l'homme est ramené par la religion au ciel dont il est déchu, à la vie divine qu'il a perdue par sa faute. Il peut déjà ici-bas recommencer à vivre dans le ciel par la foi, l'espérance et la charité. Prions donc, afin que la grâce produise ou augmente en nous ces vertus excellentes, qui donnent à l'âme des ailes pour le ciel. Demandons que notre foi s'accroisse, que notre espérance soit fortifiée, notre charité perfectionnée, afin que notre cœur, détaché de la terre et affranchi de ses liens, s'élève sans obstacle vers Dieu et lui reste constamment uni.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, IX, 18-26.

Pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains et elle vivra. Jésus se leva et le suivit avec ses disciples. Au même instant une femme, affligée depuis douze ans d'une perte de sang, s'ap-

procha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement. Car elle se disait en elle-même, si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Mais Jésus, s'étant retourné et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée, et à l'heure même elle fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la synagogne et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisaient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, car cette fille n'est point morte, elle n'est qu'endormie, et ils se moquaient de lui. Quand on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, prit la jeune fille par la main et elle se leva. Et le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.

(Voy. l'Évangile de saint Marc, V, 22, et celui de saint Luc, VIII, 41, pour avoir le complément de cette histoire.)

Cet évangile nous rapporte deux faits miraculeux, une guérison subite et une résurrection, en nous indiquant le moyen principal par lequel la puissance divine, toujours prête à secourir l'homme qui l'implore, est excitée à se manifester d'une

manière extraordinaire et en dehors des lois de la nature. C'est la foi qui produit cette merveille, la foi qui, unissant intimement l'âme à Dieu par son adhésion à sa parole, attire sur elle une réaction bienfaisante de la vertu divine, laquelle, comme il est dit ici, sort du Créateur pour entrer dans la créature avec la vie dont elle est l'organe. C'est d'abord la foi de Jaïre, qui en se prosternant devant Jésus-Christ rend hommage à sa puissance; ce qui était beaucoup pour un chef de la synagogue, dont les principaux étaient si mal disposés pour le Seigneur. Puis il lui demande de venir guérir sa fille en lui imposant les mains, et enfin, quand on vient lui annoncer que sa fille est morte, sur la parole de Jésus il persiste dans sa confiance et marche avec lui vers la maison mortuaire, espérant cette fois plus qu'une guérison, une résurrection.

C'est ensuite la foi encore plus robuste et plus humble de cette pauvre femme, qui n'attend sa guérison que de Jésus-Christ, après avoir dépensé tout son bien à consulter les médecins. Elle n'ose pas même lui parler ni se présenter à lui au milieu de la foule qui le presse. Mais elle est tellement persuadée qu'il peut la guérir, qu'elle se borne à toucher par derrière le bord de son vêtement, espérant qu'elle sera guérie par ce contact. Elle l'est en effet, et sa foi si vive a excité et attiré

en elle la vertu vivifiante du Fils de Dieu. Comme à sa foi se joint l'humilité, craignant d'avoir mal fait, quand le Seigneur demande qui l'a touché, elle se confond en excuses en même temps qu'elle raconte naïvement ce qui est arrivé. Et alors elle reçoit plus qu'elle n'a demandé; car Jésus, qui vient de la guérir, lui dit encore que sa foi l'a sauvée, en sorte qu'à la santé du corps la miséricorde divine ajoute le salut de l'âme. Ainsi Dieu, qui résiste aux superbes, se donne aux humbles, et il multiplie ses bienfaits en leur faveur justement parce qu'ils s'en jugent indignes. Ce qui nous apprend du reste, qu'à l'exemple du Sauveur, quand nous exerçons la charité à l'égard de nos frères pauvres et souffrants, nous devons toujours viser à atteindre les âmes en soulageant les corps, et ne nous inquiéter du mal physique que pour tâcher de détruire ou au moins de diminuer le mal moral. Le salut des hommes doit toujours être la fin dernière de la bienfaisance chrétienne; le reste n'est qu'un moyen d'y contribuer.

La résurrection physique de la jeune fille figurant la résurrection spirituelle de l'âme, il y a ici plusieurs circonstances à remarquer. Jésus fait sortir de la maison les musiciens et la foule bruyante. Ainsi la première chose à faire pour rendre la vie aux morts spirituels est de les retirer du bruit du monde, de sa dissipation et de ses

plaisirs. La retraite, au moins par le cœur, est la préparation indispensable de la conversion. Les joueurs d'instruments et les autres s'éloignent en se moquant de Jésus, qui affirme que la jeune fille n'est point morte mais seulement endormie. Jésus n'en tient point compte et opère le miracle, qu'ils ne sont pas dignes de voir. Il apprend par là à ses ministres, chargés après lui et en son nom de ressusciter les âmes, à ne se laisser ni déconcerter ni abattre par les propos du monde, et à n'y répondre qu'en accomplissant leurs fonctions sacrées avec plus de zèle et de persévérance.

Deux autres Évangélistes disent qu'en commandant à la jeune fille de se lever, Jésus lui donna la main pour l'aider. Il ne suffit donc pas d'exhorter les pécheurs à entrer dans la voie de la pénitence. Il faut encore, à l'exemple du Sauveur, leur tendre la main pour les soulever, les soutenir, les diriger et empêcher de nouvelles chutes.

Enfin saint Marc et saint Luc rapportent qu'après avoir rendu la vie à la fille de Jaïre, Jésus ordonna qu'on lui donnât à manger. Il prend le même soin de ceux qu'il ressuscite spirituellement. Ramenés à la vie et après qu'ils sont sortis du cercueil où la corruption du péché les tenait enfermés, il recommande qu'on leur rompe le pain

de la parole divine, et qu'on leur fasse manger le pain du ciel qui procure la vie éternelle, et c'est par cette nourriture substantielle que la vie recouvrée sera conservée et fortifiée en eux.

PRATIQUE.

Ayons la foi de la pauvre femme et de Jaïre et nous ne craindrons ni la maladie ni la mort, non que nous devions prétendre à être guéri subitement comme l'une ou à ressusciter comme la fille de l'autre; ce qui, du reste, pourrait aussi nous être accordé ; mais au moins soit par le contact de notre cœur avec Jésus, soit par notre acquiescement simple à sa parole, nous recevrons toujours un grand soulagement dans nos souffrances et une vive consolation dans la mort.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en prions, daignez absoudre votre peuple de ses iniquités, afin que votre bonté nous délivre des liens du péché, dans lesquels nous a engagés la fragilité de notre nature, par Notre-Seigneur, etc.

LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE (aux Coloss., I, 9-14).

Nous ne cessons point de prier Dieu pour vous, et de lui demander qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en vous donnant toute la sagesse et l'intelligence des choses spirituelles, afin que vous marchiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, et croissant dans la science du Seigneur ; que vous soyez justifiés en toute vertu par la puissance de sa gloire, exerçant la patience et la longanimité avec joie, rendant grâce à Dieu le Père, qui par sa lumière nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, nous a enlevés à la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons été rachetés et nous avons reçu la rémission de nos péchés...

L'Apôtre, en disant aux Colossiens ce qu'il demande pour eux dans sa prière de tous les jours, nous montre ce qui constitue la vie chrétienne : 1° La connaissance de la volonté de Dieu, qui ne s'acquiert que par un rayon de la sagesse d'en haut, par l'infusion de l'Esprit-Saint qui épure et élève l'intelligence. 2° Une conduite en rapport avec cette connaissance, et qui s'attache à la réaliser en toutes choses, afin de ne faire que ce qui est agréable à Dieu, de fructifier en toutes sortes de bonnes œuvres, et de croître toujours dans la science divine, par la pratique fidèle de sa parole qui en augmente l'intelligence et en étend la portée. 3° Une force de persévérance, communiquée par la puissance d'en haut, et qui, soutien de notre faiblesse, consolide la vertu dans tous les cas où elle doit s'exercer, et produit la patience dans les souffrances, la longanimité dans les contradictions avec une joie de l'âme, une sérénité du cœur qui surpassent tout sentiment, et qu'aucun motif humain ne peut procurer. Voilà aussi ce que nous devons demander pour nous dans notre prière de chaque jour, afin de profiter de l'immense miséricorde, qui nous a fait participer dans la lumière au sort des saints, nous arrachant à la puissance des ténèbres pour nous transporter dans le royaume du Fils de Dieu, dont le sang a lavé nos péchés et nous a rachetés.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXIV, 15-35.

Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit comprenne. Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui se trouve dans les champs ne revienne pas chez lui pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront alors enceintes ou nourrices. Priez donc que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat. Car la tribulation sera si grande alors, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'eussent été abrégés, aucun homme ne serait sauvé ; mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors, si quelqu'un vous dit : le Christ est ici ou il est là, ne le croyez point. Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui opéreront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à sé-

duire, s'il était possible, les élus eux-mêmes, Je vous en avertis d'avance. Si donc on vous dit : le Christ est dans le désert, ne sortez point. Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez pas, car comme un éclair sort de l'Orient et paraît jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'Homme. Partout où sera le corps, les aigles s'assembleront. Aussitôt après ces jours de tribulations le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel. A cette vue, tous les peuples de la terre pousseront des gémissements, et ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses anges qui, au son de la trompette, rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Quand ses branches sont tendres et que ses feuilles paraissent, vous jugez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez toutes ces

choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, qu'il est à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que tout cela ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point.

L'Église enseigne qu'à la consommation des siècles Jésus-Christ paraîtra avec majesté dans les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts. Mais le glorieux avénement sera précédé de la plus effroyable tribulation qui ait jamais existé. L'évangile de ce jour en énumère les signes. Ainsi ce monde périra avec tout ce qui en vient et lui appartient. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point, et tous ceux qui seront attachés à cette parole vivront comme elle, avec elle et par elle. En effet, dit le pape saint Grégoire, le ciel et la terre sont des créatures, qui n'ont point en elles-mêmes la nécessité de l'être. Mais la parole de Jésus-Christ est éternelle comme Dieu lui-même et ainsi elle ne peut cesser d'être.

La parole divine est le flambleau de l'humanité au milieu de l'obscurité du monde et des ténèbres de notre raison. Elle seule nous dit nettement ce que nous sommes, et ce que nous devons être, notre nature, notre fin dernière et la route qui y

conduit. Elle nous a dévoilé notre passé, notre présent et notre avenir. Elle nous donne la lumière pour discerner ce que nous avons à faire, et la force pour l'exécuter.

Elle est éternelle en elle-même, mais elle peut périr dans notre âme par l'extinction de la foi, et alors elle est pour nous comme si elle n'existait pas. Aussi les efforts de l'ennemi de Dieu et des hommes tendent toujours à l'empêcher de s'établir dans les cœurs ou à l'en expulser, et pour cela il emploie tous les moyens, suivant les circonstances, la violence, la séduction, la fausse science, l'orgueil de la volonté ou le désir de l'indépendance. La violence, qui a voulu étouffer l'annonce de la parole ou l'Évangile, a produit les persécutions et les martyrs, et le sang des martyrs a été une semence de nouveaux chrétiens. La séduction a tâché d'amollir les cœurs par la sensualité et les doctrines matérialistes, par les illusions de l'imagination et des arts, par la fascination des honneurs et de la gloire du monde. L'orgueil de la raison la pousse à soumettre la parole divine à sa critique, à la rabaisser à sa mesure pour n'en garder que ce qu'elle comprend ou ce qui lui plaît; ou bien, dans l'exaltation de l'intelligence, elle invente des doctrines subtiles, des hérésies philosophiques qu'elle met à la place des dogmes révélés, et qu'elle cherche à autoriser aux yeux des peu-

ples par les apparences du désintéressement, des semblants de vertus, et même des prodiges, qui séduiraient les élus eux-mêmes, s'il était possible. Satan peut se transformer en ange de lumière.

Ne croyez pas à toutes ces choses, dit le Seigneur, mais attachez-vous fermement à la parole de Dieu. Celui qui persévérera jusqu'à la fin dans sa foi sera sauvé. (Matth., X, 22.) Veillez et priez; tenez-vous prêts; car le Fils de l'Homme viendra comme l'éclair, qui paraît tout à coup de l'orient à l'occident. (Matth. XXIV, 27.) Dieu seul connaît le moment fatal.

Mais ce qui est certain, c'est que la consommation du siècle arrive pour chacun de nous par la mort, et ce sera peut-être demain, aujourd'hui, tout à l'heure. Alors le soleil s'obscurcira devant nos yeux éteints, la terre nous échappera, ce qui nous entoure disparaîtra, et toutes les puissances de notre être seront ébranlées; le monde périra pour nous, quand nous mourrons au monde. Nous n'emporterons rien que le bien et le mal que nous y aurons fait et par quoi nous serons jugés. Où seront alors ces brillantes images et ces douces jouissances, qui nous auront enchantés si longtemps, et détournés de la parole divine et de l'Évangile du salut? Que deviendra notre raison, si pleine d'elle-même, avec son jugement propre,

ses opinions hardies et ses systèmes aventurés? Notre intelligence avec ses spéculations sublimes, et ses idées transcendantales, qui devaient expliquer à fond les dogmes chrétiens ou se mettre à leur place? Où en sera cette philosophie, dont nous étions si fiers, parce que, en nous élevant au-dessus du formalisme de la parole révélée par l'idée pure, elle semblait fonder l'indépendance de notre volonté et la substituer à la volonté divine? Au moment de la mort et devant son effroyable réalité toute cette fantasmagorie disparaît, les illusions humaines s'évanouissent. Tout cela est dévoré comme la paille dans la fournaise, et il ne restera en nous que ce nous aurons reçu et gardé du trésor de la parole divine, à savoir l'or du ciel que la rouille n'entame point, que le feu épure davantage, avec ce que nous aurons surajouté à ce fondement impérissable de l'éternelle vie. (1 *Cor.*, III, 12.) Nous vivrons en l'autre monde en raison de notre foi et de notre attachement à la parole de Dieu en celui-ci.

PRATIQUE.

Agissons chaque jour, comme si la fin du monde devait arriver demain. Elle peut arriver en effet, au moins par la mort, qui fera finir le monde pour nous et nous enverra au jugement de Dieu, où

nous n'aurons plus de soutien que notre foi et ses œuvres.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en prions, excitez les volontés de vos fidèles afin que, travaillant avec plus de ferveur à l'œuvre divine, ils reçoivent de votre miséricorde des secours plus abondants, par Notre-Seigneur, etc.

LA DÉDICACE DES ÉGLISES.

LEÇON TIRÉE DE L'APOCALYPSE, XXI, 2-5.

Moi, Jean, je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui, venant de Dieu, descendait du ciel, prête comme une épouse ornée pour son époux. Et j'entendis une grande voix sortant du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu, demeurant lui-même au milieu d'eux, sera leur Dieu. Et il essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. Et celui qui était sur le trône dit : Je vais faire toutes choses nouvelles.

La fête de la Dédicace est la solennité commémorative du jour où Dieu a daigné poser son tabernacle dans un édifice bâti par la main des hommes, qui depuis ce moment est devenu la maison de Dieu. Auparavant, c'était un amas de

pierres, de bois, de fer, comme les habitations des hommes. Maintenant, c'est le temple du Dieu vivant, consacré par sa présence, et où tout devient sacré par la participation à l'esprit divin qui y règne. La dédicace du temple de pierre doit nous rappeler celle du temple de chair, c'est-à-dire de nos corps et de nos cœurs où Dieu se plaît surtout à habiter; comme celle-ci est l'image de la consécration de l'Église universelle, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, dont les apôtres sont les fondements, et tous les fidèles les pierres vivantes, qui, suivant la parole de saint Pierre (1 *Pier.*, II, 4), doivent se superposer pour former la cité spirituelle déjà en ce monde et pour l'éternité.

Or, pour que cette grande œuvre s'accomplisse, il faut, suivant la pensée de saint Augustin, trois choses : 1° le choix des matériaux ; 2° leur préparation; 3° leur liaison solide (*Sermon* 256).

Credendo enim quasi de silvis et montibus ligna et lapides præciduntur; c'est par la foi que les bois et les pierres sont en quelque sorte tirés des forêts et des montagnes. Dieu, l'architecte de la Jérusalem céleste, discerne et choisit au milieu du monde les pierres vivantes qu'il emploiera dans l'édifice saint; et après les avoir extraites, il les marque du sceau de sa grâce. C'est par la foi qu'il excite les âmes, les attire à lui, se les approprie en les séparant du monde et les prédisposant à son

service. Tantôt il s'en empare soudainement et les change en un moment, comme saint Paul sur le chemin de Damas; tantôt il les prépare lentement, peu à peu, et par l'action secrète d'une grâce mystérieuse qui les pousse insensiblement au lieu et au temps où elles doivent être employées, comme les matériaux tirés de la carrière sont apportés à la place où ils doivent être mis en œuvre. C'est la motion de la grâce qui porte l'âme saisie par la foi où Dieu la veut pour son service; c'est la vocation.

Cum vero catechizantur, bàptizantur, formantur tanquam inter manus fabrorum et opificum, dolantur, collineantur, complanantur. Par l'instruction catéchistique et par le baptême, les âmes sont façonnées, comme les matériaux dans les mains des ouvriers sont dégrossis, taillés, polis. C'est la préparation des matériaux qui consiste à retrancher et à ajouter. A retrancher tout ce qui ne s'accorde pas avec l'idée et le plan de l'architecte; de là les brisements de l'esprit propre, de la volonté propre et des affections naturelles, par les chocs, les luttes, les tribulations au milieu des hommes, par le joug de la loi et l'obéissance à l'autorité; c'est l'exercice de la discipline chrétienne. Ajouter ce qui est conforme au plan de l'architecte par l'instruction religieuse, qui enrichit l'esprit de la science des vérités éternelles et

façonne la volonté par les dons de l'Esprit-Saint et les vertus célestes, de manière à la rendre parfaitement conforme à la volonté divine. Que celui qui veut être mon disciple, renonce au monde et à lui-même et me suive. (Luc, IX, 23.)

Verumtamen domum Dei non faciunt, nisi quando caritate compaginantur. Néanmoins les âmes ne forment la maison de Dieu, que quand elles sont unies entre elles par la charité. La charité seule édifie ; ni les goûts, ni les intérêts, ni les circonstances, ni les affections naturelles ne fondent une union indissoluble, une union éternelle. Il n'y a d'immuable que ce qui vient de Dieu, et les âmes ne peuvent s'aimer toujours qu'en Dieu, qui est l'amour infini. L'amour en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, voilà le seul ciment véritable et solide des pierres vivantes, qui, en s'attachant l'une à l'autre, doivent constituer la maison spirituelle ou la céleste Jérusalem. *Supportate vos invicem* (*Éph.*, IV, 2); supportez-vous l'un l'autre, comme les pierres de la voûte, qui se soutiennent mutuellement en gravitant toutes sur celle qui en est la clef, *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, IV, 2); portez le fardeau l'un de l'autre, ce qui arrive aussi dans les murs de l'édifice, où chaque pierre porte celle qui la touche, et toutes sont portées par le fondement. Ainsi les âmes chrétiennes, à mesure qu'elles entrent dans

l'Eglise en passant sur la terre, s'appuient l'une sur l'autre à travers les siècles, et toutes sur les fondements des apôtres et sur Jésus-Christ, la pierre angulaire : pierres vivantes, extraites, taillées et attachées les unes aux autres par le ciment de la charité pour élever sur la terre la cité céleste, qui ne sera achevée que dans l'éternité.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XIX, 1-10.

Jésus, étant entré dans Jéricho, traversait la ville. Or il y avait un homme, nommé Zachée, chef des publicains et fort riche, qui cherchait à voir Jésus pour le connaître, et il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était d'une petite taille. C'est pourquoi il courut en avant et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Lorsque Jésus fut arrivé à cet endroit, il leva les yeux et, le regardant, il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. Ce que voyant tous murmuraient, disant qu'il allait demeurer chez un pécheur. Mais Zachée, se présentant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait du tort

à quelqu'un, en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois autant. Alors Jésus lui dit : Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison, parce que cet homme est aussi un enfant d'Abraham. Car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

L'histoire de Zachée le publicain, qui a l'honneur de recevoir Jésus-Christ dans sa maison, nous représente l'action de la grâce sur les âmes, et comment elle arrive à les posséder et à en faire sa demeure. D'abord elle ne fait point acception des personnes, et la parole de saint Pierre est ici réalisée : Tout homme est agréable à Dieu, qui le craint et opère la justice. (*Act.*, X, 35.) Zachée était païen et de plus publicain, deux choses qui, aux yeux des juifs, devaient l'empêcher d'entrer en communication avec l'Homme-Dieu. Aussi disaient-ils avec murmure : il est allé loger chez un pécheur. Car aux yeux des juifs les publicains, ou ceux qui prenaient à ferme les impôts pour le compte des Romains, étaient des gens impurs et dignes de mépris. Ils ont ici la même pensée que le pharisien Simon voyant Madeleine baiser les pieds de Jésus et les essuyer de ses cheveux après les avoir mouillés de ses larmes : si cet homme était prophète, il saurait que cette femme est une

pécheresse et il ne se laisserait point toucher par elle. Ainsi, nous savons par là que de tous les côtés, de tous les degrés et dans toutes les conditions, on peut aller à Jésus, qui n'exclue ou ne repousse personne, pas même les plus coupables ou les plus dégradés aux yeux des hommes, si l'on va à lui avec bonne volonté. Sa grâce même nous prévient d'une manière ou de l'autre; car elle est comme le soleil, qui luit pour tous et verse la lumière partout où il trouve accès. Zachée avait le désir de voir Jésus-Christ pour le connaître, et ce désir ne reste point stérile en lui. Il fait tout ce qu'il peut pour s'approcher de Jésus, mais deux choses s'y opposent : d'un côté la foule qui lui ferme le passage, et de l'autre sa petite taille, qui l'empêche de voir de loin et par-dessus la multitude. Ainsi l'âme, que la grâce a touchée et qui est attirée vers Jésus, ne peut pas toujours aller à lui, à cause du monde où elle vit, des affaires, des plaisirs ou de milles choses qui la distraient ou l'en éloignent, et enfin, parce qu'étant trop petite ou trop faible, elle n'a pas la force d'élever son esprit ou son regard par-dessus la foule des choses humaines jusqu'aux vérités éternelles. Plusieurs en restent là ou reculent, et alors elle n'arrivent point au rapport intime avec le Maître. Mais Zachée nous apprend ce qu'il faut faire dans ce cas. Il faut chercher un aide à la faiblesse de notre

raison naturelle, à la petitesse de notre esprit, et monter hardiment sur la hauteur de la foi, figurée ici par l'arbre où il s'exhausse, afin de dominer la foule et les obstacles, et de voir Jésus. Car Zachée a soin de choisir un arbre qui se trouvait sur le chemin par où le Maître devait passer. Ces efforts de la bonne volonté du publicain, qui sont une réaction à la grâce prévenante, attirent une nouvelle grâce. Zachée a fait tout ce qu'il a pu pour voir Jésus; et son regard, dirigé avec ardeur sur l'objet de son désir, excite et attire le regard de l'Homme-Dieu, qui s'élève vers lui, se fixe sur lui, et prend directement possession de son âme par ces paroles : Aujourd'hui, il faut que je demeure chez vous. Et Jésus, malgré l'indignité apparente du publicain et les murmures de ceux qui l'appellent un pécheur, établit sa demeure dans sa maison, et lui apporte le salut avec sa présence. Voilà comment il s'empare des âmes et les fait siennes, en les transformant par sa grâce, comme il transfigure et glorifie une maison de pierre et de bois quand il daigne y entrer par son adorable sacrement, qui l'y rend personnellement présent et y établit son tabernacle. Sans doute, Dieu a pitié de ceux auxquels il veut faire miséricorde, et nous ne pouvons pénétrer tous les secrets de sa justice ni de sa bonté. Les âmes qui semblent les plus éloignées de lui en sont quelquefois les plus pro-

ches, et il fait de ses ennemis acharnés ses instruments les plus efficaces. Mais, au fond, il y a toujours une raison aux desseins de la Providence, qui est la Raison infinie, et ce n'est pas sans motif qu'une âme est appelée et choisie, soit que Dieu l'ait marquée d'avance pour être employée à son œuvre, soit que par un heureux exercice de sa liberté elle ait attiré ce choix. Madeleine avait déjà beaucoup aimé Jésus avant d'être pardonnée, et elle ne l'a été qu'à cause de son amour, qu'elle venait de manifester d'une manière si éclatante. Ici aussi nous entrevoyons quelques raisons de l'appel du publicain; c'est que, contrairement à ce qui arrivait aux hommes de sa classe, qui étaient durs, avares, injustes, et sacrifiant tout à l'argent, lui avait une justice bien plus grande que celle du juste, mesurée par la loi du talion, puisqu'il rendait au quadruple le tort commis, et une bienfaisance qui surpassait de beaucoup celle de la loi, qui n'exigeait que la dîme ou la dixième partie, et lui donnait aux pauvres la moitié de ses biens. C'est pourquoi il a l'honneur d'être mis par Jésus au nombre des enfants d'Abraham, bien qu'il n'en soit pas par le sang; mais il lui appartient par la filiation divine de la foi et de la charité. Car Dieu peut, ainsi que Jean le disait aux juifs, faire avec des pierres des enfants d'Abraham, comme dans la dédicace des églises il change

aussi par sa présence un amas de pierres en un tabernacle vivant, en une demeure céleste.

PRATIQUE.

Que nous sommes loin, nous chrétiens, de la justice de Zachée, qui réparait au quadruple le tort qu'il avait pu faire aux autres! Hélas! nous avons bien de la peine à égaler la réparation au dommage, et quant à la charité envers les pauvres, donnons-nous seulement le dixième de nos biens? et lui en donnait la moitié!

PRIÈRE.

O Dieu, qui renouvelez chaque année en notre faveur les jours où ce saint temple vous a été consacré, et qui nous permettez d'assister à vos saints mystères, exaucez nos prières, et accordez à tous ceux qui viendront vous y demander les grâces dont ils ont besoin la joie de les obtenir, par Notre-Seigneur, etc.

FÊTES PRINCIPALES

EN DEHORS DU DIMANCHE.

La crainte de grossir démesurément ce volume nous a obligé à faire un choix parmi ces fêtes.

---

8 décembre.

LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA T. S. VIERGE.

LEÇON TIRÉE DU LIVRE DES PROVERBES, VIII, 22-35.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il formât aucune créature. J'ai été établie de toute éternité, et avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue. Les fontaines n'étaient point encore sorties de la terre, les montagnes ne reposaient point encore sur leur masse, j'étais enfantée avant les collines.

Il n'avait encore créé ni la terre ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Quand il préparait les cieux, j'étais là. Lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et mettait en équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et imposait une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, réglant toutes choses. J'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Écoutez-moi donc maintenant, mes enfants : heureux ceux qui gardent mes voies ! Écoutez mon enseignement, soyez sages et ne le rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison et se tient à ma porte ! Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut dans le Seigneur.

Quand l'Église parle de la sainte Vierge, elle lui applique presque toujours des paroles des livres sapientiaux qui se rapportent à la sagesse divine, comme si ces paroles étaient une préfiguration de l'existence de Marie et de la sublime mission qu'elle a reçue de mettre au monde le Fils de Dieu, le Verbe incarné dans son sein, ou de manifester par la nature humaine et dans les conditions de l'humanité la divinité en la personne adorable de Jésus-Christ. Les saints Pères enseignent que tout ce qui est dit dans l'Ancien Testament de la sagesse de Dieu a une double signification. La première se rapporte au Verbe divin, à la seconde personne de la sainte Trinité, qui est la splendeur du Père, le caractère de sa substance (*Héb.*, I, 3) engendré de toute éternité par la connaissance que Dieu a de lui-même et qui constitue son éternelle vie, en sorte que le Père ne peut être sans engendrer le Fils et sans lui être uni par le rapport vivant de l'amour ou de l'Esprit-Saint. Le Fils, coéternel au Père, puisqu'il est consubstantiel avec lui, possède et exprime toute la nature divine, et rien n'est et ne se fait au sein de la divinité comme dans la création que par lui. C'est pourquoi il est appelé la *sagesse incréée*, et c'est d'elle qu'il est écrit : *Ex ore altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam;* je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et j'ai été engendrée avant toute créa-

ture (*Ecclés.*, XXIV); et dans le texte de ce jour : le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, j'étais avant qu'il créât aucune chose. J'ai été établie dès l'éternité et dès le principe avant que la terre fût créée.

Mais il est dit aussi que Dieu a tout créé dans sa sagesse avec nombre, poids et mesure, c'est-à-dire que, tout ayant été fait par le Verbe de Dieu et plus ou moins à son image et à sa ressemblance suivant le degré des créatures, la Sagesse éternelle, en créant d'après ses idées et ses lois, a imprimé dans ses produits le type d'elle-même ou son sceau, comme l'esprit de l'homme le met à tout ce qu'il fait. De là dans l'univers une sagesse divine, mais créée, parce qu'elle s'établit et subsiste dans les créatures pour les mettre en ordre, les gouverner, et les maintenir par son action incessante, qu'on appelle la Providence. Elle est le principe, la source, la mère de tout ce qu'il y a de bien, de vrai et de beau dans la création, soit dans la nature, soit dans l'homme. C'est pourquoi il est écrit dans le livre des Proverbes que la sagesse était avec le Seigneur, quand il créait et ordonnait le monde, et qu'elle réglait tout avec lui, se jouant devant lui et se jouant dans le monde, c'est-à-dire lui fournissant le modèle de tout ce qu'il créait, et subsistant dans les créatures comme type, empreinte, ou exemplaire des idées divines.

Et elle ajoute : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, parce que, en effet, l'homme seul ici-bas est capable de comprendre les voies de la sagesse par son intelligence, et de la suivre avec conscience et amour par sa liberté. C'est pourquoi lui seul est en ce monde l'image de Dieu ; et il ne peut être dans l'ordre de sa création, et ainsi dans le bonheur, ou répondre à la haute destination que Dieu lui a donnée, qu'en recevant les instructions de la sagesse, en gardant ses voies, en la reproduisant, autant qu'il est en lui, dans sa conduite par l'exercice bien réglé de sa raison et de sa volonté, comme le reste de la création la manifeste sans intelligence et sans liberté.

Maintenant comment ces considérations sur la Sagesse incréée et la sagesse créée s'appliquent-elles à la sainte Vierge ? Oh ! d'une manière admirable, et cette allusion mystérieuse est au fond de toutes les paroles de l'Église sur la mère de Jésus-Christ tirées de l'Ancien Testament. Quand Dieu a créé le monde, la Sagesse éternelle ou le Fils, par qui tout a été fait, s'est imprimée dans toutes les créatures et exprimée par elles, ce qui a produit la sagesse créée, qui maintient les créatures dans l'ordre, ou tout subsiste avec nombre, poids et mesure. Mais lorsque Dieu a daigné, pour mettre le comble à son amour, non plus seule-

ment se manifester par ses œuvres, médiatement, mais se révéler personnellement au monde en se faisant homme; quand il a voulu s'incarner dans le sein de Marie, le Verbe divin ou le Fils de Dieu, en consentant à devenir le fils de la femme, a imprimé en celle qu'il appelle sa mère son éternelle Sagesse, dont elle est devenue ainsi le type humain ou l'image et comme une sagesse créée. La création du monde par le Verbe est donc la préfiguration de l'incarnation du Fils de Dieu, et ainsi la sagesse créée, provenant de l'application aux créatures des idées et de la puissance de la Sagesse éternelle, et dans le sein de laquelle tous les êtres ont été faits et subsistent, est le symbole et comme la prophétie de la Vierge sainte, dans le sein de laquelle la Sagesse incréée s'est reproduite. C'est pourquoi Marie, que l'Église représente, est la mère de toutes les âmes régénérées en Jésus-Christ, ou des nouvelles créatures qui renaissent par la vie qu'elle a apportée au monde en lui donnant son Fils, et dans le sein de l'Église qui est l'image et la continuation de sa maternité surnaturelle.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, I, 1-16.

Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils

d'Abraham. Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Judas et ses frères; Judas engendra de Thamar Pharès et Zara; Pharès engendra Esron; Esron engendra Aram; Aram engendra Aminadab; Aminadab engendra Naasson; Naasson engendra Salmon; Salmon engendra de Rahab Booz; Booz engendra de Ruth Obed; Obed engendra Jessé; Jessé engendra David, qui fut roi; le roi David engendra Salomon de celle qui avait été la femme d'Urie; Salomon engendra Roboam; Roboam engendra Abias; Abias engendra Asa; Asa engendra Josaphat; Josaphat engendra Joram; Joram engendra Ozias; Ozias engendra Joatham; Joatham engendra Achaz; Achaz engendra Ézéchias; Ézéchias engendra Manassès; Manassès engendra Amon; Amon engendra Josias; Josias engendra Jéchonias et ses frères vers le temps où les juifs furent transportés à Babylone; et depuis l'époque de la transmigration à Babylone, Jéchonias engendra Salathiel; Salathiel engendra Zorobabel; Zorobabel engendra Abiud; Abiud engendra Éliacim; Éliacim engendra Azor; Azor engendra Sadoc;

Sadoc engendra Achim; Achim engendra Éliud; Éliud engendra Éléazar; Éléazar engendra Mathan; Mathan engendra Jacob; Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ.

L'Église ayant décrété que par un privilége spécial la conception de Marie a été préservée de la tache du péché originel, le dogme de l'immaculée conception de la sainte Vierge est défini, et ainsi il est devenu un objet de foi pour tout catholique fidèle. Mais ici, comme pour tous les dogmes, notre foi peut être éclairée ou fortifiée par des considérations ou des réflexions de la raison qui l'aident à concevoir ce qu'elle ne peut comprendre. Trois faits nous semblent, non pas prouver, mais rendre aussi vraisemblable qu'il est possible la conception immaculée de Marie.

1° Marie est la mère de Jésus-Christ, le Dieu fait homme, le Verbe incarné, donc elle est la mère de Dieu. Or, Dieu, qui est la pureté même, ne peut s'unir à ce qui est impur, et c'est pourquoi, dit l'Évangile, personne n'entrera dans le ciel sans avoir payé jusqu'à la dernière obole ce qu'il devait, c'est-à-dire sans avoir été complétement purifié. De là la nécessité du purgatoire entre la terre et le ciel. Donc le corps de Marie devait être aussi pur que son cœur pour recevoir

Celui qui est la pureté même. Elle devait être vierge dans la pleine extension du mot, ou n'ayant jamais été souillée dans aucune partie de sa personne par le péché ni originel ni actuel. Quelques-uns ont pensé qu'elle avait été engendrée comme les autres femmes, et qu'ensuite la grâce avait effacé en elle le péché et ses suites. Ce qui n'avancerait nullement la question, puisqu'un miracle serait nécessaire dans ce cas comme dans l'autre, et que le premier aurait l'inconvénient de ternir dans l'origine la pureté de Marie réparée après coup. Ce que l'Église a décidé, outre que c'était déjà la croyance générale des chrétiens, est donc vraiment aussi ce qu'il y a de plus raisonnable;

2° L'acte de démission complète par lequel la Vierge adhère à la parole de l'ange, s'abandonnant entièrement à la volonté divine, qui lui est annoncée d'une manière si extraordinaire, et à ses suites qu'elle ne comprend pas, cet acte de foi, tout à fait opposé à l'acte d'Ève tentée par le serpent et mettant en doute la parole de Dieu, fait de Marie une nouvelle Ève et semble prouver qu'il n'y avait en elle aucune racine de cet orgueil insensé qui a perdu nos premiers parents, et qui depuis ce temps se propage dans leurs descendants par la génération avec les conséquences de leur faute. Cette parole : « Je suis la servante du Sei-

gneur, qu'il me soit fait selon sa volonté, » réparation de la révolte d'Ève, ne pouvait sortir que d'un cœur entièrement libre de l'esprit du mal, qui avait envahi la mère des humains et par elle sa descendance.

3° L'assomption de la sainte Vierge au ciel en corps et âme semble impliquer la conception immaculée, dont elle est une conséquence, si en effet rien d'impur ne peut entrer au ciel; et c'est pourquoi les justes n'y entreront avec leur corps qu'à la consommation des siècles, et après que toute chair, séparée de l'âme par la mort, aura été épurée en son lieu comme l'âme elle-même. Or, si le corps de Marie a été enlevé au ciel après sa mort et sans avoir passé par la dissolution, qui est le moyen de purification de la matière, n'est-ce point parce que dans ce corps virginal il n'y avait aucune impureté ni originelle ni actuelle, et que la sainte Vierge n'avait pas plus été atteinte de la souillure du péché dans sa conception que dans le reste de sa vie? N'en doit-on pas conclure que, par une grâce spéciale et parce qu'elle devait être la mère de Dieu, elle n'avait point été engendrée dans l'iniquité ni conçue dans le péché comme les autres filles des hommes?

La conception immaculée de Marie se reproduit en quelque sorte dans chaque chrétien spirituellement par la régénération baptismale, qui fait

de son âme une nouvelle créature L'âme, ainsi renouvelée et comme recréée par la vie divine, à laquelle elle participe, doit devenir aussi une vierge, unie à Dieu, remplie de son Esprit et enfantant spirituellement Jésus-Christ en elle par la foi en sa parole et par l'observation de ses commandements. C'est pourquoi à ces mots : « Heureuse la femme qui vous a enfanté ! heureux le sein qui vous a allaité ! » Jésus répond : « Plus heureux encore celui qui écoute la parole de Dieu et qui la garde (Luc, II, 28). » Et ailleurs il dit encore : « Qui est ma mère, qui sont mes frères ? Ceux qui écoutent la parole divine et l'accomplissent (Luc, VIII, 21.) »

PRATIQUE.

Répétons trois fois par jour avec Marie cet acte d'abandon qui l'a rendue la mère de Dieu et qui a sauvé le monde en lui donnant Jésus-Christ : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Disons ces bienheureuses paroles de cœur et de bouche, afin que leur vertu passe dans nos actions, et que nous ayons part au bonheur que Jésus promet à ceux qui écoutent et accomplissent la parole de Dieu.

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, accorder à vos serviteurs le don

précieux de la grâce céleste, afin que cette fête solennelle de la Conception Immaculée de la sainte Vierge leur obtienne un accroissement de paix, comme son enfantement a été pour eux le principe du salut, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

---

26 décembre.

SAINT ÉTIENNE, DIACRE, PREMIER MARTYR.

LEÇON TIRÉE DE ACTES DES APOTRES, VI, 8-10; VII, 54-59.

Or Étienne, plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Quelques-uns de la synagogue, qui est appelée la synagogue des affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins et de ceux qui étaient de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent contre Étienne et disputaient avec lui; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait par sa bouche.... Cependant en l'écoutant, ils avaient le cœur plein de rage et ils grinçaient des dents contre lui. Or Étienne, rempli de l'Esprit-Saint et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à sa droite, et s'écria : Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu. Alors, poussant de grands cris et se bouchant

les oreilles, ils se jetèrent tous ensemble sur lui, et le traînèrent hors de la ville. Ils se mirent à le lapider, après que les témoins eurent déposé leurs habits aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Pendant qu'on lapidait Étienne, il priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit; et s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Et après avoir dit ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

Quel modèle l'Église nous offre en ce jour, et surtout à la jeunesse, dont Étienne était la fleur et comme la couronne, ainsi que son nom semble l'indiquer! modèle de courage pour annoncer Jésus crucifié et soutenir sa foi; modèle de charité envers ses ennemis, envers ses bourreaux. Il est le premier depuis l'immolation de la croix qui meure comme Jésus, en priant pour ceux qui le tuent. Pardonnez-leur, ô mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font, s'écrie le Sauveur au milieu de son agonie; et Étienne, sous les pierres qui l'accablent, dit en tombant à genoux : Seigneur ne leur imputez point ce péché.

Et nous, avons-nous seulement un peu de courage, quand il s'agit de parler du Crucifié, de manifester notre foi au Sauveur des hommes par

quelque acte de religion, ou même seulement par un signe de respect. S'il faut défendre les saintes vérités, les pratiques pieuses, ou même la discipline ou les droits de l'Église, nous restons muets, embarrassés, décontenancés devant les petites persécutions du monde, qui ne vont cependant pas jusqu'au sang, mais seulement au ridicule, et le respect humain, la peur d'être moqués arrêtent le témoignage de notre foi, si encore ils ne nous portent à rien faire contre elle. Il y a même des cas où nous semblons nous mettre du côté des persécuteurs de Jésus, connivant à leur impiété ou à leurs blasphèmes indirectement, en ayant l'air de les approuver par notre présence, notre silence, un demi-sourire, un signe quelconque échappé à notre faiblesse. Nous faisons alors comme Saül, qui ne jetait point de pierres à Étienne, mais gardait les habits de ceux qui le lapidaient. Aussi est-il écrit que Saul était complice du meurtre du saint par son consentement.

Étienne unit la douceur de la charité à la force invincible de la foi. Comme tout à l'heure l'Esprit-Saint parlait par sa bouche, maintenant la charité de Jésus-Christ presse son cœur. Il demande le bien de ceux qui lui font du mal; il meurt comme Jésus après avoir vécu comme lui. Que ferions-nous à sa place, sous le coup d'une mort violente et entouré d'ennemis altérés de notre sang comme

des bêtes féroces? La nature livrée à elle-même se défendrait jusqu'au dernier moment le mieux qu'elle pourrait, et ce lui serait une consolation en périssant de pouvoir se venger par la blessure ou la mort de l'un de ses aggresseurs. La charité chrétienne, ou l'amour divin que Jésus-Christ est venu enseigner et inspirer aux hommes, élève la nature au-dessus d'elle-même, en lui apprenant à renoncer à la vengeance pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. En effet, la prière d'Étienne a attiré dans le cœur de Saul la grâce qui a changé le persécuteur en apôtre, comme la prière de Jésus sur la croix a sauvé sans doute quelqu'un de ses bourreaux. Ainsi par la miséricorde et la toute-puissance de Dieu le bien est tiré du mal, et les plus cruels ennemis sont vaincus et transformés par l'amour, tandis qu'ils auraient été perdus ou abandonnés au démon, par les paroles ou les actes de la colère et du ressentiment. Le mal est vaincu ou absorbé par le bien.

Nous osons à peine nous regarder après avoir contemplé cette belle, cette sainte figure d'Étienne, dont le visage ressemblait à la face d'un ange, pendant qu'il parlait dans le conseil, et que la gloire du Fils, aperçu à travers le ciel entr'ouvert et debout à la droite du Père, transfigurait déjà d'une splendeur céleste au moment de sa mort; nous qui avons tant de peine à pardonner le moin-

dre tort à notre égard, moins que cela, une négligence, un oubli, une inattention, que notre orgueil prend tout de suite pour un dédain, un mépris ou une injure! Et cependant nous sommes chrétiens comme Étienne, régénérés par le sang de Jésus-Christ, instruits dans sa doctrine, et nous pouvons comme lui participer par les sacrements de l'Église à tous les dons de l'Esprit-Saint, qui lui a inspiré le courage de sa foi et l'ardeur de sa charité.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XXIII, 34-36.

Jésus dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Je vous enverrai des prophètes, des sages, et vous tuerez et crucifierez les uns, vous flagellerez les autres dans vos synagogues et vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent, qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela retombera sur cette génération. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je

voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Le temps approche où votre demeure sera déserte; car, je vous le déclare, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Nous sommes portés à nous étonner de l'endurcissement du peuple juif, toujours prêt à se révolter contre Dieu, qui le comble de bienfaits, et à se tourner contre ses prophètes et ses envoyés, dont les avertissements et les reproches gênent ses passions et l'importunent, en sorte qu'il va jusqu'à les persécuter de toute manière, et même à les tuer pour s'en débarrasser. Jésus, qui vient dans les versets précédents de représenter aux pharisiens leur injustice et leur hypocrisie, leur annonce ici qu'ils traiteront ses apôtres comme dans tous les temps ils ont traité les serviteurs de Dieu. Et en effet, voici Étienne le premier diacre qui devient aussi le premier martyr, et la parole, Jérusalem qui lapides ceux qui te sont envoyés, s'accomplit en sa personne. Cependant, en revenant sur nous-mêmes et en considérant ce qui se passe de nos jours, nous, chrétiens régénérés par le baptême qui nous a infusé l'esprit de toutes les vertus chré-

tiennes, ne sommes-nous pas encore capables d'en faire autant que les juifs, et n'est-ce pas la même histoire dans les temps modernes en ce qui concerne l'Église et les ministres du royaume du ciel? Dans les affaires publiques du monde, en ce qui touche les rapports de l'Église avec les principautés de la terre, n'a-t-elle pas presque toujours été persécutée ou sacrifiée parce qu'elle disait la vérité qui leur déplaisait? N'y a-t-il pas eu dans tous les siècles, et sous une forme ou une autre, une lutte incessante entre le sacerdoce et l'empire, dont le sacerdoce a toujours été en définitive le martyr ou la victime, parce que depuis la passion de Jésus-Christ le règne de Dieu ne s'établit ici-bas que par le sacrifice, et la vérité ne triomphe que par la souffrance ou la mort de celui qui l'annonce?

Dans nos affaires privées, quand les passions nous poussent à les satisfaire contre la justice et la loi, le ministre de Dieu ou l'homme, quel qu'il soit, qui nous arrête ou nous gêne par ses reproches, par ses avis, même par sa seule présence, n'excite-t-il pas notre colère, notre indignation, et ne serions-nous pas disposés à l'écarter de notre chemin, qu'il embarrasse, par tous les moyens possibles suivant notre situation? Est-ce qu'alors on ne persécute pas aussi l'envoyé de Dieu, non plus peut-être comme à Jérusalem ou dans Rome païenne par le fouet, les chevalets ou les bûchers; mais à

la manière d'aujourd'hui, par les calomnies, les insultes, la moquerie et toutes les marques de mépris, quand on ne peut employer la violence et le meurtre, comme à l'époque révolutionnaire. L'esprit du monde, tel qu'il règne de nos jours dans notre civilisation à moitié chrétienne, ne vaut pas mieux que celui des juifs toujours en insurrection contre Dieu et ses prophètes, ni même que l'esprit des païens, esclaves de leur orgueil et de leurs passions grossières. C'est toujours le même égoïsme charnel, qui, voulant se satisfaire à tout prix malgré Dieu et ses commandements, repousse violemment et cherche à détruire tout ce qui le gêne. C'est encore Jérusalem qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés. Aujourd'hui encore Jésus-Christ veut rassembler ses enfants sous ses ailes par la charité maternelle de son Église, dont l'amour de la poule pour ses petits n'est qu'une faible image, et aujourd'hui comme alors elle ne le veut pas et méconnaît le don divin. Dieu veuille nous préserver des calamités que le Sauveur dédaigné et repoussé a prédites à l'antique Sion et à son peuple aveugle, bien que nous soyons peut-être encore plus coupables par notre ingratitude, puisque nous avons reçu plus de grâces et de bienfaits!

---

27 décembre.

SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

ÉPITRE (1 Jean, II, 7-12).

Mes très-chers Frères, je ne vous écris point un commandement nouveau, mais le commandement ancien que vous avez reçu dès le commencement, et le commandement ancien est la parole que vous avez entendue. Et néanmoins je vous dis que le commandement dont je vous parle est nouveau : ce qui est vrai en Jésus-Christ et en vous, parce que les ténèbres sont passées, et que la vraie lumière commence déjà à luire. Celui qui prétend être dans la lumière et qui hait son frère est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et rien ne lui est un sujet de chute et de scandale. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres ; il marche dans les ténèbres et ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé.

Le premier commandement de la loi était d'aimer Dieu de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces, et le second, répond Jésus-Christ aux pharisiens, c'est d'aimer son prochain comme soi-même. C'est pourquoi saint Jean dit ici que l'amour n'est point un commandement nouveau, puisqu'il est écrit dans la loi de Moïse, et enseigné à ceux auxquels il écrit depuis leur enfance. Mais cet ancien commandement est cependant devenu nouveau par la manière dont Jésus-Christ l'a expliqué et pratiqué, le portant à sa perfection par la plénitude de l'amour descendu du ciel et réalisé dans son immense sacrifice pour le salut des hommes. Il est donc véritablement nouveau en Jésus-Christ et en ses fidèles disciples, qu'on reconnaîtra à ce signe, qu'ils s'aimeront mutuellement comme leur maître les a aimés, c'est-à-dire jusqu'à donner leur vie les uns pour les autres, comme il a donné la sienne pour tous. C'est ce que saint Jean exprime nettement aux chapitres XIII[e] et XV[e] de son Évangile en rapportant la parole même du Sauver : Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez l'un l'autre comme je vous ai aimés, et personne ne peut mieux aimer qu'en donnant sa vie pour celui qu'il aime. La nouveauté du commandement apporté par Jésus-Christ consiste donc en cela, que l'amour y est poussé jusqu'au dévouement complet à son

semblable, au point de se sacrifier pour lui, s'il le faut, et ainsi, comme le précepte de la loi ancienne s'exprimait par cette formule : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, ce qui est justice, le nouveau ou plutôt la nouvelle recommandation, car le précepte passe ici à la perfection du conseil évangélique, pourrait être formulée ainsi : *Tu aimeras ton prochain plus que toi.* Vérité nouvelle en effet, dans le monde, puisqu'elle y a été apportée avec le feu de l'amour divin que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre et qu'il veut y faire brûler. Le premier il a enseigné aux hommes cette perfection de l'amour et il l'a mis aussi en pratique le premier, en mourant sur la croix pour racheter l'humanité coupable, et la réconcilier avec Dieu par l'effusion de son sang. A coup sûr, cette manière d'aimer était nouvelle ici-bas, et celui qui l'y a inaugurée par sa parole et par son exemple, peut seul aussi par sa grâce, dont la vertu se communique par ses sacrements, inspirer à ses disciples la volonté et la force de l'imiter. Ce règne de l'amour parfait, ou de la charité de Jésus-Christ, est ce que l'apôtre appelle ici la vraie lumière qui a chassé les ténèbres, en sorte que celui qui aime son prochain de la sorte, marche dans la lumière qui est Jésus-Christ. *Ego sum lux mundi.* (Jean, VIII, 12.) Et au contraire celui qui hait son frère est dans les ténèbres, c'est-à-dire séparé

de Jésus-Christ qui est lumière et amour : *Deus est caritas*. (1 Jean, IV, 8.) Et quand on aime son prochain de cet amour céleste, on n'est rebuté, dégoûté ni effrayé par rien : témoin la charité chrétienne qui, suivant la parole de saint Paul, est patiente, bienveillante, souffre tout, croit tout, supporte tout et s'oublie pour les autres. (1 *Cor.*, XIII.) N'est-ce pas ainsi, en effet, qu'elle se montre dans le soulagement de toutes les misères, de toutes les infirmités humaines, par le soin des malades et des vieillards, ou dans l'éducation et l'instruction des pauvres enfants. Ne faut-il pas aimer tous ces malheureux plus que soi, pour dévouer ainsi son existence à leur service et s'exposer sans cesse à la mort pour les faire vivre ?

Enfin, remarquons dans ces belles paroles l'identification de la lumière et de l'amour, comme en celles qui précèdent en la même Épître l'unité de la science et de la pratique. La marque certaine que nous connaissons Jésus-Christ, c'est que nous observons ses commandements. Celui-là seul qui écoute et garde sa parole aime Dieu d'un amour parfait, et celui qui demeure en Jésus-Christ par son amour doit vivre comme il a vécu. On ne marche dans la lumière qu'en aimant comme Jésus a aimé, mais la haine précipite dans les ténèbres, ou dans le royaume de celui qui ne peut

plus aimer. L'amour est la voie de la lumière, et on apprend à connaître Dieu par l'accomplissement de sa loi. Ainsi commence ici-bas la félicité du ciel, ébauchée par la grâce, et qui ne sera pleine que dans la gloire, par l'union parfaite de la contemplation et de l'amour de la Vérité infinie et du Bien souverain.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XXI, 19-24.

Jésus dit à Pierre : Suivez-moi. Pierre, se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, et qui pendant la cène s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, quel est celui qui doit vous trahir? Pierre donc l'ayant vu dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il? Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. Le bruit se répandit alors parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est véritable.

Ce passage du saint Évangile est tellement mystérieux, que nous nous bornerons à citer l'interprétation qu'en donne saint Augustin (*tract.* 124, *in Joan.*) et que l'Église paraît avoir adoptée, puisqu'elle l'a insérée dans l'office de saint Jean l'Évangéliste.

« L'Église connaît deux vies, qui lui ont été annoncées et recommandées d'une manière divine, la vie de la foi et celle de la contemplation. La première se passe dans le temps du voyage, la seconde a lieu dans la demeure éternelle. L'une consiste dans le travail; l'autre dans le repos; celle-ci est sur la route et dans l'œuvre de l'action, celle-là dans la patrie et dans le bonheur de la contemplation. L'une évite le mal et fait le bien, l'autre n'a plus de mal à éviter et jouit d'un grand bien; pendant que la première combat avec l'ennemi, elle règne sans ennemi. L'une secourt l'indigent; là où est l'autre personne ne manque de rien. L'une pardonne au prochain ses fautes, pour qu'on lui pardonne les siennes; l'autre n'a plus de pardon à accorder ni à demander. L'une est tribulée par l'amour afin qu'elle ne s'exalte point dans ses biens : l'autre est exempte de tout mal et dans une si grande plénitude de grâce, qu'elle est unie au souverain Bien sans aucune tentation d'orgueil. »

« La première est bonne, mais encore misérable;

la seconde est meilleure et bienheureuse. Celle-là est représentée par l'apôtre Pierre et celle-ci par l'apôtre Jean. L'une va jusqu'à la fin des siècles et s'y termine, l'autre s'étend au delà, devant se compléter dans le siècle futur et n'ayant point de fin. C'est pourquoi il est dit au représentant de la première : Suis-moi; au représentant de la seconde : Si je veux qu'il reste, jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Que voulaient dire ces paroles? Autant que je les puis comprendre, que signifient-elles sinon : Toi, suis moi en m'imitant dans la manière de supporter les peines de ce monde, mais que celui-là reste, jusqu'à ce que je vienne apporter les biens éternels. »

Ces paroles du Sauveur seraient donc à la fois allégoriques et prophétiques. Elles désigneraient la vie active et la vie contemplative, dont Pierre et Jean seraient les représentants, et ce qui est dit à chacun, annoncerait la mission propre que le Seigneur lui donne dans son Église et en ce monde.

PRATIQUE.

Puisque la vie active doit mener à la vie contemplative, comme le temps à l'éternité, commençons dès maintenant à les mêler l'une à l'autre, tâchant de joindre à la pratique assidue des bonnes œuvres le recueillement de la prière intérieure et la méditation des vérités éternelles.

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, dans votre bonté, répandre sur votre Église les rayons de votre céleste lumière, afin que, éclairée par les divines paroles du disciple bien-aimé, votre apôtre et votre évangeliste, elle parvienne au bonheur éternel. Par Notre-Seigneur, etc.

2 février.

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

LEÇON TIRÉE DE MALACHIE, III, 1-4.

Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face, et aussitôt viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez, l'ange d'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Qui pourra seulement penser au jour de son avénement? qui pourra en soutenir la vue? Car il sera comme le feu qui fond les métaux et comme l'herbe dont se servent les foulons. Il s'assoira et épurera l'argent; il purifiera les enfants de Lévi comme l'or et l'argent qui ont passé au feu, et ils offriront au Seigneur des sacrifices dans la justice. Alors le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme l'ont été ceux des siècles passés et des premiers temps.

Encore une prophétie accomplie en ce jour par

la présentation de l'Enfant Jésus au temple. Le Dominateur, qu'Israël attend, entre dans son temple, non pas comme les juifs charnels l'espéraient, avec la pompe et la puissance du monde et en conquérant qui vient leur soumettre les nations. Il y arrive humblement, sous la forme d'un petit enfant porté par une pauvre femme, pauvre des biens de la terre, mais riche des dons et des trésors du ciel. Aussi, comme dit Malachie, personne ne pense au jour de son avénement, personne ne se tient là pour le voir. Il passe inaperçu de la foule au milieu des enfants présentés chaque jour au Seigneur. Seul le vieillard Siméon, qui l'attendait avec désir, averti par l'Esprit-Saint qui le conduit au temple, le reconnaît avec amour, le proclame et l'exalte avec transport. Aujourd'hui encore, quoique le Sauveur habite dans l'Église depuis plus de dix-huit siècles, malgré son Évangile qui a changé la face du monde et illuminé les nations, malgré les admirables bienfaits de sa morale qui a renouvelé et perfectionné la civilisation, l'Ange de la nouvelle alliance est trop souvent délaissé dans son tabernacle, où personne ne s'empresse de le visiter et de l'adorer, sauf quelques âmes pieuses conduites vers lui, comme le vieux Siméon, pour lui offrir l'hommage de leur soumission et de leur reconnaissance. Le prophète annonce ce qu'il vient

faire. Il vient régner sur les âmes en les purifiant par le feu de l'Esprit, et surtout sur les fils de Lévi ou les hommes consacrés au service des autels, qu'il épurera comme l'or et l'argent, afin qu'ils offrent le véritable sacrifice de la justice. C'est le saint ministère de l'Église, succédant à celui de la synagogue, qui doit immoler la victime par excellence, et non plus les animaux qui en étaient la figure, sacrifice offert dans la justice que le sang de Jésus-Christ a acquise à l'humanité. C'est l'Église, qui n'adore plus à Jérusalem, à Samarie, ni sur telle montagne, mais partout où ce sacrifice peut être offert en esprit et en vérité, parce que ce sont les adorateurs de ce genre que le Père aime. (Jean, IV, 23.) Nous, chrétiens, qui avons le bonheur d'être unis à Dieu par la nouvelle alliance, et de participer à sa nature et à sa vie par la régénération de notre âme dans le sang rédempteur, attirons par toutes les forces de notre désir et de notre prière le feu purificateur du Saint-Esprit, que le Fils de Dieu est venu apporter du ciel à la terre, et qu'il veut faire brûler dans nos cœurs.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, II, 22-32.

Lorsque les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse ils por-

tèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la loi : Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur, et aussi pour donner ce qui devait être offert en sacrifice d'après la loi, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Or il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il avait été averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple conduit par l'Esprit. Et comme le père et la mère de Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce qui était ordonné par la loi, il le prit lui-même dans ses bras et bénit Dieu en disant : maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur selon votre parole, parce que mes yeux ont vu notre Sauveur, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et qui fera la gloire de votre peuple Israël.

La première considération qui s'offre à la lecture de cet évangile, c'est l'exemple de soumis-

sion à la loi donné par le Sauveur et par sa mère. Elle le porte au temple pour le consacrer à Dieu, comme le demande la loi de Moïse, ou le racheter par les offrandes indiquées; et elle qui n'avait nul besoin d'être purifiée, puisqu'elle n'avait été souillée d'aucune tache, ni dans la conception par le péché d'origine, ni dans sa conduite par le péché actuel, ni dans l'enfantement de son divin Fils puisqu'elle était devenue mère sans cesser d'être vierge, elle vient cependant comme les autres femmes remplir les observances imposées par Moïse. Jésus, le Fils de Dieu, le maître du ciel et de la terre, a continué pendant toute sa vie terrestre à obéir à la loi dans ses dispositions religieuses et civiles, disant qu'il n'était point venu pour la détruire, mais pour l'accomplir et la perfectionner. Et après cela nous ferions des difficultés de nous y soumettre, nous chétives créatures de Dieu, qui ne pouvons vivre convenablement et heureusement que par elle, en sorte que nous nous dégradons et gâtons notre existence, quand nous violons la loi pour faire notre volonté propre. Notre orgueil nous pousse à la mépriser ou à la combattre, ou si nous n'osons aller jusque-là, nous tentons tout ce qui est en notre pouvoir et profitons de toutès les circonstances, de tous les prétextes, pour y échapper en l'éludant, en passant à côté, ou lui accorder le moins

qu'il est possible. Nous croyons nous affranchir en en secouant le joug, tandis que, au contraire, nous nous rendons esclaves de nos passions et des choses qui les excitent : esclavage dont l'observation de la loi nous préserverait; car il n'y a de vraie liberté que pour la volonté qui est dans l'ordre, et l'ordre est établi et assuré par la loi.

La loi mosaïque, en ordonnant de consacrer au Seigneur tout enfant mâle premier-né, rendait en cela à Dieu l'hommage qui lui est dû, parce que tout ce qui a vie lui appartient et ainsi doit lui être offert en témoignage de son domaine souverain. Or, l'homme fait à l'image de son auteur et doué par lui de si hautes facultés lui appartient plus encore que les autres êtres; mais comme il est raisonnable et libre, l'offrande de lui-même, pour être complète, doit se faire volontairement et avec conscience, C'est à ce devoir qu'Adam a manqué en désobéissant à la parole divine, et c'est pourquoi tout mâle premier-né devait être offert à Dieu comme une restitution à sa naissance, offrande préfigurative de celle de Jésus-Christ, qui seul pouvait ramener l'humanité à Dieu, en la lui rendant pleinement par le sacrifice sans bornes de sa personne. Or, le sacrifice se compose de l'oblation et de l'immolation. L'oblation s'est faite au temple le jour où Jésus y a été présenté par sa

mère. C'est le genre humain tout entier, dont il est le représentant, qui est offert en lui et par lui dans la victime se substituant volontairement au pécheur pour l'expiation et la réparation du péché, et cette première partie du sacrifice sera complétée par l'immolation de la croix, dont elle est le prodrome, et sans laquelle elle n'aurait point de sens ni de valeur.

Ainsi le sacrifice du Rédempteur commence à sa présentation au temple, qui le consacre au Seigneur pour rendre à Dieu tout ce qui lui appartient, et réconcilier au prix de son sang l'humanité avec la divinité. Et le sacrifice de la mère, qui souffrira de toutes les souffrances de son Fils pour le rachat des hommes, s'accomplira en même temps, comme Siméon le lui annonce par ces paroles : Votre cœur sera transpercé comme par un glaive. C'est la compassion de la sainte Vierge, ou les sept douleurs dont elle a été torturée dans son martyre non sanglant au pied de la croix. Toutefois le sacrifice du Sauveur ni celui de Marie ne nous servent de rien, si nous n'y prenons part par notre propre immolation, c'est-à-dire en renonçant au monde et à nous-mêmes et en portant avec lui et à sa suite notre croix de chaque jour. (Matth., XIV, 24.) Mais pour nous aussi l'oblation doit précéder le sacrifice, et c'est pourquoi nous devons en ce jour nous offrir à Dieu dans

son temple avec l'Enfant Jésus, pour nous consacrer à son service de toutes nos forces et suivant notre position, et employer à sa gloire et à l'avancement de son règne ici-bas tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Car ceux-là seuls participeront à la splendeur et à la félicité de Jésus-Christ qui auront partagé son abaissement et ses douleurs. (*Rom.*, VIII, 17.)

La parole prophétique de Siméon s'élève au-dessus de l'esprit exclusif des juifs, qui méprisaient les nations et ne s'inquiétaient nullement de leur salut, les regardant comme des idolâtres, et par conséquent comme les ennemis de Dieu et d'Israël, destinés à subir les effets de sa colère et leur joug. C'était l'interprétation littérale des recommandations divines touchant les rapports du peuple choisi avec les gentils. Mais ici Siméon parle par l'Esprit de Dieu comme Isaïe et comme Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande clarté ; ceux qui habitaient dans les régions de l'ombre de la mort ont vu la lumière se lever sur eux. Le soleil levant nous a visités du haut des cieux ; il vient éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. » Et en d'autres endroits de la sainte Écriture Dieu dit : Celui qui n'était pas mon peuple le deviendra, et celui qui l'était deviendra infidèle et ingrat. C'est

l'accomplissement de la promesse faite à Abraham, que toutes les nations de la terre seront bénies dans sa race. Jésus a été, en effet, la lumière des nations en les tirant de l'erreur, du mensonge et de la dépravation par l'Évangile des vérités éternelles, principes de la vraie science et de la morale la plus sublime que l'homme puisse concevoir et pratiquer. Il est aussi la gloire d'Israël, puisqu'il en est sorti et qu'il y a pris ses apôtres et ses premiers disciples, fondements de son Église.

PRATIQUE.

Offrons-nous en ce jour à Dieu avec l'Enfant Jésus en esprit et en vérité, c'est-à-dire pour participer à son sacrifice et à celui de Marie, par le renoncement à nous-mêmes et le portement volontaire de notre croix. A cette condition seulement on est un vrai disciple de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Seigneur Jésus, qui vous offrez à votre Père éternel, comme la victime seule capable de nous purifier, je m'offre à vous, si imparfait que je sois, mais avec tout l'abandon d'une victime. Immolez-moi vous-même par la mortification qu'il vous plaira de m'imposer, consumez les imperfections de mon âme par le feu de votre charité, afin que je mérite un jour de vous être présenté avec un cœur pur dans le temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

19 mars.

SAINT JOSEPH.

LEÇON TIRÉE DU LIVRE DE L'ECCLÉSIASTIQUE, XLV, 1-6.

Cher à Dieu et aux hommes, sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des saints, il l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis, et par ses paroles il a apaisé les monstres. Il l'a glorifié devant les rois ; il lui a prescrit ses ordonnances devant son peuple et lui a fait voir sa gloire. Il l'a sanctifié dans la foi et la douceur, et il l'a choisi entre tous les hommes. Car il l'a écouté, il a entendu sa voix et il l'a fait entrer dans la nuée. Il lui a donné ses préceptes en lui parlant face à face, et la loi de la vie et de la science.

Ces paroles conviennent parfaitement à saint Joseph, qui a dû être bien agréable à Dieu, pour qu'il lui confiât la mission si importante d'être sur la terre le protecteur de la sainte Vierge et le père

nourricier de l'Enfant divin, et qui est cher aux hommes par la manière dont il a rempli sa mission, si intimement liée à la grande œuvre de la Rédemption. Aussi sa mémoire est en bénédiction parmi les peuples, et il participe à leur vénération et à leur tendresse pour Marie, déclarée bienheureuse par toutes les nations. (Luc, I, 48.) Son nom est devenu inséparable de celui de la sainte Vierge, dont l'auréole virginale se reflète à perpétuité sur celui qui en a été le gardien providentiel. Aussi il est entré dans la gloire des saints; il a été élevé au-dessus des rois de la terre, puisqu'il a été chargé de nourrir pendant son enfance et de protéger dans sa jeunesse le roi du ciel, qui, en daignant se faire homme pour nous sauver, s'est confié à sa sollicitude et s'est remis entre ses mains. Dieu lui a montré sa gloire, puisque, comme on le voit dans l'évangile de ce jour, le premier des hommes après Marie, il a été initié au mystère de l'Incarnation, et par conséquent à celui de la Rédemption, dont l'Incarnation est le moyen. Il a donc été élu au milieu de toute chair pour être un instrument spécial de la miséricorde de Dieu, dont il a écouté docilement la parole apportée par un ange, quand, ignorant ce qui s'était passé en Marie et la voyant enceinte, il semblait avoir le droit de se plaindre. Sa bonne foi et sa justice lui ont attiré une révé-

lation spéciale, qui lui a découvert dans un songe ce qui était arrivé et ce qu'il avait à faire, l'introduisant dans la nuée, comme dit ici l'auteur sacré, c'est-à-dire l'initiant au mystère d'amour, d'où devait sortir le salut du genre humain, par la participation aux secrets de la Famille divine, à laquelle il a eu le bonheur d'être si intimement uni.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, I, 18-21.

Marie, mère de Jésus, étant fiancée à Joseph, sans qu'ils eussent été ensemble se trouva grosse, ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit. Joseph son époux, qui était un homme juste et qui ne voulait pas la déshonorer, résolut de la renvoyer secrètement. Mais, pendant qu'il était dans cette pensée, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit, et elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus ; car ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés.

Nous trouvons ici la confirmation de ce qui est

rapporté par saint Luc sur l'Incarnation du Verbe au jour de l'Annonciation. (Luc, I, 35.) Les mêmes paroles, dites à Marie pour lui annoncer sa maternité divine, sont répétées à peu près à Joseph par un ange pour dissiper ses inquiétudes et lui révéler le grand mystère, à l'accomplissement duquel il doit concourir, et dont il avait été jusque-là l'instrument aveugle et docile. Car, il faut le dire, tout paraît extraordinaire dans le mariage de Marie et de Joseph, et on y sent partout une conduite providentielle, qui prépare les hommes et les choses à ses fins contre les coutumes et les prévisions humaines. Marie, en effet, qui avait été présentée et élevée dans le temple dès son enfance, avait fait vœu de virginité, et néanmoins elle se marie! L'Écriture ni la tradition ne nous disent point comment s'est fait ce mariage. Mais il est clair que, dans l'ordre des desseins de Dieu sur elle, il était nécessaire, pour qu'elle pût concevoir et enfanter sans déshonneur aux yeux des hommes. Devant devenir la Mère du Fils de Dieu, il fallait qu'au milieu du monde elle fût dans les liens légitimes du mariage. Saint Augustin ajoute cette considération, que la Mère de Jésus paraissant mariée comme les autres femmes, le démon, qui épiait le moment de l'avénement du Messie pour le tenter et le combattre, fut trompé par les apparences d'un mariage sem-

blable aux autres et ne reconnut point le Sauveur annoncé.

Au premier chapitre de saint Luc, Marie, à laquelle l'ange annonce qu'elle deviendra mère, dit : Comment cela peut-il se faire, puisque je ne connais point d'homme; et en saint Mathieu il est écrit qu'elle devint enceinte sans qu'elle eût habité avec Joseph. (Matth., I, 18.) Ce qui est confirmé incontestablement par l'étonnement de Joseph en apprenant qu'elle est enceinte. Il y a donc là une union toute spirituelle, qui est cependant un mariage, dit un Père de l'Église, parce qu'il y a eu consentement réciproque des deux parties à vivre ensemble sous la loi de Dieu; ce qui montre, ajoute-t-il, que la procréation des enfants n'est point le but unique de l'union conjugale. Mais pour que ces deux époux aient ainsi vécu ensemble contrairement à l'ordre commun, surtout chez les juifs, il faut qu'il y ait eu entre eux un accord secret de vivre sous le même toit dans la continence; Marie voulant même en se mariant accomplir le vœu de virginité, par lequel elle s'était consacrée à Dieu dès son entrée au temple, mue déjà par l'inspiration de la grâce qui lui était réservée; et Joseph, homme juste et sans reproches, beaucoup plus âgé qu'elle sans doute, consentant à la prendre avec lui à sa sortie du temple et sous le prétexte de l'union conjugale, pour

l'aider à accomplir son vœu, en la protégeant par la puissance maritale donnée par la loi. Choisi par Dieu pour devenir le protecteur terrestre de la sainte Famille, il avait sans doute le pressentiment de sa mission, avant d'en avoir reçu la connaissance claire par la parole de l'ange. L'ordre surnaturel a aussi ses instincts sublimes, par lesquels la Providence prépare dès leur naissance ceux qu'elle a prédestinés à devenir les instruments de ses desseins pour renouveler la face de la terre. Il y en a qui agissent toute leur vie par une motion divine dont ils n'ont point le secret. D'autres sont éclairés à mesure qu'ils avancent, et ainsi joignent à l'impulsion d'en haut l'énergie de leur conscience et de leur volonté.

C'est ce qui est arrivé à saint Joseph par la révélation qui lui a été faite en songe du mystère de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie; et depuis ce temps la connaissance de la mission de la sainte Vierge lui a révélé la sienne, qu'il l'a remplie jusqu'à sa mort avec fidélité et amour. Oh! quelle vie que celle de Joseph au milieu de la sainte Famille, uni de cœur à l'épouse du Très-Haut, à la Mère de Dieu, recevant toute sa confiance, la soutenant dans toutes ses peines, la protégeant dans tous ses dangers, et ayant l'insigne honneur, l'immense bonheur de porter dans ses bras, d'entourer de ses caresses le Fils du Dieu vivant, l'En-

fant Jésus, qui le pénétrait et le remplissait des rayons de sa grâce. Joseph initiait aux choses de la terre Celui qui devait l'initier à celles du ciel. Il l'avait à ses côtés dans ses travaux journaliers, lui enseignant à façonner le bois, afin que Jésus-Christ nous donnât tous les exemples, même celui de gagner sa vie par le travail de ses mains. Après que l'Enfant divin eut étonné les docteurs d'Israël par sa science et sa sagesse, il était encore soumis à celui qui passait pour son père et lui obéissait : *et erat subditus illis.* (Luc, II, 51.) Après le bonheur de saint Jean, le disciple chéri, qui reposait sa tête sur la poitrine de son maître et y buvait la vie à sa source, je ne connais pas de félicité plus grande que celle de Joseph, qui a passé 30 ans ou à peu près (car on ne sait point la date précise de sa mort) dans le commerce intime et familier avec le Fils de Dieu et la Vierge Mère. N'était-il pas déjà au ciel par cette ineffable communication de tous les jours? On loue ordinairement saint Joseph de son humilité, à cause des soins matériels et minutieux qu'il rendait sans cesse à la sainte Famille, pourvoyant à tous ses besoins et à tous ses périls. Nous louerons aussi son humilité, mais pour une autre raison, à savoir parce qu'il est resté simple et modeste dans la charge la plus haute qui ait jamais été confiée à un homme. Car s'il y a de l'honneur à élever

les enfants des rois, les héritiers des trônes de la terre, qu'est-ce donc que d'être le tuteur, l'instituteur du Fils de Dieu, du Maître du ciel et de la terre, de l'héritier du royaume éternel? En vérité, il y avait de quoi exalter l'orgueil de l'homme, si l'Esprit divin n'avait été avec lui.

Adressons-nous donc à saint Joseph, le père nourricier de Jésus-Christ, le protecteur de la sainte Vierge, le pourvoyeur de la sainte Famille dans tous nos besoins matériels, surtout dans les circonstances qui peuvent servir au développement de notre vie spirituelle et à l'avancement de notre âme. Et si nous avons le bonheur d'être employé comme lui, en quoi que ce soit, à l'accomplissement des desseins de la justice ou de la miséricorde divine, à l'établissement du règne de Dieu en ce monde, imitons la retenue, la prudence, l'humilité, l'obéissance, par lesquelles il se dévoue à l'œuvre de Dieu et à sa gloire, sans en rapporter rien à lui-même, et se regardant comme un instrument incapable en soi et qui ne peut opérer rien de bon que par la main divine.

PRATIQUE.

Soignons avec l'amour et la sollicitude de saint Joseph l'Enfant Jésus, né dans notre cœur au baptême, et que l'Église, qui l'a enfanté en nous comme la

sainte Vierge, nourrit et élève avec la même tendresse. Pourvoyons à tous ses besoins, préservons-le de tous les dangers, afin que, croissant aussi en sagesse et en grâce, il arrive à la stature de l'homme véritable, et que portant le Christ en nous, nous méritions vraiment le nom glorieux de chrétien.

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, nous secourir par les mérites du bienheureux Joseph, époux de votre très-sainte Mère et nous accorder par son intercession ce que notre faiblesse ne peut mériter ; vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

25 mars.

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

LEÇON TIRÉE D'ISAÏE, VII, 10-15.

Le Seigneur, continuant de parler à Achaz, lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse voir un prodige ou du fond de la terre ou du plus haut du ciel. Achaz répondit : Je ne le demanderai point et ne tenterai point le Seigneur. Et Isaïe dit : Écoutez donc, maison de David, ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes sans lasser aussi celle de mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Une Vierge concevra, et elle enfantera un fils, qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.

Il est impossible de prophétiser plus clairement, plus nettement, l'Incarnation du Verbe par la conception et l'enfantement d'une Vierge, ainsi que

la divinité de l'enfant qu'elle mettra au monde: car il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Il sera le Fils du très-haut et il régnera éternellement sur la maison de Jacob.

Pour concevoir l'économie admirable de ce mystère fondamental du salut, méditons les paroles suivantes du pape saint Léon (2 *de nativitate Domini*).

« Le Dieu tout-puissant et clément, dont la nature est bonté, la volonté puissance, et l'action miséricorde, aussitôt que la malice du démon nous eut donné la mort par le venin de la jalousie, annonça dès le commencement les remèdes de son amour destinés à réparer l'humanité. Il annonça au serpent la semence future de la femme, dont la vertu écraserait l'orgueil de sa tête coupable, à savoir le Christ qui devait venir dans la chair, Dieu et homme tout ensemble, et qui, né d'une Vierge, condamnerait par sa naissance immaculée le corrupteur de la race humaine. Car, parce que le démon se glorifiait de ce que l'homme trompé par sa ruse avait été privé des dons divins, et que dépouillé de l'immortalité il subissait la dure sentence de la mort; ce qui avait procuré à Satan une certaine consolation par la complicité de son crime, et en obligeant Dieu par l'exigence d'une juste sévérité à changer son ancienne disposition envers l'homme qu'il avait créé avec tant d'honneur; il a

fallu que par la dispensation d'un conseil secret le Dieu immuable, dont la volonté ne peut être séparée de sa bonté, complétât le premier plan de son amour par un sacrement plus caché, afin que l'homme entraîné au mal par la malice du diable ne pérît point contre la volonté divine. Les temps assignés à la Rédemption du genre humain étant donc arrivés, Jésus-Christ, notre Seigneur, entre dans le monde inférieur, descendant du trône céleste sans se retirer de la gloire de son Père, engendré dans un nouvel ordre de choses par une nativité nouvelle. Car, invisible dans sa nature, il s'est fait visible dans la nôtre; incompréhensible, il a voulu être compris; antérieur à tous les temps, il a commencé à être dans le temps; maître de l'univers, il a revêtu la forme du serviteur en voilant sa majesté; Dieu impassible, il n'a pas dédaigné d'être un homme passible, et de se soumettre aux lois de la mort, quoiqu'il fût immortel. »

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, I, 26-38.

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth à une Vierge fiancée à un homme de la maison de David nommé Joseph, et cette Vierge s'appelait Marie. L'ange en l'abordant lui dit : Je vous salue,

pleine de grâce : le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Elle fut troublée en entendant ces paroles, et elle se demandait ce que c'était que cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi Celui qui naîtra de vous sera saint et sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà que votre cousine Élisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelait stérile est maintenant dans son sixième mois, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Le mystère qui s'accomplit en ce jour est la substance du christianisme, le principe de notre rédemption, le fondement de notre espérance. Dieu y cache sa majesté souveraine sous la livrée de la servitude. Un Dieu s'abaissant jusqu'à devenir le fils d'une femme; une femme élevée jusqu'à être la mère de Dieu; le Verbe fait homme sans cesser d'être Dieu; Marie qui devient mère sans cesser d'être vierge; tels sont les faits incompréhensibles à la raison que l'Église proclame en ce jour comme des vérités, et qu'elle propose à notre foi, à notre vénération, à notre adoration. La Trinité sainte a dit : Refaisons l'homme à notre image, qu'il a laissée s'effacer en lui, et chacune des trois personnes coopère à cette restauration. Le Père envoie le Fils revêtir la nature humaine, le Fils unit son consentement à la volonté du Père, et le Saint-Esprit opère ce prodige d'amour. L'ange Gabriel est chargé de l'annoncer à la terre, à une jeune Vierge, de la race de David, mais épouse d'un artisan, élue pour être la réparatrice du genre humain et la mère de son Dieu. Le Verbe, daignant s'abaisser jusqu'à se faire chair dans le sein d'une femme, a choisi pour mère la plus digne, celle qui s'approchait le plus de l'infinie perfection, dont elle allait devenir le tabernacle. Par un privilége spécial, elle a été conçue sans péché, et jamais le péché n'a

souillé son cœur ni ses lèvres. Enfermée dès l'âge le plus tendre dans le temple, elle y a fait le vœu d'une virginité perpétuelle, elle y a grandi dans la pureté à l'ombre du sanctuaire. Sa virginité du corps et de l'âme est le principe de sa maternité miraculeuse, et son humilité la cause de son incompréhensible élévation.

Cependant le consentement de Marie était une condition nécessaire à la régénération du genre humain. L'ambassadeur de Dieu le lui demande; car, comme la faute volontaire de notre première mère avait causé notre chute, la volonté libre de la seconde sera l'instrument de notre réhabilitation. Le monde sera sauvé, parce que le Verbe l'aura voulu et que Marie y aura consenti, et comment ne consentirait-elle pas au dessein de l'amour divin, elle qui était déjà pleine de grâces, unie au Seigneur, et bénie entre toutes les femmes? Néanmoins elle est troublée en entendant la parole de l'ange, et avant d'acquiescer par sa foi, elle cherche dans son esprit à s'expliquer ce qui lui arrive. Alors l'ange lui révèle le mystère qui va s'accomplir en elle, l'Incarnation du Fils du Très-Haut dans son sein virginal, l'union hypostatique de la divinité et de l'humanité en la personne de Jésus. Donc Marie est véritablement et proprement la mère de Dieu. Par sa génération éternelle le Christ était le Fils de Dieu; par sa géné-

ration dans le temps il devient le Fils de Marie. Marie a le droit de lui dire comme le Père céleste : vous êtes mon Fils, que j'ai engendré aujourd'hui. Aucun esprit n'a de pensée, aucune langue n'a de terme pour comprendre et exprimer ces deux générations : *Generationem ejus quis enarrabit?* (Isaïe, XXXIII, 8.)

Toutefois, il reste encore à Marie une inquiétude. Elle a fait vœu de virginité et elle veut avant tout y rester fidèle : ce qu'elle fait entendre en disant qu'elle ne connaît point d'homme. L'ange se hâte de la rassurer en lui annonçant que Celui dont elle sera la mère aura Dieu pour Père, et qu'ainsi en acquérant aux yeux de toutes les nations la gloire de la maternité divine, elle conservera devant les anges le mérite de sa virginité, et que le prix de son inaltérable pureté sera de devenir plus pure encore par son enfantement surnaturel. Prodige unique, dit saint Augustin, et qui ne s'est opéré qu'en Marie, qui a eu le privilége insigne d'unir en elle la fleur de la vierge avec la fécondité de la mère!

Alors Marie acquiesce à ce qui lui est annoncé par la parole la plus humble qui doit être la devise de toute âme chrétienne, destinée aussi à devenir à sa manière l'épouse du Très-Haut. C'est au moment où elle est proclamée la mère de son Dieu, qu'elle se dit humblement sa servante. Ce

consentement libre, qui lui est demandé, elle le prononce comme un acte d'obéissance, et sa réponse si soumise est pleine de vertu. Elle consomme le mystère de l'Incarnation divine, accomplit les prophéties et rend à la nature humaine déchue plus qu'elle n'avait perdu par son péché. Marie emploie pour concourir à régénérer le monde la même expression dont Dieu s'est servi pour le créer. Mais le mot *fiat* a dans son humble bouche un effet plus admirable encore. Principe de notre existence, il le devient de notre rédemption. Il n'avait opéré dans l'origine que sur les créatures; en ce moment il agit sur Dieu lui-même, qu'il fait descendre du ciel dans les entrailles de la Vierge, où la divinité s'unit à l'humanité pour régénérer le monde.

PRATIQUE.

Toutes les fois que la volonté de Dieu nous est déclarée, et quoi qu'elle demande et qu'il nous en coûte, disons du fond du cœur comme Marie et avec tout l'abandon de notre volonté : Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon sa parole!

PRIÈRE.

Mon Dieu, qui avez voulu que votre Verbe prît un corps dans le sein de la bienheureuse vierge Marie,

au moment où l'ange lui annonça ce mystère, accordez à nos prières, que, en honorant celle que nous croyons être véritablement la mère de Dieu, nous soyons aidés près de vous par son intercession. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

---

24 juin.

LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

LEÇON TIRÉE D'ISAÏE, XLIX, 1-3 et 5-7.

Iles, écoutez, et vous, peuples éloignés, prêtez l'oreille. Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère; il s'est souvenu de mon nom, lorsque j'étais encore dans ses entrailles. Il a rendu ma bouche comme un glaive aigu; il m'a protégé de l'ombre de sa main; il m'a mis en réserve comme une flèche choisie. Il m'a caché dans son carquois et il m'a dit : Vous êtes mon serviteur Israël et je me glorifierai en vous. Et maintenant le Seigneur me dit, lui qui m'a formé dès le sein de ma mère pour être son serviteur : Je vous ai établi pour être la lumière des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. Les rois vous verront et les princes se lèveront devant vous et adoreront à cause du Seigneur qui est fidèle et du saint d'Iraël qui vous a choisi.

Ces paroles d'Isaïe s'appliquent directement à saint Jean-Baptiste. Le Seigneur l'a appelé dès le sein de sa mère ; car il a été formé par une conception merveilleuse; son père et sa mère, d'après la réponse de Zacharie à l'ange, n'étant plus en état d'avoir des enfants. La même chose est arrivée pour Isaac, l'enfant de la promesse, dont la naissance fut aussi annoncée par un ange. La pieuse Anne, qui était stérile, conçut Samson à peu près de la même manière, et la naissance du prophète Élie fut marquée du même signe. Mais Jean eut par-dessus tous les autres le privilége d'avoir été rempli du Saint-Esprit avant d'être né, quand la sainte Vierge visita sa mère. L'Église célèbre le jour de sa naissance ou sa nativité, parce qu'il était déjà sanctifié en venant au monde. Le Seigneur a préparé sa parole comme un glaive aigu, qui percera les cœurs endurcis des juifs par l'annonce du Messie, qui peut seul les sauver de la colère céleste. C'est une flèche choisie qui ira directement frapper le but. Il servira de flambeau aux nations et sa lumière s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre, parce qu'en effet tous, juifs et gentils, viendront entendre sa prédication dans le désert et lui demanderont ce qu'ils doivent faire pour être sauvés.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, I, 57-68.

Le temps des couches d'Élisabeth arriva et elle enfanta un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde sur elle, l'en félicitaient. Et étant venue le huitième jour pour circoncire l'enfant, ils voulaient le nommer Zacharie du nom de son père. Mais la mère leur dit : Non, il s'appellera Jean. Ils lui répondirent : Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. Ils demandèrent alors par signes au père de l'enfant comment il voulait qu'on le nommât. Il demanda des tablettes et écrivit : Jean est son nom : ce qui les remplit tous d'étonnement. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait en bénissant Dieu. Tous leurs voisins furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans toute la région des montagnes de la Judée. Tous ceux qui en entendirent parler en conservaient le souvenir dans leur cœur, disant : Que pensez-vous que sera cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui. Et Zacharie, son père, fut rempli du

Saint-Esprit, et il prophétisa en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple.

L'Église solennise la Nativité de saint Jean, bien qu'ordinairement elle place la fête des saints au jour de leur mort et quand ils sont allés au ciel. Il n'y a que Notre-Seigneur et la sainte Vierge dont le jour de naissance soit célébré ; ce qui met déjà Jean-Baptiste hors ligne parmi les saints, suivant la parole de Jésus-Christ, Jean est plus qu'un prophète, et il n'y a personne au-dessus de lui parmi les enfants des hommes. Il est plus qu'un prophète; car il a eu le bonheur de voir Celui dont il annonçait la venue; il lui a parlé, l'a baptisé, et il a entendu la voix du ciel qui le proclamait le Fils de Dieu. Aussi saint Jean a une position unique, celle de précurseur du Messie, appelé à lui préparer sa voie, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur et rendez droits ses sentiers. (Is., XL, 3.) Il a annoncé l'Agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde, et il a eu l'honneur de l'aider à commencer sa divine mission en répandant sur sa tête l'eau du Jourdain. Il lui envoie ses disciples, leur déclarant qu'un plus grand que lui est arrivé, dont il n'est pas digne de dénouer la chaussure. Il vit dans

le désert de la manière la plus mortifiée, mangeant du miel sauvage et des sauterelles, couvert d'une tunique de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. Il est tout entier à son ministère, qui est d'annoncer à tous le royaume de Dieu qui s'approche et les moyens de l'obtenir. Il enseigne à tous la vérité, la justice, pour les disposer à recevoir la parole du ciel; à tous il reproche leurs fautes, au peuple, aux princes, aux rois, à Hérode qui vivait dans l'adultère et dans l'inceste. Aussi, il fut martyr de son zèle, et le ressentiment de la femme dont il voulait séparer le roi, saisit avec empressement la première occasion de se délivrer de ce censeur importun au milieu de l'orgie d'un festin, et quand ce roi ivre était enchanté de la danse d'Hérodiade.

PRATIQUE.

Considérons avec respect cette belle figure de saint Jean-Baptiste, et sa vie consacrée tout entière à la prédication de la vérité et de la justice, afin d'y puiser du courage et de la force pour devenir non plus les précurseurs mais les défenseurs de Jésus Christ au milieu des erreurs, des mensonges, des blasphèmes et des iniquités du monde où nous vivons, soutenant loyalement sa doctrine et sa cause par la confession de notre foi et en dépit des moqueries, des mépris, des calomnies et des persécutions des ennemis de l'Église.

PRIÈRE.

Mon Dieu, qui avez rendu ce jour vénérable par la naissance de saint Jean-Baptiste, faites que votre peuple soit rempli d'un zèle céleste, et que vos fidèles marchent avec ardeur dans la voie du salut éternel, par Notre-Seigneur, etc.

---

29 juin.

SAINT PIERRE.

LEÇON TIRÉE DES ACTES DES APOTRES, XII, 1-11.

En ce temps-là, le roi Hérode se mit à persécuter l'Église. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean, et voyant que cela était agréable aux juifs, il fit aussi arrêter Pierre. C'était alors les jours des azymes. Il le mit en prison et il le donna à garder à quatre escouades de quatre soldats chacune, voulant le faire exécuter publiquement après la fête de Pâques. Pierre était donc gardé en prison, et l'Église adressait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Or, la nuit même du jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié par deux chaînes, et des gardes étaient postés devant la porte de la prison. Tout à coup le lieu fut rempli de lumière et un ange du Seigneur apparut, et poussant Pierre, il le réveilla et lui dit : Levez-vous promptement. Au même instant les chaînes tombèrent de ses

mains. Mettez votre ceinture, lui dit l'ange, et chaussez-vous. Il le fit, et l'ange ajouta : Habillez-vous et suivez-moi. Pierre sortit et le suivait sans savoir si ce qui était fait par l'ange était une réalité ou un songe. Quand ils eurent passé le premier et le second corps de garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville ; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. Ils sortirent et allèrent jusqu'au bout de la rue, et l'ange le quitta. Alors Pierre étant revenu à lui dit : Je vois maintenant que le Seigneur a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente du peuple juif.

Ce passage des Écritures saintes nous offre un nouvel exemple de l'efficacité de la prière publique, où beaucoup d'âmes se confondent dans un même vœu, dans une supplication commune exprimée par la manifestation d'une même foi. Ici encore, et plus qu'ailleurs, l'union fait la force, et quand plusieurs volontés s'associent pour demander quelque chose à Dieu au nom de Jésus-Christ, leur réunion même, qui s'opère dans l'Esprit-Saint, donne une telle puissance d'attraction à leur désir, qu'elle obtiennent presque toujours l'objet de leur prière. Du reste, le Seigneur nous l'a dit : Quand

deux ou plusieurs d'entre vous sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.... et ailleurs : Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé. Remarquons seulement que la promesse n'a été faite qu'aux âmes vraiment unies dans l'esprit de Jésus-Christ, donc animées d'une foi commune et demandant uniquement par l'impulsion de leur foi ce qui n'est contraire ni à la vertu, ni à la justice de Dieu. Or, il est dit ici que l'Église adressait sans cesse des prières au ciel pour la délivrance de son chef, de celui que Jésus-Christ avait établi la pierre fondamentale de la maison de Dieu et sur lequel reposaient les promesses divines. Sa prière était donc inspirée par l'Esprit-Saint qui est en elle, et elle demandait ce qui était conforme à la parole et à la volonté divines. Aussi fut-elle exaucée, comme nous le voyons dans le récit des Actes des apôtres.

L'Église catholique se trouve encore aujourd'hui dans une situation semblable, bien que sous une autre forme. Un roi de la terre entoure le patrimoine de saint Pierre de ses soldats; il garde à vue le chef de l'Église pour l'exécuter moralement devant le peuple, dès qu'il le pourra, c'est-à-dire pour rendre nulle ou détruire sa souveraineté temporelle, condition indispensable de son indépendance spirituelle. La révolte excitée tout autour du Saint-Siége par les menées et les violences de

l'esprit révolutionnaire frémit aux portes de Rome, dans Rome même, et en vérité les choses en sont venues au point, qu'il semble que Pierre, encore cette fois, ne puisse être sauvé que par un miracle. Or, nous voyons comment les miracles s'obtiennent, par la prière multipliée et persévérante. Prions donc, nous tous catholiques, enfants fidèles de l'Église; demandons instamment à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ la délivrance de son vicaire sur la terre, demandons-la avec l'ardeur de notre foi commune, dont l'énergie augmentée par son unité fera une douce violence au ciel. Puis attendons avec confiance et patience jusqu'au dernier moment; car nous voyons ici que Dieu n'a envoyé son ange libérateur que la nuit du jour ou Pierre devait être exécuté. Le secours du ciel peut arriver à la dernière heure.

Si nous considérons ce fait au sens spirituel, outre le miracle réel et sensible qui s'y produit, on peut encore y voir le symbole de la délivrance d'une âme captivée par le péché qui va la conduire à la mort, et gardée en attendant par ses passions et par les mauvais esprits qui les excitent, jusqu'à ce qu'elle périsse devant le peuple ou au grand scandale du monde où elle vit. Cependant l'Église intercède pour elle, soit par la prière générale en faveur de tous les pécheurs, soit par des associations spéciales à cette

fin, soit par les supplications secrètes d'une mère, d'une sœur, d'une épouse, d'une fille, de bonnes âmes attachées à la malheureuse âme en perdition, et qui ne cessent de demander sa conversion et son salut. Alors, pendant qu'elle dort dans sa prison sous la garde de ses mauvaises pensées, qui ne la quittent pas même pendant le sommeil, un ange la réveille doucement, son bon ange sans doute, qui lui dit au fond du cœur : Lève-toi promptement, comme le fils prodigue se mit à dire dans l'excès de sa misère : *Surgam et ibo ad patrem meum*, je me lèverai et j'irai vers mon père. C'est le moment critique entre la grâce prévenante et la volonté captive du mal. Si elle réagit tout aussitôt à la motion qui lui est imprimée à ce que la grâce lui propose, alors elle est débarrassée soudainement de ses chaînes et elle se redresse, se lève et se met en mouvement sous la conduite de l'ange libérateur, même au milieu de l'étonnement, de l'étourdissement de ce qu'elle éprouve, et croyant rêver. Il lui est dit de prendre sa ceinture, c'est-à-dire de serrer ses reins par la justice en ne cédant plus aux illusions de la concupiscence qui en sortent; de mettre sa chaussure pour marcher solidement, sûrement dans sa voie nouvelle et de prendre ses vêtements, le vêtement que l'Église donne aux chrétiens régénérés, la robe de l'innocence baptismale, la robe neuve que

le père donne à l'enfant prodigue repentant, ou l'aube lavée dans la piscine de la pénitence. Si le pécheur accomplit fidèlement tout ce qui lui est dit par son bon ange et marche avec docilité sous sa conduite, il traverse avec lui sans danger les postes des gardes qui le tenaient captif, et il arrive enfin sain et sauf à la porte de fer de la prison, qui s'ouvrant spontanément devant lui, malgré les verrous dont elle est chargée, le rend à la liberté des enfants de Dieu. Alors seulement se sentant échappé aux liens du mal et réconcilié avec l'Église, respirant l'air du ciel qui la vivifie, et qui le rend à la conscience de lui-même, il reconnaît qu'il est vraiment libre; que ce n'est ni un rêve ni une illusion, mais une grâce du Seigneur, qui lui a envoyé son ange pour le délivrer du joug du démon et de la mort éternelle.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XVI, 13-19.

Jésus étant venu aux environs de Césarée demanda à ses disciples : Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme? Ils lui répondirent : les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie; d'autres Jérémie ou l'un des prophètes. Et vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis? Simon-Pierre prenant la parole

lui répondit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus reprit : Vous êtes heureux, Simon fils de Jona; car ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux.

Plusieurs points importants de la doctrine catholique sont posés nettement par cet évangile.

1° La divinité de Jésus-Christ est affirmée hautement par saint Pierre qui répond sans ambages à la question de son maître, que dites-vous que je suis? Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui-même, quand il est interpellé à ce sujet, parle aussi catégoriquement. Il se déclare Dieu et le Fils de Dieu : *Ego sum principium qui et vobis loquor;* moi qui vous parle je suis le principe. (Jean VIII, 25.) Philippe, qui voit le Fils voit le Père. (Jean, XIV, 9.) Mon Père et moi nous sommes un. (Jean, X, 50.) Au grand prêtre qui,

l'adjurant de déclarer ce qu'il est et de ne point les tenir en suspens, lui demande : Êtes-vous le Fils de Dieu? Il répond : Je le suis. (Luc, XXII, 70.) Puis il ajoute: Vous verrez bientôt le Fils de l'Homme venir sur les nuées dans la gloire du Père, et le grand prêtre s'écrie qu'il a blasphémé en se faisant Dieu. En cent endroits divers le Sauveur parle à ses disciples de Dieu son Père. Je retourne à mon Père; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Je vous remercie, ô mon Père, d'avoir révélé ces choses aux petits et aux ignorants, etc.

2° Que la science des vérités éternelles ne s'acquiert point par les moyens naturels de connaître, à savoir la perception des sens et les opérations de la raison, complétement insuffisants en cette matière; et c'est pourquoi ceux qui ne veulent admettre que ce qui est saisissable ou démontrable par cette voie de la chair et du sang, comme dit l'Évangile, n'arrivant point à connaître le surnaturel qui les dépasse et dont ils n'ont pas le sens, le révoquent en doute s'ils sont prudents, ou le nient hardiment s'ils sont passionnés. La foi est l'adhésion de l'esprit et de la volonté au témoignage de la parole divine, annonçant à l'homme ce qu'il ne peut ni sentir ni voir, comme tout témoignage. Mais quoique préparée par des motifs de crédibilité, elle ne naît cependant et ne s'affer-

mit dans le cœur que par une grâce spéciale qui le touche, l'éclaire, et l'entraîne. Humaine par l'acte de raison et de liberté qu'elle implique, elle est divine par son principe et par son objet. Aussi le Seigneur dit à Pierre, que Dieu seul lui a révélé sa divinité. Et cela est vrai de deux manières, extérieurement par la parole divine qui l'a annoncée, intérieurement par la grâce qui porte à y croire; car, comme il a dit ailleurs, personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et ceux auxquels il a voulu le manifester. La science de la religion et des dogmes sur lesquels elle repose est donc due uniquement à la révélation, et la raison humaine, incapable de percevoir en elle-même les vérités révélées, peut cependant et même doit, si cela est nécessaire, démontrer la possibilité, la nécessité morale et enfin la réalité de la révélation.

3° Que Pierre ou le vicaire de Jésus-Christ en ce monde, le souverain pontife, est le fondement de l'Église, la pierre fondamentale sur laquelle elle est bâtie. C'est même à cette fin que le Sauveur donne à Simon, fils de Jean, un nom nouveau qui exprime ce qu'il va devenir par son élection. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* (Matth., XVI, 18.) C'est la devise du temple de Saint-Pierre à Rome inscrite autour de sa coupole. Et, comme pour montrer l'efficacité de la foi, il semble par la circonstance où cette

parole est dite, que Simon ne devienne Pierre ou le fondement de l'Église, qu'à cause de la spontanéité de sa profession de foi, et parce que le premier il a confessé la divinité de Jésus-Christ. Car Jésus lui réplique tout aussitôt : Tu dis que je suis le Fils de Dieu, et moi je te dis que tu es Pierre, etc., etc. Comme s'il voulait dire : En ce moment même et en raison de ta foi si vive en ma divinité, je te fais le chef de mon Église. D'où il suit qu'on est plus avancé dans l'Église de Dieu, et qu'on coopère davantage à sa solidité et à sa gloire à mesure qu'on a plus de foi en Celui qui l'a fondée, et qu'on le confesse avec plus de courage devant es hommes.

4° L'immortalité de l'Église, son indéfectibilité! Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire que tous les efforts de l'enfer et du monde, qui s'attaqueront à elle jusqu'à la fin des temps, ne pourront la détruire ni physiquement ni moralement, ni dans son corps ni dans son esprit, parce que sa doctrine restera toujours pure et incorruptible au milieu des hérésies, que son autorité sera inébranlable et une en face des schismes, que sa juridiction s'exercera avec une indépendance souveraine en dépit des révoltes, des persécutions, et des usurpations de sa double puissance. Aussi il en va à la nouvelle Rome comme à l'ancienne; elle a la conscience intime, la

conviction ferme que l'empire du monde lui a été donné, et elle ne le met jamais en question, quoi qu'il arrive, même quand elle semble à deux doigts de sa ruine, comme on pourrait le croire aujourd'hui. Il y a seulement cette différence, que le règne de la Rome moderne s'étend sur les âmes, et que la portion de puissance temporelle qui lui est dévelue n'est que la condition de l'indépendance de son pouvoir spirituel.

5° Le don des clefs est le signe de la principauté de Pierre. C'est la puissance de punir ou de récompenser, qui est la sanction nécessaire de l'autorité. Ces clefs sont les clefs du ciel remises entre les mains de saint Pierre : ce qui lui donne le pouvoir de le fermer et de l'ouvrir, en raison de la mission que Jésus-Christ lui a donné de gouverner son Église, et de la fin dernière de ce gouvernement, qui est d'unir les âmes à Dieu ou de les en séparer, d'introduire au ciel ou d'en exclure. Le vicaire de Jésus-Christ, et avec lui l'Église, a la puissance de délier sur la terre et pour le ciel, c'est-à-dire d'absoudre du péché mortel qui en ferme l'entrée, et ainsi de détruire les obstacles qui empêchent les chrétiens de faire leur salut. Mais aussi les péchés qu'il ne remet point subsistent ; les liens qu'il ne rompt pas garrottent l'âme qui reste esclave du mal et dans la mort, puisqu'elle est séparée par le péché de Celui qui

est la vie. Au souverain pontife et à l'Église dont il est le chef s'applique donc ce que le Sauveur dit de lui-même : J'ouvre et personne ne ferme ; je ferme et personne n'ouvre. (*Apoc.*, III, 7.)

Disons donc aussi du plus profond de notre cœur avec Pierre : Seigneur Jésus, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, et le Seigneur nous répondra intérieurement : Et toi, qui as foi en moi et qui confesses ma divinité, tu es une pierre vivante dans mon Église, qui contribuera à la consolider. Par ton adhésion à la puissance donnée à Pierre, tu participes à l'immutabilité du fondement; ta foi sera inébranlable comme la sienne, et tu éprouveras le bienfait de la puissance des clefs, qui t'ouvrira l'accès au trône de Dieu, en te délivrant pour toujours des liens du péché qui en éloigne.

PRATIQUE.

En toute circonstance et quoi que nous fassions, soyons toujours prêts à confesser la divinité de Jésus-Christ, la puissance qu'il a donnée à son vicaire sur la terre, et l'immutabilité de son Église bâtie sur le fondement de Pierre, qui est ici-bas la colonne de la vérité et le dépositaire de la doctrine divine et de tous les moyens du salut.

PRIÈRE.

O Dieu, qui en confiant à saint Pierre votre apôtre les clefs du royaume des cieux, lui avez donné la puissance de lier et de délier, faites que par son intercession nous soyons délivrés des liens de nos péchés. Vous qui vivez et régnez, etc.

---

30 juin.

SAINT PAUL.

ÉPITRE (aux Galates, I, 11-20).

Je vous déclare donc, mes frères, que l'Évangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme, parce que je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. Car vous avez entendu dire de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, avec quel acharnement je persécutais l'Église de Dieu et la ravageais, me signalant dans le judaïsme au-dessus de beaucoup de ma nation et de mon âge, et ayant un zèle démesuré pour les traditions de mes pères. Mais lorsqu'il a plu à Celui qui m'a choisi dès le sein de ma mère, et m'a appelé par sa grâce, de me révéler son Fils, afin que je le prêchasse parmi les nations, je l'ai fait aussitôt sans prendre conseil de la chair et du sang; et je ne suis point retourné à Jérusalem vers ceux qui étaient apôtres avant

moi ; mais je suis allé en Arabie, et puis je suis revenu à Damas. Seulement après trois années je suis venu à Jérusalem pour voir Pierre, et je demeurai quinze jours auprès de lui. Mais je ne vis aucun des autres apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur. Je prends Dieu à témoin que je ne mens point en tout ce que je vous écris.

Le nom de saint Paul est devenu inséparable de celui de saint Pierre; on les confond dans la même solennité et dans la même invocation. Tous les deux ont contribué à établir la chaire de vérité dans la capitale du monde romain, qui est devenue la capitale du monde chrétien ou de la catholicité, par leur prédication et par l'effusion de leur sang. Leur doctrine est la même, bien qu'ils l'aient apprise d'une manière différente et en des circonstances diverses. Pierre l'a reçue de Jésus vivant encore sur la terre, et ensuite du Saint-Esprit qu'il a envoyé à ses apôtres. Paul, qui n'avait point connu le Seigneur pendant sa vie, l'a vu et entendu après sa mort, quand, renversé sur la route de Damas et aveuglé dans les yeux du corps, il a été illuminé dans son esprit par la lumière du ciel, qui lui a dévoilé les vérités éternelles et tout ce qui est nécessaire au salut des

hommes. C'est pourquoi Paul affirme que l'Évangile qu'il prêche n'a rien d'humain, d'abord parce qu'il ne l'a reçu d'aucun homme par l'enseignement, mais directement de Jésus-Christ; puis, parce qu'ayant été jusqu'au moment de sa conversion persécuteur acharné de l'Église de Dieu, il n'y a eu en lui aucune préparation humaine à l'apostolat. Dieu seul, qui l'avait marqué dès le sein de sa mère, l'a changé tout d'un coup par sa grâce; et lui, répondant aussitôt à l'appel d'en haut, n'a pris conseil ni de la chair ni du sang, et sans être influencé par des considérations mondaines d'intérêt, de gloire ou de plaisir, il s'est livré spontanément et tout entier à l'Esprit qui l'avait conquis et auquel il avait une telle foi, qu'il n'a pas senti le besoin de retourner à Jérusalem pour voir et entendre ceux qui étaient apôtres avant lui. Ce fut seulement trois ans après qu'il alla conférer avec Pierre; et quatorze ans plus tard il revint à Jérusalem poussé par une révélation, afin de comparer l'Évangile qu'il prêchait aux gentils avec celui annoncé aux circoncis par les autres apôtres.

C'est ici qu'on retrouve le lien de l'unité, malgré cette indépendance primitive de l'apostolat de saint Paul. Dieu seul l'a instruit sans doute, et lui a donné sa mission. Mais après quelques années il va trouver saint Pierre et reste quinze

jours avec lui, et plus tard il retourne dans la ville sainte auprès des anciens, leur exposant sa doctrine, afin, dit-il, de ne point perdre le fruit de ce que j'avais déjà fait ou devais faire encore dans mon ministère, c'est-à-dire afin de s'assurer qu'il n'avait pas prêché en vain. Ces paroles montrent clairement que Paul reconnaissait la suprématie de Pierre, et l'autorité de l'Église à laquelle il va soumettre son enseignement. Suivons donc l'exemple de Paul; et pour être de bons catholiques ou des fidèles ministres de la parole de Jésus-Christ, si nous sommes appelés à cet honneur, rapportons au jugement de Pierre et de l'Église tous nos sentiments et nos discours, en ce qui concerne les choses du ciel et le salut des âmes, et eussions-nous des révélations célestes comme l'apôtre des gentils, fussions-nous ravis comme lui au troisième ciel pour y entendre des paroles ineffables, allons toujours auprès de Pierre pour en conférer avec lui, et exposons tout à l'Église pour ne point risquer d'en perdre le fruit et d'avoir travaillé en vain. Telle est la ligne tracée au fidèle disciple de Jésus-Christ; et s'il la suit invariablement et consciencieusement, il a l'assurance de ne point s'écarter de la doctrine du Sauveur en restant uni à son Église, qui est la colonne de la vérité et le seul moyen de rétablir l'unité parmi les hommes.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, X, 16-22.

Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Mais gardez-vous des hommes ; car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées et ils vous flagelleront dans leurs synagogues; et vous serez conduits à cause de moi devant les gouverneurs et les rois pour me rendre témoignage devant eux et les gentils. Mais lorsqu'on vous fera comparaître, ne cherchez point d'avance ce que vous direz ni comment vous le direz. Ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père parlera par vous. Or le frère livrera son frère à la mort et le père son fils; les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir, et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Jésus annonce ici à ses apôtres tout ce qu'ils

auront à souffrir au milieu des juifs et des païens quand ils rempliront la mission qu'il leur donne de prêcher son Évangile jusqu'aux confins de la terre. Il leur dit aussi ce qu'ils auront à faire alors, et qu'ils devront se comporter au milieu des hommes, qui deviendront leurs ennemis et leurs persécuteurs à cause de son nom, avec une extrême prudence, une grande simplicité, et un abandon entier à l'Esprit divin. Ces recommandations du Maître conviennent encore aujourd'hui, non-seulement aux ministres de l'Évangile qui continuent les fonctions de l'apostolat, mais encore aux simples fidèles, qui doivent vivre conformément à leur foi au milieu du monde, et y confesser Jésus-Christ par la pratique de sa doctrine et l'accomplissement de ses commandements. Les hommes du monde les haïront aussi à cause de leur conduite chrétienne qui les condamne ou les gêne, et les accusant d'hypocrisie, d'orgueil, de fanatisme, d'intolérance, de dureté de cœur, ou d'imbécilité et de folie, ils les persécuteront de toutes manières, suivant les temps et les circonstances. C'est la lutte de l'esprit de Dieu et de l'esprit du monde, de la chair et de l'esprit, de la nature et de la grâce. Elle existait déjà entre Abel et Caïn, entre Jacob et Ésaü dans le sein même de leur mère, entre Joseph et ses frères, et elle est devenue bien plus vive quand le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, est

venu en personne sur la terre pour combattre et vaincre le prince du monde. Il l'a vaincu en effet; mais par sa patience ou sa passion, c'est-à-dire en triomphant de la puissance du mal par la souffrance et absorbant la mort dans sa victoire.

Ainsi doivent faire les disciples, qui ne seront pas traités mieux que le Maître. Ils trouveront aussi leurs plus grands ennemis parmi les leurs. La chair et le sang, qui les unit à leur famille, s'insurgera contre l'esprit de Dieu, et par là s'opère dans l'humanité la séparation ou le triage des hommes de la nature et de ceux de la grâce. La filiation humaine entrera en guerre avec la filiation divine. C'est pourquoi le Sauveur dit plus bas, qu'il n'est point venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée; car sa parole divisera les familles et tournera les uns contre les autres les parents et les enfants. N'est-ce pas, en effet, ce qui arrive encore de nos jours dans la plupart des familles, même chrétiennes, quand un fils, qui pourrait réussir et briller dans le monde, veut se consacrer au service de Dieu, ou qu'une fille, jeune et belle, parle de quitter ses parents pour embrasser la vie religieuse? Quelle lutte n'auront-ils pas à soutenir? Que d'obstacles à surmonter? Que d'oppositions à vaincre, surtout de la part de ceux qui leur tiennent de plus près par les liens du sang et qui les aiment le plus selon la nature? On les ac-

cusera d'ingratitude, d'insensibilité, de folie, et on emploiera tous les moyens, même les plus indignes ou les plus violents, pour les empêcher de suivre leur vocation, comme s'il ne valait pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, comme si le Sauveur n'avait pas dit : Celui qui aimera son père, sa mère, son frère ou sa sœur plus que moi, n'est pas digne de moi. (Matth., X, 37.)

En considérant la chose d'une manière plus générale, voyez encore aujourd'hui la persécution toujours flagrante contre l'Église et ses fidèles, sinon la persécution du sang, au moins celle du mépris, de l'injure et de l'iniquité. On peut juger sous ce rapport de l'esprit du monde par les journaux qui s'en disent les représentants ou les organes. Sur le grand nombre de feuilles publiques qui endoctrinent les peuples chaque jour, sans compter les revues mensuelles, combien y en a-t-il qui soutiennent l'Église, son autorité divine, sa juridiction, sa discipline? Sauf trois ou quatre, tous l'attaquent dans ses dogmes, dans sa hiérarchie, dans son gouvernement, dans ses commandements. Les uns nient hautement son origine céleste, les autres la mettent en doute ; d'autres la tournent en ridicule; et en résumé, directement ou indirectement, avec audace ou avec ruse, tous la persécutent autant qu'il dépend d'eux, jusqu'à la détruire s'ils le pouvaient, et jettent des accusa-

tions odieuses ou des paroles d'insulte à ses fidèles; en sorte qu'on ne peut confesser Jésus-Christ au milieu du monde par sa parole et surtout par sa conduite sans passer aux yeux de la société actuelle pour un hypocrite ou un imbécile.

Que doit donc faire dans cette situation le chrétien fidèle? Tout simplement ce que le Maître recommande à ses disciples, c'est-à-dire rendre témoignage et raison de sa foi avec courage et sincérité quand il y est appelé, et sans se mettre en peine de chercher ce qu'il dira et comment il le dira; car ce qu'il devra dire lui sera donné à l'heure même par l'esprit du Père céleste, qui parlera par lui. C'est seulement pour ce cas que l'assistance du Saint-Esprit est promise de cette manière, et nullement quand il s'agit d'instruire les autres par l'enseignement de la doctrine. C'est pourquoi les prédicateurs, tous ceux qui sont chargés d'annoncer la parole sainte, feront très-bien de s'y préparer le mieux possible pour ne pas remplir légèrement un aussi grave ministère dans l'attente mal fondée du *dabitur vobis in illa hora*. Plusieurs s'y trompent malheureusement par trop de confiance ou par paresse. Se hasardant à parler de toutes choses sans préparation suffisante, ils tentent Dieu, pour ainsi dire, en comptant sur une assistance spéciale accordée seulement aux confesseurs de la foi; et alors, entraînés par

leur imagination et par les circonstances, ils pérorent à peu près au hasard, battent la campagne, ennuient ou scandalisent leurs auditeurs, et discréditent leur ministère.

PRATIQUE ET PRIÈRE.

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de bien comprendre et surtout de bien pratiquer les paroles que je viens de lire, afin que, prévenu et fortifié par votre avertissement, je m'attende à la persécution, si je veux vivre chrétiennement dans le monde, mais sans l'attirer par des imprudences, faisant au contraire tout ce que je pourrai pour l'éviter, professant ma foi avec simplicité, et toujours prêt à en rendre raison avec l'assistance de l'Esprit-Saint, toutes les fois que j'y serai provoqué. Que je ne craigne point de m'attirer la haine des hommes, même de ceux qui me sont le plus proches par les liens de la nature, pour rester fidèle à votre service ou dans l'accomplissement de ma vocation. Par Notre-Seigneur, etc.

---

2 juillet.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

LEÇON TIRÉE DU CANTIQUE DES CANTIQUES, II, 8-14.

J'entends la voix de mon bien-aimé. Le voici qui vient, sautant au-dessus des montagnes, passant par-dessus les collines, semblable à un chevreuil et au faon d'une biche. Le voici qui se tient derrière notre mur, qui regarde par les fenêtres et à travers les barreaux. Voici mon bien-aimé qui me parle. Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et viens. Car l'hiver est déjà passé, et les pluies ont cessé. Les fleurs ont paru sur notre terre; le temps de tailler la vigne est venu; la voix de la tourterelle a été entendue. Le figuier a poussé ses premières figues; les vignes en fleurs répandent leur odeur. Lève-toi, ma bien-aimée, ma toute belle, et viens. Toi qui es ma colombe, qui te retires dans les creux de la pierre, dans les trous de la mu-

raille, montre-moi ton visage; que ta voix résonne à mes oreilles; car ta voix est douce et ton visage est beau.

Le Saint-Esprit, sous le voile de l'allégorie, décrit ici l'amour empressé que Dieu a pour une âme fidèle, qu'il regarde comme son épouse, et les chastes transports que ressent une âme pieuse pour Jésus-Christ son bien-aimé. Il vient, ce Dieu de bonté, avec tant d'ardeur qu'il semble voler. Rien ne l'arrête, ni notre bassesse, ni même nos infidélités. Peut-on mieux exprimer son empressement qu'en disant qu'il semble sauter par-dessus les montagnes comme un jeune chevreuil, et passer d'un plein saut d'une colline à l'autre comme un faon? Quand Dieu trouve une âme pure, qui n'aspire qu'à lui, il aime à se donner à elle, et alors elle entend parfaitement sa voix et reconnaît son approche. Avant l'incarnation du Verbe l'époux de l'Église et le bien-aimé de nos âmes était pour nous comme derrière un voile. Nous entendions sa voix, nous écoutions ses prophètes, nous l'admirions dans ses œuvres, mais nous ne le voyions qu'à travers les figures et les ombres de l'ancien Testament. Mais depuis son incarnation, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons entendu lui-même, nous l'avons touché de nos mains,

comme dit saint Jean. (1 Jean, I, 1.) Nous le possédons encore, réellement présent, dans l'adorable eucharistie pour notre consolation et notre sanctification. Il se tient pourtant toujours derrière notre muraille, et ne regarde encore qu'à travers des jalousies, parce que dans cette vie nous n'en jouissons pas parfaitement. Les espèces le couvrent, nous ne le connaissons que partiellement; et ce ne sera que dans l'autre vie que nous le verrons face à face. Mais déjà maintenant Dieu se fait sentir vivement aux âmes pures, à celles qui l'aiment par-dessus tout. Il vient le jour, il arrive la nuit; il vient à toute heure et fait entendre sa voix. Heureuse celle qui veille quand vient le divin Époux! Heureuse la chaste épouse qui va au-devant de l'Époux avec sa lampe allumée! Éloignée du tumulte du monde, recueillie dans le silence, elle pressent la venue de son bien-aimé. Le voilà, dit-elle, qui me dit : Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée ! Dieu ne veut point de serviteurs paresseux, et les âmes molles, languissantes et tièdes, ne deviennent point ses épouses. La grâce du Saint-Esprit ne souffre ni délai ni retardement. Dieu aime qu'on s'empresse de lui obéir et de lui plaire. Les vierges folles étaient des vierges; elles attendaient même l'arrivée du divin Époux. Leur faute, c'est de n'avoir pas pourvu de bonne heure à l'huile nécessaire à leurs lampes; c'est d'avoir manqué

de prévoyance et d'être venues un peu trop tard. Combien de gens meurent avec le dessein de se convertir ! Combien d'âmes aimées de Dieu restent en arrière par négligence ! Combien d'édifices ruinés pour n'avoir pas été couverts à temps ! Que la paresse spirituelle cause de dommages ! (Goffiné, au jour de la Visitation.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, I, 39-47.

Or en ce jour-là Marie partit et s'en alla en hâte vers la montagne dans une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein. Elle fut remplie du Saint-Esprit, et s'écria à haute voix : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur arrive chez moi ? Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, quand vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Alors Marie dit : Mon

âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi en Dieu mon Sauveur.

Saint Ambroise, commentant ce passage, dit (*lib. II Com. in Luc. cap. I*) : « Il faut considérer aussi que le supérieur vient à l'inférieur pour l'aider. Marie va à Élisabeth, le Christ à Jean, et plus tard le Seigneur va au baptême de Jean pour le sanctifier. Aussitôt que Marie arrive, les bienfaits de la puissance divine se manifestent. Remarquez bien ici le sens et la propriété de chaque mot. Élisabeth entendit la première la voix de la sainte Vierge; mais Jean sentit la grâce le premier. Elle entendit selon l'ordre de la nature, et lui tressaille de joie par l'action du mystère. La mère a senti l'arrivée de Marie, et le fils celle du Seigneur. Les deux femmes parlent la grâce au dehors; mais les deux enfants opèrent au dedans, donnant à leurs mères l'intelligence du mystère; et par un double miracle l'une et l'autre prophétisent par l'esprit des enfants. Le fils d'Élisabeth tressaille, et la mère est remplie du Saint-Esprit. Ce n'est point la mère qui a reçu l'Esprit-Saint d'abord, mais le fils qui, l'ayant reçu le premier, le communique à sa mère. D'où me vient cet honneur, dit-elle, que la mère de mon Seigneur arrive chez moi? C'est-à-dire comment se fait-il qu'un si grand bonheur me soit accordé?

Qui peut m'attirer cette grâce ? Je sens le miracle, je reconnais le mystère. O Marie ! vous portez dans votre sein le Verbe divin, vous êtes remplie de l'esprit de Dieu. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru ; car tout ce qui vous a été annoncé de la part du Seigneur s'accomplira. Marie resta trois mois auprès d'elle, et retourna ensuite dans sa maison. Ce ne fut pas seulement par affection pour ses parents qu'elle resta si longtemps, c'était encore pour concourir à l'avancement de Jean, qui a été plus qu'un prophète. Car si le premier abord de Marie a produit cet effet remarquable, que l'enfant tressaillit dans le sein de sa mère, et que la mère elle-même fut aussitôt remplie du Saint-Esprit, que n'a pas dû ajouter à cette grâce merveilleuse l'action de la présence de la sainte Vierge si longtemps continuée. Ce vigoureux athlète était comme oint dans les entrailles maternelles et s'y exerçait déjà. Sa vertu s'y préparait à soutenir le grand combat auquel il était destiné. »

Ajoutons à ces paroles une réflexion afin d'augmenter encore notre confiance en l'intercession de la sainte Vierge, qui pleine de grâces, suivant les paroles de l'ange Gabriel, est aussi le canal de toutes les grâces, puisqu'elle a donné au monde Celui qui en est la source, et qu'elle est restée

unie à Dieu comme une mère l'est à son fils, c'est-à-dire de la manière la plus intime et la plus vivante. C'est par la voix de Marie saluant Élisabeth que le Saint-Esprit, dont elle est remplie, puisqu'elle porte en elle le Verbe divin, se communique à Jean encore enfermé dans le sein maternel, et en passant à travers sa mère, qui d'abord entend naturellement les paroles de sa cousine et n'y voit qu'une salutation humaine. Puis, avertie par le tressaillement de son enfant, elle reçoit elle-même comme par contre-coup l'action de l'Esprit divin; et alors, éclairée par une lumière supérieure, elle reconnaît le mystère accompli en Marie, le proclame, et l'adore. Or, ce qui s'est fait dès l'origine s'opère encore tous les jours; et la puissance de la sainte Vierge, qui sort de sa maternité divine, n'est pas diminuée. Nous pouvons donc obtenir de grandes grâces par son intervention; et si nous nous mettons en rapport avec elle par la prière, l'Esprit du Fils peut pour nous comme pour saint Jean se communiquer par la mère et nous remplir de ses dons. Sans doute, depuis que le Verbe incarné s'est donné aux hommes en nourriture par l'adorable sacrement de l'eucharistie, comme il est toujours présent dans son Église, nous pouvons aller à lui directement par la sainte communion. Mais tous ne sont pas en état de le recevoir, et tous cependant ont besoin

de force pour combattre les tentations du mal et revenir au bien. C'est alors qu'il est bon de s'adreser à la Mère, quand on ne se sent point digne d'aller droit au Fils. Par ce doux intermédiaire, qui est plus près de notre faiblesse, nous pourrons participer en quelque chose au bonheur du fils d'Élisabeth qui n'était pas encore né, comme le pécheur qui sent le besoin d'un secours supérieur, n'est pas encore né ou rené lui-même à la vie de la grâce.

PRATIQUE.

Tâchons, à l'exemple de la sainte Vierge, de sanctifier les visites et les conversations, qui sont la source de tant de péchés pour le plus grand nombre des chrétiens. Que nos entretiens avec le prochain aient pour but principal de nous rendre meilleurs. Évitons avec soin ce qui pourrait flatter nos passions et nos vices, nuire aux intérêts ou au salut des autres, et qu'en tous nos discours nous ne blessions jamais la justice ni la vérité.

PRIÈRE.

Daignez, Seigneur, accorder à vos serviteurs le don précieux de la grâce céleste, afin que cette fête de la visitation de la sainte Vierge leur obtienne l'accroissement de la paix, comme son enfantement a été pour eux le principe du salut. Par Jésus-Christ, etc.

---

21 juillet.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

LEÇON TIRÉE DU CANTIQUE DES CANTIQUES, III, 2-5 et VIII, 6-7.

Je me lèverai et je ferai le tour de la ville. Je chercherai dans les rues et dans les places publiques celui que mon âme chérit. Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. Ceux qui gardent la ville m'ont rencontrée. N'avez-vous point vu, leur ai-je dit, celui qu'aime mon âme? Lorsque je les eus dépassés tant soit peu, je trouvai mon bien-aimé. Je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui ma donné la vie. Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils et les cerfs des champs de ne point réveiller la bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même. Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre

bras, parce que l'amour est fort comme la mort et que le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer. Ses lampes sont des lampes de feu et de flammes. Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité et les fleuves ne l'étoufferont pas. Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour l'amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné.

Le Cantique des cantiques est une parabole perpétuelle, exprimant en style poétique et figuré l'union de la divinité et de l'humanité dans l'incarnation du Verbe, l'alliance de Jésus-Christ avec son Église, qui est appelée son épouse, et enfin l'union mystique ou le mariage spirituel de l'âme chrétienne avec Jésus-Christ l'époux céleste : mariage qui se consomme surtout dans la vie religieuse, où l'âme, par les vœux qui la séparent du monde et la consacrent à Dieu, devient volontairement l'épouse du Christ.

C'est donc l'Époux divin qu'elle cherche, ou celui-là seul qui peut suffire à son amour et la remplir de la vie dont elle a besoin et du bonheur infini qu'elle désire. Mais cette âme, enveloppée d'un corps de chair et ne pouvant connaître et agir que par les sens et les objets qui les impressionnent, commence, en effet, sa recherche par les

choses sensibles, et elle s'efforce d'abord de trouver Dieu ou le bien-aimé en parcourant la ville et visitant ses places et ses rues. Elle s'agite beaucoup et ne trouve pas celui qu'elle aime. En vain elle s'adresse à ceux qui gardent la ville, c'est-à-dire aux sens et aux facultés qui en ressortent, dit saint Bernard. Ils ne le connaissent point et ne peuvent le lui faire connaître; car l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. (Is., LXIV, 4.) L'homme animal, dit saint Paul (1 *Cor.*, II, 14), ne comprend point les choses de l'homme spirituel; car ces choses se jugent spirituellement. En d'autres termes, on n'atteint point Dieu par les sens, et la raison, qui peut des effets sensibles inférer son existence et plusieurs de ses perfections, ne peut pénétrer sa nature, ni surtout mettre l'âme humaine en rapport avec elle. C'est pourquoi il est écrit dans le Cantique que l'amante n'a trouvé celui qu'elle aime qu'après avoir un peu outrepassé les gardiens de la ville, c'est-à-dire s'être élevée au-dessus des sens et de la vie charnelle pour chercher Dieu par l'esprit et par le cœur. Alors elle l'a embrassé, et elle ne le lâchera point qu'elle ne l'ait introduit dans la maison de sa mère, et qu'elle ne lui soit unie par tout son amour. Alors elle s'endort dans son bonheur même, se donnant tout

entière au divin Époux, auquel sa vie est attachée, et perdant en quelque sorte la conscience d'elle-même dans le sentiment délicieux de celui qu'elle aime. Alors elle conjure les filles de Jérusalem de ne point la réveiller, c'est-à-dire elle fait tout ce qu'elle peut pour s'abstraire des sens, de l'imagination, du raisonnement, et des objets extérieurs qui les excitent, afin de persister dans son doux rapport avec l'Époux, jouir de lui et être toute à lui, sans être dissipée par les distractions et les affaires du dehors, qui la tirent du dedans et l'arrachent à la possession de son bien-aimé. Elle désire ne *s'éveiller* que quand elle le voudra, suivant les convenances de son amour, quand, après s'être nourrie et fortifiée dans la jouissance du bien suprême, dans la contemplation de la vérité et de sa beauté, elle sentira le besoin d'agir pour son service et de travailler à l'avancement de son règne et à l'accroissement de sa gloire. C'est la vie active unie à la vie contemplative, l'appliquant et la complétant. Le reste des paroles, tirées d'un autre chapitre, paraît être adressé au Bien-aimé, dont l'âme ne veut plus se séparer, et c'est pourquoi elle demande à être appliquée sur son cœur comme un sceau, qui lui imprime son amour avec son image, et aussi sur son bras, comme c'était la coutume en ce temps-là de porter son sceau pendu au bras, afin de n'agir plus qu'avec lui et

par lui, et qu'elle soit mêlée à tout ce qu'il fera. Elle termine par l'exaltation de l'amour, fort comme la mort, puisqu'il ne recule point devant elle, et même plus fort qu'elle, puisqu'il la brave. Son zèle est inflexible comme l'enfer qui ne lâche jamais sa proie, comme l'amour n'abandonne jamais son objet. Il est tout de feu et de flamme, et les grandes eaux, c'est-à-dire les tentations et les persécutions du monde, ne peuvent l'éteindre ni l'étouffer. Celui qui aime vraiment Dieu, l'âme qui est devenue son épouse, sacrifie volontiers à son amour tous les biens de la terre, qui sont à ses yeux comme rien auprès du trésor de son cœur. Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ, s'écrie saint Paul. (*Rom.*, VIII, 35.) Certes, ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni aucune créature, etc., etc.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, VII, 36-50.

Un des pharisiens ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra dans sa maison et se mit à table. Et voici qu'une femme de la ville, qui menait une mauvaise vie, ayant appris qu'il était à table chez le pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et, se tenant der-

rière lui à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, et les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait et les oignait de ce parfum. Ce que voyant, le pharisien, qui l'avait invité, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche; car elle est pécheresse. Alors Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cent deniers et l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient point de quoi le payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel donc l'aimera davantage? Simon répondit : Je crois que c'est celui auquel il a le plus remis. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme; je suis entré dans votre maison et vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête et elle

a arrosé mes pieds de parfums. C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui à qui on remet moins aime moins. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis. Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire entre eux : Qui est celui-ci, qui remet aussi les péchés? Mais Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix.

L'histoire de Madeleine est un des récits les plus instructifs et les plus consolants de l'Évangile. Elle nous apprend comment on peut rentrer en grâce auprès de Dieu par un repentir sincère, et Madeleine est le type de l'innocence réparée, comme Marie est celui de la vertu sans tache. Quel encouragement, quel secours pour les âmes coupables ou souillées, que l'exemple de cette pécheresse qui efface ses fautes par ses larmes, et rachète ses désordres à force de foi et d'amour! C'est la première chose qui nous frappe à la lecture de cet évangile. Voilà une femme que toute sa vie devait éloigner de Jésus-Christ, qui est la pureté même, et cependant au milieu des égarements de son cœur et de ses sens, quand elle paraît le plus abandonnée à l'esprit du monde et à ses illusions, elle est saisie par la grâce, et la foi la plus

ardente la pousse tout d'un coup à renverser tous les obstacles qui la séparent du Sauveur. Bravant l'opinion des hommes, leurs moqueries, le respect humain, elle court se jeter aux pieds de Jésus au milieu d'un festin, et elle manifeste aux yeux de tous par ses larmes, par son humiliation, par sa prière muette, son repentir et sa foi. Elle répand sur les pieds de Jésus avec ses larmes un parfum précieux, symbole de la vie de son âme qu'elle veut désormais consacrer à son service. Puis elle les essuie de ses cheveux, l'ornement de sa beauté dans le *monde, et dont elle fait l'hommage et le sacrifice à Celui* auquel elle veut uniquement plaire à l'avenir. Madeleine est assurément le modèle le plus parfait de la pénitence et de ses heureux effets.

Mais en face d'elle Simon nous présente le type de l'orgueil et de la dureté. La figure de ce pharisien est dans ce tableau évangélique comme le repoussoir de celle de Madeleine, l'une aussi assombrie par l'envie et la malveillance soupçonneuse, que l'autre, quoique agitée par la douleur, est rassérénée au milieu de ses pleurs par les rayons de sa foi et de son amour. Jugeant selon les apparences et surtout d'après sa mauvaise disposition, Simon se réjouit malignement de ce qu'il voit, Jésus ayant l'air de faire cause commune avec une femme perdue de réputation. Il en con-

clut en lui-même qu'il n'est pas même un prophète, comme ceux qui disaient : Il mange avec les pécheurs et les publicains, ou encore : N'est-ce pas le fils d'un charpentier, et ne connaissons-nous pas toute sa famille ? Il juge de même Madeleine très-sévèrement, et cela au moment où elle est plus proche du salut que personne, même ceux qui se croient les plus justes. Cela nous apprend à ne pas juger légèrement les autres, quand nous n'en avons point la mission. Car d'abord ils ont leur juge auquel ils n'échapperont pas, et ensuite savons-nous ce qui se passe en eux au moment même où nous les condamnons, Dieu gouvernant la liberté humaine sans la violenter par des ressorts invisibles. Saul ne respirant sur le chemin de Damas que menaces et persécutions contre les chrétiens allait être changé soudainement par un coup de la grâce. Ne faisons donc pas comme le pharisien en face des personnes du monde les plus légères, les plus entrainées par son esprit, et tout en déplorant le mal et ses désordres, ayons pitié de ceux qui en sont les instruments et les victimes. N'affichons pas à leur égard une sévérité dure qui les repousserait, tandis que la douceur et la compassion peuvent les toucher et les ramener à Dieu.

A la réflexion si malveillante du docteur de la loi sur le Sauveur et sur Madeleine est opposée

la parole si aimable et si profonde de Jésus, qui relève et sauve la coupable : beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Parole dont le monde a abusé comme de plusieurs autres, pour excuser ses désordres ou jeter du ridicule sur l'Évangile! L'amour, dont il est ici question, et qui est une source de pardon et de salut, est l'amour de Dieu, dont l'âme de la pénitente vient d'être embrasée, dévorant en elle tous les autres amours qui l'avaient entraînée jusque-là, en sorte que, n'aspirant plus qu'à son Sauveur, elle va le chercher partout, même au milieu d'un grand festin, où elle tombe à ses pieds comme une victime qui s'immole : ce qui est la meilleure preuve du véritable amour. Elle se donne donc tout entière à Dieu; elle lui restitue par son sacrifice son âme, son esprit, son corps, toute son existence, et c'est cette pleine donation d'elle-même qui la purifie et la réhabilite. C'est pourquoi le Seigneur lui dit : Votre foi vous a sauvée, allez en paix; comme plus tard il dira avec la même charité au bon larron qui vient de confesser sa divinité sur la croix et au milieu des outrages qui l'accablent de tous côtés : En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. Ce que confirme encore l'exemple du pauvre publicain, s'avouant pécheur, se frappant la poitrine et invoquant la miséri-

corde divine, en face du pharisien superbe qui offre avec joie à Dieu sa justice et ses mérites. Ce fut l'humble publicain qui retourna justifié dans sa maison.

Le bienfait et la gloire de l'Évangile, c'est d'offrir à notre imitation, d'un côté ce qu'il y a de plus pur, de plus sublime, de plus divin, à savoir la vertu parfaite et sans tache en Jésus-Christ et la sainte Vierge, ce qui pousse les âmes élevées à une perfection plus grande par le désir et l'espoir de leur ressembler; et de l'autre ce qu'il y a de plus impur, de plus criminel, de plus dégradé, que le monde méprise et repousse après en avoir joui dans son intérêt ou pour son plaisir, recueilli par la charité de Jésus-Christ, éclairé, soutenu et ramené par sa grâce, puis purifié par le repentir et tous les moyens de contrition, délivré du joug du mal et des liens de l'enfer par l'absolution, et enfin réconcilié avec Dieu et attaché à Jésus-Christ comme membre de son corps mystique, et, à ce titre, participant à la puissance, à la gloire et à la félicité de l'éternelle vie. Madeleine, la pécheresse qui, au jugement de Simon le pharisien, n'était pas digne de toucher Jésus-Christ, a été tellement renouvelée par sa foi, par son amour et par le sang de son maître répandu sur elle du haut de la croix, que nous invoquons maintenant son intercession auprès de Celui qu'elle a tant aimé,

et que dans le temple du Dieu vivant elle a un autel auprès de l'autel de la sainte Vierge, comme elles se sont trouvées l'une à côté de l'autre au pied de la croix de Jésus-Christ.

PRATIQUE.

Quelque coupable que nous puissions être, allons avec confiance aux pieds de Jésus-Christ, dès que la grâce nous y appelle, le cherchant avec désir là où nous pouvons le rencontrer; sans nous laisser arrêter par le respect humain ou les moqueries du monde. Que notre conversion soit prompte, courageuse, sincère comme celle de Madeleine, et, comme elle, nous recevrons notre pardon et nous serons comblés de consolation et de joie. Le premier pas fait, la paix du Seigneur nous sera rendue, et sa main nous conduira dans les sentiers de la justice.

PRIÈRE.

Divin Sauveur, renouvelez sur tant de pécheurs de nos jours les miracles de votre grâce en les éclairant pour les ramener à vous. Touchez leurs cœurs, afin qu'une véritable pénitence les ayant purifiés à vos yeux, ils soient fidèles à vous aimer et à réparer votre gloire en vivant et mourant pour vous. Ainsi soit-il.

---

15 août.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

LEÇON TIRÉE DE L'ECCLÉSIASTIQUE, XXIV, 11-13 et 15-20.

J'ai cherché partout le repos et une demeure dans la maison du Seigneur. Alors le Créateur de l'univers m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté. Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle et m'a dit : Habitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage et jetez vos racines dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée des saints. Je suis élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès de la montagne de Sion. J'ai poussé mes branches en haut comme le palmier de Cadès et

comme les rosiers de Jéricho. Je suis comme un bel olivier dans la campagne, et comme un platane planté sur une place au bord des eaux. J'ai répandu une senteur de parfum comme la cannelle et le baume aromatique, une odeur de suavité comme celle de la myrrhe choisie.

Ces paroles de la Sagesse divine s'appliquent à la sainte Vierge qui en est le type, et la préfigurent parfaitement. Le Créateur de l'univers a parlé aussi à Marie par l'ange Gabriel et lui a fait connaître sa volonté, et dès que Marie y eut acquiescé par l'humble expression de son consentement, Celui qui l'a créée a reposé dans son tabernacle; il l'a couverte de son ombre, et par l'opération du Saint-Esprit, sans perdre sa virginité, elle a conçu l'Homme-Dieu dans ses chastes entrailles. Elle a été affermie dans Sion ou dans la nouvelle Jérusalem, dans la cité céleste qui est l'Église ; et, en effet, comme nous l'avons déjà montré, l'Église, la mère vierge de tous les chrétiens, vierge par sa doctrine toujours incorruptible et inaltérée comme sa morale, mère parce qu'elle enfante les âmes à la vie éternelle par le baptême, est dans les siècles le représentant de la Vierge sainte, comme celle-ci est le type de la Sagesse divine. Elle a si bien trouvé son repos dans l'Église qu'elle en est

devenue inséparable, et toutes les grâces y sont demandées et distribuées par l'intercession de Marie, qui y subsiste et y subsistera pleine de grâce jusqu'à la consommation des temps. C'est ainsi qu'elle a établi sa demeure dans l'assemblée des saints.

Jésus dit une fois à l'un de ses apôtres qui voulait voir le Père : Philippe, celui qui voit le Fils voit le Père. (Jean, XIV, 9.) On peut dire aussi en considérant l'humanité de Jésus-Christ unie à sa divinité : Celui qui voit le Fils voit la Mère, et, en effet, le culte de Marie est toujours mêlé dans l'Église au culte du Sauveur. Elle a toujours un autel non loin de celui du Dieu fait homme, et comme on va au Père par le Fils, on va aussi au Fils par la Mère. C'est ce qui donne à la dévotion de la sainte Vierge quelque chose de si touchant et de si efficace.

Quelques versets plus bas, après s'être dépeinte elle-même par les images les plus gracieuses, par les comparaisons les plus brillantes qui conviennent toutes à la Vierge sainte, la Sagesse, s'élevant au-dessus des métaphores et des analogies, énonce nettement et sans figure ce qui la caractérise surtout : « je suis la Mère du pur amour, de la crainte, de la science et de la sainte espérance. En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. » Quelles paroles conviennent

mieux à Marie, qui a mis au monde Celui qui est l'amour même; qui nous a appris par son humilité à ne vouloir que ce qu'il veut, à craindre surtout de lui déplaire, crainte qui est à la fois le fondement et le couronnement de la sagesse; Marie, mère de la science, puisqu'elle a enfanté Celui qui est la vérité même, et dans lequel seulement nous pouvons placer notre espérance, l'espérance de la félicité éternelle et de la vertu qui y mène par Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, X, 38-42.

Alors Jésus entra dans un bourg, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Pour Marthe, elle était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait. Tout à coup elle s'arrêta devant Jésus et lui dit : Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez du soin de beaucoup de choses; or une

seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

L'Église célèbre aujourd'hui l'Assomption de Marie au ciel dans son âme et dans son corps. Elle a dû mourir comme tous les enfants d'Adam; mais son corps, qui n'avait jamais été souillé par le péché et qui avait reçu dans ses entrailles Celui qu est la vie et la pureté même, ne pouvaitêtre atteint par la corruption. Aussi, suivant une pieuse tradition, après qu'on eut senti pendant plusieurs jours une odeur délicieuse s'exhalant du tombeau où il avait été déposé, et entendu tout à l'entour un concert céleste, quand on rouvrit la tombe, à la demande d'un apôtre absent au moment de la mort de la sainte Vierge, et qui désirait contempler encore une fois son visage bienheureux, on n'y trouva plus son corps, et il y avait à la place une touffe de roses. Mais, disent saint Chrysostome et saint Augustin, c'est encore plus pour avoir porté Jésus dans son cœur qu'elle a été élevée au ciel, pour l'avoir aimé non selon la nature, mais de cet amour divin, qui en unissant intimement l'homme à Dieu, le justifie, le sanctifie, le béatifie. Voilà aussi la seule chose nécessaire, la meilleure part qui ne sera point ôtée à celui qui l'a choisie. C'est cette meilleure part qu'avait préférée celle dont parle l'évangile de ce jour, et que

nous devons tâcher d'obtenir à notre tour en ne nous inquiétant point de trop de choses.

Aimer Dieu, qui est le souverain Bien, et ainsi le plus digne objet de notre amour, c'est l'attirer en soi de toute la force de son désir ; c'est se donner à lui par toute la puissance de sa volonté; c'est tendre à s'unir à lui par le plus profond de son âme. Or, telle a été toute la vie de la sainte Vierge. Elle attirait en elle l'Esprit divin par son humilité, par sa pureté, par l'ardeur de sa prière. Elle s'est donnée à lui par sa consécration dans le temple, ne voulant plus vivre qu'avec lui, et acquiesçant simplement à sa volonté manifestée par la parole de l'ange, aussitôt que l'Esprit-Saint a daigné s'approcher d'elle, et vivifier son sein virginal. La purification est le premier degré de l'amour divin. On ne peut s'unir au ciel qu'en se dégageant des choses de la terre, en s'élevant au-dessus des liens et des affections de la chair et du sang. Marie, qui a été préservée de tout péché par un privilége spécial, a dû aussi être exempte de toute attache naturelle à son divin Fils, dit saint Chrysostome, et c'est pourquoi son cœur maternel a été transpercé par le glaive, déchiré par les sept douleurs, comme nous l'avons expliqué plus haut.

L'âme épurée, transportée au-dessus de la terre, rentre en rapport avec Dieu, dont elle reçoit la

lumière par sa parole, par son Verbe. C'est le second degré de l'amour divin, où, illuminée d'en haut, elle est conduite par la contemplation des vérités éternelles à l'union affective, qui fait la plénitude ou le troisième degré de l'amour. Faites, ô mon Père, qu'ils soient un entre eux et avec nous, comme vous et moi nous sommes un! (Jean, XVII, 21.) Par cette union bienheureuse la volonté de la créature s'identifie, pour ainsi dire, avec celle du Créateur et elle peut dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. (*Gal.*, II, 29.) Ainsi vivait Marie en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. « Elle recevait, dit saint François de Sales, directement (de droit fil) les plus ardentes inspirations, que son Fils, soleil de justice, jetait sur les humains au plus fort du midi de sa charité; puis elle faisait un perpétuel mouvement de contemplation. Le feu de l'amour divin la consumait comme un holocauste de suavité. Sa volonté, toujours unie à celle de Jésus, en suivait toutes les impressions, et elle disait aux autres : Faites tout ce qu'il vous dira. » Voilà le modèle de l'amour qui échauffe, allume, fond l'âme au rayon du soleil des esprits. Oh! que notre cœur s'unisse au saint cœur de Marie, pour participer à la pure flamme de son amour! Imitons-la d'abord dans sa simplicité, sa réserve, son silence. Gardons et repassons avec elle toutes les

paroles de Jésus dans notre âme. La sainte Vierge parlait peu ; elle ne s'agitait pas, mais elle écoutait et absorbait tout ce qui sortait de la bouche de son divin Fils, comme il est dit dans l'évangile de ce jour de Marie-Madeleine, autre type de l'amour de Dieu moins pur que le premier, et par cela même plus à notre portée, parce que Madeleine, qui a beaucoup péché, nous montre comment avec le secours de la grâce on peut reconquérir l'innocence et revenir à Dieu.

PRIÈRE.

Pardonnez, Seigneur, nous vous en supplions, aux péchés de vos serviteurs, afin que, ne pouvant vous plaire par nos actes, nous soyons sauvés par l'intercession de la mère de votre Fils; par notre Seigneur, etc.

8 septembre.

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

L'épître et l'évangile sont les mêmes qu'au jour de l'immaculée Conception.

14 septembre.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

L'épître de ce jour étant la même que celle du dimanche des Rameaux, nous nous bornerons à dire quelques mots sur l'institution de cette fête, qui se rattache à celle de l'Invention de la sainte croix, laquelle fut retrouvée par l'impératrice Hélène au moyen d'un miracle et au milieu des ruines d'un temple païen élevé sur le Golgotha. Trois cents ans plus tard, vers 626, la partie de la vraie croix, que les Perses avaient emportée après avoir conquis et saccagé la ville sainte, fut rendu à l'empereur Héraclius, qui les avait vaincus, et qui voulut replacer la croix sur le Calvaire en grande pompe, la portant lui-même dans toute la magnificence impériale. Mais arrivé sous la porte qui y mène, il ne put avancer malgré tous ses efforts. Alors le patriarche Zacharie lui représenta qu'il ne fallait point porter la croix de Jésus-Christ triomphalement[1], mais en imitant sa pauvreté et son humilité. L'empereur dépouilla aussitôt son riche costume et tous les insignes de sa dignité, ôta sa chaussure, se revêtit d'un humble vêtement

et alors achevant sans peine le reste du chemin, il replaça la croix à la même place d'où les Perses l'avaient enlevée. La solennité de l'Exaltation de la sainte croix est célébrée chaque année le 14 septembre en mémoire de cet événement.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XII, 31-36.

Jésus dit au peuple : C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors, et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir. Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous : Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de terre? Qui est ce Fils de l'Homme? Jésus leur répondit : La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de temps. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous enveloppent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière.

Le pape saint Léon dit dans son huitième sermon sur la passion du Seigneur : « Le Christ élevé sur la croix nous représente tout autre chose que ce qu'y voyaient les impies, auxquels il a été dit par Moïse : Votre vie sera pendante devant vos yeux; vous serez jour et nuit dans la crainte, et vous ne croirez pas à votre vie. Ceux-là, en effet, ne pouvaient voir que leur crime dans le Seigneur crucifié, et leur crainte n'était pas celle que justifie la vraie foi, mais la peur qui torture une mauvaise conscience. Que votre intelligence, illuminée par l'Esprit de vérité, reçoive donc dans un cœur pur et libre la gloire de la croix rayonnante au ciel et sur la terre, et qu'elle pénètre le sens de ces paroles du Seigneur, annonçant l'approche de sa passion : « C'est maintenant le jugement du « monde; maintenant le Prince du monde va être « jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de « terre, j'attirerai tout à moi. »

« O puissance admirable de la croix! ô gloire ineffable de la passion, dans laquelle se trouve le tribunal du Seigneur, le jugement du monde et la puissance du crucifié. En effet, Seigneur, vous avez tout attiré à vous, et quand vous avez tendu tout le jour vos mains vers ce peuple incrédule et rebelle, le monde entier a senti qu'il fallait rendre hommage à votre majesté. Vous avez tout attiré à vous, Seigneur, lorsque en exécration du crime

des juifs, tous les éléments ont porté, en quelque sorte, une même sentence, les flambeaux du ciel s'obscurcissant, le jour se changeant en nuit, la terre s'agitant par des mouvements insolites et ainsi toute la création se refusant au service des impies. Vous avez tout attiré à vous, Seigneur, puisque le voile du temple étant déchiré, le Saint des saints s'est éloigné d'indignes pontifes, afin que la figure cédât la place à la vérité, la prophétie à la réalité et la loi à l'Évangile. Vous avez tout attiré à vous, Seigneur, afin que ce qui était couvert dans un seul temple de la Judée par des symboles obscurs, la piété de toutes les nations le célébrât par un sacrement complet et manifeste. Maintenant l'ordre des lévites est plus illustre, la dignité des vieillards plus grande et l'onction des prêtres plus sacrée, parce que votre croix est la source de toutes les bénédictions, la cause de toutes les grâces. Par elle en tous ceux qui croient la faiblesse est changée en force, l'opprobre en gloire, et la mort en la vie. Aujourd'hui l'unique offrande de votre corps et de votre sang remplace la variété des sacrifices charnels et les victime sanimales, parce que vous êtes le véritable agneau de Dieu qui portez les péchés du monde, et qu'ainsi vous accomplissez en vous tous les mystères, afin que, comme il n'y a plus qu'un sacrifice, il n'y ait plus aussi qu'un seul royaume parmi les nations. »

PRATIQUE.

Jésus-Christ ne reconnaît pour son disciple que celui qui, faisant abnégation de soi, prend sa croix, la porte tous les jours et le suit. Faut-il prendre cette parole à la lettre et monter comme Jésus au Calvaire avec une croix de bois sur les épaules? La croix est le symbole de tout ce qui traverse la nature, la fait souffrir, la mortifie dans le corps, dans l'esprit et dans le cœur. Le Calvaire est partout où nous sommes contrariés, tribulés. Partout la croix est devant nous, à côté de nous, en nous. Le monde est tout hérissé de croix; car nous y avons toujours à souffrir par notre volonté, par celle des autres ou par les circonstances.

Mais la souffrance, inévitable ici-bas, est profitable, inutile, ou nuisible suivant la manière de la porter. Si c'est avec légèreté et en la secouant le plus vite possible, on n'en ressent qu'une douleur passagère qui ne sert de rien. Si c'est avec la colère de la mauvaise volonté, comme l'animal sans raison quand il est blessé, on l'augmente par l'irritation et on n'en retire aucun profit moral. Si c'est avec stoïcisme, se roidissant contre elle par un sentiment d'orgueil ou de fausse dignité, on s'épuise par un semblant de force qui n'a point de base, et on finit toujours par blasphémer la Providence : ce qui est mortel pour l'âme. La seule manière d'en profiter est de l'accepter en union avec Jésus Christ, qui a consenti à souffrir et à mourir en la place de l'humanité coupable pour la racheter et la sauver. C'est l'esprit de la croix qui tourne le mal en bien et fait sortir la vie

de la mort. Alors la douleur devient un bonheur, parce qu'elle est remède soit dans une épreuve envoyée par Dieu, soit pour l'expiation de nos péchés ou de ceux des autres. Heureuses les âmes qui, n'ayant pas besoin d'expier pour elles, souffrent pour les autres! Elles ont la gloire de ressembler davantage à Celui qui a souffert pour tous par une participation plus grande à son divin sacrifice. Mais le Seigneur dit qu'il faut porter sa croix tous les jours. Un acte de renoncement ne suffit donc pas. La volonté doit s'y résigner à chaque instant, toujours prête à s'immoler avec le Crucifié : ce qui est évidemment au-dessus des conditions de la nature, contraire même à tous les instincts de l'humanité, lesquels ne peuvent être surmontés et vaincus que par une force d'en haut ou surnaturelle, communiquée à l'âme régénérée par la grâce du Dieu fait homme.

PRIÈRE.

O mon Sauveur, vous avez promis d'attirer tout à vous du haut de votre croix, et votre promesse s'est accomplie par la conversion des nations et des pécheurs de tous les âges. Que la vertu divine de cette croix s'étende jusqu'à moi, et que par elle, devenu pénitent de cœur et d'esprit, je bénisse à jamais votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

---

29 septembre.

SAINT MICHEL ET LES SAINTS ANGES.

LEÇON TIRÉE DE L'APOCALYPSE, I, 1-5.

En ce jour Dieu fit connaître les choses qui devaient arriver bientôt, et qu'il a manifestées par son ange envoyé à son serviteur Jean, qui a annoncé la parole de Dieu et rendu témoignage de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie et qui garde les choses qui y sont écrites : car le temps est proche. Jean aux sept Églises qui sont en Asie. La grâce et la paix vous soient données par Celui qui est, qui était, qui doit venir; par les sept esprits qui sont devant son trône, et par Jésus-Christ le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre, qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang.

Cette fête, qui est sous le vocable de saint Michel,

se rapporte à tous les anges en général. Michel, dont le nom signifie *qui est égal à Dieu?* est regardé comme l'un des chefs de la hiérarchie céleste, et son nom même semble dire qu'il combattit vivement le prince des anges ou Lucifer, qui voulut, en effet, se rendre semblable à Dieu. Suivant la tradition, il est le protecteur de la nation juive, et dans l'Épître de l'apôtre saint Jude (I, 9), il est écrit qu'il disputa au démon le corps de Moïse sans cependant le maudire. L'existence des anges, que laraison ne peut démontrer d'une manière rigoureuse, bien qu'elle puisse induire de la gradation des êtres dans la création une série de créatures plus parfaites pour remplir l'intervalle immense entre Dieu et l'homme, est affirmée positivement en cent endroits des livres saints. Elle fait même partie essentielle du dogme chrétien, qui deviendrait inintelligible sans les anges fidèles et les anges rebelles, sans les esprits de lumière et de ténèbres. L'origine du mal, la tentation de nos premiers parents, leur chute et par suite l'incarnation du Verbe et la rédemption par Jésus-Christ, ainsi que tous les dogmes qui en sont les conséquences, impliquent l'existence des bons et mauvais anges.

Quant à la nature des anges, la croyance générale dans l'Église est qu'ils sont entièrement spirituels, de purs esprits, et de là les locutions populaires,

pur comme un ange, cette personne est un ange, nous ne sommes point des anges puisque nous avons un corps. Néanmoins quelques Pères de l'Église, Tertullien entre autres, ont pensé que ces esprits étaient unis à des corps très-subtils, qui d'un côté les distinguent de l'homme revêtu d'un corps grossier, et de l'autre de Dieu, qui, disent-ils, est seul un pur Esprit. Tout le monde est d'accord sur leurs fonctions, d'où ils tirent même leur nom. Ils sont les ministres du Très-Haut dans le gouvernement de l'univers; il les envoie aux hommes sous une forme ou sous une autre pour leur annoncer ses volontés et les aider à l'accomplir. Ils sont donc les instruments de la Providence divine auprès des créatures, et intermédiaires entre le ciel et la terre, ils transmettent à la terre les paroles et les bénédictions du ciel, et portent au ciel les prières et les louanges de la terre. Ils sont aussi les protecteurs des hommes auprès de Dieu : ce qui est indiqué dans le passage de l'Apocalypse, que l'Église nous fait lire en ce jour. Il y est dit que Dieu a envoyé son ange à son serviteur Jean pour lui manifester les choses qui devaient arriver bientôt, et alors Jean, instruit par l'ange, annonce la Parole divine et rend témoignage de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Il y est parlé aussi des sept esprits qui sont devant le trône de Dieu, comme sept lampes ardentes. Ce qui était figuré dans le temple de

Jérusalem par le chandelier à sept branches placé devant le tabernacle, et se rapporte aux sept dons du Saint-Eprit, transmis dans l'Église par le sacrement de la confirmation.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, XVIII, 1-10.

En ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Qui pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? Jésus, ayant appelé un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : En vérité, je vous le déclare, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui-là donc qui s'humiliera comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume du ciel ; et quiconque reçoit en mon nom un enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même. Mais celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales ! Il faut qu'il y ait des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le

scandale arrive! Si donc votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-les et les jetez loin de vous. Il vaut mieux pour vous entrer dans la vie éternelle privé d'une main ou d'un pied, que d'avoir deux mains et deux pieds et d'être jeté dans le feu éternel. Et si votre œil vous scandalise, arrachez-le et le jetez loin de vous. Il vaut mieux pour vous entrer dans la vie éternelle avec un seul œil, que d'en avoir deux et d'être précipité dans le feu de l'enfer. Gardez-vous de mépriser un de ces petits enfants; car, je vous le déclare, leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux.

Notre-Seigneur donne ici à ses disciples, toujours prêts à s'exalter dans l'espérance de sa puissance et de sa gloire futures et de la part qu'ils y prendraient, une leçon vivante et frappante d'humilité. Ils lui demandaient qui sera le plus grand dans le royaume des cieux, comme ailleurs ils se disputaient à qui serait le plus grand parmi eux. Il leur répond en plaçant au milieu d'eux un petit enfant et leur disant : « Si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez pas au ciel. » Saint Hilaire commente ainsi cette parole (*in Matth.*, c. *XVIII*) :

« Le Seigneur enseigne qu'on n'entre au séjour céleste qu'en redevenant enfant, c'est-à-dire par la simplicité enfantine qui détruit les vices de l'âme et du corps. Il faut entendre par là les enfants qui reçoivent avec foi ce qu'on leur dit; car ils obéissent à leur père, ils aiment leur mère et ne veulent point de mal au prochain. Ils ne s'inquiètent point d'amasser des richesses. Sans insolence et sans malice, ils ne savent point mentir. Ils croient ce qu'on leur dit, et tiennent pour vrai tout ce qu'ils entendent. Il faut donc revenir à la simplicité des enfants; car par elle nous participons en quelque chose à l'humilité du Sauveur. »

Ce petit enfant, que les disciples méprisaient sans doute, et que leur maître leur donne en exemple, est quelque chose de tellement grand, que Jésus-Christ semble s'identifier avec lui. Celu qui le recevra en mon nom me recevra moi-même. (Marc., IX, 30.) Malheur à l'homme qui scandalisera ce petit qui croit en moi ou qui es uni avec moi par sa foi. Il vaudrait mieux pour lui être jeté au fond de la mer avec une meule au cou. (Matth., XVIII, 6.) Enfin, pour achever de faire comprendre à ses disciples la dignité de l'enfance chrétienne, il ajoute : Je vous le déclare, les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. (Matth., XVIII, 10.)

C'est surtout sur cette parole qu'est fondée la doctrine des anges gardiens, préposés par le Créateur à la protection de chaque âme dès qu'elle entre dans le monde, et qui doit l'aider en raison de sa foi et de sa bonne volonté à y faire ce à quoi Dieu l'a destinée, et à gagner le ciel par l'accomplissement de la loi divine. De là le culte des anges gardiens, particulièment célébré le 2 octobre, et que chacun doit rendre au sien dans son cœur tous les jours, en l'invoquant dans toutes les circonstances graves de sa vie. C'est pourquoi saint Bernard dit *(in psalm. Qui habitat)* : « Combien cette parole, que les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face du Père céleste, doit vous inspirer de vénération, de dévotion et de confiance; de la vénération, à cause de la présence des anges; de la dévotion, à cause de leur bienveillance; de la confiance, à cause de leur protection. Marchez donc avec précaution, puisque les anges, comme ils en ont reçu la mission, vous assistent en toutes vos voies. Dans toutes les positions, en tout lieu, respectez votre ange. N'osez pas faire en sa présence ce que vous n'oseriez faire devant moi. Aimons donc tendrement nos frères, les anges de Dieu, nos cohéritiers futurs, et qui sont maintenant placés auprès de nous par le Père comme des tuteurs. Que craindrons-nous avec une telle garde? Ils ne peuvent être ni vaincus ni sé-

duits, encore moins nous séduire, eux qui nous gardent dans toutes nos voies. Ils sont fidèles, prudents, puissants, que redoutons-nous donc? Suivons-les seulement, attachons-nous à eux et nous demeurerons sous la protection du Dieu du ciel. Toutes les fois donc que la tentation devient grave et la tribulation violente, invoquez votre ange gardien, votre guide, votre soutien.. Criez vers lui en disant : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.

PRATIQUE.

Rappelons-nous que notre bon ange est toujours là, auprès de nous, et que nous pouvons toujours lui parler et entendre sa voix dans notre cœur. Demandons-lui conseil et lumière dans la tentation, assistance et force dans l'épreuve.

PRIÈRE.

Dieu trois fois saint, je vous adore avec les anges dans le ciel et sur la terre, et je vous supplie de m'accorder par leur intercession la grâce d'être fidèle à votre loi, et de marcher devant vous avec leur secours comme le petit enfant auquel Notre-Seigneur a promis le royaume du ciel. Ainsi soit-il.

1er novembre.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

LEÇON TIRÉE DE L'APOCALYPSE, VII, 2-12.

Et je vis un autre ange qui montait du côté de l'orient, ayant à la main le sceau du Dieu vivant, et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, disant : Ne frappez ni la terre, ni la mer, ni les arbres jusqu'à ce que nous ayions marqué au front les serviteurs de Dieu. Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfants d'Israël. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda ; douze mille de la tribu de Ruben ; douze mille de la tribu de Gad; douze mille de la tribu d'Azer; douze mille de la tribu de Nephthali ; douze mille de la tribu de Manassé ; douze mille de la tribu de Siméon ; douze mille de la tribu de Lévi ; douze mille

de la tribu d'Issachar; douze mille de la tribu de Zabulon ; douze mille de la tribu de Joseph ; douze mille de la tribu de Benjamin. Je vis ensuite une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main, et ils disaient à haute voix : Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Et tous les anges se tenaient debout autour du trône, des vieillards et des quatre animaux, et s'étant prosternés devant le trône ils adorèrent Dieu en disant : Ainsi soit-il : bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

L'Église nous présente en ce jour le tableau du bonheur des saints dans le ciel, pour nous porter à rendre grâces à Dieu des biens dont il a comblé ses élus; puis à invoquer le secours des bienheureux, unis intimement au Père céleste, et qui ainsi peuvent beaucoup pour nous par leur intercession auprès de lui. Comme la prière des hommes a plus

de force quand elle est réunie, ainsi l'intervention des saints doit être plus puissante quand elle se fait par tous d'un seul jet, pour ainsi dire, comme nous le demandons dans l'office de ce jour. Enfin l'Église a encore et surtout pour but dans la célébration de la fête de tous les saints, d'exciter notre espérance par la vue de leur gloire et de leur félicité, et avec notre espérance notre émulation et notre courage. Elle nous rappelle que nous sommes appelés par la grâce de Jésus-Christ à jouir des mêmes avantages, et que pour les acquérir, même en ce monde, nous pouvons déjà y faire, quoiqu'à un moindre degré, ce que les saints font au ciel.

En effet, l'Apocalypse nous dit que les saints sont debout devant le trône de Dieu, en présence de l'Agneau, comme des ministres fidèles toujours prêts à recevoir et à exécuter les ordres de leur maître. Or, le trône de Dieu est aussi parmi nous, *ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* (*Apoc.*, XXI, 3.) L'Agneau daigne y habiter, s'y immoler, et sa présence y est perpétuelle. Qui nous empêche de nous tenir toujours en face de lui, au moins par l'esprit, prêts à entendre et à exécuter sa parole, ne pensant rien, ne faisant rien qu'en présence de Dieu, avec le désir de lui être agréables et n'ayant que sa gloire en vue. Voilà ce que font les saints. Malheureusement c'est notre propre service, et non celui de Dieu,

qui nous préoccupe le plus. A peine si nous lui donnons quelques moments chaque jour dans la prière ou la méditation, et même dans les jours qui y sont consacrés on a hâte trop souvent d'en finir avec le culte divin, faisant tout juste ce qui est exigé pour vaquer à ses plaisirs ou s'adonner au repos. Nous devrions avoir l'oreille toujours ouverte à la parole de Jésus-Christ pour l'accomplir aussitôt, et il se trouve que, si par malheur elle nous gêne ou nous contrarie, nous ne voulons pas l'entendre, nous ne l'écoutons pas, ou nous tâchons de l'éluder d'une manière ou de l'autre.

Les saints sont vêtus de robes blanches. N'avons-nous pas aussi reçu une robe blanche au baptême, et qu'en avons-nous fait ? Elle a été tachée, souillée par le péché. Mais qui nous empêche de la laver aussi dans le sang de l'Agneau, à la piscine de la pénitence, et alors, comme les bienheureux, nous pourrons prendre part au banquet céleste revêtus de la robe nuptiale et sans craindre d'être chassés du festin par le Roi du ciel, et jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Les bienheureux ont dans leurs mains des palmes qu'ils agitent en signe de triomphe; car, par la grâce de Dieu et le sang de Jésus-Christ, ils ont triomphé du prince du mal, du mensonge et de la mort. Ils sont entrés dans la vie divine par Jésus-

Christ, dont ils sont devenus les membres, et rien ne peut plus les en séparer. Ils sont heureux pour l'éternité du bonheur même de Dieu. Mais nous, qui appartenons à l'église militante et qui combattons encore ici-bas pour remporter la victoire, ce sont des armes que nous portons, les armes spirituelles dont l'Église nous revêt comme d'une armure céleste et que décrit saint Paul (*Éphés.*, VI, 11), à savoir : le casque du salut qui repousse de notre tête et de notre esprit les mauvaises pensées ; le bouclier de la foi où viennent s'éteindre les traits enflammés de Satan ; la cuirasse de justice qui nous défend des atteintes des passions ; la ceinture de la vérité qui, en serrant nos reins dans sa sévère étreinte, nous préserve des illusions de la sensualité, et enfin le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, arme à la fois de défense et d'attaque : de défense, contre les tentations et les paroles perfides de l'ennemi, que Jésus-Christ au désert a dissipées par les textes de la parole sacrée ; d'attaque, pour exposer simplement la vérité, ou la défendre contre l'erreur.

Les saints chantent au ciel les louanges de Dieu, qui nous empêche d'en faire autant sur la terre ? L'Église, qui est une image du ciel nous y invite par ses belles cérémonies, symboles des choses éternelles, et où les âmes pieuses, qui y partici-

pent avec foi, avec amour, éprouvent déjà les pressentiments des joies de l'éternité. Et, si nos occupations ne nous permettent pas de vaquer sans cesse au service de Dieu, ne pouvons-nous pas toujours lui rendre hommage par notre obéissance et notre dévouement? Quoi que vous fassiez, dit saint Paul, que vous mangiez ou que vous buviez, que ce soit pour la gloire de Dieu. (1 *Cor.*, X, 31.)

Nous pouvons donc faire sur la terre tout ce que les saints font au ciel, et ainsi jouir jusqu'à un certain point de leur bonheur. Et, en effet, n'avons nous pas déjà le ciel dans le cœur, quand nous nous tenons en la présence de Dieu avec une conscience pure, les armes du salut dans la main, et rendant grâces et louanges à Celui qui est sur le trône et à l'Agneau. Il y a seulement cette différence, et elle est grande, qu'ils sont dans la gloire et nous dans les périls du combat; ils ont remporté le prix, et nous courons encore pour le saisir. Mais, comme d'un côté ils sont entièrement unis à Dieu par leur existence glorifiée, et de l'autre intimement unis à leurs semblables par les liens de l'humanité et surtout par le corps de Jésus-Christ ou l'Église dont tous les chrétiens sont les membres au ciel, sur la terre, et dans les lieux inférieurs, nous pouvons invoquer leur secours avec confiance pour obtenir ce qui nous manque par leurs prières en cette belle solennité, qui est

une image de l'éternelle fête célébrée par Dieu lui-même au ciel avec tous les saints. Unissons donc nos cœurs et nos voix aux cœurs et aux voix des bienheureux, aux chants des anges, des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux qui se prosternent devant Dieu et l'adorent en s'écriant : Ainsi soit-il, bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, V, 1-12.

Jésus voyant la foule du peuple qui le suivait, monta sur une montagne, et lorsqu'il se fut assis, ses disciples se placèrent auprès de lui. Prenant alors la parole, il les instruisait en disant : Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront ap-

pelés enfants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous serez heureux, quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront, vous accableront de calomnies à cause de moi. Réjouissez-vous alors et faites éclater votre joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée au ciel.

Cet évangile renferme la substance de la doctrine chrétienne, en ce qui concerne les moyens de parvenir au bonheur éternel ou à la béatitude dont l'Apocalypse nous fait le tableau; et ses moyens ont été appelés les *béatitudes*, à cause de l'expression *beati* et du nom de la fin où ils tendent. Il y aurait un traité à faire sur chacun; mais nous ne pouvons ici qu'indiquer en quelques mots leur sens et leur portée.

La pauvreté d'esprit, ou par l'esprit, ou selon l'esprit, qui procure le royaume du ciel, n'est point la sottise, ni l'ignorance, comme on affecte de le dire dans le monde léger ou incroyant. Suivant les interprétations des saints Pères, elle signifie l'humilité de la foi, qui se vide de son esprit propre ou renonce à sa pensée pour croire à la parole divine, recevant avec elle et en elle la lumière et la charité d'en haut qui éclairent son intelligence

et échauffent son âme, ce qui la rend heureuse. Ou bien elle désigne la résignation chrétienne du pauvre, qui accepte sa misère en union avec Jésus-Christ et par sa grâce : ce qui lui donne l'espoir d'un dédommagement au ciel. Ou encore elle signifie la privation volontaire du riche, qui se fait pauvre par charité à l'exemple du Fils de Dieu en se dépouillant des biens de ce monde par l'aumône.

Beati mites! C'est la douceur qui sort de l'humilité et de la connaissance de sa faiblesse. Elle porte à se résigner aux peines inévitables de cette vie, plutôt que de regimber contre la souffrance et la mauvaise fortune. Les doux posséderont la terre, c'est-à-dire en retireront par leur patience tout le bien qu'elle peut procurer. Ou encore, avec d'autres Pères, on peut entendre par la douceur la force morale opposée à la force physique, et qui est essentiellement douce, parce qu'elle n'agit sur les hommes que par les moyens spirituels de la parole, qui, en convaincant leur esprit ou touchant leur cœur, les amène à ce qu'elle pense et veut, donc les possède par leur conviction ou leur affection, et possède aussi avec leur volonté tout ce qu'ils ont, ou la terre et ses biens.

Beati qui lugent! Autre scandale pour le monde, qui ne voit dans les pleurs que les signes de la peine ou les effets de la douleur, tandis que Jésus-

Christ en fait ici une source de joie et de béatitude. Ceux qui pleurent seront consolés, dit-il. C'est donc qu'ils auront fait en pleurant quelque chose pour Dieu qui leur en tiendra compte, et cela n'arrive que dans les larmes versées pour la justice ou par le chagrin d'avoir commis le mal, à savoir, les larmes du repentir de ses fautes, de la résignation dans la souffrance, ou de la compassion pour les peines des autres. Les pleurs de dépit, de ressentiment, d'envie, de colère sont amers comme leur principe, et ne servent de rien pour le bonheur ni de la terre, ni du ciel. Celui-là seul qui souffre et pleure pour la justice mérite d'être consolé.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Pleurer ses fautes montre que le sentiment de la justice est réveillé dans le cœur, qui la recherche dès lors pour satisfaire sa conscience et soutenir sa vie morale, dont la justice est l'aliment. Elle devient donc un besoin pour l'homme qui veut sortir du mal ou l'éviter avant tout. Ce besoin le pousse à combattre le mal en lui et hors de lui, et à l'expier pour lui-même ou pour les autres, afin de le diminuer ou de le détruire par le châtiment mérité. De là le désir ardent ou la soif de la réparation chez les grands pécheurs convertis ou chez les saints, et cette soif s'apaise par les rigueurs de la mortification qui doit éteindre le péché et ses suites, à

l'exemple de l'immolation de Jésus-Christ pour le rachat et le salut des hommes. Ceux qui ont faim et soif de la justice auront le bonheur d'être rassassiés, parce que ne faisant que ce qui est conforme à l'équité, à la loi divine, à la volonté de Dieu, leur âme s'unissant toujours plus à Dieu qui est la justice souveraine, y trouvera de quoi apaiser sa faim dévorante, ou le désir infini du bonheur qui l'agite.

Heureux les miséricordieux ! La miséricorde est au-dessus de la justice, qui dans sa rigueur rend le bien pour le bien, mais aussi le mal pour le mal. La miséricorde est une émanation de la charité ou de l'amour divin, qui rend au contraire le bien pour le mal, et vainc le mal par le bien ou l'absorbe dans le bien. De là ces paroles du Sauveur : Faites du bien à ceux qui vous font du mal et priez pour ceux qui vous maudissent, ou vous persécutent. C'est ce qu'il a fait toute sa vie et même sur la croix en priant pour ses bourreaux. L'homme se rapproche donc davantage de Dieu en exerçant la miséricorde. Il devient l'image plus ressemblante du Dieu d'amour, et s'il a été miséricordieux pour les autres, Dieu le sera pour lui un jour ; car il sera donné à chacun selon ses œuvres, et la mesure qu'il aura employée envers ses semblables lui sera appliquée.

A mesure que l'homme est plus miséricordieux,

il devient meilleur; car il se détache davantage de lui-même, de son égoïsme naturel, de ses penchants terrestres, et des choses qui y correspondent. Son cœur s'épure et s'élève en se tournant vers Dieu dont il reçoit plus abondamment la lumière et la grâce, et alors il voit Dieu dans cette lumière céleste qui illumine à ses yeux toute la création physique et morale. Le sens du divin a été ouvert en lui, et déjà en ce monde, par l'exercice plus ou moins intense de ce sens supérieur excité sans cesse par les rayons de la puissance divine qui y pénètrent de toutes parts par les voies naturelles et surnaturelles, par les œuvres magnifiques de la nature ou par les clartés de la parole sacrée, le cœur pur aperçoit Dieu partout, en lui et hors de lui. Il commence donc à jouir ici-bas, bien qu'à un degré inférieur, de cette vue de Dieu, qui lui procure sur la terre ses joies les plus vives, et qui sera consommée un jour au ciel par la plénitude de la vision béatifique, où il connaîtra Dieu comme il en est connu.

La pureté du cœur procure la paix de l'âme; la véritable paix que le monde ne connaît pas et ne peut donner, celle que le Sauveur a apportée sur la terre en réconciliant l'homme avec Dieu par le prix de son sang, avec ses semblables par le dévouement de la charité, avec lui-même par le repentir et l'absolution de ses fautes. Et alors ceux

qui jouissent de cette paix du ciel, réhabilités auprès de Dieu par Jésus-Christ, et vivant en lui de sa vie, seront appelés à juste titre les enfants de Dieu; car ils ont été rajeunis par le Verbe, qui les a fait renaître dans l'eau et par l'esprit; et, comme dit saint Jean, ceux qui reçoivent en eux le Verbe descendu du ciel, ont le pouvoir de devenir les fils adoptifs du Père, par conséquent, les frères et les cohéritiers du Fils, et ceux-là ne sont nés ni du sang ni de la volonté de la chair mais de Dieu même. (Jean, I, 13.)

Enfin à l'homme ainsi *régénéré en Dieu, devenu une nouvelle créature*, ce qui peut arriver de plus heureux au point de vue du salut, c'est de souffrir la persécution pour la justice, ou pour l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Ceux qui auront sacrifié leur sang et leur vie pour la cause de Dieu, en accomplissant sa loi et sa parole au milieu des contradictions humaines, recevront la récompense qu'ils ont ambitionnée, jusqu'à mourir pour le gagner. Ils sont morts pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est mort pour eux, et ils lui sont unis à jamais par l'immolation d'eux-mêmes dans sa justice et son amour et aussi dans sa gloire et son bonheur. Car ceux-là seuls jouiront avec lui, qui auront souffert comme lui. (*Rom.*, VIII, 17.) C'est pourquoi à Jean, qui demande au vieillard : Qui sont ces hommes? le vieillard répond : Ce sont

ceux qui viennent de la grande tribulation et qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau. (*Apoc.*, VII, 14.)

PRATIQUE.

Qui nous empêche de faire sur la terre ce que les bienheureux font au ciel? Nous tenir en la présence de Dieu, toujours prêts à exécuter ses ordres, ou ne vouloir que ce que Dieu veut; éviter tout ce qui peut souiller la robe blanche reçue au baptême, ou la laver dans la piscine sainte, nous servir utilement des armes du salut, dont l'Église nous a revêtus, et chanter les louanges de Dieu, au moins en ne faisant rien que pour sa gloire et par l'expression de notre reconnaissance : voilà ce que tout chrétien peut faire chaque jour, à chaque instant, en union avec les habitants du ciel.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel, qui nous accordez la grâce d'honorer dans une même solennité les mérites de tous vos saints, faites que, en multipliant nos intercessions auprès de vous, nous éprouvions de plus en plus la multitude de vos miséricordes, par notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

2 novembre.

LA COMMÉMORATION DES MORTS.

ÉPITRE (1 aux Cor., XV, 51-57).

Voici un mystère que je vais vous dire : Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. En un *moment, en un clin d'œil,* au son de la dernière *trompette*, car la trompette sonnera, les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et quand ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité, alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? Or le péché est l'aiguillon de la mort, et la loi est la force du péché. Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.

La vérité que l'Apôtre annonce ici est un véritable mystère, que la raison réduite à ses seules forces ne peut ni découvrir ni expliquer, et qui a été révélé à saint Paul par la lumière surnaturelle, qui éclaire les choses de l'éternité. La raison peut comprendre l'immortalité de l'âme, à cause de sa nature spirituelle, simple et indivisible, qui l'empêche de se corrompre et de se dissoudre. Puis elle a par l'exercice même de sa pensée, qui domine les faits matériels par l'idée, le sentiment, et comme la conscience de sa persistance après la mort. Mais elle n'a aucun motif pour croire à la permanence ou à la résurrection des corps. Elle voit au contraire les cadavres se décomposant chaque jour retourner à la terre dont ils ont été formés, et rien ne peut lui donner à penser que la poussière humaine, confondue dans la poussière universelle du monde, s'en sépare un jour pour s'organiser de nouveau et se réunir à l'âme qui l'a vivifiée dans son existence terrestre. Aussi la philosophie spiritualiste ne sait que faire de la chair après la mort, et tout en admettant la permanence de la personne humaine, qui doit être jugée alors en raison du bien ou du mal commis ici-bas, elle ne s'inquiète nullement de la destinée du corps, qui est cependant une partie intégrante de l'humanité, montrant par là qu'elle ne sait pas plus ce qu'elle est dans son état présent que ce qu'elle

deviendra dans son état futur. L'homme immortel des philosophes ressemble singulièrement aux ombres des champs Élysées, ou aux mânes errants sur les bords du Styx.

Or, la doctrine chrétienne, expression de la parole divine, affirme que les morts ressusciteront en âme et en corps; ou autrement, et c'est le sens propre du mot ressusciter, que l'âme au grand jour du jugement universel reprendra le même corps auquel elle a été unie sur la terre et dont la mort l'a séparée. Elle a déjà été jugée dans le jugement particulier à sa sortie de ce monde; mais à la fin du temps où la justice doit être pleinement réparée et la restauration universelle, chaque homme doit reparaître au tribunal divin dans l'intégrité de sa personne, afin d'être récompensé ou puni dans son âme et dans son corps, puisque l'une et l'autre ont contribué à ce qu'il a fait. C'est ici que se trouve le mystère dont parle saint Paul, à savoir, que le temps étant détruit et l'éternité s'emparant de toutes choses, tous les êtres seront immobilisés dans cette crise définitive par l'arrêt du souverain Juge, qui les mettra tous à leur place. Tous les hommes ressusciteront donc pour le jugement avec tous les éléments de leur humanité, mais tous ne seront point changés. Les justes seuls le seront, parce que, unis à Jésus-Christ par leur foi et leur amour,

ils seront transformés en son image dans leur chair purifiée comme dans leur âme sanctifiée, et ainsi ils seront des membres sains et valides du corps mystique de Jésus-Christ ou de l'Église. Ils reparaîtront donc plus purs, plus brillants, plus beaux dans leur âme, et leur corps sera spiritualisé ; il deviendra le corps spirituel dont parle saint Paul. (1 *Cor.*, XV, 44.) *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* Mais les méchants, morts dans l'impénitence finale ou sans s'être réconciliés avec Dieu, tous ceux qui, repoussant le bienfait de la rédemption par Jésus-Christ sont sortis de ce monde avec une âme corrompue par le mal et un corps dégradé qui en a été l'instrument, ceux-là ne seront pas changés. Ils reparaîtront devant Dieu couverts des honteux stigmates du vice dans leur âme et dans leur corps. Comme pétrifiés dans leur ignominie, ils revêtiront l'immortalité de l'enfer pour un supplice sans fin, comme les justes seront revêtus de celle du ciel pour leur bonheur éternel ; car il n'y aura plus de raison de mourir, parce que l'éternité aura tout absorbé. Il n'ya ura plus de *devenir*, puisque tout sera consommé, et que le règne de Dieu par sa justice sur les méchants et par sa miséricorde et son amour sur les bons aura tout réglé et remis en ordre. C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie : La mort a été absorbée dans la victoire, dans le triomphe de Jé-

sus-Christ, qui a délivré les justes par sa grâce et enchaîné à toujours le mal et ses satellites par sa puissance. C'est le péché de la volonté pervertie de la créature qui a produit la mort dans la création, et la loi par son opposition irritait le péché et le rendait plus grave par la connaissance qu'elle en donnait. Jésus-Christ, en détruisant le péché par l'expiation de son sang et par les mérites de son sacrifice, a aboli la mort qu'il avait engendrée. Il a rendu la loi inutile en lui ôtant son objet, ou autrement il a absorbé la justice dans la charité.

Demeurons donc avec l'Apôtre *inébranlables* dans la foi à notre *résurrection* future ; et puisqu'alors nous recevrons infailliblement la récompense ou la punition du bien et du mal commis ici-bas par notre âme et dans notre corps, parties essentielles et solidaires de notre humanité, préparons-nous une résurrection heureuse en faisant servir les membres de notre corps d'instruments à la justice et à la charité, les préservant de l'impureté et de la corruption, afin que notre corps semé dans l'ignominie, se lève dans la gloire, semé dans la faiblesse, ressuscite dans la puissance, et de corps animal qu'il est aujourd'hui, devienne un corps spirituel, conforme à la gloire de celui de Jésus-Christ et ainsi participant avec l'âme à la lumière, à la puissance, à l'amour, et à la béatitude de l'éternité.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, V, 25-29.

Jésus dit aux juifs : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient et elle est déjà venue où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'Homme. Ne vous étonnez point de ceci, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle ; mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la condamnation.

En ce jour consacré à la Commémoration des morts et qu'on appelle aussi la fête des âmes, deux pensées doivent nous préoccuper : la pensée des personnes chères que nous avons perdues, et celle de notre propre mort. On oublie aisément les amis disparus, dès que leur présence ne vient plus ranimer leur souvenir, et parce que de nouvelles impressions, au milieu des affaires

ou des plaisirs du monde, effacent promptement les anciennes. Mais l'Église, qui n'oublie rien, nous les rappelle par cette solennité funèbre, ou bien elle en ravive la mémoire; car il y a des morts qu'on n'oublie jamais. Une mère n'oublie point ses enfants perdus, et les âmes qui ont été unies en Dieu ici-bas par la foi et la charité ne sont jamais entièrement séparées.

Où sont-ils à cette heure ceux que nous avons aimés et que nous aimons encore? La raison et la foi s'accordent à nous dire qu'ils vivent dans un autre monde, où ils sont *traités en raison* de leurs œuvres en *celui-ci*, récompensés s'ils ont fait le bien, punis s'ils ont fait le mal, conformément à l'imprescriptible justice, s'appliquant au ciel comme sur la terre, et qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. Ils ont donc été jugés au tribunal divin et envoyés chacun en son lieu.

Pouvons-nous être en rapport avec eux? Notre âme peut-elle communiquer avec la leur? Oui, et de deux manières; naturellement, par le souvenir, par l'imagination, par l'affection qui nous est restée au cœur, par l'espérance de leur bien-être. Mais tout cela est bien vague, et quoique nous puissions en retirer quelques consolations personnelles, nous n'y trouvons pas les moyens de leur être utiles et de leur faire sentir notre amour. Surnaturellement, par la foi, qui nous ouvre l'ac-

cès de l'autre monde où la raison ne peut pénétrer, et nous fournit par l'Église, ses sacrements et ses prières, des moyens sûrs de communiquer avec les morts, et d'être en sympathie vivante avec eux. L'Église, en effet, est le corps mystique de Jésus-Christ, dont tous les chrétiens sont devenus les membres par le baptême. Or, entre toutes les parties d'un corps vivant il y a le lien et la solidarité de la vie. Ils gravitent autour d'un même centre et sont animés par un même sang. Ils sont donc membres les uns des autres, et ainsi ils peuvent s'aider mutuellement. Dans le corps de l'Église, comme en tout corps vivant, il y a trois régions, la supérieure ou le ciel, qu'on appelle l'Église triomphante, l'inférieure ou le purgatoire, qui est l'Église souffrante, et la moyenne, celle de la terre ou l'Église militante. Il y a une communication incessante entre les trois parties de l'Église comme entre les trois régions d'un organisme, la tête, la poitrine et l'abdomen, et cette communication s'opère par le centre même du corps, qui est le principe de la vie de Jésus-Christ, et par le sang, qui émane de son cœur sacré et vivifie l'ensemble. C'est donc en Jésus-Christ et par son sang divin que nous pouvons être en rapport avec les âmes de l'autre monde, qu'elles appartiennent à l'Église triomphante ou à l'Église souffrante. Nos âmes peuvent se réunir dans le

saint sacrifice où ce sang expiateur et régénérateur est offert, et là, dans la sainte communion et par la prière, expression du désir du cœur, offrant à Dieu les mérites du Sauveur et nos vœux pour ceux que nous aimons avec les bonnes œuvres et les mortifications faites à leur intention, nous pouvons les secourir efficacement dans leur voie d'expiation et de purification, et ainsi contribuer à abréger ou à atténuer les souffrances si vives du feu épurateur, qui doit dévorer en elles tout ce qui les empêchait de voir Dieu, qui est la pureté même.

Le purgatoire est donc une conséquence nécessaire de notre fin dernière, qui est la vision de Dieu, et de la faiblesse humaine qui ne peut y atteindre que par une purification radicale et complète. Or, si cette purification n'a pu s'accomplir sur la terre, il faut bien qu'elle s'achève ailleurs, avant que l'âme puisse entrer au ciel, où rien d'impur ne pénètre. En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez point de là, que vous n'ayez tout payé. (Matth., V, 26.) C'est pourquoi il est de dogme que les âmes sortant de ce monde sans être entièrement pures, doivent achever leur épuration dans un lieu appelé à cause de cela *purgatoire;* que là elles seront pénétrées par le feu (1 *Cor.*, III, 14, 15), qui dévorera ce que la lumière ici-bas n'aura pu détruire, et avec des souffrances mille fois plus

vives que celles de ce monde, parce que n'ayant plus de corps, et atteintes par l'action directe du feu, elles n'auront aucun moyen de s'y soustraire ni d'adoucir leur situation. Leur liberté sera suspendue par l'achèvement de l'épreuve et le prononcé du jugement, et elles ne pourront plus participer aux grâces de l'Église que par l'affection pieuse de ceux qui prient pour elles sur la terre, et appliquent l'intention de leurs communions et de leurs bonnes œuvres au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire.

Voilà ce que l'Église nous invite à faire en ce jour, en faveur de tous les défunts dont elle célèbre la commémoration, et c'est la seule manière de leur être utiles en leur prouvant efficacement notre amour. Prions donc pour nos chers morts, communions en union avec eux, en leur appliquant les mérites du saint sacrifice offert pour eux. Faisons en ce jour une bonne œuvre à leur intention, et imposons-nous quelques mortifications qui leur profite par notre bonne volonté à leur égard et la solidarité de notre âme avec la leur. Tout le reste est la démonstration d'une douleur impuissante ou de la vanité humaine. Ce sont des pensées terrestres, qui ne s'élèvent point au-dessus de la terre, dont elles recherchent les louanges ou l'admiration, et quel que soit l'éclat avec lequel elles se manifestent, elles ne servent

de rien au défunt qui en est l'objet, sinon le prétexte.

La seconde pensée, qui doit nous occuper en ce jour, est celle de notre propre mort; certaine, puisqu'il est décrété que tout homme mourra; mais incertaine, quant à l'époque où elle arrivera et à la manière dont elle se fera. Ce sera peut-être demain, aujourd'hui, tout à l'heure, au moment où nous y penserons le moins. Elle viendra pendant la nuit comme un voleur et avec surprise. Pensons-y donc d'avance, et tâchons de nous tenir prêts, comme les vierges sages qui avaient rempli leurs lampes pour attendre l'Époux. La mort est la crise finale de la vie actuelle; elle en termine l'épreuve, et par cela même décide de notre éternité. Elle est ce qu'il y a de plus important dans notre existence ici-bas; car nous ne vivons que pour bien mourir. Implorons donc par une prière fervente la grâce d'une bonne mort, surtout par l'intercession de la sainte Vierge, à laquelle nous demandons chaque jour son assistance à cette fin; sainte Marie, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Demandons d'être préservés d'une mort soudaine, imprévue, qui nous jette dans l'éternité malgré nous ou sans une préparation suffisante. C'est sur la croix qu'un chrétien doit mourir avec son divin maître, et pour cela il faut qu'à son exemple il offre à Dieu en

expiation du péché le sacrifice de sa vie, et remette son esprit entre ses mains dans toute la plénitude de sa liberté. Voilà la mort éternellement glorieuse et véritablement profitable; car elle procure une gloire et une félicité qui ne finiront jamais.

PRATIQUE.

Prions, communions et faisons des bonnes œuvres et des mortifications à l'intention des chères âmes que nous pleurons. C'est le seul moyen de leur faire sentir efficacement notre affection, et de leur être vraiment utiles en abrégeant ou adoucissant les douleurs de leur purification.

PRIÈRE.

Mon Dieu, j'unis de tout mon cœur ma prière aux vœux et aux désirs de votre Église en faveur des âmes du purgatoire, et je vous offre les mérites infinis de mon Sauveur, vous demandant en son nom et par l'intercession de tous les anges et des saints la délivrance des âmes justes, qui, hors de cette vie, soupirent après le moment de vous posséder dans l'éternité. Ayez pitié, Seigneur, de ceux, pour lesquels je dois plus spécialement supplier votre infinie bonté, et réunissez-nous tous par la vertu de votre grâce dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

21 novembre.

LA PRÉSENTATION DE LA S^TE VIERGE AU TEMPLE.

LEÇON TIRÉE DE L'ECCLÉSIASTIQUE, XXIV, 14-16.

J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles. Je ne cesserai *point d'être dans la* suite des âges *et j'ai* exercé devant Lui mon ministère dans la maison sainte. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple honoré par le Seigneur, héritage que Dieu a pris pour sa part, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée des saints.

Ce que nous avons dit précédemment, que les textes de l'Écriture sur la Sagesse divine sont appliqués par l'Église à la sainte Vierge, se retrouve encore en ce passage. Marie a été prédestinée dès le commencement et avant les siècles à la maternité divine, laquelle a été préparée dans tous

les temps par les prophéties et l'économie des moyens providentiels qui devaient amener l'avénement du Messie, ou la naissance du Sauveur. Elle a exercé aussi son ministère dans la maison sainte, où elle a été présentée suivant la tradition dès l'âge le plus tendre, pour y être élevée et grandir consacrée au service du Seigneur. Contrairement à l'opinion dominante parmi les juifs qui honoraient le mariage et méprisaient le célibat, elle a fait de bonne heure le vœu de virginité, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, qui avait pris possession de son âme dès sa conception préservée par un merveilleux privilége du péché d'origine, afin qu'elle devînt l'Arche pure du salut ou la Mère vierge du Sauveur. C'est ainsi qu'elle a été affermie dans Sion, c'est-à-dire qu'elle a été cachée, protégée dans le temple, jusqu'à l'âge où elle a été fiancée à saint Joseph, qui devait être son époux ou son protecteur dans le monde et le père nourricier de l'Enfant divin, d'un côté pour couvrir sa divine maternité par les apparences d'une union humaine, ce qui lui donnait l'honneur et le repos devant les hommes, et de l'autre pour pourvoir à tous les besoins de la sainte famille. Ainsi s'est établie sa puissance dans Jérusalem, ce qui veut dire qu'elle a pu accomplir pleinement et avec sûreté ce qu'elle était appelée à faire pour la réhabilitation du genre humain. Elle a pris posses-

sion dans le peuple honoré par le choix et la demeure du Seigneur; car ce choix s'est fixé sur elle et la demeure céleste a été établie dans son sein, qui est devenu le tabernacle du Dieu vivant, lequel a été ensuite transféré par l'institution de l'eucharistie ou du saint sacrement dans un tabernacle fait de mains d'hommes, placé dans l'assemblée des saints ou au milieu de l'Église, image du tabernacle vivant que Dieu s'est formé dans le sein de Marie. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.... Emmanuel, Deus nobiscum.* Voici que le tabernacle de Dieu est avec les hommes. (*Apoc.*, XXI, 3.) Emmanuel, ou Dieu avec nous! (Matth., I, 23.)

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XI, 27-28.

Lorsque Jésus disait ces choses, il arriva qu'une femme, élevant la voix au milieu de la foule, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté; heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais Jésus lui répondit : Plus heureux encore ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la gardent.

Le vénérable Bède commentant ces paroles dit (*lib. IV, c.* XLIX, *ad Luc.*) : « Grande est la piété,

grande la foi de cette femme qui devant les pharisiens et les scribes, qui tentaient et à la fois blasphémaient le Seigneur, reconnaît son incarnation avec une telle sincérité, et la professe avec tant de hardiesse, qu'elle confond les calomnies des princes des prêtres d'alors et la perfidie des hérétiques futurs. Car, comme les juifs de ce temps, en blasphémant les œuvres du Saint-Esprit, niaient la vérité du Fils de Dieu consubstantiel à son Père; ainsi, dans la suite, les hérétiques, en niant que Marie toujours vierge ait fourni la matière de sa chair au Fils unique de Dieu, qui devait naître d'elle par l'opération du Saint-Esprit avec des membres humains, ont affirmé par cela même que le Fils de l'Homme n'était pas véritablement consubstantiel avec sa mère. En effet, si la chair du Verbe incarné est étrangère à la chair de la Vierge mère, ce serait en vain que les entrailles qui l'ont porté et les mamelles qui l'ont allaité seraient déclarées bienheureuses. Mais l'Apôtre dit : « Dieu a envoyé son Fils fait de la femme, né sous la loi. » On ne doit pas écouter ceux qui pensent qu'il faut lire : « Né de la femme, fait sous la loi. » Mais on doit dire : « Fait de la femme, parce que conçu dans son sein virginal il a tiré sa chair, non de rien, non d'ailleurs, mais de la chair maternelle. » Autrement, il ne serait point appelé avec vérité le Fils de l'Homme, puisqu'il ne tirerait

point son origine de l'homme même. Prononçons donc les mêmes paroles contre Eutychès, en élevant avec l'Église catholique, dont cette femme est le type, notre voix et notre cœur du milieu de la foule, et disons au Sauveur : « Heureux le ventre qui vous a porté, heureuses les mamelles que vous avez sucées. » Car elle est vraiment bienheureuse la mère qui a enfanté le Roi du ciel et de la terre.

Cependant Jésus répond : « Heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » Ce qui confirme admirablement le témoignage de cette femme en déclarant bienheureux, non-seulement celle qui a eu l'honneur d'enfanter corporellement le Verbe divin, mais encore tous ceux qui ont cherché à le concevoir spirituellement par leur foi, et à l'enfanter et le nourrir en quelque sorte dans leur esprit et dans celui du prochain, parce que la Mère de Dieu, heureuse d'avoir été le ministre temporel de l'incarnation du Verbe, l'est encore beaucoup plus d'être restée la gardienne éternelle de son amour. »

PRATIQUE.

Répétons aujourd'hui en union avec la sainte Vierge présentée au temple et sous sa protection, les promesses sacrées de notre baptême, déjà renouvelées

le jour de notre première communion, afin que, nous efforçant d'aimer et de servir Dieu de tout notre cœur, nous ayons aussi le bonheur d'enfanter spirituellement Jésus-Christ en nous et dans les autres en écoutant la parole divine, en l'annonçant et en la pratiquant.

PRIÈRE.

O Dieu, qui avez voulu que la bienheureuse Marie toujours vierge, en qui résidait le Saint-Esprit, vous fût aujourd'hui présentée dans le temple de Jérusalem, faites, par son intercession, que nous méritions de vous être présentés un jour dans le temple éternel de votre gloire, par Notre-Seigneur, etc.

L'ORDINAIRE
DE LA MESSE.

PRIÈRE AVANT LA MESSE.

Je me présente, ô mon adorable Sauveur, devant les saints autels pour assister à votre divin sacrifice. Daignez, ô mon Dieu, m'en appliquer tout le fruit que vous voulez que j'en retire, et suppléer aux dispositions qui me manquent.

Disposez mon cœur aux doux effets de votre bonté : contenez mes sens, fixez mon attention, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous mes péchés. Oubliez-les, ô Dieu de miséricorde. Je les déteste pour l'amour de vous; je vous en demande très-humblement pardon, pardonnant moi-même de bon cœur à ceux qui m'ont offensé. Faites, ô mon doux Jésus, qu'unissant mes intentions aux vôtres, je me sacrifie tout à vous comme vous vous sacrifiez entièrement pour moi. Ainsi soit-il.

Le prêtre étant au pied de l'autel fait le signe de la croix.

In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti. Amen.	Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.
Introibo ad altare Dei.	Je m'approcherai de l'autel de Dieu.
℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.	℟. Je m'approcherai du Dieu qui réjouit ma jeunesse.
Judica me, Deus, et discerne causam meam de	Jugez-moi, mon Dieu, et séparez ma cause de celle des im-

pies : délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur.

℟. Parce que, ô Dieu, vous êtes ma force. Pourquoi m'avez-vous repoussé et pourquoi est-ce que je marche triste, pendant que l'ennemi me persécute?

Faites rayonner sur moi votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit sur votre montagne sainte et dans vos tabernacles et m'en ont ramené.

℟. Et je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Je chanterai vos louanges sur la harpe, mon Seigneur et mon Dieu. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu?

℟. Espère en Dieu, parce que je lui rendrai encore des actions de grâces. Il est mon Sauveur, il est mon Dieu.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.

℟. Maintenant et toujours, comme dans le principe et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me.

℟. Quia tu es, Deus, fortitudo mea. Quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus?

Emitte lucem tuam et veritatem tuam. Ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.

℟. Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus. Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?

℟. Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi; salutare vultus mei et Deus meus.

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

℟. Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

On ne dit pas le Psaume *Judica* aux messes des morts ni au temps de la Passion, et alors la messe ne commence qu'ici :

Je m'approcherai de l'autel de Dieu.

℟. Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Notre aide est dans le nom du Seigneur.

Introibo ad altare Dei.

℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Adjutorium nostrum in nomine Domini.

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℟. Qui a fait le ciel et la terre.

Avant de monter à l'autel, le prêtre s'incline profondément et confesse ses péchés. Les fidèles récitent après lui le *Confiteor*.

Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis et tibi, pater, quia peccavi nimis cogitatione, verbo et opere, mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Ideo precor beatam Mariam semper Virginem, beatum Michaelem archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos apostolos Petrum et Paulum, omnes sanctos et, te, pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum.

Misereatur vestri omnipotens Deus, et, dimissis peccatis vestris, perducat vos ad vitam æternam. ℟. Amen.

Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus. ℟. Amen.

℣. Deus tu conversus vivificabis nos. ℟. Et plebs tua lætabitur in te.

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam. ℟. Et salutare tuum da nobis.

Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints et à vous, mon père, que j'ai beaucoup péché, par pensée, par parole et par action; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints et vous mon père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. ℟. Ainsi soit-il.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés. ℟. Ainsi soit-il.

℣. O Dieu! tournez votre regard vers nous et vous nous vivifierez. ℟. Et votre peuple se réjouira en vous.

℣. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde. ℟. Et donnez-nous le salut.

℣. Seigneur, écoutez ma prière. ℟. Et que le cri de mon âme s'élève jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

℣. Domine, exaudi orationem meam. ℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Le prêtre montant à l'autel dit :

Seigneur, nous vous en supplions, délivrez-nous de nos iniquités, afin que nous puissions entrer dans le saint des saints avec un cœur pur. Ainsi soit-il.

Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Puis baisant l'autel :

Nous vous prions, Seigneur, par les mérites des saints dont les reliques sont ici et de tous les saints de daigner me pardonner tous mes péchés. Ainsi soit-il.

Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum, quorum reliquiæ hic sunt et omnium sanctorum, ut indulgere digneris omnia peccata mea. Amen.

PENDANT L'INTROÏT.

Heureux l'homme qui n'a point pris part à l'assemblée des impies, ne s'est point engagé dans la voie du pécheur et ne s'est point assis dans la chaire du mensonge.

Sa volonté est restée attachée à la loi du Seigneur, qu'il méditera jour et nuit.

Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.

Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. Ps. I, 1-2.

Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison, etc.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons,

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ volontatis. Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorifica-

mus te. Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam. Domine Deus, rex cœlestis, Deus Pater omnipotens. Domine Fili unigenite, Jesu Christe, Domine Deus, agnus Dei, Filius Patris, qui tollis peccata mundii, miserere nobis. Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus, u solus Altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu in gloria Dei Patris. Amen.

Dominus vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

nous vous glorifions. Nous vous rendons grâce à cause de votre gloire infinie, Seigneur Dieu, roi du ciel, Dieu Père tout-puissant; Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Seigneur Dieu, agneau de Dieu, Fils du Père, vous qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui portez les péchés du monde, recevez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous; car vous êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

Que le Seigneur soit avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

PENDANT LA COLLECTE.

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des saints toutes les grâces que votre ministre demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui, je vous fais la même prière en faveur des personnes pour lesquelles je dois prier, et vous supplie, Seigneur, de leur accorder à elles et à moi tous les secours qui nous sont nécessaires afin d'obtenir la vie éternelle. Par Jésus-Christ, etc.

Voir l'Épître du dimanche ou de la fête.

Le prêtre, après avoir lu le graduel, va au milieu de l'autel, où il demande à Dieu avant la lecture de l'Évangile de purifier son cœur et ses lèvres; puis après avoir dit : *Dominus vobiscum*, il fait le signe de la croix sur le livre, sur sa bouche et sur sa poitrine.

Lire l'Évangile du jour ou de la fête.

Le prêtre baise avec respect le saint Évangile en disant :

Per Evangelica dicta deleantur nostra delicta. Amen.

Que nos péchés soient effacés par les paroles du saint Évangile. Ainsi soit-il.

On répond :

Louange à vous, ô Christ.

Laus tibi, Christe.

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles ; et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père et par qui tout a été fait ; qui est descendu des cieux pour l'amour de nous et pour notre salut ; qui s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de Marie et *s'est fait homme*. Je crois aussi que Jésus-Christ a été crucifié pour nous, qu'il a souffert sous Ponce Pilate et a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour suivant les Écritures ; qu'il est monté au ciel, où il est assis à la droite de son Père ; qu'il viendra encore une fois sur la terre avec gloire pour juger les vivants et les morts, et que son règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes. Je crois l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique. Je confesse qu'il y a un baptême uni-

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium ; et in unum Dominum, Jesum Christum, Filium Dei unigenitum et ex Patre natum ante omnia sæcula ; Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero ; genitum, non factum, consubstantialem Patri, per quem omnia facta sunt ; qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et *homo factus est*. Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est. Et resurrexit tertia die secundum Scripturas. Et ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris. Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos, cujus regni non erit finis. Et in Spiritum sanctum, Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur, qui locutus est per prophetas. Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam ; confiteor unum baptisma,

in remissionem peccatorum. Et exspecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi. Amen.

Dominus vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

que pour la rémission des péchés; et j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. Ainsi soit-il.

Le Seigneur soit avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

PENDANT L'OFFERTOIRE.

Dieu tout-puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ mon Sauveur, quand il institua ce sacrifice et qu'il a encore au moment qu'il s'immole ici pour moi. Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé. Je vous l'offre enfin, afin d'obtenir de votre infinie bonté pour moi, pour mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses du salut, qui ne peuvent être accordées à un pécheur qu'en vue des mérites de Celui qui est le juste par excellence et qui s'est fait victime de propitiation pour nous.

OBLATION DE L'HOSTIE.

Le prêtre offre à Dieu le pain qui doit être changé au corps de Jésus-Christ.

Suscipe, sancte Pater, omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus, offero tibi Deo meo vivo et vero pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem, in vitam æternam. Amen.

Recevez, ô Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache, que moi, votre indigne ministre, je vous offre comme à mon Dieu vivant et véritable pour mes péchés, mes offenses et mes négligences sans nombre, ainsi que pour tous les assistants, et même pour tous les fidèles chrétiens, vivants et morts, afin qu'elle nous serve à eux et à moi pour le salut éternel. Ainsi soit-il.

Le prêtre met le vin et l'eau dans le calice et dit :

O Dieu qui avez fondé d'une manière admirable la dignité de la substance humaine, et qui l'avez restaurée plus admirablement encore, accordez-nous de participer par le mystère de cette eau et de ce vin à la divinité de Celui, qui a daigné revêtir notre humanité, Jésus-Christ votre Fils, Notre Seigneur, qui étant Dieu vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti : da nobis per hujus aquæ et vini mysterium, ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

OBLATION DU CALICE.

Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, en suppliant votre clémence, afin qu'il monte en présence de votre majesté et avec une odeur de suavité pour notre salut et celui du monde entier. Ainsi soit-il.

Recevez-nous Seigneur, à cause de l'humilité et de la contrition de notre esprit, et que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui en votre présence de manière à vous être agréable.

Venez, tout-puissant sanctificateur, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice préparé pour glorifier votre saint Nom.

Offerimus tibi, Domine, calicem salutaris, tuam deprecantes clementiam, ut in conspectu divinæ majestatis tuæ, pro nostra et totius mundi salute cum odore suavitatis ascendat. Amen.

In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine, et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.

Veni, sanctificator omnipotens, æterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto Nomini præparatum.

Aux fêtes solennelles le prêtre encense les oblations en disant :

Que cet encens béni par vous monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous.

Incensum istud a te benedictum ascendat ad te, Domine, et descendat super nos misericordia tua.

Puis il encense l'autel et dit :

Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo, elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis. Non declines cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis.

Que ma prière, Seigneur, monte en votre présence comme la fumée de l'encens, et que l'élévation de mes mains vous soit agréable comme le sacrifice du soir. Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et la circonspection sur mes lèvres. Que mon cœur ne cherche jamais des paroles de ruse ni de malice pour excuser mes péchés.

Il rend l'encensoir au diacre.

Accendat in nobis Dominus ignem sui amoris et flammam æternæ charitatis. Amen.

Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour et la flamme de l'éternelle charité. Ainsi soit-il.

Le prêtre dit en se lavant les mains.

Lavabo inter innocentes manus meas et circum dabo altare tuum, Domine, ut audiam vocem laudis, et enarrem universa mirabilia tua. Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ. Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam, in quorum manibus iniquitates sunt; dextera eorum repleta est muneribus. Ego autem in innocentia mea ingressus sum, redime me et miserere mei. Pes meus stetit in directo; in ecclesiis benedicam te, Domine. Gloria Patri et Filio et Spiritui

Je laverai mes mains parmi les justes et je m'approcherai, Seigneur, de votre autel, afin d'entendre vos louanges et de raconter toutes vos merveilles. Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu de votre gloire. Ne perdez pas mon âme avec les impies, ô mon Dieu, ni ma vie avec les hommes de sang. Les iniquités sont dans leurs mains, et leur droite est remplie de présents. Pour moi, j'ai marché dans l'innocence. Rachetez-moi donc et ayez pitié de moi. Mon pied est resté dans la voie droite; je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées des fidèles. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit,

maintenant et toujours comme dans le commencement et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

sancto, sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

Le prêtre s'inclinant au milieu de l'autel :

Recevez, ô Trinité sainte, cette oblation que nous vous présentons en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge, de saint Jean-Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul et de tous les autres saints, afin qu'elle serve à leur gloire en même temps qu'à notre salut, et que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre, daignent intercéder pour nous dans le ciel. Par le même Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem quam tibi offerimus ob memoriam passionis, resurrectionis et ascensionis Jesu Christi Domini nostri, et in honorem beatæ Mariæ semper virginis et beati Joannis Baptistæ et sanctorum apostolorum Petri et Pauli et istorum et omnium sanctorum, ut illis proficiat ad honorem nobis autem ad salutem; et illi pro nobis intercedere dignentur in cœlis quorum memoriam agimus in terris. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Le prêtre se tourne vers les fidèles et dit :

Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit reçu favorablement de Dieu le Père tout-puissant.

℟. Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre avantage, et le bien de toute sa sainte Église. Ainsi soit-il.

Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem.

℟. Suscipiat Dominus sacrificium de manibus tuis ad laudem et gloriam nominis sui, ad utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ. Amen.

PENDANT LA SECRÈTE.

Dieu de miséricorde, faites que cette oblation salutaire

nous délivre sans cesse de nos propres péchés, et nous protége contre toutes les adversités, par notre Seigneur Jésus-Christ.

℣. Per omnia sæcula sæculorum.
℟. Amen.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
℣. Sursum corda,
℟. Habemus ad Dominum.
℣. Gratias agamus Domino Deo nostro.
℟. Dignum et justum est.

℣. Dans tous les siècles des siècles.
℟. Ainsi soit-il.
℣. Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
℣. Élevez vos cœurs.
℟. Nous les tenons élevés vers le Seigneur.
℣. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.
℟. Cela est digne et juste.

PRÉFACE COMMUNE.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, per Christum Dominum nostrum. Per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates, cœli cœlorumque virtutes, ac beata seraphim, socia exultatione concelebrant; cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes.

Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus sabaoth: pleni sunt cœli et terra gloria tua. Hosanna in excelsis! Benedictus qui

Il est véritablement digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâce toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le Christ notre Seigneur. C'est par lui que les anges louent votre majesté, que les dominations l'adorent, que les puissances la révèrent en tremblant, et que les cieux, les vertus des cieux et les bienheureux séraphins célèbrent votre gloire dans un ravissement commun. Daignez, nous vous en prions, admettre nos voix dans le concert du ciel, où nous dirons en suppliant:

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux! Béni

soit celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna au plus haut des cieux.

venit in nomine Domini : Hosanna in excelsis !

LE CANON DE LA MESSE.

Te igitur, clementissime Pater, per Jesum Christum, Filium tuum, Dominum nostrum supplices rogamus ac petinum uti accepta habeas et benedicas, hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata ; in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica ; quam pacificare, custodire, adunare et regere digneris toto orbe terrarum, una cum famulo tuo Papa nostro, N., et Antistite nostro N. et omnibus orthodoxis atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.

PRIÈRE PENDANT LE CANON.

Nous vous conjurons, au nom de *Jésus-Christ votre Fils et Notre Seigneur, ô Père très-miséricordieux, d'avoir pour agréable*, et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner, votre sainte Église catholique avec tous les membres qui la composent, le Pape, notre Évêque et généralement tous ceux qui font profession de la foi catholique, apostolique et romaine.

MÉMOIRE DES VIVANTS.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice et singulièrement N. et N. Et afin que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous vos apôtres, à tous les bienheureux martyrs et à tous les saints qui forment avec nous une même Eglise.

Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum N et N, et omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est et nota devotio, pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ, tibique reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero.

Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ semper vir-

ginis Mariæ, genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi; sed et beatorum apostolorum et martyrum tuorum Petri et Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis et Thadæi, Lini, Cleti, Clementis, Xysti, Cornelii, Cypriani, Laurentii, Chrysogoni, Joannis et Pauli, Cosmæ et Damiani, et omnium sanctorum tuorum, quorum meritis precibusque concedas ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio. Per eumdem Christum Dominum nostrum.

Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus, Domine, ut placatus accipias, diesque nostros in tua pace disponas, atque ab æterna damnatione nos eripi et in electorum tuorum jubeas grege numerari. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Quam oblationem tu, Deus, in omnibus quæsumus, benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem acceptabilemque facere digneris, ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi.

Qui pridie quam pateretur, accepit panem in sanc-

Que n'ai-je en ce moment; ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints patriarches souhaitaient la venue du Messie! que n'ai-je leur foi et leur amour! Venez, Seigneur Jésus, aimable réparateur du monde, venez accomplir le mystère, qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient, cet agneau de Dieu, voici l'adorable victime qui efface les péchés du monde.

PENDANT L'ÉLÉVATION.

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je

crois que vous êtes ici présent sous l'espèce du pain, je vous y adore avec humilité, je vous aime de tout mon cœur, et comme vous y venez pour l'amour de moi, je ne veux plus rien faire que pour l'amour de vous.

Ici, ô mon Dieu, est le calice de votre sang, le sang de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés. O mystère de foi! j'adore, ô mon Sauveur, ce sang précieux, que vous avez répandu sur le Calvaire pour le salut du monde et qui coule mystiquement encore sur l'autel pour la rémission des péchés. O sang divin, prix de ma rédemption, purifiez mon âme de toutes les souillures du péché.

APRÈS L'ÉLÉVATION.

Vous nous avez commandé, Seigneur, de célébrer ces divins mystères en souvenir de vous. Aussi est-ce en nous rappelant votre passion qui nous sauve, votre résurrection qui est le gage de la nôtre, et votre ascension qui nous ouvre le ciel, que nous vous offrons cette sainte et pure hostie, le pain sacré de la vie qui n'aura point de fin, et le calice du salut éternel.

Vous avez eu pour agréables, Seigneur, les sacrifices

tas ac venerabiles manus suas, et elevatis oculis in cœlum ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens, benedixit, fregit, deditque discipulis, dicens : accipite et manducate ex hoc omnes, *hoc est enim corpus meum.*

Simili modo, postquam cœnatum est, accipiens et hunc præclarum calicem in sanctas ac venerabiles manus suas, item tibi gratias agens, benedixit, deditque discipulis suis, dicens : accipite et bibite ex hoc omnes : *hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti (mysterium fidei) qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.

Unde et memores, Domine, nos servi tui sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatæ passionis necnon et ab inferis resurrectionis, sed et in cœlos gloriosæ ascensionis, offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam, panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ.

Supra quæ propitio ac

sereno vultu respicere digneris et accepta habere sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel, et sacrificium patriarchæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech, sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.

Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti angeli tui in sublime altare tuum, in conspectu divinæ majestatis tuæ, ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti et gratia repleamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

de l'ancienne loi. Recevez avec bonté le nôtre, dont ceux-là n'étaient que la figure. Commandez que ces dons soient portés par les mains de votre ange sur votre autel sublime, en présence de votre divine majesté, afin que tous ceux qui, participant à cet autel, recevront le corps et le sang de votre Fils, soient remplis de la bénédiction et de la grâce célestes. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

MÉMOIRE DES MORTS.

Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum N et N, qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis. Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii lucis et pacis ut indulgeas deprecamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Nobis quoque peccatoribus, famulis tuis, de mul-

Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes N et N, qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de paix.

Nous vous prions, Seigneur, de leur accorder par votre miséricorde à eux et à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Par notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Daignez nous accorder aussi cette grâce à nous-mêmes, ô mon Dieu, et tout pécheurs que nous sommes, nous admettre dans la société de vos saints apôtres, des martyrs et de tous vos saints, non à cause de notre mérite, mais par un pur effet de votre miséricorde. Par Jésus-Christ notre Seigneur, par qui, avec qui et en qui tout honneur et toute gloire vous sont rendus à vous, Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit,

Dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

PRIONS.

Instruits par les préceptes salutaires et formés par l'enseignement divin nous osons dire :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-

titudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem donare digneris, cum tuis sanctis apostolis et martyribus, cum Joanne, Stephano, Mathia, Barnaba, Ignatio, Alexandro, Marcellino, Petro, Felicitate, Perpetua, Agatha, Lucia, Agnete, Cæcilia, Anastasia. et omnibus sanctis tuis; intra quorum nos consortium non æstimator meriti sed veniæ, quæsumus, largitor admitte. Per Christum Dominum nostrum; per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis, et præstas nobis. Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria,

Per omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

OREMUS.

Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati audemus dicere :

Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua; sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie, et di-

mitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris et ne nos inducas in tentationem.

℟. Sed libera nos a malo. Amen.

nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation

℟. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Libera nos quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris, et intercedente beata et gloriosa semper virgine Dei genitrice Maria, cum beatis apostolis tuis Petro et Paulo atque Andrea et omnibus sanctis, da propitius pacem in diebus nostris, ut ope misericordiæ tuæ adjuti et a peccato simus semper liberi et ab omni perturbatione securi. Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum, qui tecum vivit et regnat in unitate spiritus sancti Deus,

Délivrez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de tous les maux passés, présents et futurs, et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, et de vos bienheureux apôtres Pierre et Paul et André, et de tous les saints, daignez nous accorder la paix pendant cette vie, afin que, avec le secours de votre miséricorde, nous soyons toujours exempts de péchés et sans trouble. Nous vous en supplions par notre Seigneur Jésus-Christ, votre fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit,

Per omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

Pax Domini sit semper vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

Dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

Le prêtre dépose dans le calice une parcelle de l'hostie.

Hæc commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.

Que ce mélange et cette consécration du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, que nous allons recevoir, nous serve pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Au messes des morts, au lieu de *miserere nobis*, on dit : *dona eis requiem;* et, au lieu de *dona nobis pacem*, on dit : *dona eis requiem sempiternam.*

PRIÈRES AVANT LA COMMUNION.

On omet la première aux messes des morts.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, ne regardez point mes péchés, mais la foi de votre Église et daignez selon votre volonté la pacifier et la rendre une, vous qui étant Dieu vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Domine Jesu Christe, qui dixisti apostolis tuis : pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiæ tuæ, eamque secundum tuam voluntatem, pacificare coadunare digneris, qui vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit avez donné la vie au monde par votre mort, délivrez-moi par votre saint corps et votre précieux sang de tous mes péchés et de tous les maux. Faites que je demeure toujours attaché à vos commandements et ne permettezpoint que je me sépare jamais de vous, qui étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Domine Jesu Christe, Filii Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu sancto per mortem tuam mundum vivificasti, libera me per hoc sacrosanctum corpus et sanguinem tuum ab omnibus iniquitatibus meis et universis malis, et fac me tuis semper inhærere mandatis, et a te nunquam separari permittas; qui cum eodem Deo Patre et Spiritu sancto vivis et regnas Deus in sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, que

Perceptio corporis tui,

Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem, sed pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam, qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus sancti Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo.

la réception de votre corps, tout indigne que j'en suis, ne tourne point à mon jugement et à ma condamnation, mais que par votre bonté elle serve à la fois à mon âme et à mon corps de rempart et de remède. Vous qui étant Dieu vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Je prendrai le pain céleste et j'invoquerai le nom du Seigneur.

Le prêtre, tenant l'hostie entre ses doigts, dit trois fois la prière suivante en se frappant chaque fois la poitrine.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Au moment de communier sous l'espèce du pain le prêtre dit :

Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Prenant ensuite le calice il dit :

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui. Je prendrai le calice de salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et je serai délivré de mes ennemis.

Le prêtre fait le signe de la croix avec le calice et dit :

Sanguis Domini nostri

Que le sang de notre Sei-

gneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

PENDANT LES ABLUTIONS.

Faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu et que le don qui nous est fait dans le temps nous soit un remède pour l'éternité.

Quod ore sumpsimus pura mente capiamus et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum.

Que votre corps que j'ai reçu, Seigneur, et que votre sang que j'ai bu, s'attache à mes entrailles, et faites qu'après avoir été nourri de sacrements si purs et si saints, il ne demeure en moi aucune souillure du péché.

Corpus tuum, Domine, quod sumpsi et sanguis quem potavi, adhæreat visceribus meis, et præsta ut in me non remaneat scelerum macula quem pura ets ancta refecerunt sacramenta.

PENDANT LA COMMUNION.

Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, je la lui demanderai toujours, c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. Ps. XXVI, 4.

Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.

Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

PENDANT LA POSTCOMMUNION.

Que la participation à votre sacrement, Seigneur, nous donne le secours pour l'âme et pour le corps, afin que guéris dans l'une et dans l'autre nous jouissions de la plénitude de ce remède céleste.

Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
Allez, la messe est dite.
℟. Rendons grâce à Dieu.

Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
Ite, missa est.
℟. Deo gratias.

Lorsqu'on n'a point dit le *gloria in excelsis*, on dit.

Benedicamus Domino.	Bénissons le Seigneur.
℟. Deo gratias.	℟. Rendons grâce à Dieu.

Aux messes des morts.

Requiescant in pace.	Qu'ils reposent en paix.
℟. Amen.	℟. Ainsi soit-il.

Le prêtre incliné vers le tabernacle récite cette prière.

Placeat tibi, sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ, et præsta ut sacrificium quod oculis tuæ majestatis indignus obtuli, tibi sit acceptabile, mihique et omnibus pro quibus illud obtuli sit, te miserante, propitiabile. Per Christum Dominum nostrum. Amen.	Que l'hommage de mon dévouement vous plaise, ô Trinité sainte, et faites que le sacrifice, que j'ai offert à votre majesté dans mon indignité, vous soit agréable, et que votre miséricorde le rende salutaire à mon âme et à tous ceux pour qui je l'ai offert.

Puis il bénit le peuple en disant :

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus sanctus.	Que le Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénisse.
℟. Amen.	℟. Ainsi soit-il.

La bénédiction ne se donne pas aux messes des morts.

Dominus vobiscum.	Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et cum spiritu tuo.	℟. Et avec votre esprit.
Initium sancti Evangelis secundum Joannem.	Commencement du saint Évangile selon saint Jean.
℟. Gloria tibi Domine.	℟. Gloire soit à vous, Seigneur.
In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum	Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans

lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. *Et le Verbe s'est fait chair*, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père.

℟. Rendons grâces à Dieu.

est. In ipso vita erat, et vita erat lux hominum; et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt. Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri; his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. *Et Verbum caro factum est*, et habitavit in nobis; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

℟. Deo gratias.

PRIÈRE APRÈS LA MESSE.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite en me permettant aujourd'hui d'assister au saint Sacrifice, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas eu le

même bonheur, et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par la dissipation et la langueur où je me suis laissé aller en votre présence. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me purifie pour le passé et me fortifie pour l'avenir.

Je vais présentement avec confiance aux occupations où votre volonté m'appelle. Je me souviendrai toute cette journée de la grâce que vous venez de me faire, et je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action, de ne former aucun désir ni aucune pensée, qui me fassent perdre le fruit de la messe que je viens d'entendre. C'est ce que je me propose avec le secours de votre grâce. Ainsi soit-il.

TABLE.

FÊTES PRINCIPALES EN DEHORS DU DIMANCHE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

